

UN GÉNIAL ANIMATEUR

LYAUTEY

Propriété de l'éditeur

Tolra



COPYRIGHT BY TOLRA, PARIS 1938

Tous droits de traduction, reproduction et adaptation au Cinéma
réservés pour tous pays.

L. BAUDIMENT

Docteur ès Lettres et en Théologie
Supérieur du Grand Séminaire de Tours

UN GÉNIAL ANIMATEUR

LYAUTEY

ANNÉE SCOLAIRE

1937-1938

LIBRAIRIE SAINT-JOSEPH
TOLRA, ÉDITEUR, PARIS

28, rue d'Assas et rue de Vaugirard, 76

AUX JEUNES GENS DE FRANCE
QUE LYAUTEY A AIMÉS
NOUS DÉDIONS CE LIVRE
QUI RACONTE SA VIE CONQUÉRANTE
POUR QUE, A SON EXEMPLE,
ILS SACHENT
COMPRENDRE, VOULOIR, AGIR

PRÉFACE

Lyautey est décédé en 1934.

Les historiens n'avaient pas attendu sa mort pour écrire sa merveilleuse carrière : soit dans d'innombrables articles de journaux et de revues, soit dans des livres, ils avaient dès son vivant célébré l'homme, le soldat, le politique, par exemple Britsch en 1921, Barthou en 1930, Willette en 1932.

Depuis son décès, d'autres ouvrages ont paru : celui de M. Maurois, celui du lieutenant-colonel Bugnet, celui de M. Garric, pour ne nommer que les plus répandus.

Pourquoi faire une nouvelle biographie ?

Parce que Lyautey n'est pas encore assez connu ; pour plusieurs, il n'est qu'un nom illustre ; pour d'autres, il est exclusivement le conquérant et l'organisateur du Maroc.

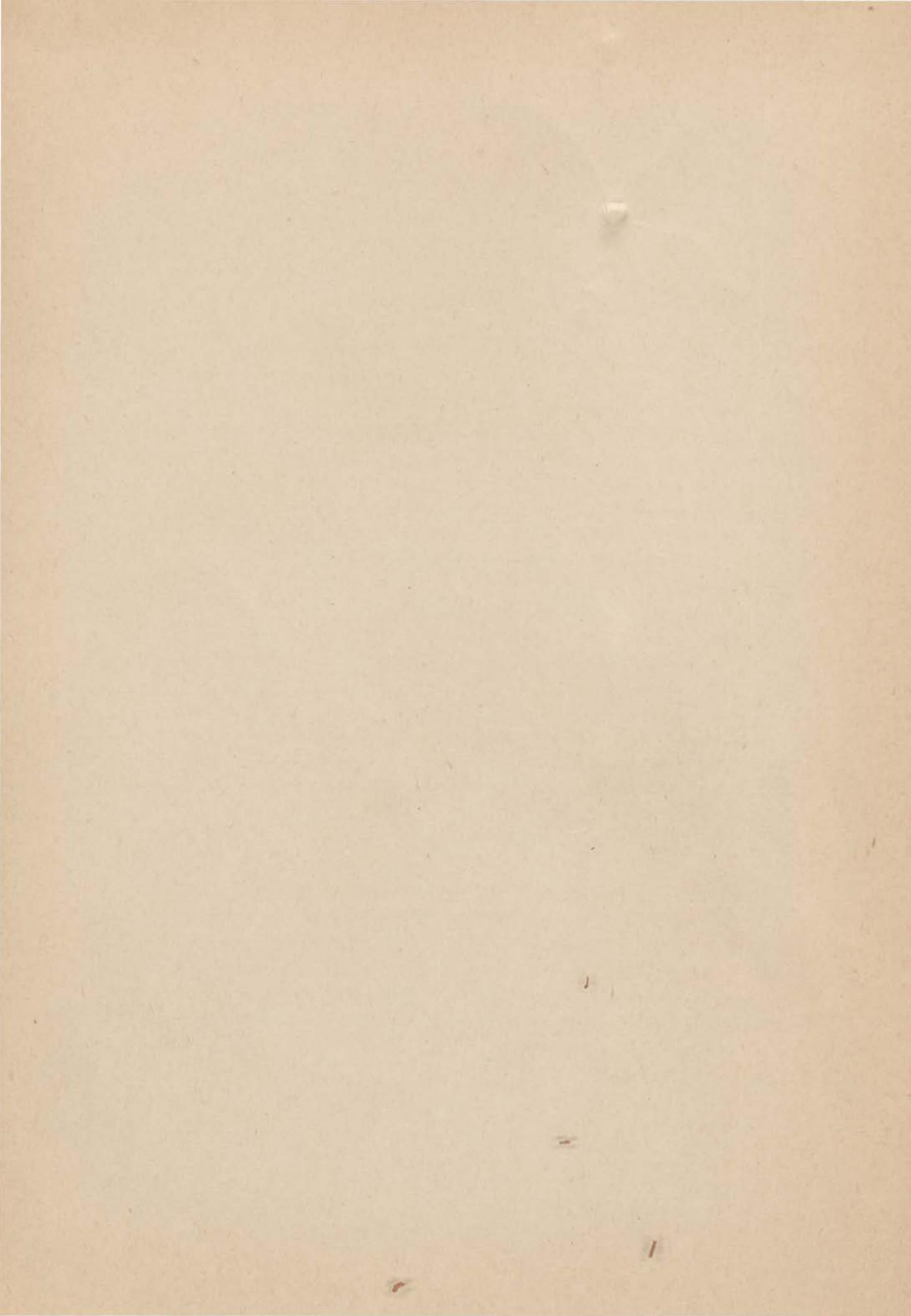
Or, il est bien davantage : il est un homme au sens le plus noble du mot, il est un officier aux vues largement humaines, il est un colonial éprouvé, longtemps avant sa Résidence au Maroc, il est enfin un chrétien.

Sous tous ces aspects, il doit être le modèle de nos contemporains, surtout des jeunes.

C'est pour cela que nous avons voulu, nous aussi, dire de lui ce que nous savions.

Pour ce faire, nous avons lu ce que nos devanciers ont écrit avant nous sur ce très grand homme. Mais nous avons eu recours surtout à ce qui a été publié de ses discours et de ses lettres. Enfin, nous avons pu consulter une correspondance inédite et jusqu'ici inutilisée, celle qu'il eut avec un de ses amis, décédé avant lui, M. Dutilleul, banquier à Tours ; le petit-fils de cet ami, M. Monnier, a bien voulu nous la communiquer et nous le prions ici d'agréer l'expression de notre respectueuse reconnaissance.

L. B.



PREMIÈRE PARTIE
UNE CARRIÈRE D'OFFICIER

CHAPITRE PREMIER

La Formation.

Hubert Lyautey naquit à Nancy le 17 novembre 1854.

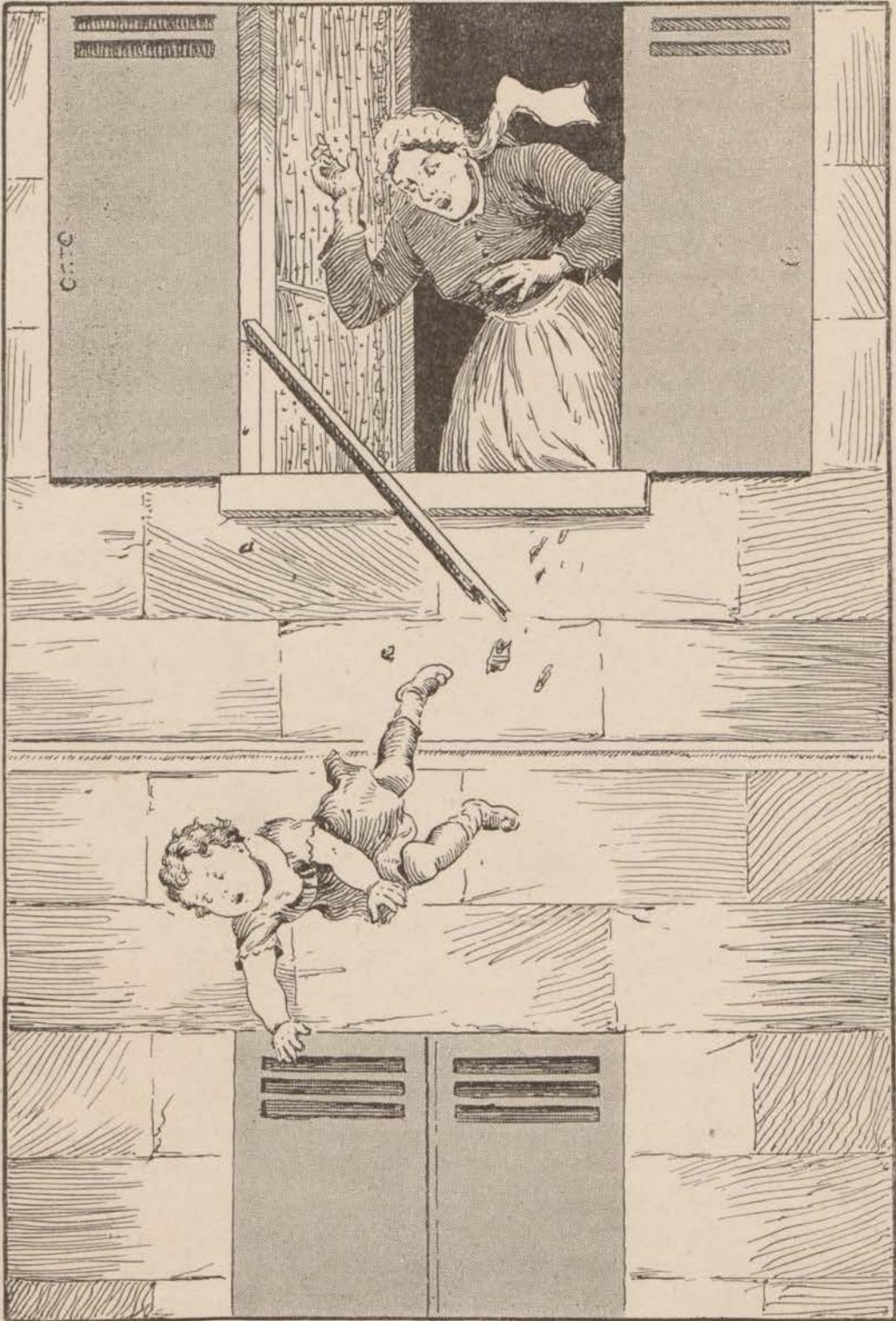
Quelles tendances lui étaient léguées par sa famille?

Son père, Just Lyautey, ancien élève de polytechnique, ingénieur des Ponts et Chaussées, et chargé de la création du *Canal de la Marne au Rhin*, était un de ces hauts fonctionnaires très appliqués à leur tâche, méthodiques, consciencieux, qui ont fait jadis la réputation de notre administration; cet homme excellent n'avait peut-être qu'un défaut : une timidité qui le gênait dans ses contacts avec le peuple et qui l'éloignait de la vie publique.

Le grand-père paternel, Hubert Lyautey, était un vieil officier : lieutenant à Wagram, chevalier de la Légion d'honneur au Kremlin, blessé du coup de lance d'un cosaque, privé de l'index gauche qui avait gelé lorsqu'il tirait lui-même sa dernière pièce de canon en Russie, il était devenu général divisionnaire d'artillerie et sénateur du Second Empire; s'il avait ainsi servi quatre régimes avec un égal loyalisme, il laissait voir une préférence marquée pour la monarchie bourgeoise de Louis-Philippe. Ses deux frères cadets étaient Antoine, général de brigade d'artillerie, et Charles, intendant général.

Le bisaïeul vivait encore : Pierre Lyautey, ancien ordonnateur des armées de l'Empire, qui, n'ayant plus d'armées à administrer, régentait encore ses fils les généraux avec une autorité qu'ils ne se seraient pas permis de contester.

Ainsi, dans la ligne paternelle, des officiers, un intendant, un ingénieur, c'est-à-dire de la discipline et du sérieux, au service de la grandeur française; de la foi aussi, comme on pouvait le voir quand, le soir, l'Ancêtre présidait la prière faite en commun. Ces hommes étaient d'origine franc-comtoise et les paysans de leurs terres se montraient fiers d'eux : « C'est, déclaraient-ils, de la belle race. »



Le bébé fut précipité dans le vide la tête la première (page 10).

Quelque riche que fût l'ascendance paternelle, si Hubert Lyautey n'eût recueilli que ce qu'elle lui apportait en héritage, il fût devenu un soldat, un administrateur, mais (pour autant que nous en pouvons juger) jamais un créateur d'empire.

S'il reçut à sa naissance d'autres dons encore, de l'imagination, voire de la fantaisie, de la souplesse, de la finesse, il les tint surtout de sa mère, Laurence de Grimoult de Villemotte, « une gracieuse femme, longue, flexible et distinguée ».

Les Grimoult étaient originaires de Normandie, mais habitaient Crévic près de Nancy. Le maître de la maison, vicomte de Grimoult de Villemotte, était un brillant gentilhomme et un beau cavalier; sa femme, née Louise de la Lance, était elle-même vive et spirituelle. Ils avaient deux filles, Laurence et Berthe.

Ils avaient vite remarqué les rares qualités du jeune ingénieur, Just Lyautey, que ses fonctions obligeaient souvent à passer près de Crévic, et lui avaient accordé Laurence dès qu'il leur avait demandé sa main.

C'est ainsi que du légitime mariage de Just Lyautey et de Laurence Grimoult de Villemotte, Hubert Lyautey vint au monde, le 17 novembre 1854, à Nancy, au n° 10 de la rue Girardet, qu'habitaient ses parents¹.

L'ENFANT.

Un accident faillit arrêter net cette vie qui commençait. Un jour de mai 1856 (Hubert avait donc dix-huit mois), comme une revue militaire se donnait sur la place Stanislas, sa nourrice le tenait à une fenêtre de l'appartement de sa bisaïeule de la Lance. Elle le posa sur l'appui de la fenêtre; le treillis métallique céda et le bébé fut précipité dans le vide, la tête la première; heureusement il vint heurter contre l'épaule d'un cuirassier et la chute sur le pavé s'en trouva amortie : il s'en tira avec une blessure au front. Le soldat anonyme qui, providentiellement, l'avait préservé d'une mort certaine a-t-il su quelque jour qu'il avait sauvé la vie à un futur maréchal de France?

Cependant, le temps révéla que l'accident avait été plus grave qu'il n'avait paru tout d'abord : en effet, deux ans plus tard, l'auscultation montra que la colonne vertébrale avait été lésée. Le professeur Velpeau, un des meilleurs

1. Quelques années plus tard naquit un second fils, Raoul, qui parviendra un jour au grade de colonel.

médecins du temps, dut opérer le pauvre enfant, le placer dans un appareil silicaté et ordonner de le laisser alité pendant deux ans. Il nous reste de ses quatre ans une photographie qui le représente debout, engoncé dans une robe aux plis lourds; sa figure est déjà sérieuse, sous ses grands cheveux bouclés; il tient un fusil appuyé sur l'épaule droite : décidément cet enfant sera un soldat. Quand il commença à marcher (à partir de ses six ans), Hubert fut astreint à porter un corset d'acier et à se servir de béquilles. Ce ne fut qu'à dix ans qu'il put vivre à peu près comme les garçons de son âge, à condition, cependant, d'éviter les exercices violents. Enfin, quand il eut douze ans, on lui enleva son corset.

Ceux qui ont connu Hubert Lyautey dans l'exercice de sa dévorante activité purent deviner l'effroyable contrainte qui avait pesé, pendant ses premières années, sur le pauvre infirme; mais tel était le ressort secret de sa belle nature que de cette retraite forcée il tira parti.

D'abord, plus que d'autres enfants, il sentit la puissance de la vie de famille resserrée autour de son petit lit; plus que d'autres, il vit les siens vivre et penser près de lui. Or ce n'étaient pas des personnes banales que ces êtres chers! Parmi eux se détachaient son grand-père Lyautey, dont il portait le nom, qui lui parlait des batailles auxquelles il avait pris part, et les lui reconstituait avec des soldats de plomb apportés à pleines boîtes; tante Berthe, très pieuse, très royaliste, qui lisait avec assiduité sainte Thérèse et saint François de Sales, M^{me} Swetchine et le Père Lacordaire, dans de beaux livres bien reliés et frappés à ses armes. Près d'eux, l'enfant s'imprégna jusqu'aux moelles de foi, d'ardeur guerrière, de zèle monarchiste.

A sa longue immobilité, le petit Hubert, initié par une polonaise réfugiée aux premiers mystères des lettres, dut encore le goût de la lecture et de l'étude, peut-être même, par réaction et par revanche, l'instinct de l'action et de l'élégance, le besoin de dominer et d'être le chef.

Quand il put commencer à s'amuser avec les enfants de son âge, ces dispositions se manifestèrent tout de suite : ainsi, quand il « jouait aux soldats » avec les petits garçons de Crévic, dans la propriété du grand-père Grimoult, il prenait le commandement de la troupe, malgré son corset d'acier, et la conduisait à la guerre contre leurs voisins, les « gars de Sommervillers ». Mais c'était encore un plus grand bonheur pour lui que de « jouer au pays » : tantôt, dans le parc, il œuvrait dans le sable, y creusant des fleuves, y traçant des routes, y construisant ponts et édifices; tantôt, dans sa chambre, il se bornait à employer comme matériau le carton pour ses maisons et pour ses « œuvres d'art » et à dessiner sur une planche le

plan de ses villes et de ses chemins de fer. Tout le Lyautey du Tonkin, de Madagascar et du Maroc se laissait ainsi deviner obscurément à travers ses jeux enfantins.

AU LYCÉE ET A L'ÉCOLE SAINTE-GENEVIÈVE.

Dès qu'il lui est possible de commencer ses études régulières, il entre comme externe au lycée de Nancy, classe de sixième : c'est vers le milieu de l'année scolaire 1865. A la rentrée d'octobre 1865, il est en cinquième.

Là, se révèle bien vite sa riche nature : intelligence prompte, travail facile, mémoire sûre, imagination ailée, piété ardente. Il a assez de personnalité déjà pour faire des choix personnels en littérature; ainsi il aime les poésies de Lamartine et les apprend par cœur, mais il délaisse Victor Hugo.

A la distribution des prix qui termine l'année 1865-66, cet élève, que sa santé éloigne trop souvent des classes et des compositions, recueille cependant quatre accessits, dont un premier d'histoire et géographie, et un prix d'exemptions, qui atteste sa conduite régulière.

Dès la troisième, il écrit avec assez de distinction pour que maintes fois son professeur lise en classe ses compositions françaises, comme des modèles pour ses condisciples.

Il s'entoure de camarades qui vibrent des mêmes sentiments; parmi eux, il distingue Antonin de Margerie, dont le père, professeur à la Faculté de Nancy, jouit d'une grande autorité près des catholiques de France, et quittera bientôt l'Université pour fonder la Faculté des Lettres à l'Institut Catholique de Lille. Les deux amis, éveillés aux idées qui se discutent dans leurs milieux familiaux, mêlent les questions politiques à leurs conversations de potaches. Et même, en 1866, de leur plus belle écriture, sur une feuille en tête de laquelle ils ont dessiné les armes de France, ils rédigent ensemble leur profession de foi légitimiste : *Pourquoi nous sommes royalistes*. Et que disent ces politiciens de douze et onze ans? « Nous ne pouvons être bonapartistes, à cause de l'assassinat du Duc d'Enghien. Nous ne pouvons être orléanistes, à cause de l'assassinat de Louis XVI. Nous ne pouvons être républicains, parce qu'aucun honnête homme ne peut appartenir à ce parti. Donc, nous ne pouvons être que légitimistes... » Et leur programme suit.

Le jeudi, ces jeunes lycéens jouent encore au soldat sous les ordres d'un chef qu'ils ont choisi et à qui, malgré les convictions royalistes de la plupart, ils donnent le titre d'Empereur. Or, il se trouve qu'Hubert n'est

pas l'élu. Ni lui ni ses amis ne peuvent supporter cet échec : un jour, donc, ils font un coup d'État : Lyautey s'arme de deux pistolets, monte sur une caisse d'emballage qui sert de tribune et se proclame Empereur aux acclamations de ses partisans.

Dans le cercle des parents, l'histoire de son coup d'État eut un vif succès ; les messieurs ne l'appelaient plus que l'Empereur. Mais la grand'mère Grimoult, qui était ardente légitimiste, disait gravement : « Ne riez pas : je trouve qu'Hubert s'est conduit comme un usurpateur. »

Ces faits seraient insignifiants et mériteraient peu d'être signalés s'ils ne décelaient déjà les bouillonnements d'un tempérament exceptionnel.

En 1868, quand M. Just Lyautey fut nommé ingénieur en chef à Dijon, c'est au lycée de cette ville que Hubert continua ses études en achevant sa troisième : il montra dès lors une aptitude très marquée pour les lettres, l'histoire et la géographie. Il poursuivait ainsi sa connaissance de l'homme et acquérait cette formation classique que rien ne peut remplacer, et qui donne à la pensée son équilibre, sa grâce, sa sûreté d'expression. Sait-on que le grand réaliste qu'il fut plus tard, était aussi un grand lettré ? que ses rapports étaient d'une netteté, d'une élégance toutes littéraires ? que ses lettres prouvent son don exceptionnel de voir les choses et les gens, les reliefs et les couleurs ? Devine-t-on que l'histoire lui révélait le prodigieux passé de cette humanité sur laquelle il devait si fortement agir ? et que la géographie lui découvrait le vaste monde où l'entraînerait un jour sa volonté de servir son pays ?

Avec le concours de plusieurs camarades, il composait de petites comédies qu'il jouait ensuite avec ses collaborateurs. En même temps, il se livrait avec entrain à tous les exercices corporels, l'équitation, l'escrime, la danse, comme s'il eût voulu se dédommager de sa trop longue immobilité : ainsi son corps se formait, comme son intelligence, pour les tâches de l'avenir.

En attendant ce lointain avenir, le cher pays de France était cruellement assailli et durement vaincu : la guerre franco-allemande éclata, en effet, pendant qu'il étudiait à Dijon.

Hubert Lyautey terminait sa rhétorique et allait commencer sa philosophie : mais quelle atmosphère peu favorable à la vie scolaire il respirait ! Était-il possible de se livrer à l'étude dans ce lycée presque entièrement transformé en ambulance ? dans une ville qui entendrait bientôt le canon et qui serait ensuite occupée par l'ennemi ? Ne pouvant encore s'engager, parce qu'il n'avait que seize ans, l'adolescent allait du moins ravitailler en cartouches, sur le front de combat, les gardes nationaux dans les rangs de qui se battait son père, service qui n'allait pas sans péril, puisqu'il vit

un jour un de ses professeurs tué à ses côtés. Il prit dès lors la résolution de consacrer plus tard toutes ses forces à relever sa patrie : « Aux jours d'attente inquiète que nous traversons, disait-il, les hommes de cœur, même quand ce sont des jeunes gens, ont une autre voie à suivre que celle des plaisirs et de l'indifférence. » Que ferait-il donc, ce jeune homme ? Il se proposait d'entrer à l'École Polytechnique, comme son père ; mais, chose curieuse, il ne visait alors ni la carrière d'officier, ni celle d'ingénieur ; il rêvait plutôt d'une activité politique qui s'exercerait d'abord sur le plan régional, dans sa chère Lorraine, puis sur le plan proprement national : tel était ce qu'il appelait « l'ambition effrénée de ses quinze ans ».

Cependant, en 1871, la guerre finie, il peut enfin aborder la philosophie, et y apprend surtout, disent ses contemporains, à discipliner sa pensée et à se mieux connaître ; il montre une horreur raisonnée du scepticisme.

En même temps, il manifeste quelques initiatives intéressantes à signaler : frappé de l'insuffisante instruction militaire des gardes nationaux, il émet l'idée, avec plusieurs de ses camarades, d'un bataillon scolaire pour l'entraînement des lycéens et sa demande est agréée par le colonel du régiment d'infanterie en garnison à Dijon ; cette idée sera reprise, dix ans plus tard, par le gouvernement, et l'institution des bataillons scolaires rendue obligatoire dans les écoles primaires, collèges et lycées. Voici tout autre chose : c'est la fondation d'un journal dont il est, sous des pseudonymes divers, le rédacteur presque unique ; il y juge sans indulgence et ses professeurs et les chefs du bataillon ; mais il a commencé par se juger lui-même, et ce jugement est assez inattendu : « Il faut toujours qu'il parle, il a vingt idées par jour, toutes aussi mauvaises les unes que les autres, et il trouve tout mal, excepté ce qu'il fait. Il grogne, remue, trépigne, rit, crie, se fourre partout, c'est un brouillon. » Il est bien probable que l'auteur de ces lignes n'y croyait qu'à demi ; peut-être ne les avait-il écrites que pour avoir licence de peindre les autres : en tout cas, bouillant il l'était certes, mais « brouillon » non pas.

En 1872, Hubert Lyautey entra à l'École Sainte-Genève, que les Jésuites dirigeaient à la rue des Postes, pour la préparation aux grandes Écoles. Il y fut un excellent élève : le détail de ses notes n'a pas été conservé, mais on a gardé de lui le souvenir de dispositions intellectuelles et morales qui le classaient au premier rang des meilleurs ; sa volonté ardente aimait à se plier à l'austère discipline qui régnait dans la maison. Il était spécialement attaché au P. du Lac, le recteur, et au P. du Reau, un jeune surveillant, avec qui il avait d'interminables causeries philosophiques. A travers sa longue et brillante carrière, il restera toujours, selon son expression

pittoresque, « un irréductible postard »; il sera un des premiers membres de l'Association des Anciens, fondée en 1876, et viendra souvent à ses fêtes annuelles, ou bien s'excusera en des billets charmants de ne pouvoir y assister.

Si l'éducation qu'on recevait à la rue des Postes plaisait à l'âme généreuse du futur conducteur d'hommes, c'est que, loin d'être purement scolaire, elle ouvrait aux jeunes gens de larges fenêtres sur la vie; ainsi on leur lisait des pages du capitaine Albert de Mun, on leur exposait la magnifique ambition de cet officier, de ce catholique, qui voulait substituer au libéralisme économique un ordre social chrétien et faire connaître aux ouvriers leurs droits et leurs devoirs.

A la fin de l'année scolaire, le P. du Lac conseilla au jeune homme de se présenter à Saint-Cyr : ce serait, pensait le recteur, le meilleur moyen de s'aguerrir aux examens d'entrée à Polytechnique. Lyautey se présenta, en effet, et fut reçu 93^e sur 291 (septembre 1873).

Ici encore, le bon religieux intervint en lui conseillant de mettre à profit son succès : il réaliserait ainsi une avance d'une année ou deux; il ne perdrait point d'ailleurs tout le bénéfice de la formation polytechnicienne, car il pourrait entrer plus tard à l'École d'État-Major et s'y classer dans un corps spécial de polytechniciens. Hubert Lyautey entra donc à Saint-Cyr.

A SAINT-CYR.

L'École déçut ce jeune homme : en lui bouillonnait une sève impatiente; sans savoir, peut-être, exactement encore ce qu'il voulait, il sentait confusément que la formation des officiers devait être celle de manieurs d'hommes et de créateurs. Or, on lui enseignait de froides théories, on lui faisait faire de monotones exercices. Comment s'en serait-il contenté?

Le secours lui vint de la rue des Postes.

En effet, pendant sa première année, les Pères convièrent plusieurs de leurs anciens élèves à venir entendre, un certain dimanche de 1874, une conférence du capitaine de Mun; Hubert Lyautey fut un des invités. La séance avait lieu dans le grand parloir de la rue d'Ulm : sur l'estrade le P. du Lac et diverses sommités catholiques; devant eux, dans tout l'éclat de sa jeunesse, de son uniforme, de son passé militaire, de son ardeur conquérante, l'orateur, Albert de Mun.

Pour rendre l'état d'âme de Lyautey, il faut reproduire les termes mêmes dans lesquels il s'exprimera lui-même, le 29 mai 1927, lors du jubilé des

Anciens Élèves : « Quelle apparition!... Quelle instruction!... Le jeune capitaine, qui (nous le savions) s'était signalé à Gravelotte et avait connu les douleurs de la captivité, nous parlant, non pas de faits de guerre, mais de ce que la guerre lui avait révélé au point de vue social, dans ses méditations d'abord... pendant les longs mois de captivité, puis surtout pendant la lutte fratricide contre la Commune! Je l'entends nous raconter cette nuit et cette journée passées à Montmartre en pleine répression de l'insurrection, parmi les barricades et les cadavres, où, causant avec les prisonniers et leurs familles, il avait eu la vision de l'effroyable malentendu et s'était posé cette interrogation anxieuse : « *Dans ce drame tragique, n'y a-t-il pas beaucoup de notre faute, à nous les dirigeants? Comme ces gens nous méconnaissent! mais comme, surtout, nous les ignorons! Avons-nous su leur parler? n'aurions-nous pu, en allant vers eux à temps, conjurer la catastrophe?* » Et c'est de cette heure qu'Albert de Mun faisait dater sa vocation sociale, sa conviction ardente que le premier devoir des dirigeants était d'aller aux humbles, de les connaître, de rechercher avec eux, en toute confiance et en toute sincérité, ce qui pouvait atténuer les malentendus et rapprocher les cœurs.

Les jeunes gens furent empoignés par cette virile éloquence et par cette leçon de devoir social.

Le dimanche suivant, quatre d'entre les Saint-Cyriens, prenant leur courage à deux mains, selon l'expression de Lyautey, s'en furent frapper à la porte du capitaine et lui offrirent leurs bonnes volontés : c'étaient, avec Lyautey, Prosper Keller, Georges d'Hattecourt, Charles de Broglie, Revel. De Mun les accueillit cordialement, mais ne discerna pas, dès l'abord, comment il pourrait les utiliser : « Des Saint-Cyriens!... Vous n'êtes pas libres... Il faut que j'y pense. » Il les rappela à l'une de leurs sorties suivantes : « J'ai trouvé. Tant que vous êtes à l'École, vous ne pouvez intervenir dans nos Cercles d'Ouvriers; mais, dès maintenant, vous pouvez vous préparer à l'action sociale. Je vais former dans chacune de vos promotions, dans chaque École, un petit groupe d'action; votre rôle sera de porter au plus grand nombre possible de vos camarades la conviction que vous avez acquise l'autre jour du devoir qui s'impose à tous désormais d'aller aux humbles et de les comprendre. »

Ainsi se complétait la formation de Lyautey : il venait de découvrir, dans l'enseignement d'un aîné, *le rôle social de l'officier*.

Durant le même temps, il se regarde vivre et se juge sans ménagement, comme en témoigne son journal : « Mauvais mois. Trop parlé, pas agi. Bavardage, banalité, plaintes pour se plaindre, enfantillage, bouderie »...

« Pas agi », voilà un reproche qui annonce le grand Lyautey du Tonkin, de Madagascar et du Maroc; et voici, quelques pages plus loin, le programme qu'il s'impose : « Agir, agir, agir ». Mais l'action n'est pas l'agitation : « Un peu de calme, de nuit, de repos, d'heures à moi, de retour en moi-même, de pensée pacifique, Seigneur! Un peu de prière à genoux, la tête dans les mains! » Car il ne comprend pas l'action qui ne serait pas chrétienne; pendant les vacances il s'impose une retraite à la Grande Chartreuse, puis il écrit : « Résolutions : lire l'Évangile, l'Imitation. Ne jamais négliger mes devoirs d'état. Surtout pas d'orgueil en tout cela. »

Cependant il poursuivait courageusement ses études techniques : à l'examen de passage du mois d'août 1874, il eut le n° 40 sur 282; les notes qu'il a méritées étaient excellentes; pour la conduite, en 1^{re} année *parfaite*, en 2^e *très bonne*; pour la tenue, en 1^{re} année *bonne*, en 2^e *très bonne*.

A L'ÉCOLE D'ÉTAT-MAJOR.

Après les deux années de Saint-Cyr, c'est-à-dire le 1^{er} octobre 1875, Lyautey fut nommé sous-lieutenant au 26^e bataillon de chasseurs à pied, puis, comme il avait été prévu, détaché à l'École d'État-Major à Paris.

Celle-ci le déçut peut-être plus encore que celle de Saint-Cyr, et il écrivait en son journal : « Je vais et l'ennui me suit... »

Pourtant il garde sa volonté intacte, il approfondit et épure ses raisons de vivre et d'agir : les trouvant dans l'Évangile, il couvre les pages de son cahier intime de textes sacrés : « Si vous n'aimez que ceux qui vous aiment, quel gré vous en saura-t-on?... Malheur à vous qui aimez à avoir les meilleures places dans les synagogues, ou à être salués sur les places publiques... »

En 1877, quand se terminait son stage à l'École d'État-Major, Lyautey était un beau soldat : au physique, grand, mince, souple; au moral, une intelligence fine, compréhensive, bien servie par une sensibilité, une imagination, une mémoire également rares, une volonté qui cherchait à s'orienter, qui n'aimait pas la vie encasernée et qui s'ouvrait obscurément à une conception nouvelle du rôle de l'officier. Comment ces dispositions trouveraient-elles à s'employer? L'avenir le dirait.

Le 31 décembre 1877, Hubert Lyautey quittait l'École avec le brevet d'officier d'État-Major et le grade de lieutenant. Il fut alors désigné pour faire un stage au 20^e Régiment de chasseurs à cheval, à Châteaudun.

CHAPITRE II

L'Officier.

Officier, Lyautey fut quelques années à trouver sa voie, années indécises, pendant lesquelles les idées politiques et religieuses, sociales et militaires, s'agitent et bouillonnent dans son esprit et dans son cœur; de ce tumulte intérieur qu'il transporte de garnison en garnison, résulte un désenchantement de tout ce qu'il a aimé jusqu'ici; mais déjà quelque pensée forte, quelque initiative heureuse, permet de faire deviner le chef de demain.

LES STAGES DE L'OFFICIER D'ÉTAT-MAJOR.

Peu de faits saillants pendant ses stages. Mais, durant le terrible hiver de 1879, un rhumatisme aigu, conséquence, peut-être, de son infirmité d'enfance, l'oblige à prendre un repos de six mois, qu'il passe à Versailles, chez son père, alors en résidence en cette ville, avec le titre d'ingénieur en chef.

Ce séjour serait peu remarquable, si le jeune officier n'en avait profité pour renouer des relations avec deux anciens camarades du groupe de Mun : de Margerie, déjà connu, et Joseph de la Bouillerie, fils du ministre de Mac-Mahon; ensemble ils forment bientôt un trio inséparable, que toute la ville surnomme « les Trois Mousquetaires »; surtout ils poursuivent les rêves qu'Albert de Mun a naguère éveillés dans leurs âmes de vingt ans : que vaut la vie? que feront-ils de la leur? comment agiront-ils sur la génération présente? Hubert Lyautey, qui est regardé par ses deux compagnons comme leur chef, croit toujours que leur action devra être avant tout religieuse et sociale; quant aux meilleures conditions pour l'exercer, il pense qu'ils la trouveront dans l'ordre politique; ici le ressaisissent ses convictions légitimistes d'adolescent : la République est encore fragile. Qui sait si demain...?

Quand sa santé est rétablie, il est affecté, pour un second stage, au

69^e d'infanterie. Puis, comme le corps d'État-Major vient d'être supprimé, il est versé dans la cavalerie et, le 1^{er} juin 1880, est nommé au 2^e hussards à Alger.

EN ALGÉRIE.

Lyautey, l'Algérie, deux noms qui seront indissolublement accolés plus tard... Pour l'instant, il ne s'agit que d'une prise de contact de deux années.

Prise de contact qui serait banale, si elle ne s'accompagnait d'une grave crise d'âme.

« Banale », nous devons retirer ce mot à peine écrit : il n'y a rien de banal dans ce jeune officier, qui a sa manière si personnelle de voir et de sentir. Voici, par exemple, comment il a aperçu Alger : « baignant ses pieds dans la mer bleue, et, le quai franchi, la ville exquise, l'harmonie des hommes et des choses; la prose européenne limitée aux bas quartiers; la ville arabe presque intacte, où rien ne choque, où depuis des siècles des hommes dans le même costume habitent les mêmes maisons, où le bec de gaz lui-même ne dépare pas les ruelles grimpantes et donne plus d'éclat à la blancheur des burnous... »

Au bout d'un an et demi de garnison, Lyautey est envoyé dans un poste du sud, où il passe ses six derniers mois, dans un isolement presque total. La nature, il a l'imagination assez vibrante pour l'admirer, avec ses « chaudes journées sous le ciel de feu », ses « nuits blondes sous les palmiers d'argent ». Les hommes, il essaie de les comprendre : ces Arabes, si dissemblables de nous, français et chrétiens, que pensent-ils? que veulent-ils? Son service d'officier, il l'accomplit avec sérieux.

Mais quand il lui reste des loisirs, comment les emploiera-t-il? D'autres que lui flâneraient, joueraient... Lyautey fait venir des livres et les lit passionnément. Ces livres, ce sont surtout des livres religieux, car le hussard veut reprendre par la base sa formation religieuse. En 1881, sévissent le positivisme de Taine et le scientisme de Renan : que valent-ils? ont-ils raison? Le lieutenant se met à relire les Évangiles, à les comparer entre eux, il dévore *La vie de Jésus*¹. Or, on ne s'improvise pas exégète : ses essais de critique biblique ne laissent au jeune homme qu'un grand trouble; sans perdre la foi, il cesse de la pratiquer.

En 1882, le troisième de sa promotion, il est nommé capitaine et affecté au 4^e chasseurs à cheval d'Épinal et va tenir garnison avec son escadron à Bruyères.

1. C'est le plus connu des livres de Renan; il parut en 1862.

L'OFFICIER DE CHASSEURS ET LA « MISSION ROMAINE ».

Est-ce le brusque passage du soleil algérien au rude climat des Vosges? est-ce l'ennui? est-ce le désir de raviver ou d'éprouver ses conceptions politiques? Il demande bientôt une mission pour l'Italie, comme l'y autorise son titre d'officier breveté : officiellement, il va étudier sur place l'organisation de la cavalerie italienne, et fournira un rapport d'information au ministère de la Guerre; de fait, il visitera l'Italie en artiste, et fera visite au comte de Chambord exilé à Goritz.

Son contact avec la terre italienne est délicieux, car cet homme est accessible à toutes les sensations de la beauté : la lumière, les sites, les palais de marbre, les œuvres de génie, tout l'enchanté; il s'ouvre aussi, en homme qui a lu Taine, aux évocations de l'histoire de la péninsule et s'exalte à l'idée de la belle indépendance de l'homme de la Renaissance : « Dans ces petits États, presque réduits à la cité, l'homme avait un essor prodigieux..... » Et par comparaison, il sent plus lourde la contrainte de notre époque, où l'individu est étouffé par « nos machines modernes » ou « noyé dans le marais administratif et égalitaire »; l'homme d'action, l'homme aux grandes idées qu'il est déjà, se ronge dans les mille entraves du monde moderne : « l'initiative s'y lasse, écrit-il; la plus noble ambition s'y décourage »...

Un jour, il admire chez un chroniqueur florentin ce portrait de l'homme idéal de la Renaissance : « Un jeune homme de mérite, noble cavalier, courtois et hardi, mais hautain, solitaire et attaché à l'étude... » Ces traits l'enchantent. Mais ils l'irritent aussi contre la civilisation contemporaine, qui met obstacle à cette heureuse rencontre, dans le même homme, de cette formation militaire, de cette politesse raffinée, de cette culture littéraire...

Aussi va-t-il essayer de prendre contact avec celui qu'il considère, malgré l'exil, comme son vrai chef politique, le comte de Chambord. Goritz est en Autriche, mais tout près de la frontière italienne, aux portes de la Vénétie ardente et plantureuse : il est facile à l'officier français d'y aller.

Il fut subjugué par sa longue entrevue avec le vieillard. « L'émotion est telle, raconte-t-il lui-même, l'emprise si forte, que je ne parvins pas à reprendre conscience de ma personnalité, abdiquée, fondue en lui, pendant ces heures de grâce... Ce roi de France, je l'ai vu, je l'ai touché et je l'ai entendu, le fils de la race qui, province à province, a fait mon pays, le

royaume des lis, « le plus beau royaume du monde après le royaume de Dieu », disait le vieil adage. Je suis revenu à l'hôtel par la ville, comme on revient de la table de communion, ramassé sur moi-même, les yeux repliés sur la vision intérieure, écartant tout ce qui peut la ternir. »

Or, le comte a confié une mission à ce jeune homme de vingt-huit ans : « Il faut que le pape sache qu'il y a encore en France une jeunesse royaliste, agissante, pleine de foi, qu'il y a derrière moi autre chose que de vieux états-majors... Il faut le voir et lui parler franchement. »

Lyautey se met donc en route pour Rome. Dans la capitale du Monde catholique, si *Saint-Pierre* le déçoit, si le secrétaire particulier du Pape ne lui plaît pas, Léon XIII, qu'il voit officier à la Sixtine, le jour de Pâques, l'éblouit de prime abord : « Il est, écrit-il, d'une maigreur et d'une pâleur transparentes, plus frappantes encore sous la blanche soutane, l'aspect d'un saint : une solennité et une dignité superbes, et je n'imagine rien de comparable à son geste de bénédiction... C'est une bien belle et haute figure, bien chrétienne, bien ascétique, bien émouvante, et sa vue seule m'a rechristianisé Rome. »

Il fut reçu en audience pontificale le samedi suivant. Mais ce qu'il entendit acheva de le troubler : le pape, qui était personnellement monarchiste, lui déconseillait de s'obstiner dans la fidélité à une royauté impossible et l'engageait au contraire à s'orienter vers la République, pour pouvoir promouvoir plus efficacement les intérêts religieux en France. Hubert Lyautey, en cette année 1883, n'était point préparé à recevoir une semblable directive ; il comprendra mieux, dans quelques années, et, s'il ne se ralliera point doctrinalement à la République, il servira loyalement les gouvernements républicains qui feront appel à son génie, puisque, par eux, il servira la France.

Cependant le jeune officier, au milieu de ses préoccupations politiques, poursuit sa visite de la terre enchantée qu'est l'Italie. Un jour, « Tacite en mains », il explore le Palatin et scrute les souvenirs de la Rome Impériale. Une autre fois, il est à Naples, au Vésuve, à Pompéi ; il s'y laisse aller à la magie des choses, pour bien voir et beaucoup admirer, mais son esprit lucide lui présente d'intéressantes comparaisons avec ses impressions africaines : « Il est 11 heures du soir, je t'écris en face du Vésuve ; à mes pieds, la rade, Naples étagé tout scintillant, et, au fond, le Vésuve, dont la flamme intermittente éclate dans la nuit. Depuis hier soir que j'ai fait sa connaissance, le Vésuve me hante ; c'est qu'aujourd'hui j'ai vu son œuvre, le témoignage de ses colères, Pompéi ! C'est une des choses les plus émpoignantes qu'il soit donné de voir, rien n'y est au-dessous de ce qu'on y

avait rêvé, et j'y ai passé huit heures à marcher sans m'en apercevoir. Le crépuscule m'a pris là. Ce spectacle remue dans le cerveau un flot de souvenirs, de retours, d' rapprochements; un des premiers qui m'aient frappé, c'est l'analogie, chez les anciens et chez les Arabes, de l'organisation de la vie domestique : j'ai reconnu les rues actuelles d'Alger, de Tlemcen; rien de commun avec ce qui se passe chez nous : rien, depuis la rue, ne laisse soupçonner l'habitation. Pas de fenêtres, des meurtrières grillées, une porte, puis un vestibule étroit, et alors le débouché sur la vraie maison, la cour intérieure, la lumière, l'eau, tout le luxe, toute la vie. Quant aux façades, elles sont toutes en boutiques, échoppes louées, sans rapport avec la maison; les marchands même n'habitent pas là; ils n'y ont que leur comptoir, leur maison étant ailleurs. Toujours la démarcation bien tranchée entre la vie publique et privée; chacun, à Pompéi, a sa maison, si petite soit-elle, comme à Alger, comme au désert la tente. Et si la maison de Diomède ou de Siricus, avec leurs portiques, leurs belles cours, m'ont rappelé certains palais d'Alger, d'autres m'ont ramené dans la modeste et bourgeoise demeure de mon ami Mahomed ben Sidi Saïd, le scribe, dans la rue Sogyémah. »

Mais quoi! Lyautey céderait-il au dilettantisme, à l'impressionnisme? Non point : le penseur, chez lui, accompagne et domine même toujours l'artiste. Lisons, en effet, sa conclusion : « Comme apparaît ici ce qu'était alors dans la cité le foyer domestique, et la cité dans l'État. Le foyer où le chef de famille règne en maître. La cité, association des chefs de famille, dégagés par l'esclavage du travail servile, qui leur rend en honneur et en charges ce qu'ils lui apportent de force. »

Et sa mission militaire? Le capitaine ne l'oublie pas. Il se munit des autorisations nécessaires, passe ses matinées dans les quartiers de cavalerie, déjeune au mess des officiers, emploie le reste de ses journées à noter ses observations. Il est même servi à souhait par une circonstance exceptionnelle, le mariage du duc de Gênes, car toute la cavalerie italienne y figurera dans un grand tournoi par ses meilleurs chevaux et ses meilleurs cavaliers : « c'est du reste un beau corps d'officiers ». Il constate le dévouement profond de toute l'armée « à la maison de Savoie et à l'Italie une ».

Il prend même langue, dans un dîner à l'ambassade de France, avec un officier de uhlands. C'est un ennemi, contre qui il est prêt, « le jour venu », à « se battre de toute sa force, de tout son cœur, à la tête de son escadron ». Mais cela ne l'empêche pas d'apprécier sa parfaite éducation, ses bonnes manières, et même ses principes d'ordre social, car, dit-il, « j'ai au cœur une haine féroce, celle du désordre, de la révolution ».

Parmi ces contacts, ces expériences de toute sorte, deux mois sont vite passés. Il faut rentrer, il faut essayer, « dans une chambre de garnison », de « secouer la boue d'une matinée de quartier », il faut refermer sur soi « la tombe de Bruyères ».

« DU ROLE SOCIAL DE L'OFFICIER ».

Cette tombe n'est pas hermétiquement fermée. Lyautey est bientôt choisi comme officier d'ordonnance par le général L'Hotte, inspecteur général de la cavalerie, et jouit déjà d'une réputation d'officier de valeur : on lui demande des conférences, le ministre de la Guerre le félicite pour son rapport sur la cavalerie italienne.

La mort du comte de Chambord, survenue le 24 août 1883, pose à sa conscience, d'une façon plus aiguë, les vieilles questions : faut-il se rallier à la maison d'Orléans? faut-il s'orienter vers la République, pour tâcher de la christianiser?

La perplexité où il se trouve contribue, sans doute, à l'attacher davantage à son vrai « métier » d'officier; ainsi, nommé en 1887 au 4^e chasseurs, à Saint-Germain-en-Laye, il élude pendant cinq ans des propositions pour le service d'état-major afin de se donner plus complètement au commandement de son escadron.

Précisément, il essayait d'humaniser la vie de caserne et c'était comme sa première application de ses principes sociaux.

Humaniser la caserne, il ne le pouvait pas en toutes choses. Il ne pouvait rien contre la laideur des bâtiments construits par le génie, rien contre leur horrible uniformité, rien contre leur odeur de coaltar.

Mais il pouvait y arranger une espèce de *home* familial pour ses hommes : « Mon but, disait-il, est de leur donner au quartier les distractions à côté de l'instruction et de la corvée, d'y rendre vraiment une sorte de foyer aux enfants (car ce sont de véritables enfants) que nous avons entre les mains, et de sortir de l'absurdité de l'état actuel, où, à partir de 5 heures du soir, tout homme qui n'est pas assez abruti pour se coucher est condamné au trottoir ou à la cantine. » Il égaya donc les chambres par des gravures intéressantes, il réserva des salles à l'astiquage, il créa une pièce de délasserment, munie de tables, de bibliothèques, de lampes, où les cavaliers trouveraient des jeux, des livres, du papier à lettres; bien mieux, ils l'administreraient eux-mêmes, sous forme d'une commission de huit membres présidée par un brigadier. Initiative minime que cette réforme; mais elle

devait se généraliser peu à peu à travers tous les corps de troupe de France, et elle était, en petit, l'ébauche de cette méthode que Lyautey appliquerait plus tard dans d'immenses proportions et avec tant de succès : la collaboration intelligente et confiante avec le chef de tous les éléments qui lui sont subordonnés.

Pendant que le capitaine de chasseurs commençait à exercer « le rôle social de l'officier » (qu'il aurait bientôt l'occasion d'exposer par écrit), les événements marchaient autour de lui : en 1889, le Parlement ramenait de cinq à trois ans la durée du service militaire; l'année suivante (12 novembre), le cardinal Lavignerie, dans le fameux toast d'Alger, invitait ses compatriotes, divisés par la politique, à s'unir enfin par l'acceptation du régime républicain; et le parti légitimiste se dissociait, par le ralliement constitutionnel de plusieurs de ses membres.

Or, dans ce même temps, Lyautey fréquentait quelques hommes remarquables, qui appartenaient à un milieu bien différent du sien : c'étaient des écrivains et des gens du monde, les d'Haussonville et les Baignères, Eugène Melchior de Vogüé, Brunetière, Coppée...; il les avait rencontrés chez M. de Guerle, un gentilhomme du Pecq, ce faubourg de Saint-Germain. Bientôt, il devint l'hôte habituel de Vogüé, puis des Baignères, chez lesquels il trouva Hérédia et ses filles, Henri de Régnier, Blanche, Marcel Proust, d'autres encore.... Tout ce monde était plus ou moins républicain. Et il se trouvait qu'il comprenait, qu'il approuvait les idées sociales du capitaine. En effet, tandis que ses amis légitimistes avaient critiqué ses initiatives, pourtant bien modestes, de Vogüé lui avait amené un jour Ernest Lavisse, désireux de voir un escadron modèle et de féliciter son chef. Ainsi Hubert Lyautey se persuadait petit à petit que les républicains français étaient plus ouverts, plus réalisateurs que ses amis monarchistes et que si la monarchie est, en théorie, préférable à la démocratie, il n'était plus possible présentement de songer à la rétablir en France.

C'est encore Vogüé qui fut l'occasion où la vie du capitaine de chasseurs trouva son orientation définitive; l'écrivain lui demandait quelques notes sur sa conception de l'armée, afin de rédiger un article pour la *Revue des Deux Mondes*. Or, lorsqu'il reçut ces notes, il fut bien surpris : ce qu'il lisait, ce n'étaient pas des remarques hâtives, jetées au courant de la plume, mais un essai limpide, sérieux, dense, sur le *Rôle social de l'officier* : au lieu de s'en inspirer pour en faire un article, il n'avait qu'à le publier tel quel; c'est ce qu'il fit, en effet, dans le numéro du 15 mars 1891 de la Revue, sous la signature énigmatique ***.

Il faut analyser ces dix-sept pages, les premières que Lyautey ait écrites

pour le public, et qui expriment si bien les préoccupations de sa trente-septième année.

Il notait d'abord un fait : l'intérêt pris vers cette époque à la formation des jeunes par des hommes très différents comme de Mun, de Vogüé, Lavisse :

« Les hommes que leurs occupations ou leur vocation mettent en contact avec la jeunesse cultivée s'accordent à signaler, dans la génération qui naît à la vie publique, certain courant de réaction contre le dilettantisme hautain qui a plus particulièrement marqué ses devancières. En présence de la transformation sociale, dont la marche grandissante et la fatalité forcent aujourd'hui l'attention des esprits les plus rebelles, cette jeunesse s'aperçoit, nous affirme-t-on, que, pour les privilégiés de l'esprit, il peut y avoir d'autres rôles que ceux d'analystes et d'expérimentateurs, et qu'il est peut-être temps de sortir de la critique ou de la spéculation stériles pour venir à l'action rude et féconde. »

Toutefois, ces hommes ne peuvent exercer leur action que sur une toute petite partie de la jeunesse française.

Or, il y a non seulement un groupe, mais un « corps » tout constitué pour animer tous ou presque tous les jeunes Français d'un esprit nouveau, esprit de progrès dans une mutuelle compréhension et une affectueuse entr'aide, c'est le « corps des vingt mille officiers » de notre armée : « Nul n'est mieux placé que l'officier pour exercer sur ses subordonnés une action efficace. En contact immédiat avec eux, il partage entièrement leurs travaux, leurs fatigues, et n'en tire néanmoins aucun profit. Son gain ne dépend pas, comme celui des industriels, de la peine de ses hommes. Leurs intérêts sont, non plus opposés, mais semblables. L'autorité dont il est investi repose sur la loi, elle a une sanction légale, elle échappe à toute discussion, à tout compromis. Lui-même est soumis à cette discipline inflexible. Des règlements précis fixent la limite de ses exigences professionnelles. Tout concourt à dégager son indépendance personnelle et le désintéressement de son action.

« C'est donc un merveilleux agent d'action sociale. »

Il faut l'avouer, cet agent a jusqu'ici trop peu agi. Pourquoi? Surtout parce que « ce côté moral du rôle de l'officier, c'est ce dont on lui a le moins parlé ». Aux élèves de nos grandes écoles militaires, « on a parlé stratégie, balistique, géographie; on a cherché à développer leur intelligence militaire, mais bien peu leur cœur militaire : on leur a enseigné à instruire leurs hommes, leur a-t-on fait comprendre qu'il fallût d'abord les aimer et conquérir leur affection? »

Mais cette action sociale de l'officier, quelle peut-elle être?... sous quelle forme pratique peut-elle s'exercer?

Tout d'abord par un certain *état d'esprit*: « que les officiers soient convaincus de leur devoir social, qu'ils en portent constamment la préoccupation dans l'exercice de leur profession et celui-ci, par la seule introduction de ce ferment, apparaîtra transformé, sans perdre ni une exigence, ni une sévérité. »

Ainsi, l'officier voudra d'abord connaître ses soldats; trop souvent il ne sait que leurs aptitudes strictement militaires: « Quant à leur caractère, à leur individualité morale, à leurs origines, au milieu où ils se sont formés, à tant d'éléments dont la connaissance peut donner la clef de ces natures si peu pénétrables, et dont la mise en œuvre peut faciliter si largement leur développement, c'est le dernier des soucis. On a tiré de l'écorce tout ce qui pouvait s'adapter au métier; quant à la sève capable de donner la vie au mécanisme ainsi agencé, on n'a pas été jusqu'à elle. On a soigneusement étudié l'outil: le canon, le fusil, le cheval; et le moins possible l'ouvrier, par qui seul pourtant vaudra l'outil. Cela est si vrai que, dans la cavalerie par exemple, il est extrêmement bien porté de connaître beaucoup mieux ses chevaux que ses hommes. »

L'officier qui connaîtra bien ses hommes leur témoignera ensuite une sollicitude individuelle qui gagnera leur affection. Il sera spécialement attentif à bien exercer son « rôle permanent de *justicier* ». Que de révoltes, de rancunes, de fautes graves engageant parfois la vie entière, résultent d'une première punition infligée injustement ou à la légère, à défaut, presque toujours, d'une connaissance suffisante de l'individu qu'elle frappe!

« Mais plus encore qu'un justicier, l'officier est un arbitre; un arbitre entre le soldat et le sous-officier. » Et, pour qu'il joue ce rôle, il faut qu'il connaisse individuellement ses hommes, faute de quoi il n'aurait qu'à accepter le « verdict sans contrôle » des sous-officiers.

D'ailleurs les sous-officiers eux-mêmes doivent être associés à cette méthode: cela importe même *avant tout* à cause de leur contact plus immédiat avec la troupe. Lyautey ne craint pas de dire: « Commençons par nos sous-officiers, que leur choix soit le premier de nos soucis... Appliquons-nous de tout notre cœur à leur formation, à leur éducation. » En homme qui aime la jeunesse il ne peut contenir un certain lyrisme: « Ils existent, à l'arrivée au corps, les jeunes gens généreux, au cœur chaud, à l'esprit ouvert; il s'agit de ne pas les stériliser pour jamais dans leurs premiers mois de service par un régime à rebours; il s'agit de les deviner, et, une

fois élus, de les associer résolument, franchement, à l'œuvre du salut social par l'armée. »

Ceci dit, le capitaine-écrivain entrevoyait les conséquences de l'esprit qu'il soufflait : 1^o chez le soldat, *au point de vue social*, le souvenir d'une autorité qu'il aura connue bienfaisante, juste et respectable; *au point de vue militaire*, c'est-à-dire le jour où s'ouvrirait le feu de nos batailles modernes, la confiance en son chef (au contraire, « devant une telle violence faite à tous les instincts naturels, l'instruction professionnelle, la discipline matérielle, les moyens répressifs, feront triste figure, si l'officier n'a pas d'autre secret au service de son autorité, et si son regard, sa parole, son cœur, n'ont pas su, dès le premier jour de leur rencontre, trouver le chemin de ces yeux, de ces oreilles, de ces cœurs d'enfants soumis brusquement à l'horreur d'une telle épreuve »); 2^o chez l'officier, un élargissement immense de son rôle, puisqu'il se verrait « appelé par la confiance de la patrie moins encore à préparer pour la lutte les bras de tous ses enfants qu'à discipliner leurs esprits, à former leurs âmes, à tremper leurs cœurs ».

Reste une dernière question : comment former les officiers eux-mêmes à leur tâche éducatrice? Lyautey répond : il ne faut guère songer à transformer la mentalité de ceux qui exercent déjà leur grade et qui ont leurs habitudes d'esprit et leurs routines, mais il importe d'agir « au seuil de l'armée », c'est-à-dire « dans les écoles militaires, dans les écoles préparatoires, dans les collèges, dans l'éducation ».

Il indique donc ce que doivent être les officiers instructeurs de nos écoles militaires : « des convaincus et des persuasifs, osons dire le mot, des apôtres »; il demande que les chefs de ces mêmes écoles, « une fois leur aptitude à la fonction reconnue », y soient stabilisés et y avancent sur place « jusqu'aux grades les plus élevés », car « y a-t-il un homme qui exerce sur l'âme de l'armée une action plus profonde que celui qui crée chaque année les centaines d'officiers nécessaires aux contingents actuels et y a-t-il des récompenses trop grandes pour celui qui réussit à une telle tâche? » Il suggère même « pour le chef qui aurait ainsi donné des preuves éclatantes de ses aptitudes la création d'une sorte de « grande maîtrise » des écoles militaires ».

Enfin, il montre que l'éducation des enfants et des adolescents dans nos collèges, nos lycées, doit être la première préparation au rôle social de l'officier; qu'on y prenne garde, d'ailleurs, il ne s'agit pas de leur apprendre le métier militaire, mais de leur en donner l'esprit; il n'est pas question de les faire manœuvrer avec un fusil sur l'épaule, mais de leur inculquer un haut idéal.

Lyautey va conclure en résumant sa pensée en quelques brèves formules

qui en marquent l'enchaînement logique; mais auparavant il lance un appel aux autorités sociales du pays :

« Nous voudrions, dès maintenant, en toutes les circonstances où l'on parle de haut à la jeunesse assemblée, aux solennités scolaires, dans les institutions de l'État comme dans les établissements libres, recueillir l'écho de ces idées, entendre proclamer la portée, jusqu'ici insuffisamment comprise, du grand fait nouveau qui étend son ombre inquiétante sur la jeunesse de vingt ans : le service universel.

« Nous voudrions que les voix les plus hautes, à la Sorbonne, à l'École normale, fissent entendre les paroles fécondes qui, se répandant à travers le corps enseignant jusqu'au plus humble maître d'école, porteraient partout cette conviction que l'obligation du service militaire, au lieu de se présenter comme un arrêt déplorable dans le développement commencé, doit devenir le complément salubre et fécond de toute éducation. »

Il lui reste à signer cet article magistral, et lui, si personnel, si féru d'indépendance dut être bien tenté d'y mettre son parafe : mais les règlements militaires sont là et il signe... ***

Les pages de la *Revue des Deux Mondes* furent immédiatement lues et passionnément discutées dans l'Armée, et, comme leur anonymat fut bientôt percé à jour, vers Lyautey montèrent les critiques et les éloges. Chose remarquable, les critiques venaient principalement de ses amis politiques et de ses frères d'armes, qui craignaient qu'en touchant à l'armée on n'en amoindrit la cohésion et la valeur offensive; ses chefs eux-mêmes, en général, jugeaient sévèrement ce capitaine qui se permettait de condamner le présent état de choses et de prêcher des changements qu'ils n'avaient pas prévus... Si, plus tard, Hubert Lyautey collabora loyalement avec des gouvernements de gauche, pour lesquels il n'avait point de sympathie politique, c'est parce que plusieurs de leurs représentants les plus notoires, un Victor Bérard, un Jonnart, un Deschanel, l'avaient dès lors compris et soutenu.

ATTENTE.

En mars 1893, il fut nommé chef d'escadron et affecté au 12^e hussards à Gray.

Petite ville, petits horizons... Lyautey pensa que le mieux était de s'en évader pour quelques semaines. Il demanda donc un congé, et s'en alla, en descendant le Danube, étudier l'art byzantin et l'art grec (mai 1893). Ce militaire, décidément, n'aimait pas les œillères.....

Nous ne suivrons pas l'officier voyageur à toutes les étapes de sa randonnée. Nous nous contenterons de noter quelques traits pour montrer sa noble intelligence ouverte à tout ce qui est grand et beau, et sa volonté éprise de vastes réalisations. Sa première halte est Vienne où il s'intéresse aux tombeaux impériaux et à la relève de la garde, aux voitures des archiduchesses et au théâtre. Le voici maintenant à travers les immensités de la plaine hongroise : « Je vais jusqu'à la nuit me donner tout entier à la grande plaine : elle est embrasée et silencieuse; c'est l'heure de s'accouder en laissant la pensée et le regard se perdre au long des horizons. Mais tandis que je vagabonde en évoquant les grands souvenirs de lumière, le Sahara et la mer, voici que surgit une vision beaucoup plus familière, la simple Beauce de chez nous en ce soir de mai, entre Châteaudun et Auneau; le jour s'achève, les champs sont déserts, c'est la plaine de partout au soleil couchant et je cherche malgré moi les tours de Chartres; justement les voici..... »

Un autre jour, il a la joie de trouver un homme, sir Charles Hartley : « Celui-là est un grand quelqu'un que je vous présente. C'est l'ingénieur consultant de la Commission du Danube, c'est un des hommes les plus compétents du monde en navigation fluviale, et sur bien des points du globe les plus beaux travaux glorifient son nom. C'est lui qui a fait ici tout ce que nous voyons : il y arriva jeune ingénieur en 1856; il n'y avait alors pas même de sol, le fleuve se perdait vaguement dans la mer parmi les roseaux, sans bords, sans chenal précis. Seuls les petits bateaux le remontaient, remorqués à la corde par des misérables, dans l'eau jusqu'à mi-corps. Il a fallu loger dans une hutte bâtie sur pilotis, coucher par terre, comme un naufragé, et de ce rien sir Charles a fait ce que nous voyons : le large canal, le port de vingt pieds de fond, entre deux beaux quais où sont rangés cinquante grands bateaux, les deux longues digues, les trois phares. La ville est venue, et la sécurité, et le commerce, et les grands bateaux remontent maintenant le Danube jusqu'aux ports roumains. Et ce n'est pas fini. Il veut encore approfondir son fleuve; il vient d'inventer une drague d'une puissance inouïe qui porte son nom, et il part pour la Chine vaincre la barre de Woosung, et on lui propose d'entreprendre aussi là-bas le fleuve Jaune, le plus méchant et le plus irrégulier de l'Asie. Mais c'est un travail gigantesque; il recule, il faudrait avoir trente ans et il va en avoir soixante-dix. C'est égal, avouez que voilà une belle vie d'homme, bien remplie, et qu'il peut, au soir, se reposer, la tâche faite. Et c'est aussi une belle figure d'homme d'action, où les yeux s'illuminent, où tout s'échauffe quand il parle de son œuvre, quand il vous présente son fleuve, le fleuve dont, après

les siècles, il a le premier réglé le cours, qu'il a appelé (vraiment on peut le dire sans métaphore) à la vie utile, à remplir sur la terre toute sa fonction. »

En écrivant ces lignes, Lyautey ne soupçonnait pas, ne pouvait pas soupçonner, que ses créations dépasseraient un jour de loin celles de sir Charles Hartley...

Constantinople l'enchantait : « Les cinq jours de la féerie de Constantinople ont été une telle ivresse de la vue, du cerveau, que je ne savais plus, au soir, que me coucher, grisé au vrai sens du mot, avec, devant les yeux, un éblouissement; et toute la nuit passaient sur ma rétine des couchers de soleil, avec un papillotement de minarets, de coupoles, noyés dans du violet, et des Bosphores lunaires, et des intérieurs de mosquées aux faïences fondues, aux doux cloîtres, si exquis au jour tombant. »

Comment traduire ses impressions athéniennes? un si prodigieux passé, tant de vestiges encore debout d'une civilisation où se fondent la force et la grâce, tant de couleur, tant de relief... Le jour, il visite les monuments inondés de soleil; le soir, il va encore « évoquer les ombres au théâtre de Dionysos » : c'est un enivrement de sensations fortes et graves.

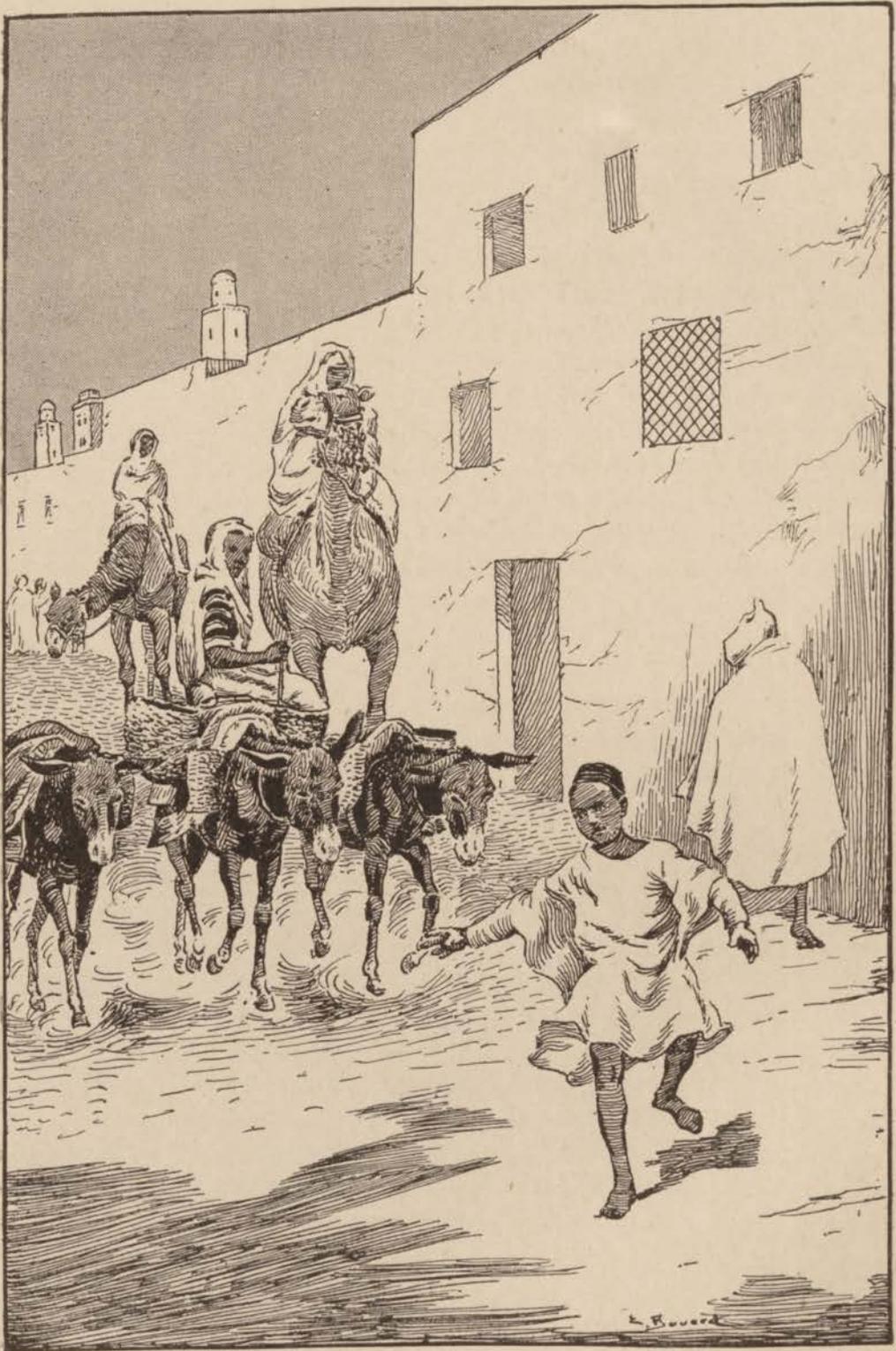
Mais tout a une fin : au bout de six semaines, par Venise la belle, il rentre en France et reprend l'uniforme et le sabre.

Dès son retour, il est nommé chef d'état-major de la 7^e division de cavalerie à Meaux. Ainsi il réalise un avancement régulier, normal, celui de ses pairs..... Mais il se ronge de cette vie trop uniforme, de ce sentier étroit qu'il trace au long de la hiérarchie militaire, de cet ensemble de textes, de règlements, de routines, qui l'empêchent d'être vraiment créateur : il se sent capable de remuer un monde et il est confiné aux mille riens d'une vie de garnison.

Qui lui taillera enfin une besogne à sa taille?

Tout bonnement, tout prosaïquement, tout affectueusement aussi, ce fut le général de Boisdeffre, chef d'état-major général : il devinait la valeur exceptionnelle de son subordonné; comme il ne pouvait, à cause du scandale persistant du *Devoir social de l'officier*, lui donner les postes de choix qu'il eût aimé à lui confier, il pensait très sagement qu'il était bon de le faire « changer d'air »; il l'avait donc désigné pour l'état-major du corps d'occupation en Indochine. Lyautey en reviendrait dans dix-huit mois ou deux ans : alors son fameux article aurait été oublié; il pourrait repartir « du bon pied ».

Ni le général, ni le chef d'escadron ne prévoyaient que cette banale affectation commençait l'une des plus prodigieuses carrières coloniales que l'histoire ait jamais connues.



Aux stations, de vraies villes, grouillantes, avec des ânes, des chameaux... (page 35).

DEUXIÈME PARTIE
L'OFFICIER COLONIAL,
OU, A L'ÉCOLE DE GALLIENI

CHAPITRE III

Au Tonkin (1894-1897).

Nous sommes assez bien renseignés sur les années qui vont suivre par les lettres écrites par Lyautey à sa famille et à ses amis et dont beaucoup ont été conservées.

LA ROUTE.

L'officier s'embarqua à Marseille le 12 octobre 1894, sur le *Peï-Ho*.

Tout de suite ce fut une délicieuse détente, « une joie animale de se laisser vivre de cette douce vie du bord, confortable, abandonnée, flottante au figuré comme au réel, où l'heure, l'espace, la vie, se fondent comme l'horizon en contours imprécis ». Ce bercement de tout son être se double d'une autre joie : ici, pas d'uniforme, pas de rapport, pas de caserne alignée au cordeau.

Chaque jour, chaque tour d'hélice, presque, lui apporte du nouveau : le 13, à 11 heures, il aperçoit Bonifacio, « bien détachée en clair sur le haut écran sombre de la côte corse »; le 14, « surgit de la mer un cône bleu et rose, dressant à 1.500 mètres son panache de fumée : c'est le Stromboli »; alentour se groupent des îles, volcans éteints, aux flancs desquels « la vie s'est accrochée, les maisons rient, les clochers pointent, les vignes s'étagent... »; la brume l'empêche de jouir du détroit de Messine : seule lui apparaît bien, sous un dernier coup de soleil, Scilla, « déboulant du haut d'un rocher jusqu'à la mer ».

Curieux de tout, il étudie le *Peï-Ho* et ses machines « pour savoir quel animal *il* monte et comment *il* marche »; il prend une leçon de boussole et une autre de timonerie, « il est admis à faire le point »; pour mieux jouir de ses escales d'Afrique, il fait des études de l'art arabe et même repasse l'*Histoire d'Égypte* de Maspero; comme il va se trouver bientôt dans un monde parcouru en tous sens par les sujets du vaste empire britannique, il se met bravement à apprendre l'anglais; avec les officiers coloniaux

de son bord, il attaque passionnément les questions coloniales, s'informe, s'instruit, discute : un sujet est spécialement passionnant pour le passager du *Peï-Ho*, car le gouvernement français vient de décider de s'installer à Djibouti, et le commandant du navire a reçu l'ordre de prendre possession de la rade, « sous le nez des Anglais ». Ce contact avec des hommes d'action l'exalte de regrets et d'espérances : il compte ses dix années perdues en France de filière suivie, « de férule supportée, de clichés familiaux ou administratifs acceptés », il se plaint de « la momification de notre armée désœuvrée, routinière et ligotée »; mais voici l'avenir : « et c'est une résurrection ».

En attendant, des notations artistiques toujours exquises; « ce soir (au delà de Candie) c'est ce qui ne se décrit pas : l'éclatante nuit du désert, le ciel en feu, la mer sans une buée, un plateau de métal sombre où la lune trace une bande de damasquinerie éclatante ».

Le 17 octobre, Lyautey débarque à Port-Saïd, et, profitant du train spécial du vice-président de la Compagnie de Suez, qui circule sur la voie ferrée nouvellement installée, il longe le canal et visite Ismaïlia, où il prend langue avec les administrateurs et directeurs de la grande œuvre française.

Le lendemain, le train l'emporte vers Le Caire; d'abord on traverse le désert où « tout dort dans le soleil de 3 heures », puis « voici le Delta »; de la verdure, de la vie, des « sentiers verts où cheminent les chameaux, où trottent les petits ânes montés ou escortés par un peuple bleu, noir, blanc. Et, aux stations, de vraies villes, grouillantes, avec des usines et des exploitations européennes, mais que les minarets, les coupoles des tombeaux, les maisons indigènes en torchis, les groupes accroupis des cafés laissent très orientales... ». Enfin, Le Caire : quand, dix minutes après son arrivée, il s'extasie, du haut de la terrasse de son hôtel, devant « toute la féerie » de la ville à l'heure magique de la « suprême illumination » du soir, il se redit les vers de Hérédia :

*Tous deux, ils regardaient de la haute terrasse,
L'Égypte s'endormir, sous un ciel étouffant.*

Puis il note : « Des jardins, des palmiers, des coupoles, des minarets, encore, toujours. Le soleil a disparu et la ville resplendit. Et les souvenirs remontent, l'imagination déraile en plein : Pharaon, Khalifes, Bonaparte... »

Ces journées du Caire sont remplies (plus que remplies, puisqu'elles débordent sur les nuits elles-mêmes) de promenades, d'excursions, de visites aux musées : car tout l'intéresse jusqu'à le passionner. Voyons-le, par

exemple, près du Sphinx : « Mais voici 9 heures et demie : la lune a conquis la nuit, le Nil étincelle... Rappelle-toi le tableau (de Luc-Olivier Merson) : la Sainte Famille endormie dans les bras du Sphinx, et comprends ce que je pouvais avoir dans le dos de petits frissons, vers minuit, couché dans le sable, face à lui, l'antique témoin, l'universel témoin, qui depuis l'origine des temps les a tous vus passer, tous ceux que l'histoire a renoncé à dater, les inconnus des grands monolithes, et les pasteurs, et Moïse, Cambyse et Bonaparte, tous enfin jusqu'à ces Anglais qui passeront bien eux aussi. Et la lune joue sur sa grande face muette, au regard fixé vers l'Orient, attendant toujours, qui? quoi? Et personne ne parle plus. Chacun est seul pour son compte, nous, les Bédouins, les chameaux, tous aplatis sur la dune, en prostration, comme accomplissant un rite, devant l'éternel témoin, le Sphinx, qui n'a jamais dit les destinées, qui a toujours laissé sans réponse les interrogations désolées... »

Lyautey, en griffonnant ces lignes à son retour à l'hôtel, s'aperçoit qu'il se laisse aller à du romantisme. Il conclut donc, avec un sourire : « Dieu! qu'on est bête! »

D'ailleurs, il n'est point homme à se contenter d'impressions d'art : les réalités politiques et sociales arrêtent aussi son clair regard. Or, ce qu'il voit en Égypte le navre : c'est la décadence de l'influence de la France. Vingt ans plus tôt, « l'Égypte était une terre française. M. de Lesseps était prophète ». Mais, depuis lors, l'Angleterre, enfin consciente de l'importance de l'Égypte pour ses communications avec les Indes, a été assez habile pour nous supplanter; en cette année 1894, il ne nous reste que trois positions, *la langue*, car le français est resté la langue officielle et administrative; *les écoles*, grâce aux Frères des Écoles Chrétiennes; *le Canal*, et encore, sur ces trois positions, nous reculons chaque jour.

Le consul de France, qui est alors M. Cogordan, est excellent et sauve tout ce qu'il peut de cette situation difficile. Sa vie a, du reste, beaucoup de décorum, et Lyautey le dit, à propos de la fin de son séjour, avec beaucoup d'humour.

« Si le fond de sa vie est un lit d'épines, la forme en est bien décorative; et, saprelotte, je me croyais Louis XIV, quand, à 11 heures, il m'a reconduit à la gare, avec sa jolie paire de trotteurs russes, son cawas et son arsenal sur le siège, ses deux saïs galopant à pied devant la voiture en piaulant comme des trompes de coach. Ça, c'est encore une tradition d'ici; chaque Ministre a ses coureurs (saïs) aux couleurs de la Légation, tout brodés d'or, qui le précèdent au pas gymnastique, s'égosillant pour avertir le populo et armés de bâtons pour le remettre à sa place.

« Fichez-vous de moi, comme du snob des snobs, mais ça m'amuse, cette vie d'ambassadeur; j'étale toutes mes faiblesses et je trouve souverainement pratique d'arriver à la gare, mon billet pris, mes bagages casés, avec une belle étiquette « loué » sur mon compartiment, tandis que les gens saluent, et qu'un forban en sabre courbe et brodé d'or m'indique ma portière, — je ne suis pas blasé sur les grandeurs.

« En chemin de fer, le même trajet; vous le connaissez. Le train arrivera à Suez bien juste pour l'heure du bateau, mais je dors tranquille, Cogordan ayant télégraphié l'ordre de retenir l'*Oxus*, le cas échéant, en rade, jusqu'à l'arrivée du train.

« Mais nous arrivons juste, je n'aurai pas le remords d'un tel acte d'ancien régime; du reste, à la gare, m'attendent l'employé du consul, le cawas du consul, naturellement; à quai, une chaloupe prête, naturellement, et à bord le consul, naturellement, et vrai, je commence, moi aussi, à trouver cela naturel. Mais je crois que je jouis de mon reste et que c'est fini le train d'ambassadeur. »

Voilà donc Lyautey sur un nouveau bateau, l'*Oxus*; c'est le 20 octobre.

Il commence par s'installer, par regarder autour de lui, par décrire pour ses correspondants les compagnons que la traversée lui donne : portraits à la Daumier qu'il serait amusant de reproduire si nous en avions le temps.

Mais il s'intéresse surtout aux choses sérieuses; hélas! il lui est trop facile de voir partout la carence de la France et la montée de l'influence anglaise.

« Hier soir, à 4 heures, Périm d'un côté, Cheik-Saïd de l'autre; ce matin Aden, et les trois noms rendent le même son :

« Puissance anglaise, unité de plan, continuité dans les desseins, stabilité gouvernementale, méthode inflexible, instantanéité d'exécution, sens pratique, ténacité, appropriation essentiellement élastique aux pays et aux climats. En un mot, tout ce que nous n'avons pas. A Périm déjà, que nous avons longé à portée de lorgnette, tout l'ilot, fortifié, aménagé, machiné, truqué, avec ses phares, ses batteries, ses casernes, non pas simples baraquements, mais bâtiments cossus à larges vérandas, d'un type conforme aux nécessités locales, a quelque chose de définitif, d'installé, d'absolu, de « j'y suis j'y reste » qui n'admet pas de réponse.

« Tout le monde connaît l'histoire de l'installation anglaise sous Louis-Philippe. Un amiral français, chargé d'aller occuper l'ilot alors vacant, relâche à Aden, est reçu par l'État-Major anglais et, dans l'expansion du champagne, confie au gouverneur l'objet de son voyage. Le gouverneur

prolonge la fête, mais il a tout bas donné un ordre, et quand, au matin, nous arrivons à Périm, le pavillon anglais y flotte et l'officier anglais de dire très courtois : « Vous nous avez appris hier que Périm était à prendre, nous l'avons pris. » Cette histoire qui est de l'Histoire a été tellement rééditée qu'on hésiterait à la récrire, si elle n'était, hélas ! l'enseignement d'aujourd'hui, de demain, d'après-demain...

« En face, se rattachant à la côte d'Arabie par une plage basse et plate, un massif de rocs se presse : Cheik-Saïd. Il domine Périm, la neutralise ; il offre les mêmes avantages avec un dépôt de charbon pour la possession de la passe. Nous y avions d'anciens droits, en 70 nous y tenions un stationnaire, et une maison de Marseille y possédait encore longtemps après des terrains et un établissement ; puis tout cela s'en est allé : pourquoi ? comment ? — Et aujourd'hui, très simplement, sans bruit, s'y est élevé le télégraphe anglais, bien défendu, entouré de batteries qui croisent leurs feux avec celles de Périm, et ça y est. »

Lyautey n'est pas au bout de ses surprises : il visite Aden, à la fois formidable de puissance militaire et parfaitement aménagée pour le meilleur confort des soldats anglais ; Colombo et la merveilleuse Kandy enfouie dans les fleurs ; Singapour avec ses casernes ou plutôt ses chalets bâtis dans un vaste parc, sans grille, sans corps de garde, mais avec tout l'utile et même tout l'agréable : véranda, hall central, chambres dont l'aération et la ventilation sont parfaites, bains douches, et baraque de récréations où l'on trouve billard, salle de lecture, gymnase, tennis, crickets, football ; ici Lyautey triomphe avec quelque amertume : « Je nage en plein dans l'application de toutes mes idées, — ce ne sont donc pas des utopies, et il existe quelque part, le quartier gai, avenant, ouvert, qui fournit la vie complète, où le service sourit, où les hommes sont des hommes et non pas des convicts déguenillés, parqués, balayant, balayant toujours des cours mortelles sous l'engueulade des adjudants. »

Entre temps, il s'instruit de navigation, fait trois heures d'anglais par jour, « pioche » sur carte l'Indo-Chine. Il observe tout, le ciel, la mer..., et note ses impressions avec une précision de savant et une grâce d'artiste. Voici par exemple, sa journée du dimanche, 28 octobre ; le matin, à 7 heures, il assiste à la messe dite par un évêque missionnaire ; le soir, à 5 heures, « c'est une mer que je n'imaginai pas possible ; elle est tellement calme qu'à quelques brasses du bateau plus une ride. Et cela est tellement imprévu, non vu, étrange, que je cherche d'abord en vain à le rendre par une image : ni l'huile ni même le mercure ; immobile soit, mais si léger et si souple, — et je trouve, — c'est une étoffe, une pièce indéfiniment déroulée de

satin d'argent, moirée de reflets exquis et sans cesse changeants : or, pourpre, lilas, nacré, rose. Par place, des poissons volants, rapides comme des fusées, y sillonnent une déchirure étincelante; et cela est si gravement et profondément beau que tout le monde, ce brave monde qui ne sait pas l'alphabet, est aux sabords, empoigné, et contemple. »

De temps à autre, remonte à la surface son regret de ne s'être pas libéré plus tôt des routines métropolitaines : « Avec le quart de ce que toi et moi avons fourni de besogne et avions, osons le dire, de ressources propres (écrit-il au commandant de Margerie), tout ce qui a su s'expatrier, chercher hors des voies routinières, a trouvé, dès trente ans, des situations d'une autre envergure et d'un autre avenir que nos servitudes. Sur ce grand chemin de mer, on ne se heurte qu'à des initiatives, à des volontés que notre servage stupéfie... »

Pourtant les « coloniaux » sont eux-mêmes trop souvent tenus en laisse, car, en France, « tout se brise contre la mauvaise volonté administrative, le formalisme, l'hostilité des bureaux, le manque absolu de souplesse de notre machine ». Ce qui l'enrage, c'est de voir, en face, l'Anglais colonisateur parfaitement outillé, poussé, soutenu par son gouvernement. Aussi, sa conclusion est amère : « Dès aujourd'hui, ce qui me saisit, c'est, sortis de France, quelle petite place nous tenons et combien on nous prend peu au sérieux; combien avec un peu de recul notre anarchie gouvernementale, nos entreprises brouillonnes, le recrutement extraordinaire de notre personnel d'exportation, donnent aux étrangers la conviction d'une dégringolade pire encore qu'elle n'est. »

Enfin le 9 novembre, l'*Oxus* arrive en rivière de Saïgon : « Je viens de sortir mes tenues; je redeviens colis. Demain recommencera la vie impersonnelle; je serai renvoyé d'un bureau à l'autre pour 50 visas contradictoires par des gens rogués et étonnés qu'on ne tombe pas en admiration devant leurs chinoiseries. Je retrouverai le formalisme triomphant. Des généraux, des colonels, sans compter les gouverneurs civils, laisseront tomber des paroles condescendantes, et il faudra rentrer dans un étui hermétique toute vibration, toute initiative, toute idée, toute personnalité, si minime qu'elle soit. »

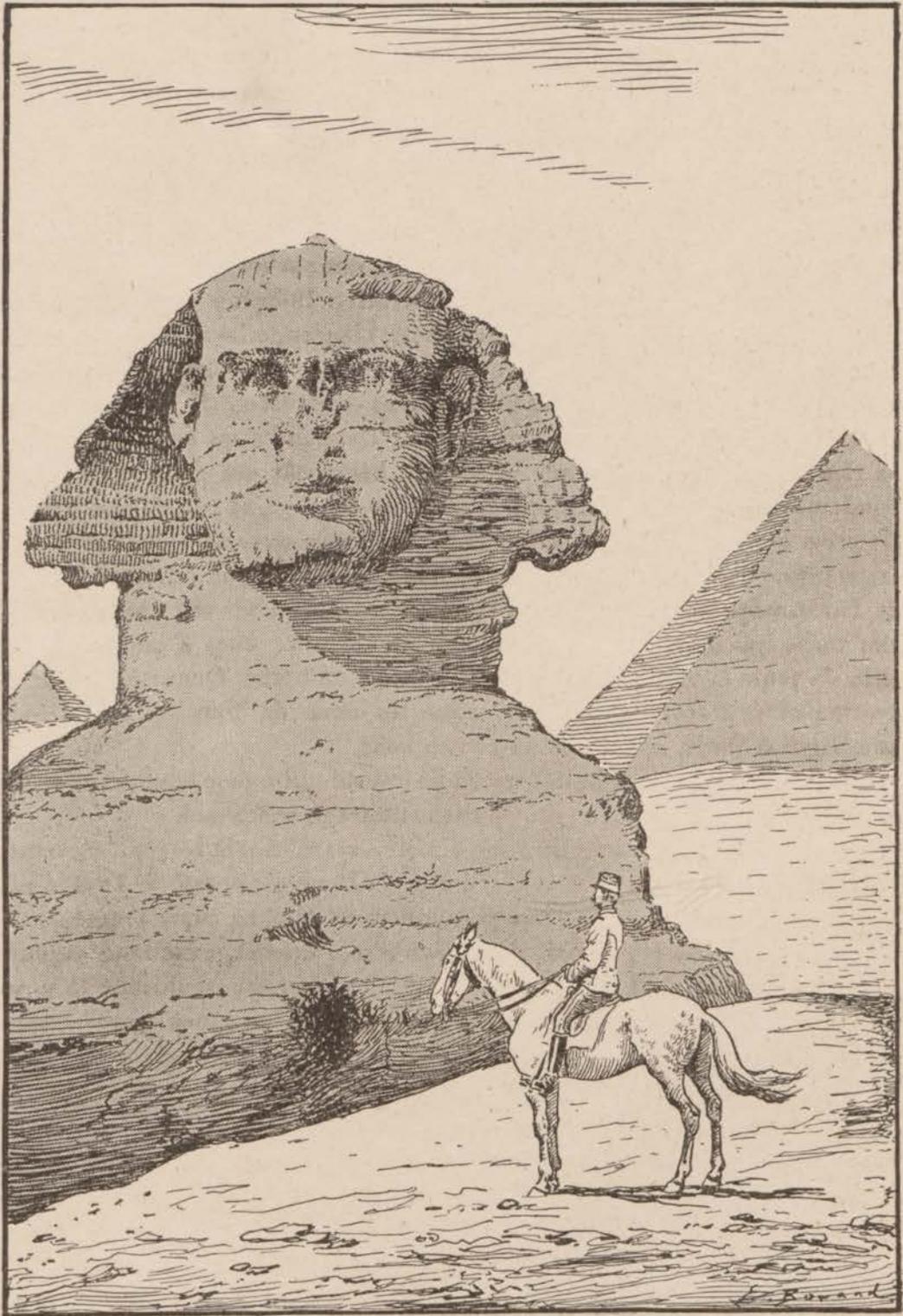
Heureusement son premier contact avec la vie coloniale indochinoise fut meilleur qu'il ne l'espérait; d'abord les colonels en garnison à Saïgon lui firent un chaleureux accueil et rivalisèrent à qui le recevrait. Si la ville lui présente « beaucoup de toc » et ne compte guère comme Européens que des militaires et des fonctionnaires, au lieu de commerçants, d'industriels, de banquiers; si ses casernes tant vantées sont très loin des « barracks » de

Singapour; si l'administration française lui paraît mortellement incohérente; du moins, il se réconforte en calculant « la somme prodigieuse des bonnes volontés individuelles », parce qu'il sent « que si une révolution quelconque brisait les murailles du réseau administratif, réglementaire, qui nous tue, notre race n'est pas finie et qu'il y aurait encore de beaux jours pour elle »; au reste, le gouverneur général, M. de Lanessan, lui paraît « fort intelligent et fort aimable ».

Selon son habitude, Lyautey remplit ses journées d'escale, jusqu'à la dernière minute, de visites et de courses: il circule dans Cholon, la ville indigène, est reçu par le préfet cochinchinois, assiste à une fête religieuse dans une pagode, prend place dans un théâtre chinois, puis dans un théâtre annamite, « bibelote » dans les magasins chinois, sans rien acheter d'ailleurs, mais s'« asseyant aux comptoirs, palpant les soies, observant les têtes, tout le bonheur, quoi! »

Ayant repris la mer sur la *Tamise*, il est en rade de Tourane le 16 novembre. Dès ce moment, il est pris par les problèmes coloniaux et d'abord par le plus important, le plus fondamental: comment concevoir notre action? protectorat? ou administration directe?

M. de Lanessan, avec qui le commandant Lyautey a fait le voyage de Saïgon à Tourane, lui a exposé sa politique personnelle avec « une éloquence et une séduction infinies »; c'est celle du protectorat. « Au lieu de dissoudre les anciens cadres dirigeants, s'en servir, — gouverner avec le mandarin et non contre le mandarin. Partir de ceci, qu'étant, et destinés à ne jamais être ici, qu'une infime minorité, nous ne pouvons prétendre à nous substituer, mais tout au plus à diriger et à contrôler. Donc, ne froisser aucune tradition, ne changer aucune habitude, nous dire qu'il y a dans toute société une classe dirigeante, née pour diriger, sans laquelle on ne fait rien, et une classe à gouverner, — mettre la classe dirigeante dans nos intérêts. Devenus nos amis, sûrs de nous, ayant besoin de nous, les mandarins n'auront qu'à parler pour que tout se pacifie, à autrement moins de frais et plus sûrement qu'avec toutes les colonnes militaires. Ils sont avant tout hommes de gouvernement, et non patriotes, nationaux, mots creux; — associons-les au gouvernement et toute leur influence nous vient. Huong-Triep a été notre plus mortel ennemi; c'est maintenant notre auxiliaire le plus efficace, depuis qu'on lui a rendu dans le Gouvernement de l'Annam la part prépondérante. Du reste, c'est avec ce système que nous avons eu en 10 ans une Tunisie prospère, et avec le système inverse, celui qui consiste à dissocier toutes les forces locales et à gouverner sur une poussière, que nous avons au bout de 50 ans une Algérie végétante ».



Voyons-le près du sphinx... (page 36).

« Voici la théorie : à priori, je le déclare, elle me séduit, parce que j'ai constaté *de visu* en Algérie l'absurdité du système inverse, cher aux fonctionnaires; et puis ce système déplaît aux fonctionnaires et aux militaires, puissant argument pour qu'il soit sensé; enfin, il a réussi en Tunisie, — l'inverse a raté partout, dans toutes nos Colonies sans exception, pauvres phtisiques sucées, catalepsiées, tuées par l'administration directe. Seulement il faudrait être logique et, pour que celui-ci donnât du fruit, il importerait qu'il n'y eût pas, à côté de l'administration indigène conservée, toute une administration française juxtaposée, bien supérieure aux nécessités d'un contrôle, prétexte à traitements, et dont le plus clair résultat, c'est que l'indigène paye deux administrations complètes. Il faudrait aussi que ces idées de semi-autonomie fussent appliquées en ce qui concerne le régime économique, et que la colonie bénéficiât des deux institutions fondamentales d'une colonie, qui sont : libre-échange, et peu de gendarmes. Je crois que M. de Lanessan le comprend; mais, avec une métropole qui ne comprend pas les mises de fonds lointaines, à longue échéance, il faut la fantasmagorie fictive des budgets en équilibre; et vite des douanes, des tarifs qui donnent tout de suite quelques sous, mais à quel prix? au prix de toute la vitalité à venir, le blé mangé en herbe. Quant à l'administration superposée, il faut bien caser les amis de tous ceux qui font campagne à Paris, pour vous ou contre vous.

« Il faut à une colonie naissante un proconsul qui puisse envoyer coucher la métropole; et à cela le régime parlementaire se prête mal. »

Mais la théorie de l'administration directe a ses raisons et ses représentants. « Certes, disent-ils, sur le mot d'ordre de la Cour d'Annam, le Tonkin est incontestablement pacifié, notre gouvernement facilité, mais à quel prix? Toute la puissante organisation indigène restée debout, avec nous aujourd'hui, parce que c'est son intérêt, d'un mot, demain, soulevant le pays entier, et non plus des pirates cette fois, mais, grâce à nos organisations de milices indigènes, une armée toute prête, encadrée, disciplinée, — et alors notre expulsion d'un souffle. Ensuite, quel démenti à nos traditions de n'être pas ici les libérateurs du peuple, allégeant ses charges, élevant son niveau, mais au contraire l'appui de ses oppresseurs, dont nous ne faisons que doubler le poids et partager les bénéfices, qui doivent en être d'autant plus considérables!

« A ces deux arguments s'ajoutent tous les clichés militaires, victoires et conquêtes, tu les connais. »

Ainsi le futur créateur d'empire prenait-il contact avec les complexités des problèmes coloniaux...

Cependant, il arrivait à son poste : ayant touché Haïphong le 18 novembre, le lendemain, de 8 heures du matin jusqu'à 11 heures du soir, à bord du *Phénix*, il remontait le Fleuve Rouge, large comme un bras de mer, sinueux comme un ruisseau, « au niveau de la vaste plaine où les milliers de petits êtres jaunes et crochus tourbillonnent comme des insectes dans la lumière ».

LE CHEF D'ÉTAT-MAJOR DES TROUPES D'INDOCHINE.

Lyautey arrivait donc à Hanoï le 19 novembre 1894. Il n'est pas encore installé matériellement que déjà il est « empoigné » par la besogne qui lui est offerte : il est chef du deuxième bureau, « le seul intéressant », parce que c'est celui qui centralise les opérations militaires, toutes les affaires de piraterie, tout ce qui concerne la politique et l'administration des quatre grands territoires militaires¹, en un mot tout ce qui est Tonkin, tandis que le premier bureau a tout ce qui est France.

A sa tâche nouvelle, il s'est attelé tout de suite et combien il se félicite d'avoir quitté Meaux et son État-Major ! « Je trouve autrement palpitant de prévoir les menées du Maréchal chinois Sou dans le Kouang-Toung, la politique à suivre à l'égard des grands chefs pirates Luong-Tam-Ky et Ba-Ky², que d'expliquer au général B... pourquoi le 18^e dragons a envoyé un dossier de cassation incomplet. »



Femme Tonkinoise.

1. Au temps où le Commandant Lyautey arrivait au Tonkin, le Delta et la plaine du Fleuve Rouge formaient un territoire civil, — la région montagneuse, encore infestée de pirates, était divisée en quatre territoires militaires numérotés de l'Est à l'Ouest.

2. Retranchés au cœur même du Tonkin.

Pourtant il y a des ombres sur cette joie neuve, ce sont ces premières constatations :

« Les questions de personnes priment tout et tiennent une place que je n'ai vue nulle part.

« Le plus grand nombre, civils ou militaires, se fiche de la colonie comme d'une guigne.

« Il y a une extraordinaire atmosphère de méfiance; on donne ses appréciations tout bas, en regardant derrière les feuilles de bambous si personne n'écoute.

« Tout ce qui se dit est répété et exploité dans les deux heures. »

Et puis (faut-il avouer cette faiblesse du grand artiste qu'a toujours été Lyautey?), les Tonkinois lui déplaisent par leur laid : « l'Arabe a sa beauté guerrière, l'Indien sa beauté hiératique; ceci (les Tonkinois) est horrible et répugnant, mâle et femelle. » Et encore : « Je trouve toute cette race horrible. » Ailleurs : « Je les trouve fort laids, fort sales et fort nauséabonds. » Si encore ils



Femme Moï (Annam).

savaient s'habiller! Mais non : « ils n'ont pas le sens de la noble draperie, comme le dernier des Bédouins ».

Mais ce ne sont là qu'impressions accessoires : ce qui compte, c'est le beau travail à faire. Or, ce travail devient chaque jour plus important et plus intéressant : en effet, le sous-chef d'État-Major est brusquement désigné pour une mission spéciale; le chef d'État-Major, colonel Moury, est tombé gravement malade; ainsi, dix jours après son arrivée, Lyautey est chef d'État-Major intérimaire des troupes d'Indochine, et chargé, à ce

titre, « de régler du jour au lendemain tout ce qui surgit d'affaires depuis le Yunnan (c'est-à-dire depuis la frontière tonkino-chinoise), jusqu'à Chantaboum, près Bangkok (c'est-à-dire jusqu'au Siam) ». De ce surcroît de besogne, le commandant est ravi : cela le « jette en plein cœur des affaires de ce pays-ci » ; il fait même à ce propos une confidence qui est révélatrice de ses nobles ambitions : cela, dit-il, « satisfait dans une certaine mesure ma passion des affaires et du pouvoir (moins, bien sûr, que si j'étais Président du Conseil)... ».

A l'ouvrage, donc, à l'ouvrage ! Au bureau dès 6 heures du matin ; au bureau encore à 6 ou 7 heures le soir ; encore emporte-t-il souvent du travail à faire chez lui la nuit : « dans les papiers jusqu'au cou ». Les papiers, il ne les aimait guère en France ; c'est qu'ils étaient de vaines formalités, « des plans de transport qui ne transporteront rien », « des manœuvres conventionnelles ». Ici, au contraire, « on fait de l'immédiat et du réel », du pratique, de l'utile. « Qu'est-ce qui est sorti de ma table depuis trois semaines ? Les instructions pour la campagne d'hiver des quatre territoires militaires ; les mesures de délivrance d'une M^{me} C..., qui avait été enlevée par les pirates et qui est libre d'avant-hier ; un plan de ravitaillement des postes-frontières, un ensemble de notes diplomatiques et de règlements à échanger avec le maréchal Sou et le mandarin Trong ; une note semblable pour Pékin ; et tout à l'avenant, c'est-à-dire le travail le plus varié, le plus immédiatement applicable, et avec des gens larges, sans formules. »

Ces « gens », ce sont ses subordonnés, ce sont ses chefs. De part et d'autre, cela va bien, on s'est « accroché » ; « je suis très content, écrit le Commandant, de la cordialité et de l'aide que je trouve chez tous mes *subordonnés* ; ils ont l'air ravi de m'avoir comme chef » ; pour ses chefs, il éprouvait, en principe, une certaine indifférence, soucieux de la besogne à faire et non des complaisances à exercer, mais il se sentit vite en sympathie près d'eux : « du premier coup, au-dessous et au-dessus, tout le monde m'a donné la confiance, cela me revient de partout : le général Duchemin (commandant en chef) le proclame et me le témoigne de toutes les façons, au long rapport du matin, d'abord, et ensuite en me confiant des choses de plus en plus intéressantes ».

Et de nouveau monte à son cœur le regret de ne pas avoir connu plus tôt cette vie active, cette vie utile, où l'on fait vraiment quelque chose : « ...La vie au milieu de tous ces gens d'action, de tous ces soldats qui depuis vingt ans ont fait leur vrai métier à travers les balles et les souffrances, tandis que nous piétinions dans les garnisons stériles, de tous ces civils, résidents, voyageurs, qui produisent, commandent, me donne des nausées

de regrets... » Quelques jours après : « Quel dommage de n'être pas venu ici dix ans plus tôt ! Quelle carrière à y fonder et à y mener ! Il n'y a pas ici un de ces petits lieutenants, chefs de poste et de reconnaissance, qui ne développe en six mois plus d'initiative, de volonté, d'endurance, de personnalité, qu'un officier de France en toute sa carrière. Et quelle maturité acquise, quelle confiance en soi, quelle prise de corps avec le réel, le pratique, le fécond ! »

Parmi ces « gens d'action », il en est un du plus haut relief, c'est le colonel Gallieni, chef du deuxième territoire militaire, en résidence à Lang-Son, et déjà illustré par ses campagnes au Sénégal et au Soudan. Il a passé huit jours à Hanoï en décembre et a complètement conquis Lyautey ; au dire de celui-ci, c'est l'homme le plus en vue de la colonie, ou, comme il dit dans son langage pittoresque, « *le Monsieur d'ici* » ; le Commandant ajoute : il « m'a bigrement empoigné comme seigneur lucide, précis et large » ; Gallieni est loin, en effet, d'être un soudard ; il a réfléchi sur l'homme, sur la vie, et même il laisse à son camarade comme une maxime d'action : « Voyez-vous, la première condition pour une vie d'homme, c'est qu'il ait le droit d'être satisfait de lui-même, en étant satisfait de son œuvre » ; d'autre part il connaît et félicite l'auteur du *Rôle social* : « ... et puis il m'a fait un grand tabac sur mon article, ce qui ne m'a pas laissé insensible ». Voici deux hommes bien faits pour s'entendre : ils se retrouveront.

Quelques menus événements manifestent à Lyautey la progression de l'action civilisatrice de ces coloniaux : le 22 décembre, inauguration du nouvel hôpital ; le 24, inauguration du chemin de fer de Lang-Son à Phu-Lang-Thuong. Cette voie ferrée qui assure la liaison entre le deuxième territoire militaire et le territoire civil, c'est-à-dire entre la région montagneuse et le delta, est une belle réussite de la colonisation française ; mais le commandant Lyautey a l'âme trop noble et trop chevaleresque pour ne pas avoir un regret en allant l'inaugurer en compagnie du Gouverneur : dix ans plus tôt, ses camarades ont souffert et versé leur sang pour conquérir cette région ; en 1885, ils ont subi une lourde défaite ici même, à Lang-Son ; comme il eût été bon de se battre et de peiner et de souffrir avec eux !

Après les fêtes inaugurales, le Gouverneur inspecte les postes de la frontière : le 25, on est à Dong-Dang ; en face, se dresse la fameuse porte de Chine à laquelle se sont heurtés les soldats de 1885 ; Lyautey la regarde avec envie : comme il ne peut être question pour lors de la prendre, il se contente de la « croquer » sur son album, en habile dessinateur qu'il est ; il est même député par M. de Lanessan pour aller saluer le commandant chinois, « Mandarin de la Porte », et franchit ainsi le seuil de la Chine.

Ce jour-là est spécialement lumineux pour lui, car Gallieni, après lui avoir raconté sa vie de « légionnaire de César », « faisant cette route, bâtissant ces casernes, fondant ce marché, gouvernant ce petit monde, y ramenant la paix, la confiance, la vie, le commerce », Gallieni le « transporte », en lui disant « d'autres choses » qui lui font espérer « une association à venir ».

On revient à Hanoï. Mais le Gouverneur a décidé de reprendre sa tournée d'inspection après les fêtes de l'an nouveau; le 7 janvier on se remettra en route et l'on visitera la frontière nord de Lang-Son à Cao-Bang et au delà.

Or, le 30 décembre, pendant que Lyautey jubile à la pensée de cette expédition, une brutale dépêche Havas arrive au cabinet de M. de Lanessan : le Gouverneur est rappelé en France. « Qu'est-ce? Mystère. On est atterré, je suis atterré... Ce pays-ci, auquel cet homme endiablé, entreprenant, audacieux, ayant le mépris des règlements, donnait une vie et un mouvement intenses va devenir aussi bête qu'une sous-préfecture. Depuis le voyage de Lang-Son, nous nous étions flairés, il m'avait ouvert des vues d'avenir dépassant mes rêves... » Lyautey est justement outré de ce rappel qui ressemble au renvoi d'un domestique et qui menace la dignité de celui qui, là-bas, est la France : « Songez... à ce qu'il doit représenter d'autorité morale, de prestige, d'inaccessibilité, de presque inviolabilité, surtout vis-à-vis d'un peuple qui a, au plus haut degré, le sens des hiérarchies ¹! » En outre, M. de Lanessan avait les qualités qui convenaient à sa fonction. Lyautey les énumère, et, peut-être en les énumérant trace-t-il, sans le vouloir, son propre portrait : « Très souple, prodigieusement intelligent... Une autorité naturelle qui imposait l'exécution immédiate, volontaire, tenace; d'une activité que je n'ai jamais rencontrée; il avait le don de communiquer la vie... » Ailleurs il écrit encore : « ...Il était actif, passionné pour son œuvre, antiformaliste, très insoucieux des lisières administratives, ce qui, chez un haut fonctionnaire français, est trop exceptionnel pour n'être pas regretté. » Dans une lettre à sa sœur, il ajoute quelques traits et se laisse aller à une confidence inattendue : « Pour la première fois, je rencontrais un haut fonctionnaire français dégagé des formules, désempêtré des règlements, abordable, voyant tout de large et de haut, ne vivant pas au jour le jour, mais concevant une œuvre, s'y accrochant et la menant large. Il avait trouvé ici, dans cet admirable colonel Gallieni,

1. Il écrira le 18 janvier 1895 : « Le Ministère par terre, Casimir Périer, par terre, Félix Faure, Président. Vous êtes tous fous; vous ne pouvez donc pas rester tranquilles et nous laisser fabriquer notre Tonkin sans venir troubler tous nos projets de labeur par cette mortelle et constante instabilité? Les mandarins rigolent, eux, les tempérés, les sages. »

le collaborateur militaire qu'il lui fallait, aussi ardent, résolu et initiateur; et, à la faveur des deux, je me voyais enfin associé à une grande œuvre pour laquelle on pût passionner sa vie. Que, dans un an, M. de Lanessan eût définitivement reconnu chez moi le collaborateur tirant à fond dans le collier, que j'étais résolu à être pour lui, et il n'eût pas hésité, me disait-il, à me donner un gros poste civil..., et c'était une jolie façon de quitter l'armée, qui n'offre vraiment à 40 ans qu'un champ étranglé et l'avenir le plus bêtement hiérarchisé... Qu'est la vie d'un général de 60 ans, en paix, machine à signer et à tendre le dos, au regard d'un gouverneur de 40 ans, d'un industriel, d'un grand journaliste, de tous ceux enfin qui peuvent à pleins poumons développer leur personnalité, agir, produire?... »

Ainsi pensait Lyautey... Mais si de Lanessan l'avait ainsi attaché à l'Indochine, il ne serait point devenu le créateur d'un Empire, il ne se serait pas appelé le Maréchal Lyautey...

D'ailleurs, même de Lanessan parti, l'Indochine restait singulièrement attirante. « Non, ce ne sera plus si hautement amusant, imprévu et fécond que cela eût pu l'être; mais, saprelotte, ça le reste encore plus que n'importe quoi en France, et, si c'est une clôture de carrière que je suis venu apporter ici, du moins sera-ce dans un bain de distraction, d'observations et d'activité, et si loin, si loin des angoisses mortelles de ces dernières années, auxquelles je ne puis, à cette heure encore, songer sans un cauchemar. »

Et s'il arrive un « coup dur » (le 10 janvier 1895, dans un assaut contre un repaire de pirates, 24 soldats dont 3 officiers ont été blessés, 9 hommes tués), il se passionne toute une journée « à chiffrer des dépêches et à en recevoir, à envoyer des ordres, à changer des directions de détachement, à relever des points sur des cartes ». Et il conclut, dans une ivresse d'action : « C'est certes mieux qu'à la septième division, mais ce serait mieux encore d'être aux coups de fusil. »

Toutes ces confidences sont bien révélatrices! Quel goût de l'action! Quel regret de n'avoir pas assez agi!

Déjà le peuple indochinois l'intéresse, et il lui rend meilleure justice qu'à son arrivée. Il reconnaît qu'il est laborieux et soumis, industriel et lettré. « Toute une vie fermente dans ces têtes de macaques. » De plus, « ce peuple a gardé sans conteste les grandes forces sociales, le respect des hiérarchies, le culte de la famille. Et non pas la petite famille de chez nous (à trois ou quatre), mais la grande famille ramifiée dont les branches s'enlacent autour du tronc commun. Il y a là encore toute une si curieuse organisation à pénétrer : la vie phalanstérienne dans chaque groupe, à chef unique, où les enfants se multiplient suivant la loi de la nature, sans

cause restrictive. Que de dessous dans cet organisme profond et vénérable, auquel nous sommes venus nous superposer! Et que fragile notre fraîche couche de résidents, d'entrepreneurs et d'officiers, si elle ne jette pas au travers de ces sédiments séculaires d'autres racines que nos règlements, notre bureaucratie, notre galonnage satisfait! »...

AVEC GALLIENI.

Lyautey en était là de ses réflexions, lorsqu'une bonne et joyeuse nouvelle lui arriva (4 février) : le Colonel Gallieni, « ce grand compréhensif de Gallieni », le demandait pour une tournée d'inspection qu'ils feraient ensemble par les postes-frontières du deuxième territoire.

Le Commandant exulte tout de suite. Arrivé à Lang-Son, chef-lieu de Gallieni, le 7 février, il écrivait : « Quelle belle tournée nous allons faire!... Quelle veine et quelle aubaine! »

Cette tournée, en même temps qu'elle était une inspection de nos postes, serait aussi une reconnaissance de la frontière chinoise, sans cesse franchie par des irréguliers, et, plus encore, des zones pirates, encore incluses dans notre territoire; elle était donc une tournée utile et non une promenade; elle comportait même un peu de risque, puisqu'elle pouvait se heurter, à l'improviste, à une bande de pillards : double intérêt!

Mais son premier charme lui viendrait de la présence du Colonel.

C'est un chef extraordinaire que ce Gallieni et combien capable de comprendre son Commandant! Toute l'expérience, toute l'endurance d'un soldat, il les a acquises dans ses campagnes d'Afrique; là, il a payé de sa personne autant qu'homme le peut, puisqu'il a été pendant un an le prisonnier d'Ahmadou, avec la perspective quotidienne, durant cette longue captivité, d'être torturé ou tué durant la journée; malgré sa vie débordante d'activité, malgré l'éloignement que lui imposait sa vie coloniale, il s'est donné une culture supérieure : « Comment le Colonel, entre son Sénégal, son Soudan, sa captivité, ses nègres, son brevet d'état-major, a-t-il encore pu se tenir au courant de tout, s'orienter sur tous les sujets? Voilà qui est exceptionnel et exquis. Journaux anglais, allemands, revues, il reçoit tout et trouve le moyen de tout parcourir à travers la besogne d'enfer qu'il s'est taillée ici. Sa maison est la vraie usine à travail du grand chef : un personnel de plantons, de secrétaires, dressés, muets, travaillant d'arrache-pied; et, tandis que j'écris ceci, dans le bureau de Martin, à 10 heures du soir, on travaille encore à côté de moi.

« Il m'a donné ce soir sa première « leçon de choses ».

« Je pense, m'a-t-il dit à dîner, que, frais émoulu des États-Majors métropolitains, vous avez apporté avec vous tout ce qu'il y a de plus « dernier cri » comme documents pour votre rôle de chef d'État-Major? — Certes, mon Colonel. — Vous me montrerez tout cela après dîner, cela m'intéressera. Et, en effet, rentré dans son bureau, je sortis de ma cantine le récent *Service en campagne*, la dernière édition de l'*Agenda d'État-Major*, le dernier cours de *Tactique générale* de l'École de guerre. « C'est très bien tout cela, donnez-le moi. » Et, sans dire un mot, il alla chercher un grand papier gris, y enveloppa soigneusement les trois bouquins, entourra le paquet d'une ficelle, le cacheta et conclut : « Je vais renvoyer tout cela à Hanoï; je ne veux pas que vous ayez la tentation d'y jeter les yeux pendant que vous serez avec moi : ces bréviaires ne feraient ici que vous embrouiller, et c'est sur place, en maniant les hommes et les choses, que vous apprendrez votre métier. »

Tel est l'homme avec lequel Lyautey va collaborer et qui lui enseignera comment on crée des Empires.

Faut-il le dire? Lyautey, en le voyant agir, n'est pas seulement le disciple en face du maître, il est encore l'artiste en présence d'une force qui se déploie, libre et puissante : « Ce dont, en dehors des résultats pratiques, je jouis en dilettante, c'est de constater ce magnifique spécimen d'homme complet, de voir réalisé ce type de chef absolu, soldat et administrateur, rustique et cérébral, de toucher à un homme qui, pour avoir un habit catégorisé, ne se croit pas forcément parqué dans le 2 novembre 33¹ et développe à travers la vie, sans entraves, son entière personnalité. Et ce qui est très intéressant aussi, ce sont les hostilités. Pour les colonels du modèle habituel, c'est un fumiste et un agité; les corrects bureaux de l'État-Major d'Hanoï se voilent la face chaque fois qu'il saute à pieds joints par-dessus le filet des circulaires, chaque fois qu'il s'étonne, au bout d'un mois, de n'avoir pas de réponse à une question qui peut se résoudre d'un coup de télégraphe. On lui répond que la « question est à l'étude ». J'ai même dû parfois rédiger cette formule; lui s'en tord, et, quand la question lui revient « étudiée », il y a beau temps qu'il l'a résolue². »

Enfin, ce hardi novateur approuvait les idées sociales de Lyautey :

1. Règlement militaire sur le *Service intérieur*.

2. Il écrira un peu plus tard : « Saprelotte! quelle méthode de travail, quel sens de l'action!

« Seulement, il faut sa poigne, son toupet, sa certitude qu'on a besoin de lui..... Tout autre se briserait devant l'incurie, la complication, la mauvaise volonté administrative..... »

« Cet homme qui a guerroyé sous tous les ciels, manié la troupe à tous les grades, croit, lui aussi, à l'évolution nécessaire du rôle de l'officier; il voudrait quelques piastres de plus pour faire ici une salle de lecture et semer sa citadelle de jeux et de jardins. Son expérience vaut pourtant bien celle des adjudants-majors de France; et j'ai donc raison. »

Tout rapprochait ces deux soldats pour une collaboration féconde.

EN TOURNÉE D'INSPECTION.

Lyautey, précédant Gallieni d'un jour, quitte Lang-Son le 14 février, pour aller coucher à Dong-Dang chez son ami, le capitaine de Grandmaison. La « tournée » des deux officiers commence le 15.

De cette tournée, il faudrait raconter tous les détails, car tous sont intéressants; puisque nous ne le pouvons ici, faute de place, essayons de dire l'essentiel.

A Dong-Dang, il admire le jeune capitaine qui le reçoit : de Grandmaison est un des types les plus achevés de l'officier colonial, soldat quand il le faut, administrateur, juge, créateur de villes, de bourgs, de marchés, de routes, un peu missionnaire, même, dans ce pays où l'évangile n'a pas encore pénétré : « Resté, au milieu de sa vie si remplie de jeune chef, un croyant sans réserves, il est en tout logique avec sa foi; et son lieutenant, un brave soldat appelé Colombat, qui a le culte de son capitaine, me disait combien était émouvant l'enterrement d'un légionnaire. Faute de prêtre, le capitaine tire son livre de sa poche et dit l'office et les prières rituelles, et le lieutenant ajoute : « Ma foi! mon Commandant, je n'avais jamais vu faire ça, mais je ne peux pas vous dire quel bien ça me fait de penser que, si je claque ici, c'est ainsi que je serai accompagné; et, à tous nos hommes, ça fait le même effet. » J'en sors, de ce cimetière, au moins il n'a pas l'air d'un charnier quelconque, avec ses croix, ses tombes bien tenues; sur l'une des croix l'inscription est en caractères chinois, c'est celle d'un tirailleur indigène catholique. »

De Dong-Dang à Na-Cham, on suit, entre deux murailles de rocs déchirés, « un affluent du Song-Ki-Kong, qui s'en va clair et cascasant, demi-torrent »; au confluent de cette rivière avec le Song-Ki-Kong, s'étale Na-Cham : « Que c'est donc pittoresque, cette petite ville chinoise, bordant le beau fleuve clair dans un cirque de roches noires, déchiquetées comme de la houille! »

La route créée par les troupes de Gallieni ne dépasse pas ce coin char-

mant; au delà, court un sentier de chèvre en corniche sur les hauteurs qui longent la vallée; il faut des prodiges d'équilibre aux chevaux et à leurs cavaliers pour n'être point précipités dans le vide. Le 16 au soir, on arrive à That-Ké, où les officiers du poste offrent aux voyageurs, pour la nuit, la meilleure de leurs cases... une paillote, sur le sol battu, sans clôture et sans défense contre des bataillons de rats; heureusement, la cordialité



et la bonne humeur font oublier le manque de confort de cette popote primitive.

Comme tout est à faire ici, le génie constructeur de Gallieni s'exerce magnifiquement, et Lyautey, qui le suit « comme son ombre », prend une leçon pratique d'action : « A entendre ces instructions, claires, précises, cette distribution du travail à chacun, à celui-ci les briques, à celui-là les ponts, à un autre la police et la politique, on juge que dans un an ceci à son tour sera créé; et cela se traduit du reste par vingt, trente solutions immédiates prises dans la journée, dépêches au gouverneur, à tous les services; des réponses arrivent ce soir même et voici en 24 heures des obstacles levés, des objections formalistes résolues. »

Entre deux affaires, Lyautey, toujours avide de connaître, s'évade

un peu : il va donner un coup d'œil à un paysage, visite la ville indigène de Cao-Phong, « bibelote », marchande pour ses collections d'amusants bijoux d'argent « sur les personnes elles-mêmes », assiste à une veillée de deuil dans une famille bouddhiste.

On est à Bi-Nhi le 19 février et l'on y reçoit le mandarin qui commande le fort chinois d'en face, car, ici, l'on touche la frontière; l'homme est venu, coiffé d'un beau chapeau à plume de paon, et escorté de son porte-sabre, de son porte-pipe, de son porte-manteau, de deux officiers et de six réguliers; mais sa contenance à table est moins assurée, car il ne sait que faire de sa fourchette, de son couteau et de son pain...

« *Po-La, 20 février, soir.* Mon Dieu, quelle bonne vie! ça va être la seconde nuit sans se déshabiller, à se rouler dans ses couvertures, sur une natte, dans le coin d'une paillote. La nuit dernière, à Po-So-Ha, on avait collé le Colonel et moi dans la même. Avant de nous endormir, nous avons largement causé; je bois ses récits soudanais, et ses exposés d'organisation et d'administration si vastes et si souples, et le contact seul de ce héros, de cet homme d'aventures dans la plus noble acception du terme, me communique des avant-joies d'action qui effacent toutes les amertumes des stagnantes garnisons de la banlieue. Ce qui caractérise vraiment ses éminentes qualités de grand chef, c'est la confiance sans bornes qu'il a su inspirer à tout son monde... Il leur a, à tous, mis le diable au corps. Mais aussi quelle initiative il leur laisse! Il laisse à chacun la joie de l'invention et de l'effort personnel... Quelles bonnes leçons à vivre avec ce chef! »

Quelques mois auparavant, ce village de Po-La était « pirate »; il avait fallu l'emporter d'assaut, puis le protéger, ainsi que toute la contrée, par le système de défense si ingénieusement conçu par Gallieni : un réseau de blockhaus communiquant entre eux par la vue ou par les appareils d'optique¹, appuyés sur de gros postes de réserve en arrière, et commandés par des chefs réunissant tous les pouvoirs; à l'abri de ce système de protection, les vallées désertes se repeuplaient, les rizières se reconstituaient, les champs se relabouraient. Pour les troupes, c'étaient encore « la bonne misère, la hutte en torchis et en paillotes sans fenêtres, où l'on couche par terre », mais, ajoutait Lyautey dans une griserie d'activité saine et utile, « c'est pour moi la joie, la santé, la satisfaction du moi, la belle humeur. Je vous jure que nous sommes gais, et, le soir venu, la route faite, les notes prises, le courrier de service rédigé, nous rions ferme; et il y a des années,

1. Les signaux optiques avaient, au dire des officiers, un très gros effet moral auprès des populations et des Chinois : ces lueurs mystérieuses, qui se propageaient et se répondaient dans la nuit, leur faisaient toucher la liaison de nos forces et la puissance de notre commandement.

depuis l'Afrique, que je n'ai dormi, mangé, ni ri d'aussi bon cœur. »

Le 21 février, poste de Cao-Danh, à 800 mètres d'altitude : rats et froid ; « ne pouvant dormir, nous avons ri comme des pinsons d'un tas d'histoires plus bêtes les unes que les autres. Quelle bonne vie ! » Le 22, Na-Lan. Le 23, Ta-Lung.

On a voyagé ces deux jours par « un temps de chien » : dix heures de marche sous la pluie. Et quelle marche ! On est en pleine montagne, la



bride du cheval au bras, on suit les corniches, on saute d'une pierre à l'autre au-dessus du vide, on fait la courte échelle dans les fentes des rochers.

Chemin faisant, Lyautey reçoit de Gallieni une mission de confiance : comme l'emplacement du poste de Cao-Danh ne paraît pas satisfaisant, il a ordre d'en choisir un autre, et s'en acquitte avec le concours d'un lieutenant d'infanterie, de 4 tirailleurs, 4 partisans et un guide. « Mais quel retour ! Cinq heures d'escalades et de descentes dans cinq grands puits successifs » (c'est-à-dire dans cinq vallonnements abrupts creusés dans les rochers), qu'il faut franchir en grim pant aux falaises, en s'accrochant aux racines, en se hissant l'un l'autre par la main. Lyautey conclut : « Mains écorchées, pieds moulus, mais, au fond, ravi de la difficulté vaincue, j'ai

fait un rude accueil, à 2 heures, au déjeuner de Na-Lan, et, cette nuit, à la paillote de Ta-Lung. Courbature, appétit et sommeil, c'est exquis. »

Cependant ce bon sommeil de Ta-Lung est interrompu à minuit par une dépêche chiffrée du Général en chef : deux Européens viennent d'être enlevés par les pirates entre Cho-Chu et Cho-Moi, c'est-à-dire dans la région semi-indépendante laissée aux deux mandarins Luong-Tam-Ky et Baky et enclavée dans notre territoire civil; ordre à Gallieni de suspendre sa tournée et de se préparer à former une colonne de répression.

Immédiatement, le colonel donne ses ordres. Mais la colonne aura-t-elle lieu? Hanoï, en l'absence d'un gouverneur, hésite. Or il faut se presser et pour surprendre les pirates, avant qu'ils aient eu le temps de se retrancher, et, surtout, pour devancer la saison des pluies : il ne reste plus que six semaines favorables; passé ce temps, il n'y aura plus qu'à marchander à coups de piastres la libération des captifs, et les brigands le savent bien. Les heures fuient : rien ne vient de Hanoï; « nous écumons », dit Lyautey.

C'est qu'il vient de ressentir « une joie inespérée » : le colonel lui a dit qu'en cas de colonne il le gardait comme chef d'État-Major.

Cette décision a donné lieu à une exposition de principes qu'il est bon de rapporter ici. Comme Lyautey se défendait un peu, en invoquant son arrivée récente, son inexpérience, Gallieni l'interrompt : « Voulez-vous, oui ou non? Vous comprenez qu'en vous le demandant je sais ce que je fais, puisque voici deux mois que nous sommes ensemble et que je vous juge : mais pas de phrases inutiles. Seulement, il faut que je vous mette au point. Auprès de moi, le métier de chef d'État-Major n'est pas une sinécure. Je ne veux connaître aucun détail, je veux garder mon cerveau libre pour concevoir et diriger. J'entends qu'aucune difficulté n'arrive jusqu'à moi. Le but seul me concerne. Les moyens, c'est votre affaire. A vous de les tenir toujours prêts, et, avant tous, le ravitaillement en vivres, en matériel, en toutes choses, qui prime tout, parce que c'est la liberté de manœuvres. Oh! je sais ce que vous allez me dire! C'est que vous n'en savez pas le premier mot, et vous allez me demander de vous faire un amphi¹. Je ne vous le ferai pas; sinon, autant prendre la chose moi-même en main. Vous êtes entouré de gens au courant de tous les détails, commandants de colonne, officiers d'approvisionnement, vieux routiers de la chose; embêtez-les tant que vous voudrez, mais ne me demandez rien; du reste, je leur notifierai une fois pour toutes que, quand c'est vous qui

1. C'est-à-dire une leçon (comme dans l'amphithéâtre d'une Faculté).

parlez, c'est moi qui parle, et qu'ils doivent vous donner et vous dire tout ce que vous leur demandez. Je vous ai jaugé, je crois que ça marchera; mais, si ça ne marche pas, je vous lâcherai comme une muscade; dès qu'il s'agit de service, je ne fais jamais de sentiment; tenez-vous-le pour dit. »

Le colonel n'est pas homme à se morfondre longtemps dans une attente qui sera peut-être vaine : le 25, il part pour Phuc-Hoa; le 27, il est à Cao-Bang, où l'on arrive harassé, après onze heures de marche à travers la montagne; heureusement, Cao-Bang est une petite ville, où l'on trouve « un vrai lit avec des draps »; c'est dudit lit que Lyautey termine sa lettre : « quelle bonne nuit, sommeil, appétit, bonne humeur, je vous en souhaite autant : je souffle, bonsoir ».

L'arrêt de Cao-Bang dure jusqu'au 13 mars. Hanoï est toujours incertain. Du moins, on a des précisions sur l'attentat des pirates : c'est deux employés de télégraphe qu'ils ont attaqués; l'un d'eux a été tué, l'autre, un nommé Sabot, enlevé; le coup s'est fait avec la complicité prouvée de Baky et l'occasion est bonne d'en finir avec lui. A tout événement, Lyautey fait « de l'État-Major colonial : calcul de coolies, évaluation de distances, ravitaillement de riz ».

D'ailleurs, il est trop artiste pour s'enfermer toujours dans ce rôle austère : au coin d'une lettre, il décrit la pagode devenue son bureau : « Ce soir, ma lampe éclaire à peine le sanctuaire profond; de l'obscurité me viennent quelques reflets d'or, la couronne de Bouddha, sa ceinture, la garde d'un sabre sacré »...; de la véranda il regarde le jardin « avec ses larges feuillages imprévus et innommés »; il note le silence même des hommes et des choses : « Et tout dort [et se tait à cette heure de sieste, sauf un sampan qui remonte harmonieusement la rivière à grands coups d'aviron ».

Enfin, le 13 mars, une dépêche du Général en chef appelle Gallieni à Hanoï. C'en est fini de la belle tournée commencée et fini aussi, sans doute, de la colonne espérée. Heureusement, le colonel donne à Lyautey, avant de se séparer de lui, une compensation : le Commandant reviendra à Hanoï en passant par la zone frontière du territoire de Baky, dont il fera la reconnaissance; c'est un raid à opérer sans carte ni route reconnue; il aura vingt hommes d'escorte et le bagage minimum, et, comme délai de route, dix jours. « Veine dans la guigne! »

Il se met donc en chemin le 14 mars, et couche le soir, après six heures de marche, au poste de Song-Kiem : la plate-forme du blockhaus pour dormir à l'air, une couverture pour s'y enrouler, à cent mètres en-dessous la rivière qui court au fond d'un ravin verdoyant, c'est un ensemble idéal pour la nuit.

Le 15, à 3 heures du matin, debout! car il faut, ce jour-là, doubler l'étape. Mais les coolies ne veulent pas partir avant le jour, à cause du tigre, et Lyautey n'arrive à se faire obéir qu'en jouant des piastres. Enfin, voilà la caravane en marche sous la lune : « Nous nous élevons à 1.014 mètres d'altitude, par des lacets toujours suspendus au-dessus d'un abîme, au travers d'une débauche de végétation; de la cime au torrent, les arbres s'enlacent, les lianes se croisent, les grands feuillages de serre s'éploient. Le sentier chemine au flanc de la montagne touffue. Et parfois le rideau se tire, une fenêtre s'ouvre et l'œil plonge au fond du ravin baigné de lune, jusqu'au torrent qui, tout phosphorescent, saute de roc en roc en chantant joyeux et frais. C'est féérique. »

Mais un miaulement court, répété et sourd, traverse la nuit : c'est le tigre; en un clin d'œil, les Annamites serrent leur file, coupent ou arrachent des branches de bambous, les allument, crient, agitent leurs torches : alors les appels s'éloignent, l'alerte passe; moins de huit jours auparavant un coolie avait été enlevé au même endroit par le « seigneur de la montagne ».

Enfin, on arrive à Ngab-Son; là, point d'officiers; mais les notables indigènes viennent à la rencontre de Lyautey, qui écrit : « Ayant vu, depuis un mois, opérer le Colonel, je reçois maintenant, tout comme un autre, les *tchin-tchin* réglementaires, les quatre prosternations, le front dans la poussière, qu'on doit aux mandarins — je suis le mandarin — et les lais (cadeaux) qu'on ne peut refuser sous peine d'affront, les œufs, les poules et un faisan superbe, dont je fais ce soir mon rôti. »

Le 16, on part à 4 heures du matin; on marche tout le jour dans un pays très accidenté; la nuit survient : on n'est plus qu'à trois quarts d'heure de Vu-Monh, mais on mettra trois heures et demie à les faire, de 6 heures $\frac{1}{2}$ à 10 heures : ce ne sont que rochers à pics, où court une corniche de 20 centimètres; en-dessous mugit un torrent, au-dessus les arbres font une voûte impénétrable; une obscurité « de four »; il faut retirer trois lanternes des bagages et faire passer un à un hommes, chevaux, colis; bientôt, on ne peut avancer qu'en suivant le torrent lui-même, avec de l'eau jusqu'au genou et l'on trouve cela exquis après trois heures d'angoisse. « Et c'était même très fantaisiste, cette marche de nuit, avec les torches de bambous que tous avaient faites spontanément et qui illuminaient, en-dessous l'eau où nous clapotions, en-dessus la haute voûte des arbres. Ajoute que c'était l'endroit même de l'attaque d'il y a trois jours, qu'il fallait un peu penser à sa gâchette, et juge du charme qu'ajoutait à cette promenade le petit frisson exquis du danger possible. »

A Vu-Monh, Lyautey rejoint le commandant Gérard, en reconnaissance

offensive sur Baky; il explore avec lui les lignes éventuelles d'opération; ils sont en plein voisinage pirate, marchant l'œil aux aguets, et précédés de partisans qui, quoique à pied, sont la vraie cavalerie légère de ce pays; il n'y a plus de chemins mais des sentiers de brousse et de rochers, où il faut onze heures de marche pour faire 20 ou 25 kilomètres. Dans ce chaos,



le pittoresque les accompagne sous la forme du quan-doo, le grand chef indigène de la province, car il se fait suivre de ses parapluies, insignes de sa dignité, de son porte-pipe, de son donneur de rotin, enfin de son bourreau avec le boy tenant le coupe-coupe nu.

A Na-Ri, le 19 mars, Lyautey passe sa journée entière en notes et relevés topographiques : il est là au point stratégique par excellence, à la base éventuelle de nos opérations contre Ké-Tuong, le repaire de Baky.

Le 20 mars, après onze heures de route, il est à Khuan-Kiet; le 21, à Pho-Binh-Gia. Ici, il prononce la peine capitale contre un vieux pirate chinois,

récidiviste et repincé récemment. L'exécution a été horrible, car le bourreau, fatigué, s'était fait remplacer et l'apprenti s'y est repris à sept fois. Du moins, « le Chinois a été épatant, conforme à tout ce qu'on m'avait dit d'eux devant la mort. Pas un cri, pas une émotion, s'asseyant de lui-même au piquet et, là, tandis qu'on achevait de beaucoup trop longs préparatifs, racontant tranquillement toutes ses petites dispositions, comment il voulait être enterré, où, qui il fallait prévenir.

« J'ai ce soir dans l'oreille, obsédant, le son de cette mélodie tranquille et douce, de cette litanie d'agonisant psalmodiée par l'homme même, — interrompue tout à coup par l'horrible chose; il paraît que je faisais une sale tête. Je ne m'en défends pas, — mais vraiment il faut leur être impitoyable et il n'y a pas un témoin thô¹ qui n'exulte de cette tête qui tombe, au souvenir des affreuses misères endurées. »

Pendant Gallieni, au lieu de descendre jusqu'à Hanoï, s'était arrêté à Lang-Son, son chef-lieu : c'est qu'il avait appris l'arrivée dans la capitale du Tonkin du nouveau gouverneur, M. Rousseau; et, étant donnée l'intimité de ses rapports avec le prédécesseur, il aimait mieux différer son voyage, prétextant le désir d'attendre les renseignements que rapporterait Lyautey. Par une marche forcée de 70 kilomètres, qui en valaient bien le double dans un pays accidenté, le Commandant arrivait à Lang-Son le 22 au soir; fatigué? inutile de le dire, mais, si fatigue il y avait, il se trouvait tout de suite récompensé par la satisfaction que lui témoigna son chef des observations recueillies par lui; et ce fut, le soir même, « une joyeuse séance de travail sur les cartes ». Lyautey ajoute : « Dieu, que cet homme est intelligent et puissant! Nous nous accrochons fameusement, je voudrais bien que ça dure. La suprême jouissance, si exceptionnelle, de gober son chef, en pleine confiance, en pleine cordialité de rapports! » D'ailleurs Gallieni lui causait la joie la plus vive en lui répétant : « Décidément vous êtes un homme de brousse »... « Ce grand guerroyeur, cet abatteur de travail, ajoutait le Commandant, a des jeunesse étonnantes. »

A ce bonheur il y avait une seule ombre : la pensée de retourner à Hanoï, « en classe chez les pions de l'État-Major ».

Au contraire, le retour à Hanoï allait combler ses désirs.

1. Les Thôs sont une des races du Tonkin.

COLONNE DE KÉ-TUONG.

Gallieni et Lyautey étaient à Hanoï le 26 mars et prenaient contact avec M. Rousseau, le nouveau gouverneur général. Or celui-ci comprenait tout de suite la nécessité d'en finir avec Baky; il prenait donc sur lui d'autoriser l'entrée en campagne, et même, il acceptait que, pour rendre l'opération plus décisive, il y eût non pas une colonne mais quatre, qui de Tong-Hoa-Phu, Lang-Son, Pho-Binh-Gia, Thai-Nguyen, convergeraient contre Ké-Tuong sous le commandement supérieur de Gallieni, dont Lyautey devenait officiellement le chef d'État-Major. Celui-ci, le 30 mars, résumait ainsi l'emploi de son temps : « Depuis trois jours, nuit et jour, ordres, cartes ». Puis il lui échappait ce cri : « Enfin, je pars en guerre! »

Les premiers jours d'avril furent consacrés aux concentrations des troupes et aux rassemblements de matériel; dans ce pays sans route, sans ressources locales, le gros problème était le transport des approvisionnements : comment fournir à quatre mille hommes, coolies compris, 1.500 kilos de riz par jour? Comment, pour parer aux difficultés du ravitaillement en pays ennemi, avoir une avance de dix jours de vivres? Il appartenait au nouveau chef d'État-Major de donner les solutions indispensables : il rêvait sacs de riz, caisses de farine, coolies. Le 16 avril, au camp de Na-Ky, il croyait le problème résolu, il avait quinze jours de provisions : le lendemain, deux convois lui manquant par suite de la fuite des coolies, il n'en avait plus que quatre. Quatre jours de vivres, c'était nettement insuffisant pour entrer en campagne et officiers d'approvisionnement, commandants de colonnes, proclamaient à l'envi que l'affaire était ratée.

C'eût été une vraie faillite pour Gallieni à qui tout avait jusqu'alors réussi. Le colonel donna ce jour-là une nouvelle leçon de commandement à son subordonné : « Pas un des muscles de sa figure n'a bougé. Il ne m'a pas fait une allusion, et, au repas, comme le colonel C... en risquait une, il a rompu les chiens en racontant une gaudriole. Visiblement, il ne veut pas ajouter à l'affolement général et pense que, puisqu'on fait tout le possible, il n'y a qu'à me laisser tranquille, et qu'il y a déjà assez de gens sur mon dos sans s'y mettre lui-même. J'observe et je prends la grande leçon de commandement »...

Lyautey se rappelle alors les déclarations que son chef lui a faites à Ta-Lung¹ et il conclut : «...Je me rends compte que, tandis qu'il s'absorbe

1. V. p. 55.

dans la lecture d'un livre de philosophie..., il est fidèle à sa doctrine, mais que, si, demain soir, le riz n'est pas là, je serai jaugé. »

Le 18 avril au soir, l'officier d'État-Major avait trouvé 4.000 kilos de riz.

Le 20, on bivouaquait à Na-Tack; déjà la saison commençait à être mauvaise, car un ouragan terrible s'abattait sur le camp, déracinant les arbres, effondrant les abris, jetant des trombes d'eau dans les paquetages, dans le magasin improvisé, dans le four qu'on venait de creuser et dans les convois en marche. Lyautey, qui se trouvait en route, avait reçu toute la tornade et cheminé longtemps par le lit d'un arroyo devenu torrent, tantôt entrant dans l'eau jusqu'aux genoux, tantôt sautant de roche en roche parmi les cascades, tantôt se garant d'un convoi de quarante bœufs affolés par l'orage. Et savez-vous ce qu'il pensait de son étape? Lisez ces lignes : « Eh bien, mon vieux, je jouissais de cette misère; d'être à la vie dure (et cela m'arrive depuis quelque temps) j'en avais, je te jure, un épanouissement intérieur; — c'est le rachat, le rachat des heures perdues, des stérilités d'antan, de la vie traînée bête. C'est la tête relevée, le droit au soleil, les bons souvenirs pour plus tard, réconfortants et sains; — oui, je dormirai mieux ce soir dans mon burnous, sur les grandes feuilles mouillées de lantiers, qu'à l'hôtel de la Sirène à Meaux! Oh oui! »

Cependant, l'avance se poursuit : on est à Ban-Chao le 22 et l'avant-garde pousse à Tai-Lao, sur le repaire même; Lyautey l'accompagne pour reconnaître les abords du Nord; hissé sur un rocher, dans la brousse, il a devant lui un ravin presque à pic dont le versant adverse se relève en forme de crête déchiquetée; les pirates sont au delà et l'on voit distinctement la sentinelle d'un petit poste. Mais quel chaos! précipices, murailles abruptes, fourrés impénétrables; et il faudra y mener l'artillerie!

Gallieni a donné l'ordre à ses quatre colonnes convergentes d'attaquer ensemble le 24, à 6 heures du matin; mais déjà Lyautey sent qu'autour de lui chacun subit l'« étrange et incontestable aimantation du contact »; les fusils vont partir tout seuls; il va donc chercher le colonel dont l'autorité ne sera pas de trop pour faire respecter strictement l'horaire qu'il a fixé.

Le 23, à 2 heures, les troupes gagnent leur place de rassemblement, sans bruit, en se laissant glisser sur les pentes, puis en regrimpant des versants presque verticaux de 2 ou 300 mètres; l'artillerie de montagne passe elle-même. Mais nos partisans ont été éventés et les pirates ont évacué les postes de la première crête. Auraient-ils vidé les lieux? Lyautey est envoyé aux renseignements avec une dizaine d'hommes; à travers rocs et

brousse, il finit par atteindre un balcon d'où son regard plonge dans un ravin chaotique qu'ils ont organisé en citadelle; il voit nettement leurs deux réduits, une redoute casematée, et un mouvement qui dénote qu'ils sont encore là.

« Enfin, c'est la joie suprême » : le colonel décide d'envoyer avant le jour des reconnaissances offensives, prêtes à profiter les premières de la préparation de l'artillerie, et Lyautey fait partie de l'une d'elles!

Laissons-le nous conter lui-même la journée du 24.

« Enfin, vieux frère, ça y est. Après vingt années, elle a enfin sifflé, la première balle. Hélas! ça n'a pas été assez méchant! sauf comme terrain; le colonel, avec toute son expérience de guerre, dit n'avoir jamais vu de conditions de terrain plus dures. Tant mieux! A 4 heures, avant le jour, mon groupe de reconnaissance commençait à ouvrir son chemin dans la brousse, au coupe-coupe, ce couteau indigène, bon à toutes les besognes; le commandant du groupe, capitaine Granet, vieil alpin flegmatique et toujours content, deux lieutenants, un Lorrain, Abel, qui débute tout réjoui avec un énorme ventre qui fraye la brousse, un Breton allant et calme, Cloarec, 50 Européens, 100 tirailleurs, 10 partisans, un mauvais guide.

« Et puis alors, sitôt le jour levé, une dégringolade le long de parois à pic (550 mètres de relief, mesurés au baromètre), un effort musculaire, une gymnastique surmenée, les mains en sang, les habits déchirés, des chutes à chaque instant, des meurtrissures. A un moment, nous nous trouvons au sommet d'une muraille de 6 mètres dont il faut couler pour gagner une étroite corniche au-dessus d'un précipice de 80 mètres; la tête hésite; un sergent gymnaste et le capitaine alpin donnent l'exemple et osent la descente, en saisissant les lianes, en plaçant le pied dans quelque trou; un tirailleur se casse les reins, et moi, cinquième, sous les yeux de cette troupe, il faut bien que je passe sans broncher, malgré mon diable de vertige.

« Jamais de ma vie je n'ai eu une angoisse pareille; et quand, plaqué au roc, suspendu par les mains à une touffe de bambous, j'entendais d'en bas le sergent me crier : « Mon commandant, portez le pied à 0 m. 50 à gauche, il y a un trou, lâchez la main, et, en la laissant pendre, vous trouverez une autre touffe », je t'assure que je ne donnais pas dix sous de ma peau. Je n'ai cessé de douter, pendant les 20 secondes qu'a duré cette descente, que la fin de ma destinée ne fût au fond de ce précipice vert que je me défendais de regarder. Enfin, tout le monde est passé, nous sommes sur le palier; mais ce qui vous est un fameux cordial, c'est qu'au même instant (il est 6 heures) le canon tonne au fond du cirque, et avec une précision mathématique s'ouvre le feu de l'artillerie des trois colonnes, sorties de la

main depuis huit jours et amenées par leurs chefs respectifs, à l'heure dite, au point dit, à travers ce chaos. Le fort casematé est à 200 mètres de nous, avec de beaux pavillons rouges; les obus y tombent, c'est un désarroi. Nous en sommes encore séparés, quoique à si petite portée, par un abîme qui représente deux heures de gymnastique; mais ils nous ont vus, ainsi qu'une colonne qui, comme nous, coule du rocher d'en face; ils nous tirent dessus. De notre palier, nous ajustons quelques bons feux de salve. Personne des nôtres n'est touché; chez eux on tombe. En même temps, les obus mettent le feu au fort, au repaire, au village, à la belle maison de Baky que nous voyons à nos pieds. On a la frénésie d'arriver; mais quand il s'agit de glisser des rochers, de hacher des arbres, d'ouvrir la brousse la plus serrée, il n'y a pas d'enthousiasme qui fasse, et ce n'est qu'à 8 heures que nous débouchons dans la gorge, au pas gymnastique, y entrant juste en même temps que le groupe d'en face.

« Hélas! canonnés, tournés, cernés, ils n'ont pas attendu l'assaut, et on les voit fuir à travers la brousse et les rochers, lançant quelques coups de fusil, abandonnant armes et drapeaux. Enfin, j'entre 3^e dans ce fort conquis, ravi, mais navré de l'assaut manqué. C'est égal, quand, les pavillons enlevés, j'ai eu fait planter le pavillon au sommet d'une des redoutes, les trompettes sonnant au drapeau, et envoyé au Colonel un billet portant : « Nous y sommes! » ç'a été un petit frisson qui valait tous ceux d'antan après un succès mondain.

« La jolie demi-heure que nous avons passée là, à nous déharasser! La gorge serrée entre deux murailles mi-rocher, mi-verdure, un charmant ruisseau de montagne, clair et cascasant, des ruines fumantes, une petite pagode intacte, et toute la joyeuse détente du succès acheté sans pertes, mais au prix de rudes fatigues; les hommes barbotent au ruisseau; on casse une croûte; les soldats indigènes, en quête de butin, fouillent les cendres; j'arrache devant la pagode un bâton couvert d'inscriptions. Et quelles tenues! plus de couleur aux vêtements, des trous reprisés avec de la ficelle, les poitrines nues, les pieds qui saignent; mais on rigole.

« A la sortie opposée du repaire, vers Pa-Cop, on entend reprendre le fusil et le canon. C'est le point de rendez-vous général donné par le Colonel; il doit y être avec le gros de la 3^e colonne et s'y relier avec la 1^{re}. Allons-y, en suivant la gorge dans toute sa longueur, couloir étroit, où ils avaient à chaque élargissement un village, à chaque étranglement une accumulation de défenses qu'ils n'ont abandonnées qu'en se voyant pris par le fond du cirque par où jamais ils n'avaient attendu (les prisonniers en témoignent) que des chèvres ou des éboulements : nous avons éboulé, voilà tout. Jus-

qu'ici on n'avait envisagé l'attaque du repaire que par son entrée normale, et le général Borgnis-Desbordes y avait échoué; on s'était depuis accoutumé à regarder Ké-Tuong comme imprenable; et, de là, le honteux traité financier avec Baky. Dès la première minute, le Colonel a eu son plan fait : démonstration par l'entrée normale, vraie attaque par les côtés imprévus; c'est son cliché, et c'est avec lui qu'ici comme au Soudan il réussit tous ses coups sans perte. Avec ces ennemis primitifs et peu calculateurs, frapper l'imagination et surprendre, voilà sa formule.

« En reprenant par le revers toute cette accumulation de défenses hérissées, nous constatons au prix de quelles pertes et de quel temps on eût réussi, et encore! à les enlever de front. Je suis resté seul pour donner un ordre, en arrière; ma solitude tente un fuyard resté dans la brousse, et un coup de fusil tiré à moins de 50 mètres me passe sous le nez; j'envoie deux coups de revolver, je vois un grand chapeau qui s'enfuit, et c'est tout. Radieux de collectionner la sensation.

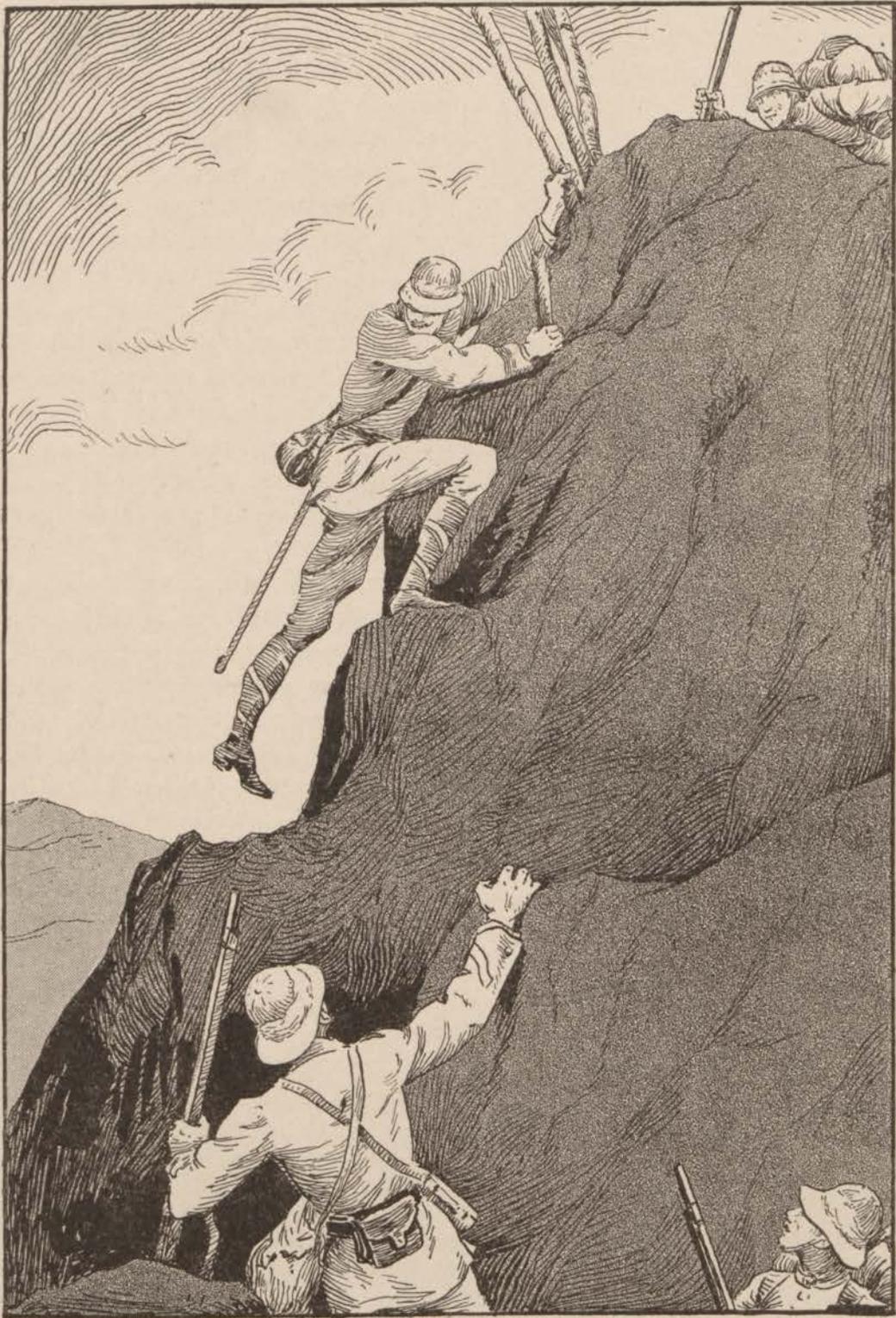
« A Pa-Cop, le ralliement est sonné, tout est fini, la 1^{re} colonne a enlevé les postes avancés de l'Ouest, la 3^e ramasse quelques fuyards. Il est 10 heures. Sous la pagode, les États-Majors déjeunent en bras de chemise, on débouche le champagne, il fait 35° à l'ombre, on me sacre caporal au 9^e de marine et le Colonel me fait cadeau d'un des drapeaux du fort de Baky!!!

« Ce soir nous avons porté notre campement au Song-Cau, notre Jourdain, ces 60 kilomètres de rivière que de Cho-Moï à Tong-Hoa-Phu, les Français n'avaient encore pu déboucher. Le bon bain! Il est d'ailleurs forcé, puisqu'il n'y a pas d'autre moyen de passer le fleuve qu'avec de l'eau à la ceinture au gué le meilleur.

« Et les dépêches, les ordres, les papiers commencent, et depuis 3 heures du matin la journée est bonne. »

Le 25, les troupes se rallient; le 26, Lyautey arrive à Hoa-Muc, désolé d'avoir été laissé en arrière pour achever l'organisation du convoi, car il a manqué l'attaque d'une bande de pillards; le 29 il est à Bac-Kan, où viennent de converger toutes les colonnes : 7.000 fusils, 500 coolies, 7 canons; autour du camp « grouille un faubourg de 2.000 indigènes réfugiés de partout, paysans traqués par les pirates chinois, qui n'attendaient que notre arrivée pour reprendre leurs champs ». Et voilà le dernier mot de cette journée : « En attendant, nous nourrissons ces affamés (ce n'était pas peu de chose pour l'officier d'État-Major!); mais c'est la jolie conclusion pratique, consolante et politique de notre affaire. Bonsoir! » Décidément ce soldat est un homme et un administrateur.

Soldat, il se réjouit de voir ouverte de nouveau la route du Song-Cau,



Suspendu par les mains à une touffe de bambous, j'entendais le sergent me crier :
« Mon Commandant, portez le pied à gauche... » (page 62).

qui met en communication facile Hanoï et Cao-Bang. Administrateur, il admire une fois de plus Gallieni dans l'application de sa méthode de conquête : le colonel a laissé des postes à Cho-Moi, à Déotham, à Caoki, à Hoac-Muc, à Bac-Kan; à l'abri des fusils, les villages vont se reformer, les rizières se cultiver, on travaille déjà à les relier par le télégraphe et par la route. « C'est le triomphe de la méthode Gallieni : administration et conquête connexes, celle-ci n'ayant d'autre but que celle-là; il n'y a pas 24 heures qu'il a pris pied quelque part, que les autorités indigènes sont convoquées, les services répartis, et que l'organisation commence. L'idée générale ne le quitte jamais. C'est la joie de vivre avec cet homme. Conquérant, explorateur, chef de guerre par excellence, il est l'antipode du caporal, je dirai presque du militaire dans la conception officielle et routinière de ce mot en France... » Et le Commandant enthousiaste conclut : « Moi, je l'adore comme il est, ce contempteur des conventions, ce hâisseur de toute la bureaucratie galonnée. »

D'ailleurs, Gallieni donnait une nouvelle preuve de son indépendance d'esprit et de sa largeur de vue : il venait de « régler » Baky; il avait défense formelle de faire de même pour les autres pirates que nous tolérions encore en territoire tonkinois; mais il avait décidé, sans en rien dire à personne, d'isoler au moins de ses comparses et, par là même de la Chine, Luong-Tam-Ky; pour ce faire, il ouvrirait, au nord du repaire de ce chef de bandes, une communication entre Bac-Kan et Dai-Thi, c'est-à-dire entre les deux vallées du Song-Cau et du Song-Gam. Gardant, donc, avec lui la première colonne et deux compagnies de la deuxième, il se mit en marche le 30 avril, à 4 heures : on allait dans un pays totalement inconnu, où tout était ravins, fourrés impénétrables, hauteurs abruptes; par ailleurs, la saison devenait très dure et la pluie menaçait, mais le colonel avait foi en son étoile.

La marche dura onze jours sans un seul répit, et fut fertile en incidents. On avançait à la boussole, en se dirigeant vers l'ouest; pour frayer le passage, deux compagnies de tirailleurs allaient en avant-garde et, à grands coups de coupe-coupe, tranchaient les lianes, abattaient les bambous, hachaient branches ou palmes; quand on le pouvait, on suivait le lit des torrents, et il arrivait qu'on tombait ainsi dans des fondrières de boue où l'on enfonçait jusqu'aux genoux; on partait dès cinq heures du matin, dans un jour indécis; vers midi, quand la chaleur atteignait 35°, et qu'on était bien las d'avoir marché, « coupe-coupé », monté et descendu les pentes, on s'arrêtait, et les hommes bâtissaient immédiatement un camp éphémère, avec des bambous et des feuillages.

Le 2 mai, on reçut une bonne nouvelle : le capitaine Bulleux, laissé à la

tête du nouveau poste de Bac-Kan, avait attaqué la bande de pirates qui emmenait Sabot, l'avait défaite et avait enlevé le prisonnier. Lyautey exulte de ce succès : c'était la première fois qu'un Européen capturé par les pirates était délivré de vive force, la première fois qu'on ne le rachetait pas, la première fois qu'on ne verserait pas la rançon devenue traditionnelle de 100.000 piastres, lesquelles servaient ensuite aux bandits à acheter armes et munitions : de nouveau, c'était la méthode de Gallieni qui triomphait, car lui qui savait administrer avec sagesse les paisibles cultivateurs, il se montrait impitoyable pour les pillards.

Le colonel continuait à former son chef d'État-Major par des leçons de choses opportunes. Déjà, la veille de l'assaut de Ké-Tuong, il avait gourmandé sa vivacité un peu fébrile et trop facile à s'inquiéter. Ils s'étaient installés tous les deux sur un mamelon d'où ils pouvaient suivre la marche des colonnes; mais, tandis que Gallieni, les ordres donnés, s'était mis sur un pliant et plongé dans la lecture d'un roman anglais, Lyautey fouillait l'horizon à la lorgnette, et, suivant pas à pas l'avance des troupes, faisait à haute voix ses observations sur la lenteur du mouvement, sur ce qui lui paraissait être un flottement ou une erreur de direction. Gallieni se tut d'abord. Puis il dit : « Mais tâchez donc de rester tranquille!... Avez-vous un livre anglais? Non. Avez-vous un album de poche? Oui; alors, prenez-le et croquez-moi l'ensemble de la position. Ce sera un document très intéressant..., et, pendant ce temps, vous ne penserez pas à autre chose.

« Les colonnes sont en marche; il y en a pour deux heures avant qu'elles atteignent les emplacements qui leur sont assignés. Jusque-là, je ne veux pas que nous levions le nez, moi de mon livre, ni vous de votre album. Leurs chefs ont compris; ou, si par hasard, ils n'ont pas compris, il n'y a plus rien à leur dire. Surtout, ne vous avisez pas de leur envoyer, pendant leurs mouvements, des agents de correspondance qui iront tout embrouiller et qui, d'ailleurs, ne les rejoindront pas. Ce ne serait que de l'agitation inutile. Pas de tracassin : faites votre croquis et laissez-moi lire mon bouquin. »

Dans la marche qui conduisait ses 2.000 hommes de Bac-Kan à Dai-Thy, Lyautey avait encore d'autres enseignements à recevoir de son chef. Ainsi, le 3 mai, l'avant-garde est arrêtée par une position pirate sérieusement retranchée, qu'on ne prévoyait guère trouver là; la troupe est harassée et hors d'état de fournir un gros effort; les guides ne veulent plus rien savoir; l'orage se déchaîne sur les hommes et les approvisionnements; or la colonne n'a plus que 3 jours de vivres, quoique le chef de l'État-Major ait fait emporter, par une précaution que Gallieni jugeait superflue, 10 jours

au lieu de 8; on espère bien pouvoir se ravitailler dans trois jours à Dai-Thu, mais il suffirait, dans ce pays sauvage, d'une erreur de direction pour tout compromettre.

Évidemment, toutes ces incidences rendent soucieux le colonel et il donne immédiatement ses ordres pour le lendemain. Mais alors, ne pouvant rien de plus, il se ressaisit et reprend toute sa sérénité.

Il s'est fixé comme règle immuable de toujours pratiquer avant dîner ce qu'il appelle son « bain de cerveau », c'est-à-dire une heure de promenade et de causerie, pendant laquelle il n'est pas permis de prononcer un mot de service, et, comme, en ce moment, il lit Gabriele d'Annunzio et l'*Autobiographie de Stuart Mill*, c'est de ces deux auteurs qu'il parle à Lyautey; celui-ci essaie de le suivre, mais, parce que sa pensée est toute aux risques du lendemain, et qu'il ne peut s'empêcher d'y revenir, il est arrêté net par un : « Laissez donc tout ça tranquille, à la fin! Les ordres sont donnés, tout le nécessaire est fait, à quoi cela vous avancera-t-il de ratiociner? Vous avez besoin comme moi de tenir vos méninges en bon état; causons Stuart Mill, et nous verrons bien demain matin. »

Lyautey s'assimile ces leçons. Ainsi, ce même jour, à 11 heures du soir, au moment où il va s'endormir dans sa couverture de caoutchouc, sous la pluie qui tombe, l'officier de renseignements le tire par le pied; un agent de liaison apporte ce billet de la part du commandant de l'avant-garde : « A 5 heures, une reconnaissance m'a signalé un campement de 500 pirates...; je l'ai enlevé; c'est la bande de A-Tham, je vous envoie ses cachets. Ils sont dispersés dans le bois en avant de nous, mes guides ont disparu, la brousse est de plus en plus impénétrable, ma troupe harassée; il y aura probablement un coup de chien à donner. Il me faut demain Lyautey avec un de vos groupes... »

« Je préviens le Colonel? » demande l'officier. « Ma foi non! dit Lyautey. Il n'y a rien à faire cette nuit; nous n'avons pas besoin de lui pour donner des ordres, et son repos est notre meilleur atout. »

Le lendemain, avant le jour, quand on se leva en s'ébrouant : « Eh bien! cria le colonel, tout va bien? » Lyautey communiqua alors le renseignement de la nuit, et ajouta qu'il partait immédiatement avec le groupe de relève. « Pourquoi n'êtes-vous pas venu me le dire? » Le Commandant s'expliqua. Alors, lui tendant la main, Gallieni dit simplement : « Mon compliment : décidément, vous avez compris. »

Lyautey prend donc le commandement de l'avant-garde : devant lui, l'escouade de coupe-coupe, qui débroussaille la piste; autour de lui 20 Européens, qui se serrent de près, le Lebel chargé et armé. C'est qu'il n'y a

pas seulement à vaincre les difficultés de la route à tracer; on sait, on sent, que les pirates se cachent dans les fourrés au milieu desquels on se faufile, et qu'ils suivent pas à pas notre avance, prêts à profiter d'une inattention quelconque; de temps en temps, on reconnaît leurs foulées récentes ou les traces d'un camp qu'ils viennent d'abandonner. Le Commandant tient sa troupe sans cesse en éveil; et il se dit, tout en gardant l'œil et l'oreille aux aguets, que Gallieni est un officier d'un tempérament vraiment exceptionnel pour lui avoir confié, à lui, un colonial d'hier, son avant-garde, et cela avec de ces mots bienveillants qui vont droit au cœur et qui vous exaltent.

Le colonel, d'ailleurs, sait bien à qui il a affaire : la marche se poursuit, lente et dangereuse, c'est vrai, mais sans une erreur de direction, sans un retour en arrière; aussi complimente-t-il son chef d'État-Major d'un mot, d'un mot bref et sans prix!

Enfin voici traversée la région pirate : à Dai-Thi, où l'on arrive le 6, on trouve un poste de partisans indigènes; Lyautey avait, au commencement de cette randonnée, commandé que l'on y apportât du pain le 4; le pain était là, en bonne qualité; grande surprise pour ces hommes qui vivaient de riz depuis des jours, et l'un d'eux se chargeait de traduire l'enthousiasme de tous en faisant *tchin-tchin* (prostration) devant les rations entassées.

Le 7, on atteint Chiem-Hoa; on marche encore sans arrêt le 8, le 9, le 10. Les officiers réclamaient du repos pour leurs troupes; mais Gallieni imperturbable ordonnait qu'on continuât la route : à tout prix, il voulait atteindre Tuyen-Quan avant le commencement des pluies; déjà, il se sentait en retard et d'énormes orages survenus ces derniers jours annonçaient l'imminence de la période pluvieuse; or la saison humide eût été un désastre pour la colonne car elle fait monter les torrents de 7 mètres et transforme les vallées en fondrières.

La colonne arriva enfin le 10 mai à Tuyen-Quan, et, quatre heures plus tard, quand les troupes étaient dans leurs casernements, le ciel donnait raison à leur chef : la grande pluie commençait, le Song-Gam montait de 2 mètres, et un détachement en retard restait empêtré dans les boues; les hommes portaient aux nues le colonel, lui qui *savait*, disaient-ils, que la pluie tomberait; et Lyautey note : « C'est amusant le contact de ce chef de 45 ans, si sûr de sa volonté, que, depuis Ahmadou, le Soudan, la fortune n'a pas trahi. »

A Tuyen-Quan, le colonel Thomasset, dont c'était le chef-lieu, reçut à dîner tous les officiers de la colonne. A l'heure des toasts, Gallieni rendit hommage à l'activité heureuse de son chef d'État-Major, et celui-ci écrivait à son frère : « Je ne suis pas venu chercher autre chose au Tonkin! et suis

payé. Je ne crois pas que, de ma vie, je sois arrivé à un tel détachement des galons et de la hiérarchie. Je suis parti de France... écœuré de stérilité, de non vivre...; si vraiment j'ai bien mené une avant-garde de Gallieni, je suis payé de tout, et, fichtre, tu me comprends, dis? »

Lyautey ne se grisait d'ailleurs point de sa chance. A Tuyen-Quan, il évoquait des souvenirs qui parlaient non plus de chance mais d'héroïsme et il faisait son pèlerinage (le mot est de lui) à la citadelle où 600 Français avaient résisté pendant trois mois aux assauts furieux de 15.000 Chinois; s'il ne pouvait comparer sa récente manœuvre à cet épisode glorieux, du moins il se sentait plus proche que naguère de nos héros coloniaux.

La colonne se termina comme en une féerie. En effet, le 11 mai, Gallieni embarquait ses troupes sur une flottille de 60 sampans, rassemblée sur les bords de la Rivière Claire et les faisait descendre ainsi par Viet-Tri et Son-Tay vers Hanoï... « Après les fatigues excessives, les inquiétudes, les marches dans l'eau, les nuits sous la pluie, c'est une délicieuse détente. Le sampan du Colonel est en tête, et les 60 suivent avec leurs proues en bec et leurs roufs en bambous, battant le fleuve, large et rapide comme le Rhône, de leurs grands avirons; après de terribles orages le temps s'est dégagé; le fleuve, les rives, les montagnes sont empourprés de soleil; et des visions d'histoire surgissent.

« Rien de moderne, pas de vapeur; de vraies galères où rament de petits sauvages, jaunes et sordides, et qui portent une petite armée d'hommes bronzés, brûlés, dont les vêtements et les figures ne datent plus : Homère ou Augustin Thierry? Les bateaux d'Argos ou les barques normandes remontant les grands fleuves français? Allons-nous brûler Troie, piller Saint-Martin de Tours? quinze ou vingt hommes de guerre par embarcation, les chevaux, les coolies, tout enfin; et chacune a son pavillon; les hommes presque nus, baignent leurs pieds meurtris par tant de marches, détendent leurs muscles rompus. Mais il n'y a pas de vrais malades, et ils ne demandent qu'à recommencer, parce qu'ils sont emballés par leur chef; et cette navigation est joyeuse, élégante, imprévue, guerrière. Le Colonel rappelle ses descentes de grands fleuves au Soudan, avec d'autres troupes, d'autres colonnes : et le souvenir du passé ne nuit pas au présent, comme l'atteste son ordre d'hier soir, que je vous envoie et qui a son prix, parce que Gallieni est le plus net, le plus sobre, le moins élogieux des hommes, et que les nombreux, qui ici l'ont suivi ailleurs, attestent que, pour qu'il ait dit cela, il faut qu'il l'ait pensé dix fois.

« Mais voici la nuit venue; le Colonel a donné l'ordre de stopper, j'ai fait le signal, les 60 galères convergent mollement et s'accrochent à la rive

panachée de bambous par de belles voltes qui laissent sur le fleuve des sillages luisants. Les feux s'allument, la soupe fume, les chants montent sous la vieille lune indulgente et propice.

« On repartira à minuit; tout s'endort dans les sampans, protégés par un demi-cercle d'avant-postes, et je m'installe délicieusement sur ma cantine, au centre de ce camp flottant, à ramasser pour vous les notes de mon agenda. »

Cette vie de pionnier de la civilisation, dans laquelle le beau, le grand, confinait à l'héroïsme exaltait peu à peu Lyautey; décidément il ne se résoudrait jamais à reprendre le harnais métropolitain! Qu'on en juge par ce billet du 13 mai : « En chaloupe à vapeur entre Sontay et Hanoï. Cette fois c'est bien fini, et j'ai déjà des nausées préventives d'État-Major, de bureaux, de férules, d'heures prescrites. Ah! non, je n'en suis pas, et je n'y crois pas, et vive la brousse!... »

Plus tard, le 5 juin, remerciant Henry Bérenger qui lui avait envoyé un livre paru au début de l'année, *l'Effort*, il analysait ainsi ses impressions : «... Je douterais aujourd'hui que ces trois mois de vie violente et empoignante n'aient pas été un rêve, si, à mon mur, devant mes yeux, un diable de drapeau rouge à grands caractères bleus, déchiré de balles, ne témoignait pas que j'ai vécu ces heures exquises, oui, exquises, mon très cher, parce que toutes pleines de la conscience de « l'Effort », du sien d'abord, de tous ceux aussi qui vous entourent et vous suivent. Chacun donne sans compter, et cette unanimité d'abnégation, cette volonté d'endurance créent une atmosphère légère et confiante qu'on respire, qu'on aspire avec des poumons dilatés, les poumons de dix-huit ans. »

Il ne voulait point, pour autant, perdre contact avec la France, ni avec le monde qui pense. Ses correspondants parisiens lui faisaient parvenir les ouvrages nouveaux; mais il en réclamait d'autres inlassablement; par exemple, dans une lettre du 12 juin, il demande des volumes de Vandal, de Lavis, de Gab. Germain, de Vigny, de Baudelaire, de Régner, et, comme il est artiste, des revues d'art; quelques mois plus tard il priera qu'on ne lui envoie pas de romans, « sauf ceux qui ont une valeur tout à fait littéraire ou sociale et ceux qui sortent de la routine », et il insistera pour qu'on le tienne au courant de la littérature sociologique.

Tout cela lui serait utile un jour, à mieux servir la France. « Écrivez-moi, disait-il à son ami P. Desjardins : il est essentiel que vous me teniez au courant du mouvement des esprits en France, parce qu'il me semble qu'au retour je pourrai vous aider avec plus d'autorité, de contentement de moi et de conscience de ma force que je ne l'avais fait jusqu'ici. »

LE CHEF D'ÉTAT-MAJOR INTÉRIMAIRE DU CORPS D'OCCUPATION.

Les mois qui suivirent (mai-décembre) eurent moins de relief, et nous pourrions les passer sous silence si, même au repos, la personnalité de Lyautey ne restait si intéressante.

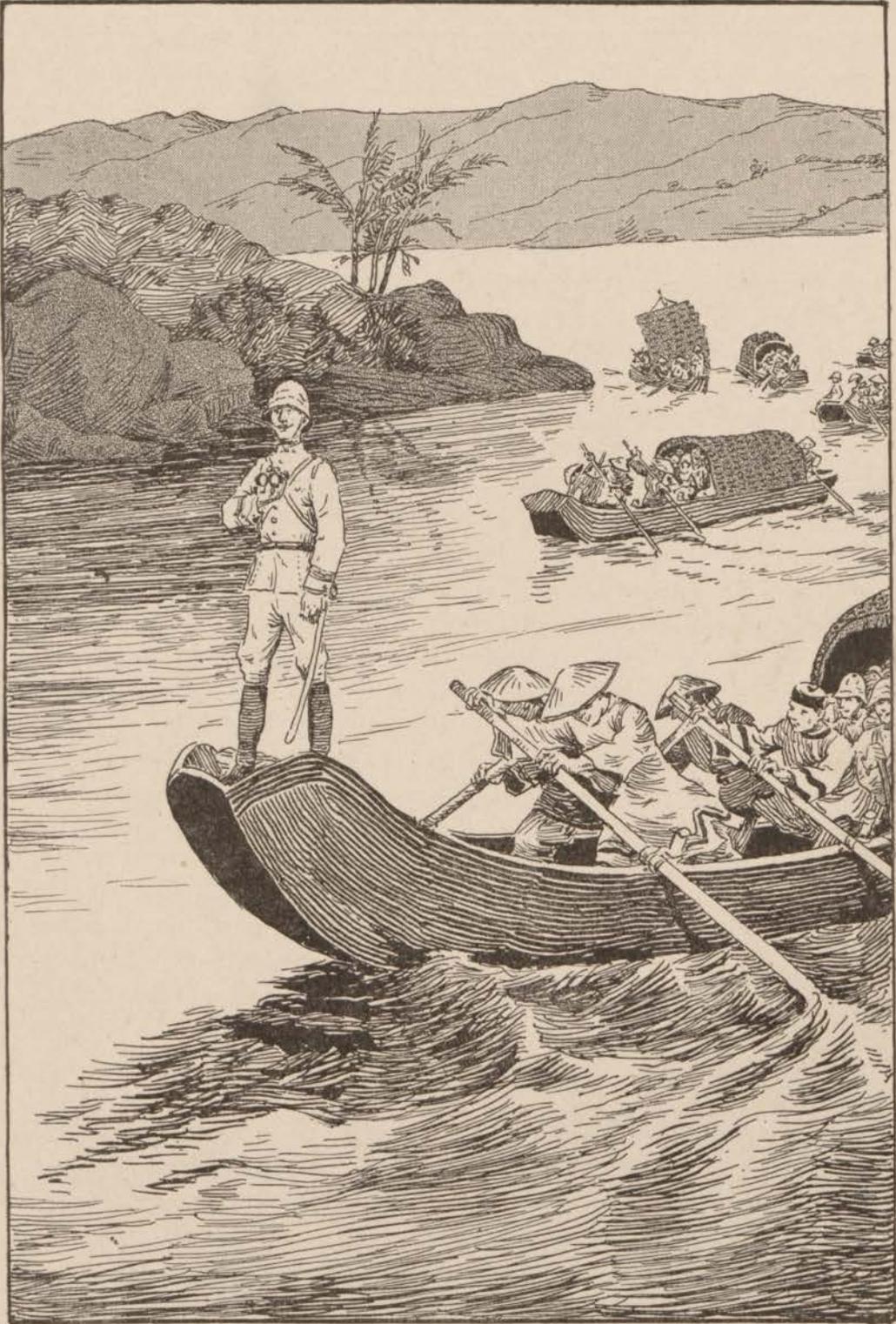
La fin de mai et les dix premiers jours de juin furent pris par la rédaction du rapport sur les opérations qui venaient de se terminer, travail considérable à cause des documents accumulés, travail délicat, si l'on voulait respecter tous les intérêts personnels et mettre en valeur les conclusions à tirer. Encore la besogne eût-elle été facile sans la présence du « cher Gallieni » qui, d'une part, talonnait son chef d'État-Major, mais, d'autre part, lui prenait tout son temps disponible en d'interminables causeries, « envolées dans l'avenir, débordantes de projets, d'enseignements, de souvenirs, heures exquises » auxquelles le repos des nuits était sacrifié.

Aussi, quand le dossier fut parti (10 juin) et après que Gallieni s'en fut retourné à Lang-Son, le Commandant se sentit envahi par une grande fatigue, fatigue physique qui s'explique sans peine, fatigue morale qui venait d'un violent retour offensif de toutes les administrations centrales et de toutes les bureaucraties : il se sentait de nouveau encerclé et emmuré par elles, et malgré la grande bienveillance du nouveau Gouverneur Général : « ...Que diable veux-tu qu'ils fassent de moi? puisque, en tant que sous-chef d'État-Major, mes attributions sont très nettement définies et délimitées par les règlements, comme celles du Général, des colonels, des résidents, des télégraphistes, des douaniers, des vidangeurs, de tout le monde enfin! Y a-t-il ou n'y a-t-il pas des règlements? Et leur prévoyance paternelle n'a-t-elle pas tracé et fixé les heures où l'on dort, où l'on marche, où l'on pense, comment on pense, comment on dort? »

Il résolut donc d'aller se reposer.

Cependant, le dimanche 16 juin était la solennité de la Fête-Dieu. Lyautey y assista et alla dîner le lendemain à la Mission.

De la procession à laquelle il assista, il a laissé une description curieuse : « La procession est publique. Le quartier de la cathédrale est exclusivement chrétien, et la rue qui y accède offrait autant de chapelles improvisées que de maisons. La traditionnelle décoration annamite subsiste : c'est la disposition de l'autel des ancêtres, une niche enfoncée où le crucifix a remplacé les Bouddhas d'or entre deux montants rouges, à caractères, où les versets de l'Écriture ont remplacé les dragons. Toute la théorie des enfants, des



Et les soixante sampans suivent... (page 70).

séminaristes, des catéchistes, des prêtres indigènes, précédant le dais; mais rien de moins esthétique que ces panathénées jaunes. Que sales! — Que laids! — Que puants! — Très touchants aussi, très orants.

« Selon la tradition des missions orientales, le plus de choses extérieures possible ont été conservées, et les acolytes en surplis soufflent dans les mêmes instruments bizarres, frappent les mêmes gongs que les bonzes aux fêtes bouddhiques. Dans la cathédrale, entre deux versets du *Tantum ergo*, ce charivari de la « rue du Caire » étonne beaucoup; et puis après, pourquoi pas?... Des clercs, derrière le dais, éventent l'évêque avec des éventails de plume. Quand sort le Saint-Sacrement, tout ce peuple commence à psalmodier et ne cesse plus; et de loin c'est un étrange bourdonnement, le concert oppressant des forêts tropicales qui m'obsédait, voici six semaines, chaque matin. Et, derrière le dais, la foule se presse, se bouscule, s'étouffe, aspirant au plus près, et il faut des coups de poing de soldats pour empêcher des accidents. »

Ces démonstrations religieuses invitaient le Commandant à réfléchir sur le problème du christianisme au Tonkin : la chrétienté tonkinoise avait devancé de très loin l'occupation française, puisqu'elle remontait au moins au xvii^e siècle, c'est-à-dire aux prédications d'un jésuite admirable, le P. Alexandre de Rhodes, et des premiers missionnaires des Missions Étrangères; naturellement les chrétiens devaient être favorables à l'occupation française de laquelle ils ne pouvaient attendre que liberté et sûreté, sinon protection; or « nous avons tout fait pour les décourager »; « nous avons été les complices inconscients des pires persécutions », tandis qu'ils « pouvaient devenir, contre les Chinois et le mandarin, le noyau d'un grand parti populaire dévoué à notre domination, parti qui n'existe et n'existera pas ».

Un peu plus tard, dans cette même année 1895, le Commandant aura de nombreux entretiens avec M^{gr} Gendreau, vicaire apostolique d'Hanoï, pour l'introduction de Trappistes au Tonkin : il en souhaite deux monastères, l'un dans la région du Sud, à la frontière de l'Annam, l'autre vers le Nord, au voisinage de la Chine; l'évêque désire ces religieux afin de faire concourir leur prière à l'évangélisation du pays; l'officier pense davantage aux intérêts de la colonie : ces moines seront des initiateurs agricoles, comme ils le furent en Algérie, et réussiront peut-être à y introduire des cultures de rapport, café, indigo, vigne, cannelle, ramie, etc. Lyautey demande à ses correspondants de France de l'aider à trouver des trappistes qui consentent à essayer jusqu'au Tonkin.

Le 22 juin, quittant Hanoï, Lyautey allait prendre quelques jours de

repos dans un sanatorium organisé pour les officiers à Quang-Yen, « en face des dentelures roses de la baie d'Along ».

Pour Lyautey, se reposer, c'était d'abord admirer le paysage et, pour cela, prendre un canot à vapeur permettant de circuler en tous sens dans cette étrange baie aux mille rochers. « En baie d'Along. Quatre heures de rêve, de laisser-vivre, du laisser-vivre le plus doux, le plus rare parmi cette prestigieuse fantaisie de la nature, ce Carnac de mer, ces pierres-levées surgies de l'Océan...

« Venise des rochers! Au lieu de palais, les hautes parois muettes déchirées, dentelées; des arches, des obélisques, des pylônes, aussi nettement taillés que des œuvres d'hommes et zébrés comme des cathédrales toscanes, par les grandes rayures des stries géologiques. Je fais stopper, je fais virer, je me promène en maître dans l'immense décor endormi, où, malgré la chaleur écrasante, la brise de mer donne à tous les carrefours de grands coups d'éventail.

« J'y ai passé toute la matinée, et, après le déjeuner à Honghaï, j'ai gardé mon bateau sous pression pour y retourner au soleil couchant. La ville de pierre flamboyait; au bout des larges rues ouvertes sur la haute mer, il y avait des incendies, et de grandes déchirures de granit rouge jetaient presque autant de feux que les divins rochers de l'Attique. Pour la première fois, j'ai en ce pays la joie de la grande lumière. Dans l'épaisse humidité, elle est toujours diffuse, troublée, noyée, sans un nuage sous le soleil qui brûle; les tons restent gris, neutres, ternes.

« Oh! la Méditerranée, le Sahara, le Caire, les jeux magiques de l'or et du bleu, la plus merveilleuse combinaison de tons que je sache, la joie des yeux, je m'en suis enivré ce soir, où, pour une heure, la brise, dissipant les vapeurs et découvrant le soleil, en avait inondé cette côte chinoise, pareille aux fiords de Norvège et d'Écosse¹. »

Se reposer pour Lyautey, c'était encore étudier et juger les conditions économiques et politiques de notre installation au Tonkin; c'était lire livres et revues de France; c'était même (ceci est un trait caractéristique de Lyautey) se retrouver soi-même.

Or, si aimables, si gais que fussent les officiers du Sanatorium, Lyautey ne se sentait pas pleinement à l'aise parmi des compagnons qui n'avaient pas ses habitudes et qui n'avaient pas « un regard pour le coucher du soleil ».

« Dans leurs postes, en colonne, ils sont rien moins qu'admirables, et

1. *L'Illustration* du 27 février 1937 a publié un joli croquis de la Baie d'Along par Lyautey.

puis, là, la misère et les privations communes sont un vrai lien, et, pour ce qui me concerne, une vraie jouissance, la jouissance philosophique, presque religieuse, des rachats et des abstinences. Mais, pour moi, le vrai repos, la détente, le régime que je suis venu chercher après ce surmenage, — et voilà ce que les médecins n'entendront jamais, — consistent bien moins dans la qualité des biftecks, de l'air respiré ou de l'exercice mesuré, que dans la reprise des raffinements familiers. »

Quittant donc Quay-Yen, Lyautey alla s'installer non loin de là à Doson (29 juin). On allait le taxer d'enfantillage et de snobisme? Eh bien! soit. « Mais ce qui me charme depuis hier, c'est d'être libre dans un hôtel bien tenu, avec tout mon bibelotage de toilette soigné, largement étalé, et d'avoir rejeté les galons et les vestes blanches d'uniforme pour reprendre les complets de bateau et de tennis, aisés et corrects. Et d'être tout seul, sans subir aucune médiocrité. Mon appartement, pavillon isolé, et sa large véranda sont de plain-pied avec la plage à 30 mètres de la mer, la vraie mer cette fois, sans une côte à l'horizon; l'eau et la lumière célèbrent sans aucun obstacle leurs jeux éternels et magiques. C'est la grande harmonie des choses. Et depuis trois jours, exquisement, je n'ai rompu ma contemplation que pour lire un à un les petits chefs-d'œuvre de Barrès (*Le Sang, la Volupté et la Mort*), le beau Vogüé sur le Cardinal d'Ossat, suggestif à chaque ligne des angoisses présentes, — et quelques Vigny. — Et ces choses élégantes et tristes me donnent, avec cette plage solitaire et lumineuse, une sensation d'accord parfait : voilà le repos. »

Lyautey fut de retour à Hanoï le 7 juillet.

Il était officiellement sous-chef d'État-Major du Corps d'occupation. Mais, le chef d'État-Major étant retourné en France pour six mois, Lyautey assumait ses fonctions par intérim.

Ces fonctions auraient pu être exclusivement « bureaucratiques » : contact avec les Commandants de territoires, rapports au Général commandant en chef et même au Gouverneur Général et au Ministre des Colonies.

Si elles se fussent bornées à cela, comme le Commandant les eût trouvées insipides!

Mais il chercha à les vivifier par l'action utile.

D'abord, il eut vite fait de conquérir l'estime de son chef immédiat, le général Duchemin. Quant à M. Rousseau, le gouverneur, il obtint sa confiance la plus complète et la plus affectueuse et il s'en servit pour faire tomber ses préventions à l'égard de Gallieni et faire prévaloir près de lui les idées du Colonel.

L'une de ces idées, c'était que l'on devait, que l'on pouvait, en finir avec la piraterie.

Lyautey commença, sans en parler à qui que ce fût, par étudier l'affaire et la mettre sur pied; il y passa des nuits passionnantes dans son bureau, voisin du Fleuve Rouge; de temps en temps, pour se détendre et s'exciter, comme il le dit, il allait arpenter la rive, sous les étoiles.

Le 10 septembre, quand ses études furent au point, il alla les soumettre à son chef. Celui-ci, général Duchemin, était un homme judicieux, mais ennemi du risque : « Ne nous embarquons pas dans cette affaire... », dit-il. Le Commandant obtint seulement la permission de lui lire son texte; or, tandis qu'il faisait cette lecture, en l'accompagnant de démonstrations sur la carte et de commentaires ardents, il pouvait suivre sur les traits du Général l'évolution de sa pensée intime; à la fin, Duchemin prit le rapport : « Il faut que ça se fasse, et nous le ferons. Donnez-moi ça, je le porte de ce pas au gouverneur et je vais essayer d'enlever sa décision. »

Le soir même, M. Rousseau acceptait le projet.

Qu'y trouvait-il donc?

1^o Un plan de campagne pour l'hiver suivant : occuper une zone centrale actuellement au pouvoir de Baky et de Luong-Van-Son; prévoir l'occupation prochaine des territoires de A-Coc-Tuong; protéger contre les infiltrations possibles des pirates plusieurs zones en voie d'organisation.

2^o Une prévision d'effectifs : création de huit compagnies nouvelles de tirailleurs; en attendant, passer plusieurs régions des territoires militaires au contrôle civil et en retirer les troupes disponibles, soit six compagnies et demie.

3^o Une proposition des ouvrages militaires à établir.

4^o Un nom, celui de Gallieni, pour le commandement en chef de l'opération.

A peine ce projet était-il accepté du Gouverneur, qu'une explosion subite de la piraterie venait montrer combien il était urgent d'en finir avec elle.

En frontière du territoire civil et du 2^e territoire militaire, se trouvait une région boisée et accidentée nommée le Yen-Thé, qui était administrée par un chef d'un loyalisme très douteux, le Dé-Tham. Cet homme, profitant du désaccord permanent entre nos administrations civile et militaire, s'était déjà permis mainte razzia sur les alentours de son domaine. Puis le 15 septembre, ses gens, pénétrant en plein Delta, assaillaient les abords de Phu-Lang-Tuong, brûlaient villages et récoltes, massacraient les habitants, menaçaient le chemin de fer.

Il fallut que Lyautey ajoutât une *Note complémentaire* à son plan de cam-

pagne, de façon à y comprendre le Yen-Thé. Il fallut aussi que Gallieni acceptât de réparer les faiblesses et les sottises de l'administration civile à l'égard du Dé-Tham, par une démonstration armée.

En même temps, pour ces opérations et celles qui suivraient, Lyautey demandait que le ministre voulût bien armer ses soldats; les *Tirailleurs indigènes* n'étaient-ils pas munis encore de fusils Gras, tandis que les pirates avaient le Winchester à magasin? et n'avait-on pas vu, tout récemment, un groupe de nos héroïques petits soldats, écrasés jusqu'au dernier, par un tir à répétition, lors de l'assaut d'un repaire de bandits, alors qu'ils avaient eu à peine le temps de tirer un seul coup de leurs vieux *flingots*? Des obus à la mélinite s'imposaient aussi; ils épargneraient bien des vies, en face d'adversaires très experts dans l'art de se retrancher.

Gallieni, quoique sur le point de regagner la France, accepta de régler l'affaire de Yen-Thé et s'y prépara avec sa maîtrise coutumière. Il avait même fait la grande joie à Lyautey de lui proposer le commandement d'un de ses groupes d'attaque avec 300 fusils et 6 canons, mais le général Duchemin ne voulut lâcher son chef d'État-Major que pour l'assaut final, 29 novembre au 3 décembre.

Lyautey n'a point laissé le récit de ces quatre journées. Il écrit simplement : « Si bref que cela ait été, ce que fut pour moi ce bain de brousse, de bivouac et de plein air, aux côtés de ce chef auquel me lient une foi croissante et une confiance de plus en plus étroite, vous le devinez! »

Quant à l'opération, elle se terminait par un franc succès en ce qui concerne la région contaminée, par un demi-échec relativement à la personne de Dé-Tham. Celui-ci, en effet, grâce aux retards apportés par l'administration civile, et même « aux interventions latérales et occultes », nous avait glissé entre les doigts; il est vrai qu'il en était réduit à errer en fugitif dans le Nord, et qu'il avait cessé d'être un péril. Le Yen-Thé était désormais un canton nettoyé, occupé et organisé; les abords du chemin de fer, les alentours du Delta étaient en sécurité.

C'est sur le terrain conquis que Lyautey fit ses adieux à son cher Colonel, qui l'avait associé à une œuvre passionnante et lui avait rendu, comme il le dit lui-même, « une raison de vivre ». De ce départ, il éprouvait un déchirement intime et profond, et même il s'était demandé s'il ne suivrait pas son chef en France.

Mais, il s'était répondu à lui-même qu'il resterait. Il le devait à M. Rousseau, à qui il l'avait promis. Il se le devait à lui-même, car, d'une part, il avait trop souvent blâmé ceux qui venaient au Tonkin dans le seul but d'y chercher « du galon », pour s'en aller au moment où il

était inscrit pour la croix de la Légion d'honneur et proposé pour le grade de lieutenant-colonel; d'autre part, il ne se résignait plus à rentrer dans la « roue d'écureuil » de l'armée métropolitaine.

D'ailleurs, Gallieni s'engageait à le rappeler près de lui, soit au Tonkin, s'il y revenait, soit ailleurs.

CAMPAGNE DANS LE HAUT-TONKIN (JANVIER-MARS 1896).

Gallieni, fatigué, n'avait pas accepté de diriger la série d'opérations militaires qui, selon le plan tracé par Lyautey, devait mettre fin à la piraterie au Tonkin; son ami et ancien compagnon d'armes au Soudan, le colonel Vallière, commandant du 3^e territoire, fut chargé de la mener à sa place; et Lyautey obtint de lui être adjoint dès que le chef d'État-Major serait de retour à Hanoï.

De fait, celui-ci revint le 3 janvier 1896; le 5, Lyautey reçut son affectation pour les troupes en campagne en même temps que sa nomination officielle de chevalier de la Légion d'honneur; le 7, il s'embarquait sur la chaloupe le *Chobo*, à destination de Viet-Tri, avec le lieutenant Galland comme officier de renseignements, ses chevaux, ses boys et vingt coolies. De Viet-Tri il rejoindrait le plus rapidement possible le colonel Vallière déjà en marche vers la région de Ha-Giang.

Ces opérations remplirent les mois de janvier, février et mars 1896, et furent fertiles en événements les uns simplement pittoresques, les autres sérieux, quelques-uns tragiques comme la guerre. Les raconter tous ici serait trop long; nous nous bornerons aux plus importants.

Nous avons dit plus haut, brièvement, quel était le plan établi pour la campagne commençante : supprimer la piraterie, jusqu'alors refoulée de l'ensemble du Tonkin sur la partie nord du 3^e territoire militaire, au delà de l'angle formé par la Rivière Claire et le Song-Gam. Pour cette opération, deux colonnes étaient constituées, qui formeraient comme les deux branches d'une pince : à droite, le colonel Vallière, partant de Bac-Kem; à gauche, le lieutenant-colonel Audéoud, partant de Cho-Ra sur le Song-Gam.

Deux heures en amont de Viet-Tri, il fallut passer du *Chobo* dans une chaloupe plus petite, le *Ha-Giang*. Le 9 janvier, Lyautey débarquait à Tuyen-Quam et la guerre commençait immédiatement pour lui, avec ses risques et ses imprévus : une troupe de 1.200 pirates, échappant à Vallière, s'est disloquée en divers tronçons, qui loin de remonter vers le Nord, descendent au Sud, brûlant tout sur leur passage; une de ces bandes,

forte de 400 fusils, longe précisément la Rivière Claire : il faut à tout prix lui barrer la route avant de poursuivre son chemin; Lyautey appelle donc des renforts de l'arrière, ferme la Rivière Claire par un poste à Bac-Muc et le Song-Gam par un autre à Chiem-Hoa.

Le 10, après deux heures de sommeil, il reprend sa route vers Vallière, qu'il espère rejoindre en remontant le Song-Gam; cette fois, il est en sampan; quatre autres bateaux portent les chevaux, les bagages, les boys, les coolies et dix hommes d'escorte. Exquise journée de causerie, de repos et de détente; sensations d'explorateur sur cette rivière sauvage et déserte où l'on vogue douze heures durant entre deux murailles de verdure vierge et où toute la vie humaine est concentrée dans ce petit sampan, dortoir, cuisine, salle à manger, bureau. En payant les rameurs et avec une double équipe (car le torrent est très dur à remonter), on atteint, le soir, la mi-chemin de Chiem-Hoa, et l'on bivouaque sur la rive la plus sûre, avec une sentinelle contre les pirates et un grand feu contre le tigre.

Le 11, on démarre dès l'aube et l'on arrive à 7 heures du soir à Pho-Trinh; laissant là ses bateaux, Lyautey part avec six hommes, arrive à 9 heures à Chiem-Hoa et ne se couche qu'à 2 heures du matin, après s'être mis au courant de la situation militaire du secteur.

Le 12, il apprend par pigeon qu'il ne pourra pas, par le Song-Gam, rejoindre le Colonel Vallière, celui-ci ayant avancé de trois jours son entrée en ligne et sa jonction avec Audéoud. Donc, demi-tour : Lyautey retrouve sa flottille à Pho-Trinh et redescend le Song-Gam jusqu'à son confluent avec la Rivière Claire. Cette descente est délicieuse, car le courant soulève la barque comme un fétu et le passage des rapides apporte un appoint de saine émotion : tout le monde se met aux gaffes, un gros bouillonnement, cinq minutes à se demander si l'on chavire, deux ou trois chocs contre les rochers, et l'on se trouve de l'autre côté avec une forte poussée de vitesse...

Il faut maintenant remonter la Rivière Claire : or, quand, le 13, à 9 heures du soir, Lyautey arrive à Bac-Muc, il apprend de graves événements : le commandant B., avec 90 fusils, a attaqué les 400 pirates dont il a été question plus haut; ceux-ci, invisibles au sommet d'un col rocheux et boisé, lui ont couché par terre en un clin d'œil, 22 officiers et soldats, le commandant lui-même, frappé d'insolation, est ramené sans connaissance; il faut installer les blessés, il faut demander des renforts, il faut préparer la défense puis la riposte; toute la nuit se passe ainsi. Un ordre télégraphique du Général en chef investit Lyautey du commandement provisoire du 4^e territoire : près de deux semaines de travail ininterrompu de jour et de nuit, ordres, mise en route des convois de vivres et de munitions, acheminement des



Le Commandant aura de nombreux entretiens avec M^r Gendreau (page 74).

colonnes qui surveilleront et refouleront les pirates, tout cela, d'ailleurs, au milieu d'un chassé-croisé de fausses informations, de paniques de colons; le 23 janvier, bonnes nouvelles : les bandits, pris de peur devant la concentration triangulaire des colonnes, évacuent leurs inexpugnables positions.

Le 28 seulement, le Commandant peut repartir vers le Nord, avec l'intention de rejoindre enfin Vallière; ce même jour, d'ailleurs, il apprend sur celui-ci une chose qui l'enchanté et qui le désole à la fois : le colonel a remporté une vraie victoire à Tong-Baxa, à un jour au Nord-Est d'Ha-Giang; 3.000 hommes engagés avec 6 pièces d'artillerie; il a enlevé un repaire formidable dans des montagnes de 1.500 mètres, défendu vigoureusement pendant trois jours par Lang-Van-Son et d'autres chefs chinois dépendant d'A-Coc-Tuong, et, du coup, débarrassé de l'influence chinoise la tenaille Bao-Lac, Ha-Giang, notre objectif. De ce beau fait d'armes, Lyautey se réjouit. Mais ce qui le désole c'est de n'y avoir pas été et il y eût été sans la défaite du commandant B.!

Donc, il se remet en route le 28 vers Ha-Giang; cette fois, il a laissé la voie d'eau qui lui demanderait un mois; par la brousse et grâce à des marches forcées, il mettra huit jours seulement pour arriver au but. Il emmène avec lui 150 coolies chinois et 12 fusils d'escorte.

Les incidents du chemin sont nombreux : le 31, menace d'une bande de 150 pirates; le 1^{er} février, on évite de justesse une autre bande de 100 à 150 fusils, et l'on voit fumer les ruines d'un village qu'elle vient de piller et d'incendier; le 3 février, on passe à travers le massif du Nui-Ken, à une heure d'un repaire occupé par 250 hommes armés du Winchester. Enfin, le 4, à 11 heures du soir, le Commandant arrive à Ha-Giang où il trouve le colonel Vallière et ses troupes tout animées encore de « l'excitation de l'assaut ».

Là, une grande joie l'attend : le colonel décide de le faire participer à l'attaque du Nui-Ken, car les pirates de Lé-Chi-Tuan, solidement retranchés dans cet épais massif montagneux, menacent nos communications de Ha-Giang, au Nord, avec Bac-Quang, au Sud. L'opération est confiée au commandant Briquelot, à la tête de 350 hommes; mais, comme il est à bout de forces, Lyautey le suppléera au besoin, en lui servant « de jambes et de souffle ».

Briquelot décide d'attaquer le massif par le Nord (capitaine Certeau) et par le Sud (capitaines Combettes, Pierson, Dambiermont), pendant que le lieutenant Renou garde le col de Vat à l'Ouest. Lyautey accompagne les troupes du Sud.

Le 9, à 6 heures du matin, il part avec elles de Tu-My et traverse Lang-

Vat. Vers 10 heures, on commence à apercevoir la fumée du repaire sortant d'une gorge étranglée et noire. Reconnaissance rapide, casse-croûte; les troupes prennent leur dispositif de combat : le groupe Pierson gagne, à gauche, un mamelon d'où l'on doit commander l'entrée de la gorge; le groupe Combettes tâchera, à droite, de s'élever à travers les rochers; le groupe Dambiermont restera en réserve.

A 11 heures, le canon ouvre le feu sur l'invisible foyer d'où monte, au-dessus des arbres, la fumée bleue et calme : rien ne bouge. En une heure et demie, Pierson a atteint son mamelon : rien ne bouge. Lyautey prend le groupe Dambiermont pour risquer l'attaque du front, une épaisse muraille d'arbres et de brousse qu'il fait préalablement fouiller de feux de salves : mais la fusillade jaillit de partout et interdit toute progression de face.

Le Commandant se dirige alors, avec les hommes de Dambiermont, sur le mamelon occupé par Pierson; il y débouche sous une pluie de balles : il a en face de lui, et au même niveau, une autre croupe qui masque le repaire et où sont postés des tireurs de position. Puisque un assaut brusqué est impossible, on amène la pièce sur le mamelon et on commence la canonnade; de son côté, l'infanterie, coupe-coupe en main, exécute sur les deux flancs de lents cheminements. Les heures passent, la nuit vient, les pirates envoient un bonsoir de hurlements, de sonneries de trompe et de coups de feu; nous bivouaquons.

Le 10, avant le jour, deux reconnaissances tentent l'escalade des crêtes de droite et de gauche; la première seule atteint son objectif et ouvre le feu de haut en bas. Ce tir est toujours efficace contre les pirates : ils se dérobent en silence à travers les rocs et la brousse et nous trouvons, vers 11 heures, le repaire vide; le bouleversement du terrain et des traces de sang prouvent d'ailleurs que tous les obus ont porté.

Il faut poursuivre les fuyards : deux reconnaissances sont lancées, Combettes à droite, Pierson à gauche.

« Tout à coup, à 2 heures, la fusillade éclate dans la montagne. D'après sa direction, c'est ou de Certeau qui, venu du Nord, se heurte aux pirates en retraite, ou Pierson; or la reconnaissance de celui-ci n'a que 30 fusils. Angoisse! Et voilà que ça chauffe de plus en plus. Le temps de prendre mon revolver, de cueillir 60 fusils restés en réserve au repaire, et me voici sur la piste de Pierson.

« Quelle piste! à peine dans la gorge, nous nous trouvons dans ce que je n'avais jamais vu : un inextricable chaos de rochers en arêtes, en aiguilles, déchiquetés, spongieux, qu'on escalade de 100 mètres, les mains en sang, le vide sous soi, pour redescendre dans des gouffres verticaux et remonter

plus haut; et la fusillade redoublée nous donne des jarrets : on a l'angoissante sensation des cartouches qui s'épuisent! mais que peu de chemin! Nous nous attendons à chaque instant à recevoir sur le nez notre pauvre reconnaissance, ramenée et démolie. Du haut d'une arête, on nous hèle : c'est Pierson. « Ce n'est donc pas vous qui êtes engagé? Qui est-ce alors? — Je n'en sais rien et j'y vais, mais ça ne va pas vite. » Est-ce Combettes? Est-ce Certeau? Et toujours le feu redouble, avec son effrayante consommation de cartouches, et toujours de nouvelles arêtes rocheuses; nous n'y serons jamais. Enfin, à 5 heures et demie, à la nuit, nous voici tous hissés sur une aiguille comme celle d'Etretat, noyée dans une mer d'arbres et à moins de 200 mètres du combat, mais séparés encore par un gouffre où il n'est plus possible de se risquer dans l'obscurité.

« Tu n'as pas idée de l'effet : ce feu continu renvoyé par les rochers, les hurlements des Chinois, cris de guerre et de mort, le son ininterrompu de leurs fameuses trompes qu'il faut avoir entendues pour en sentir le frisson, et l'angoisse de l'incertitude. Et si près, à travers l'inextricable rideau d'arbres et de rocs, on ne voit rien. Juché sur mon aiguille, je fais sonner le refrain de la compagnie de Légion qui est avec moi; on répond : c'est Combettes. A la voix, nous causons maintenant sans nous voir; il nous dit qu'il est à flanc de coteau, que seul il lutte depuis plus de trois heures et que nous sommes, nous, en plein dans le flanc droit des Chinois. Ça suffit : feu de salve à gauche, cette fois c'est sur nous qu'on répond, au jugé, puisqu'on ne se voit pas; aussi les balles s'aplatissent-elles sur le roc, éraflant les arbres sans toucher personne, et c'est de la veine, car, en face, Combettes a 4 morts et 6 blessés. Mais déjà notre seul appui a dégagé son front, la nuit tombe, le tir cesse.

« Nuit qui ne s'oubliera pas. Imagine 100 hommes en grappe aux flancs d'un pain de sucre déchiré comme un fromage de gruyère. Pas moyen de faire un mouvement sans risquer de se rompre le cou : pas une surface plane de 1 mètre carré. Tout ce qu'on peut faire pour la nuit, c'est de se caler par les genoux et les reins dans une anfractuosité, de façon à s'assoupir sans tomber; défense formelle d'allumer du feu ni même de fumer une pipe : inutile de donner des points de repère aux fusils d'en face. Sur notre flanc qui les regarde, les fusils sont prêts à épauler. Nous sommes en simple toile, tels que nous sommes accourus à 2 heures, sans une couverture ni une croûte de pain, rien à se mettre sous la dent, pas même, pas surtout une goutte d'eau; j'offre en vain jusqu'à 15 piastres à un tirailleur pour qu'il se risque à aller en bas du roc en chercher quelques bidons à l'arroyo; il essaie : impossible sans se casser le cou. Au sommet, les quatre officiers;

nous nous glissons dans une cavité où nous nous rencoignons debout : elle nous abrite des courants d'air, mais est à ciel ouvert; et voici qu'à 11 heures la pluie s'en mêle : complet. Et tout bas, pour que les hommes n'entendent pas, nous envisageons le lendemain, qui n'est pas gai; si Combettes a une ligne de retraite comme la nôtre, avec ses morts et ses blessés, il est immobilisé. Battre en retraite pour rallier le camp, c'est dans ces rochers la mort sans phrases, la certitude d'être tués comme des lapins. Donc rester et reprendre de notre balcon le combat; or, pas de vivres; ça va bien 24 heures, mais après? Et puis, cette impossibilité de se voir, de combiner un mouvement. En résumé, beaucoup de possibilités pour que ça tourne très mal et qu'on laisse ici quelques os.

« Eh bien! sans forfanterie, on conclut à la rigolade, à la bonne humeur, et, sur quelques plaisanteries hilares, nous finissons par nous assoupir sur nos épaules réciproques, percés jusqu'à la peau. Un coup de fusil, une allumette; 9 heures! Diable! encore 9 heures et demie de nuit. Un coup de fusil : minuit! Enfin l'aube. Et immédiatement un partisan se laisse couler, met trois quarts d'heure à atteindre Combettes et nous revient au bout d'une heure et demie. Et c'est tout le poids enlevé. Il a bien 4 morts et 6 blessés, mais une communication très accessible avec l'arrière. Tout cela a pu être évacué. Le combat a été excellent, les Chinois surpris ont vainement essayé dix retours offensifs, bien qu'on n'ait pu non plus les déloger de leurs rochers. Néanmoins, à 5 heures, cela devenait critique, quand notre arrivée de flanc et nos feux de salve ont arrêté leur effort. On a passé la nuit à 50 mètres les uns des autres, on nous attend pour forcer la passe. *All right!*

« Laissant un fort poste sur mon aiguille, je dévale avec 80 fusils et je rejoins le camarade; il y en a pour près d'une heure. On entend encore les voix chinoises, quelques coups de corne; quelle douce minute que celle où les mains se serrent! En avant! avec toutes les précautions classiques. Zut! flairant le mouvement, ils ont lâché pied, mais quelle salade! 14 cadavres : c'est la première fois depuis longtemps qu'ils lâchent des morts; les traînés : de sang dans la brousse foulée disent ceux qu'ils ont emportés. Sous les abris éventrés, un abandon de riz, de chapeaux, d'ustensiles, de guenilles, et aussi des cartouches, Winchester pour la plupart! Bref, une belle affaire! Allons, la nuit est payée. Vite des reconnaissances sur les pistes, un mot à Briquelot qui écume là-bas au bivouac, immobilisé par ses jambes qui ne le portent plus, et nous fait passer du riz et du biscuit. Midi, il est temps, voici 30 heures qu'on n'a rien mangé. Et re-en avant pour battre la montagne. Un coup de clairon, c'est le groupe Certeau qui rapplique des crêtes.

Toute la journée d'hier, il a entendu le combat à moins d'un kilomètre et, empêtré dans un dédale de roches et de brousse, n'a pu intervenir.

« Enfin, voici le soir, j'ai rejoint le bivouac. Briquelot interroge un prisonnier; chaque groupe couche sur les positions conquises; demain on battra le massif en éventail. Ce seront de nouveaux combats s'ils se sont cramponnés, rien s'ils ont rallié la Chine par l'ouest d'Ha-Giang. »

Les groupes de poursuite retrouvent les traces des pirates; ceux-ci se sont dérobés en passant la frontière. Pendant les journées du 13 et du 14, par le froid et la pluie, nous battons le Nui-Ken. Lyautey détermine l'emplacement du poste de Malen qui consacra la conquête du massif, protégera la route de Ha-Giang à Bac-Quang, permettra le repeuplement et la culture. Puis il revient à Ha-Giang, près de Vallière.

Aussitôt les deux officiers se mettent à l'organisation du nouveau territoire, car cela seul peut justifier la guerre, pensent-ils, comme le pensait Gallieni : donc, ils délimitent les secteurs, distribuent les troupes, font les devis des postes, créent les magasins, réquisitionnent outils et matériaux, étudient les circonscriptions indigènes, entrent en contact avec les autorités locales.

Le 23 février, Lyautey quitta Ha-Giang avec la mission d'organiser le Haut Song-Gam, c'est-à-dire d'y installer les soldats, d'y fixer les postes, de créer administrativement les nouveaux secteurs de Bac-Mé et de Bao-Lac, enfin de fortifier la frontière de Chine en face Bao-Lac et de tâcher d'y renouer des relations normales avec les Mandarins; pour satisfaire à sa tâche, il devait rejoindre le colonel Audéoud occupé à « nettoyer » le massif de Lung-Men et prendre la direction des affaires après lui : « C'est suprêmement intéressant, concluait le Commandant, et ce sera complet si j'arrive à temps pour tirer quelques coups de fusil avec Audéoud.... ».

Tout de suite, il est enchanté, et d'abord de sa troupe, 6 officiers, 60 légionnaires et 100 tirailleurs : « joie de la route reprise, une circulation de sympathie dans la petite colonne. Les 6 officiers et moi ne faisons qu'un, nous le sentons sans nous le dire, les hommes y participent, et tout cela se lit sans paroles, dans les yeux des sous-officiers et de la troupe. La route... n'est pas trop dure, le temps est clair, les cœurs chantent le plein air, la confiance et la liberté; oh! les marches avec une bonne troupe entraînée et confiante! »

Il est à Na-Sa le 23 février, à Thuong-Lam le 24, à Bac-Mé le 26; chemin faisant, il s'oriente, dessine, interroge les paysans, mande les chefs de canton réfugiés dans la montagne à cause des pirates et leur affirme qu'ils peuvent se remettre à cultiver leurs champs et leurs rizières, car nous ne nous en irons plus...; à ses officiers il impose aussi leur besogne : « c'est un

atelier de statistique, de topographie et d'interviews ». A Lang-Ca-Phu il détermine l'emplacement d'un nouveau poste, y installe un lieutenant, et le met immédiatement à l'œuvre; aussi, quand il reprend sa marche, deux heures plus tard, les tirailleurs débroussaillent le mamelon, le chef de canton avec quelques paysans fait des plans de « canha¹ » : « et voilà une ville fondée ».

Le paysage est grandiose; ce sont les dernières assises du grand plateau du Yunnan, gigantesques marches d'escalier... Le Song-Gam les traverse par d'étroites et profondes cassures; les gorges de Vinh ont 30 mètres de large, 500 mètres de haut, le chemin vertigineux est entaillé dans le roc et le fleuve bouillonne de rapide en rapide « avec un grand bruit, décuplé par les parois sonores ».

A 6 heures du soir, quand la troupe s'installe pour la nuit, le spectacle est féerique : « le soleil plonge dans l'axe de la gorge, enflammant le fleuve, qui coule rouge; les rochers enveloppent de leur grande ombre notre petit bivouac, les feux s'allument, les sentinelles se postent pour la nuit aux accès du défilé, et une très grande paix, un très grand repos descendent sur la fatigue de la journée ».

La nuit, d'ailleurs, n'apporte pas toujours ce « grand repos » au Commandant; le voici par exemple, le 27, à Bao-Lac : comme il a de longues instructions à donner au lieutenant de ce poste, il veille avec lui jusqu'à trois heures du matin, puis se jette pour deux heures sur son lit de camp.

Le 28, il est au pied du Lung-Men, mais trop tard : « ce diable d'Audéoud » l'a enlevé le 26 « tout d'un trait, avec sa furia, sa maëstria légendaires ». Le 29, Lyautey rejoignait le colonel et se mêlait à sa troupe exhalant « le succès, l'orgueil de la difficulté vaincue »; or, le soir même, pour la première fois depuis longtemps, le courrier de France lui parvenait, et, dans ce courrier, avec des lettres, un numéro de la *Revue des Deux Mondes* tout irradié par les vers de Henri de Régnier : appelant donc un lieutenant d'artillerie qui s'était spécialement distingué à l'attaque de Lung-Men, il lui lut, à la lumière du feu de bivouac qui éclairait la paroi du grand rocher conquis, la *Porte des Guerriers* :

*Porte haute! ne crains pas l'ombre; laisse ouvert
Ton battant d'airain dur et ton battant de fer:
Car, sous ta voûte sombre où résonnaient leurs pas,
Des hommes ont passé qui ne reculent pas,
Et la victoire prompte et haletante encor
Marchait au milieu d'eux...*

1. Prononcer *cagna* (maison).

Pour les jours qui suivent, la rencontre avec le mandarin Hoang-Van-Cao est certainement la plus pittoresque, peut-être même la plus importante, puisqu'elle doit mettre d'accord les autorités françaises et chinoises sur la guerre aux pirates.

Cette rencontre a été réglée à l'avance, sur l'instance de Lyautey, entre le général Duchemin et le maréchal Sou; et le Commandant, s'étant rap-



proché de la frontière le 7 mars, y reçoit un messenger de Hoang-Van-Cao : ensemble ils arrêtent les derniers détails de l'entrevue : les deux chefs se trouveront à la borne même, le lendemain à midi; on déjeunera à Na-Bo, le poste chinois, puis l'on reviendra dîner au poste français de Coc-Pan.

Le 8, à midi, Lyautey est en effet à la borne avec 130 hommes. « Mais, de l'autre côté, personne qu'un petit mandarineau de quatre sous, habillé de violet pâle sur un cheval houssé de rouge, qui s'annonce comme secrétaire de Hoang-Van-Cao, venu pour me recevoir et me mener à Na-Bo. Ah! non, pas de ça; avec ses sacrés Chinois c'est toujours la même chose,



Chemin faisant, il s'oriente, dessine... (page 86).

et toujours ça commence par un tâtage pour tirer à eux le protocole; je déclare que je suis venu à la borne et qu'on m'y viendra chercher, et, comme preuve, pied à terre, drapeau planté d'un bras furieux dans le sol qui frémit, aussi fermement que la bannière de don Gabriel Rojas, voir *Hérédia*. Tête générale. Le mandarin est à Na-Bo et c'est à une heure d'ici. Va pour une heure, j'attendrai, quatre s'il le faut! Galand pique un galop en Chine pour aller signifier courtoisement mon irrévocable décision, et moins de deux heures après j'entends le son des trompes.

« C'est Hoang-Van-Cao qui s'amène, en grand costume, sur son cheval de parade, sous son parapluie, avec 40 réguliers, ses porte-sabres, ses porte-pipes, ses sous-mandarins à cheval. Le principe est sauvé, je redeviens bon garçon. Grandes effusions; Famin, Gallieni, Sou font les premiers frais. Ses bras s'ouvrent à l'aspect du docteur Thoulon qui, précédemment attaché à Famin, a, voici deux ans, gagné le cœur du mandarin en le photographiant, en le chloroformant, en lui arrachant une dent, en le purgeant, et Thoulon devient le meilleur atout de ma négociation. Le petit coup de théâtre du mandarin exigé à la frontière produit le meilleur effet; ma troupe, les Chinois et les spectateurs indigènes sont fixés et les relations mises sur le bon pied. Tout va bien; les deux escortes se fondent et, à 3 heures, nous entrons à Na-Bo au son des trompes, des pétards, des coups de fusil.

« Na-Bo est une petite bourgade d'un millier d'âmes, bien bâtie en maçonnerie et à coup sûr prolifique: que de marmaille dans nos pattes! Dans la maison la plus reluisante, Hoang nous a préparé un dîner absolument français; il a voyagé avec un service complet, nappe et serviettes à bordure rouge, couverts d'argent et porcelaine du grand dépôt; et le dîner est parfait. Quel poulet rôti! Quel coup de broche! Galand le Sinomane avait escompté les ailerons de requins, les nageoires d'esturgeon, les nids d'hirondelle, dont il se délecte à Hanoï; il se brosse, il est navré; je suis ravi, ayant le moins cosmopolite des estomacs.

« Je me suis muni du livre de Famin où je montre à mon hôte sa propre photographie, — tableau, effusion. J'avais prévu le coup et, entre le fromage et la mangue, je commence les négociations: c'est la meilleure manière de traiter. A la sortie, presque tout est réglé. Trop tard pour rendre le dîner ce soir, il viendra à notre bivouac demain midi. Séparation dans le même cérémonial. »

Le 9 mars, ce fut une autre histoire: Lyautey avait passé sa nuit à écrire un rapport sur l'ensemble de la campagne, et il écrivait encore, vers 9 heures du matin, tandis que ses officiers se multipliaient pour pré-

parer la réception des mandarins. Tout à coup, un crépitement, un branle-bas des boys : c'est le feu qui prend dans la belle paillote que légionnaires et tirailleurs ont figlée pour la circonstance.

On peut jeter dehors les papiers et les cartes. Mais des provisions il ne reste rien, rien pour le gala franco-chinois, rien pour le retour. Rien? c'est trop dire : on a sauvé quatre bouteilles de champagne, deux boîtes de sardines endommagées, un flacon de cerises à l'eau-de-vie.

Cinq minutes de muette désolation : les Chinois ne vont-ils pas croire qu'on se moque d'eux?

Puis, redoublant d'activité et d'ingéniosité, en six quarts d'heure, les tirailleurs font une autre paillote, presque aussi belle que la première; les légionnaires cèdent un cochonnet qu'on vient de leur donner, les paysans apportent quelques légumes et quelques salades. On ne mourra pas de faim.

Mais, encore une fois, que penseront de nous ces têtes chinoises? Heureusement, « les pièces à conviction sont là : le brasier fumant, les couverts fondus, une carabine calcinée; et c'est par leur présentation que commence la réception de Hoang-Van-Cao ». D'ailleurs les mandarins ont vu les flammes de loin; un bon éclat de rire franco-chinois dissipe les inquiétudes : il n'y aura pas d'incident diplomatique! Et même peut-être nos jaunes convives s'imagineront-ils, à voir nos regrets, que notre menu primitif était d'une extravagante richesse!...

Donc, « en riant, mangeant, buvant, les négociations reprennent » et Lyautey aboutit à un accord écrit et signé, dans lequel les deux parties contractantes s'engagent à se signaler réciproquement les mouvements des bandes pirates et à concourir à leur destruction.

A la fin de l'après-midi, les mandarins partirent : « la robe fourrée de Hoang-Van-Cao s'étalait sur son cheval; son parapluie rouge, ses sous-mandarins violets, ses réguliers écarlates et bleus se déroulaient sur le lacet de la route, chatoyant au soleil couchant. Notre troupe, rangée et astiquée, rendait les honneurs, et nos clairons répondaient aux trompes, les trompes sinistres qu'on ne peut entendre sans un petit frisson, quand, pendant des heures entières, des heures de nuit, elles ont accompagné les balles et les blessures ».

Vers minuit, quand le Commandant résumait pour ses correspondants ses impressions de la journée, il pouvait exprimer sa légitime fierté.

D'abord de la pointe hardie que faisait, au nord du Tonkin, ce premier bivouac français dont les feux brillaient au pied du Lung-Men.

Puis, du plein succès de cette campagne d'hiver qu'il avait voulue, pré-

parée, fait accepter par le haut commandement, et qui, A-Coc-Tuong refoulé dans un seul canton, se complétait déjà par l'organisation méthodique et définitive d'une région hier inconnue.

Il concluait : « Et, mon Dieu ! pourquoi ne pas s'emballer un peu à l'idée qu'on a été, pour une petite part, l'artisan de cette œuvre, que le drapeau planté ici, en face de Na-Bo... c'est bien le fruit des heures de lutte et de travail de l'été passé, des nuits de veille au bord du Fleuve Rouge?... »

Encore quelques jours d'organisation, puis il faudra redescendre vers Hanoï, « vers l'engrenage, la convention, la hiérarchie, le factice. Allons, n'y pensons plus, dit Lyautey, j'éclaterais ».

Sur le chemin du retour, il éprouve de grandes satisfactions, c'est de voir en marche les organisations qu'il a décidées à son passage : ainsi à Lang-Ca-Phu, où il arrive le 12 mars, le poste qu'il y a ordonné le 26 février surgit déjà, « braqué sur son mamelon, en arrêt en face du profond couloir qui mène chez A-Coc-Tuong, bien campé en plein sur la croisée des chemins que, depuis vingt ans, suit toute la piraterie ». A l'abri du poste, le village est né, les paysans, ces traditionalistes qui ne quittent le sol des pères que sous la force, sont sortis des montagnes, de la brousse ; douze cases sont debout ; le chef du canton de Yen-Phu y est réinstallé, on a commencé le travail des rizières. Au poste même, on a drainé et conduit une source ; le potager est planté. Et Lyautey d'écrire : « Tout sourit et remue, c'est la vie après vingt années de mort. Et cela, c'est la joie, la grande joie : concevoir, ordonner, créer. Ah ! que ce concret est loin des paperasses, loin du travail anonyme et triste ! Mon Dieu ! je n'aurais donc jamais un cercle à commander, à créer, à féconder, à défaut d'un État, et je sens que ce serait une telle plénitude de vie ! »

« A défaut d'un État », comme ce mot est révélateur des puissances créatrices latentes en Lyautey ! Patience, Commandant, vous aurez un jour un État à créer !...

En attendant, il arrive à Ha-Giang le 15 mars ; là, un désenchantement. Le lieutenant-colonel Briquelot, très malade, a été évacué sur Hanoï, et le commandant Nouvel nommé commandant intérimaire du cercle. Croyant ce poste réservé à un lieutenant-colonel, Lyautey n'avait pas posé sa candidature. « Je le regrette cuisamment, dit-il : un coup de télégraphe et je l'aurais eu. Au lieu de reprendre demain la vie d'Hanoï, je m'installerais ce soir dans ma capitale, les yeux pleins de mon cercle parcouru, la vue claire de la besogne à y faire, la tête pleine de plans précis, et sûr de la confiance et du dévouement de tous les officiers enflammés dont je viens de prendre le contact. Et j'en aurais pour des mois sur la planche de

noble tâche, de travail productif et tangible. Et je créerais, et je jure que je leur aurais fait un Ha-Giang qui, dans un an, aurait valu Lang-Son, et avec la supériorité d'être sur une des belles et naturelles voies de pénétration en Chine, la Rivière Claire. Allons! la main sur les yeux, et chassons le beau rêve devenu le mauvais rêve puisque irréalisable. Contentons-nous, attablé bien avant dans la nuit avec ce brave Nouvel, si bon camarade et si dévoué, de lui communiquer le feu sacré de tout ce que je viens de voir et d'ébaucher, de lui livrer croquis, plans, rapports, instructions; à quatre heures je me jette sur mon lit : et, depuis ce matin, ça fait dix heures de cheval, huit de travail, d'écritures et de conférences et, malgré la douceur du labeur accompli, je me couche le cœur serré, puisque ce sont des testaments. Un télégramme du Général en chef me rappelle avec insistance. »

Donc en route pour le retour.

« 16-17-18 mars, en sampan.

« Se laisser couler au fil de l'eau, emporté par le courant, redescendre en trois jours ce qu'on en met vingt-cinq à monter, sauter les rapides comme des obstacles de steeple en râclant bruyamment les rochers avec des grands craquements de toute la boîte, les hurlements des sampaniers; sauf ces émotions apéritives, une douceur de repos, de détente, de délassement physique, après les semaines de surmenage, d'escalade, de pieds meurtris et de jarrets rompus. Et la vallée de la Rivière Claire se déroule toute, comme un tableau mouvant, rapide, sauvage, verdoyant, de haute brousse déserte, attendant le metteur en œuvre : viendra-t-il? »

Le sampan glisse le long du Nui-Ken redevenu muet; il mouille le 16 à Bac-Quang, le 17 à Vinh-Thuy, où l'on apprend l'héroïque résistance de 29 tirailleurs commandés par un sous-officier contre 400 pirates et délivrés enfin, après 11 jours de siège, par le commandant Bailly : « Ah! les braves gens et les bons récits, et le réchauffement du cœur de songer que c'est avec cette pâte d'officiers et d'hommes qu'on a marché hier, qu'on marchera demain! Vive le Tonkin! »

Cependant, Lyautey retrouve déjà la paperasserie : ces trois jours de navigation sont pour lui trois jours d'écriture, car il *doit* des rapports à ses chefs. Du moins a-t-il une compensation, car rien n'est plus agréable que ce travail en sampan : « C'est trois jours en cellule, en loge, sans un dérangement, sans un courrier, sans une obligation; la cellule se promène sur l'eau fraîche et claire, parmi les beaux paysages du Bon Dieu, et cela encore est un fameux adjuvant de travail. »

D'ailleurs ses rapports, si ennuyeux soient-ils, lui permettent de mettre en lumière d'utiles vérités, et d'abord le plein succès de la récente campagne,

puis un programme d'action pour l'année suivante; sur ce dernier point, il répète, comme un *leit-motiv* : organisons le terrain reconquis et rendons-le, *par là même*, réfractaire, à la piraterie.

Le Commandant arrive le 18 à Tuyen-Quan et y passe cinq jours à travailler auprès de Vallière. Comment n'admirerait-il pas ce jeune chef qui est en train de faire pousser une ville? comment ne lui serait-il pas reconnaissant d'une citation à l'ordre des troupes pour les combats du Nui-Ken?

Le 25 mars, à 6 heures, Lyautey débarque à Hanoï, qu'il a quittée le 7 janvier.

Cette arrivée est bien sombre : d'abord c'est le « retour à l'horrible réglementation »; puis c'est la rencontre avec une nouvelle équipe d'État-Major, qui reçoit assez froidement ce Monsieur qui vient de faire colonne; enfin, c'est le prochain départ pour la France du Général Duchemin et de Vallière.

Une seule joie : l'accueil affectueux du Général; cet homme « excellent, loyal et chaud », remercie Lyautey de l'effort qu'il a fourni et même dit tout haut (trop haut peut-être) qu'il a été le chef d'État-Major idéal; puis, tirant de sa poche la croix de la légion d'honneur qu'il a reçue pour lui, il la lui accroche sur la poitrine au milieu d'un petit cercle d'intimes.

C'est la fin d'une période.

A HANOI (AVRIL-AOUT 1896).

Voici venir des jours gris : situation gênée de Lyautey qui, après avoir joui de la confiance affectueuse de deux gouverneurs et du général en chef, avoir rempli par intérim les fonctions de chef d'État-Major et avoir pris une part active aux opérations, redevient sous-chef d'État-Major; événements sans grand relief; petites rivalités d'homme à homme, divergences entre les conceptions de la colonisation tonkinoise; incompréhensions de la métropole par rapport aux vrais besoins du Tonkin. Nous pourrions passer vite.

Cependant, ces mois commencent par un fait assez important : le général Duchemin tient, avant de repartir pour la France, à faire ses adieux au Maréchal Sou, gouverneur du Quang-Tong et du Quang-Si, et à lui faire ratifier les accords conclus par Lyautey à Na-Bo; bien entendu, le Commandant est du voyage. Les officiers français se rendent donc à Lang-Son et c'est là, le 5 avril, qu'ils y reçoivent en très grand appareil le haut dignitaire chinois.

Pendant ces fêtes, un télégramme du Gouverneur arrive au Général, lui demandant Lyautey comme chef de son bureau militaire. Le Commandant hésite bien à se rendre à cette flatteuse désignation : ce sera, entre autres inconvénients, renoncer aux colonnes, à la brousse. Au bout de vingt-quatre heures de réflexion, il accepte pourtant, dans la pensée de retrouver la cordiale confiance de M. Rousseau et de continuer ses études indochinoises par la politique générale, le budget, les vues d'ensemble, les voyages à Hué et au Cambodge.

La coupure avec ses premiers dix-huit mois d'Indochine se fait plus profonde : le 25 avril, il accompagne jusqu'au bateau qui les ramène en France le général Duchemin et le lieutenant-colonel Vallière.

Enfin, le lundi 18 mai, il prend son service de chef de bureau militaire du Gouverneur. En principe, ce bureau reçoit toutes les communications du Général en chef (mouvements de troupes, questions budgétaires, administration, organisation et politique des territoires militaires), du service de santé et du commissariat, et les traite avec les ministres de la Guerre, de la Marine et des Colonies; les questions les plus graves qu'il ait à étudier sont celles du budget militaire et la politique de la frontière chinoise. Le maniement de ces affaires pourrait être captivant pour un Lyautey. Mais des bureaux rivaux ont envahi ce domaine et s'en disputent entre eux les lambeaux, tout y est désordre. La première résolution de Lyautey est donc de regarder de près cette administration anarchique et d'y apporter les redressements nécessaires.

En juin et juillet, le Commandant accompagne M. Rousseau dans deux tournées d'inspection, d'abord dans le Delta oriental, puis dans le Delta méridional; il s'intéresse aux cultures, au régime des fleuves, aux usines... On arrive enfin dans les provinces de Ninh-Binh et de Phu-Ly, qui sont le siège des chrétientés les plus prospères du Tonkin; là sont installés depuis plus de deux siècles les prêtres des Missions Étrangères; là rayonne la merveilleuse activité d'un vieux prêtre annamite, le Père Six.

En cette année 1896, c'est un petit vieillard, tout ratatiné, l'œil brillant sous ses lunettes d'or. Mais il a derrière lui une grande et belle histoire, que conte Lyautey. Avant notre arrivée au Tonkin, il avait été mis en prison pour la foi, à Long-Son; il n'était que diacre; il parvient à s'échapper de nuit, se présente chez l'évêque à Hanoï, lui demande de l'ordonner prêtre, puis revient immédiatement reprendre sa prison : maintenant qu'il a les pouvoirs sacerdotaux, il pourra donner les sacrements aux autres prisonniers chrétiens.

Au cours d'une détente, il est libéré. Un peu plus tard, il est envoyé

par son évêque à la cour de Hué, pour y traiter d'affaires ecclésiastiques. Sa sagesse, sa modestie, sa compétence lui gagnent Empereur et ministres; il est comblé de prérogatives et promu au plus haut degré du mandarinat, avec pouvoir de reviser et de casser tout jugement de mandarins; il a droit aux plus grands honneurs extérieurs et les accepte pour les faire servir au rayonnement de sa foi : c'est ainsi qu'il vient recevoir le Gouverneur et sa suite avec tout un attirail d'armes emblématiques, de parapluies et d'autres insignes de son rang.

Il a créé à Phat-Diem une mission, qui est une vaste cité religieuse, groupée autour de cinq églises extraordinaires, dont les différentes parties appartiennent à l'art chinois et annamite, à l'art babylonien et gothique, et même à l'art de la Renaissance italienne, le tout étrange, imprévu, et cependant harmonisé, en un mot un style personnel au Père Six.

Au reste, ce n'est pas là son œuvre la plus importante : ce qu'il a fait de plus grandiose, c'est la conquête sur la mer, en trente ans d'efforts intelligents, de dix kilomètres de sol, transformé en superbes rizières; les digues successives, parallèles à la mer, et semblables aux couches concentriques d'un arbre, redisent encore l'avance annuelle, jusqu'à la dernière construite, aujourd'hui battue par les vagues, derrière laquelle le sol se solidifie et qui, à son tour, ne sera bientôt plus qu'un relief dans l'intérieur des terres.

Le 7 juillet, on est à Késo : là, l'on est reçu par le Vicaire apostolique, M^{re} Gendreau, « dans tout l'appareil du grand mandarin catholique, dans le chatoiement des bannières, des parasols, des linh-co rouges et des soutanes noires ».

On est de retour à Hanoï le 9 juillet; on fond sous la chaleur et Lyautey voudrait bien se détendre un peu, mais un télégramme de Pékin annonce l'arrivée du maréchal Sou pour le 14, et il faut hâter les préparatifs de sa réception, aller au-devant de lui à Phu-Lang-Tuong, assister aux revues, aux repas officiels, aux entretiens politiques.

Dans les jours suivants, le Commandant se sent en proie à d'autres difficultés : celles-ci sont d'un ordre très différent et proviennent de rivalités, de froissements, entre le bureau de l'État-Major et le bureau du Gouverneur; il faut l'entendre pester contre ces mesquineries : « Il est odieux, écrit-il, d'avoir la claire vue de l'œuvre à faire, la tête pleine de bons projets, un tas de questions pratiques à étudier et à résoudre sur le chantier, et de se sentir lié, menacé, paralysé, par cette petite guerre dans l'ombre. »

Cette mauvaise humeur lui donne lieu, d'ailleurs, à faire ses confidences :



Fêtes de Hué (page 100).

il ne s'est point blessé pour des questions d'avancement, de situation personnelle ou d'ennuis matériels.

Mais pour des intérêts plus graves.

Ces difficultés meurtrissent ses tendances les plus profondes, sa volonté la plus foncière, son besoin d'action. Car il se définit drôlement « un animal d'action ». Puis il ajoute : « Je l'avais bien toujours cru, les faits l'ont enfin confirmé et, après vingt ans de piétinements rongeurs, j'ai cru enfin tenir, « l'action ». J'ai cru que les circonstances propices me mettaient enfin en selle pour faire du « Cecil Rhodisme » et que, peut-être, je laisserais ici-bas ma trace sur une œuvre féconde et durable. J'ai cru que peut-être j'allais être un de ceux auxquels des hommes croient, dans les yeux duquel des milliers d'yeux cherchent l'ordre, à la voix et à la plume duquel des routes se rouvrent, des pays se repeuplent, des villes surgissent. Je me suis bercé de tout cela ; et si cela m'échappe, c'est tout de même une rude déception. Car plus que jamais je sens que, hors de l'action productrice, impérative et immédiate, je me ronge, je me corromps, et que mes fonctions demeurent sans emploi. Je suis l'antipode de l'agent anonyme et indirect, du rédacteur de bureau pur.

« Je ne conçois le commandement que sous la forme directe et personnelle de la présence sur place, de la tournée incessante, de la mise en œuvre par le discours, par la séduction personnelle, par la transmission visuelle et orale de la foi, de l'enthousiasme. Tout l'hiver passé sur la Rivière Claire, de Tuyen-Quan au Nui-Ken, de Ha-Giang à Bao-Lac, au feu ou dans les postes, j'ai trop bien senti que je laissais une traînée de vie et d'activité ; j'ai trop bien senti que, là où j'avais passé et parlé, il y en avait pour des semaines de coup de fouet. Je te le dis en pleine certitude, parce que cela ne trompe pas et que mes agents directs m'en apportaient le témoignage dans leurs yeux et leur élan. »

Une nouvelle que donne précisément le courrier du jour (15 août 1896) double sa peine : Gallieni vient d'être nommé gouverneur à Madagascar. Ah ! qu'il eût fait bon aller le rejoindre là-bas ! « Pourquoi l'Havas ne nous l'a-t-elle pas télégraphiée (cette nouvelle) ? Je lui eusse câblé que j'étais prêt et envoyé au diable tout ceci, sauf à y revenir avec lui, plus tard. Aujourd'hui, le voilà parti. Trop tard. Dommage ! J'ai si soif de retrouver de la vie intense, de la responsabilité personnelle, du commandement, de la lutte à poitrine découverte.

« Et pourtant ce pays est si passionnant ! »

Comme ces lignes sont révélatrices ! Quel génie créateur bouillonne en cet homme !

Quelques bonnes nouvelles arrivent encore du Haut-Tonkin : les paysans soutenus par nous ont tellement harcelé A-Coc-Tuong qu'il vient de passer en Chine; ainsi s'affirme la valeur d'une méthode; ainsi se libère complètement notre frontière : « Dame! je suis content », conclut Lyautey.

Reste à organiser cette région nouvellement récupérée. Le Commandant estime que la meilleure formule pour cela est celle des « territoires militaires », telle qu'elle a été pratiquée en Algérie et en Tunisie, car elle répond le mieux à l'état social et aux traditions indépendantes et quelque peu féodales de la haute région, comme à l'obligation où nous sommes de rester toujours en parade armée en face de ce réservoir de piraterie qu'est la Chine; il suffirait d'y spécialiser et d'y stabiliser des officiers de l'école des Pennequin et des Gallieni; quant à lui, Lyautey, il s'emploierait bien volontiers à la mise en œuvre de cette conception nouvelle et à la création d'un « bureau politique » à Hanoï, à la condition de se sentir soutenu par un chef décidé.

HUÉ, SAIGON, LE CAMBODGE, RETOUR AU TONKIN
(AOÛT 1896-JANVIER 1897).

Le 21 août, Lyautey quitte Hanoï : il accompagne le Gouverneur Général dans sa tournée en Annam, Cochinchine, Cambodge.

Avec quel soupir de soulagement, après toutes les morsures de la politcaillerie tonkinoise! « Se coucher, sans la perspective de se lire, au réveil, déchiré par un journal; sans se demander de quel potin venimeux demain viendra vous empoisonner ou vous mordre la meute déchaînée! Ouf! »

Déjà la mer le calme, « la très aimée, la mer, la douce mer, pacificatrice et berçante ». Un autre apaisement vient de la compagnie du Gouverneur et de sa suite : « C'est chez tous le même sentiment de détente, de reprise à la vie, au sortir d'une horde de cannibales. » Entre ces gens qui se comprennent, « la causerie se prolonge, toute littéraire, artistique, intime ».

Nous ne donnerons pas ici tous les détails de ce voyage (il faudrait citer toutes les lettres de Lyautey), mais quelques-unes des notes lumineuses et vivantes de l'artiste, du penseur, qu'il est toujours.

Le *Haïphong* (c'est le nom du bateau) a mouillé le 24 août au large de Thuam-An; le 25, à 7 heures du matin, on est à la résidence de France de Hué. « Le large fleuve étend sa nappe d'eau d'argent jusqu'à la bordure lointaine d'une mince ligne verte que dentellent les aréquieres... L'heure

est d'une douceur extraordinaire : pas une note torride ou violente, un ton répandu de nacre que je n'ai vu qu'au Bosphore. »

Voici l'audience au palais royal : des cours, des pagodes, des salles, un somptueux cortège de princes et de ministres, encore des salles, « puis un long corridor, un cloître plutôt, où, dans de beaux vieux cadres en bois sculpté, s'alignent aux murs les plans symboliques et fantaisistes des villes de l'Annam et, enfin, éclairant l'ombre, venant du fond, une note lumineuse et éclatante : un joli, mince et élégant éphèbe, dans une gaine de soie jaune or sur laquelle flamboient le grand cordon de la Légion d'honneur et la grande sapèque des dix mille soutiens ; au cou une rivière de diamants, sur la tête un haut turban de la soie royale de la robe. C'est Than-Taï, le roi d'Annam ».

Il est délicieux ce petit prince, penseront nos lecteurs, c'est un saint Louis adolescent... Mais une terre païenne, une religion païenne pourraient-elles produire un saint Louis? Continuez, si vous voulez le savoir, la lecture de Lyautey : « Il est grave comme une idole, le petit roi, sa robe éclatante et le feu de ses diamants se détachent sur une grande tapisserie des Gobelins, douce, discrète, aux tons fondus ; et sous le masque de l'enfant pensif, presque de jeune fille, on a peine à imaginer le petit tigre que racontent les rapports du palais, le petit Néron qui, l'an passé, à 16 ans, faisait ouvrir une femme en deux, enduisait une autre de pétrole et la faisait flamber la tête en bas, faisait sur une troisième découper des lanières des épaules aux cuisses et qui, aux remontrances des quatre vénérables régents ici présents, répondait par une volée de coups de pied. »

Au reste, de cette mauvaise éducation la France est responsable. Than-Taï avait onze ans quand nous l'avons appelé à régner ; or, nous n'avons rien fait pour l'élever au-dessus de lui-même, lui donner des idées, du caractère, de la moralité. Nous lui avons apporté des joujoux, « tantôt la Grand-Croix de la Légion d'honneur, tantôt des polichinelles à musique »... Est-ce ainsi que l'on forme un souverain? Est-ce ainsi qu'en agissait Bossuet à l'égard du Grand Dauphin ou Fénelon à l'endroit du Duc de Bourgogne?

Heureusement, tout n'est pas tragique dans cette figure royale : de temps en temps on retrouve l'enfant. Ainsi, après les fêtes de Hué, après les repas splendides, après les féeries nocturnes, les remises de décorations, la visite aux tombeaux des Rois, Than-Taï consent à accompagner le Gouverneur jusqu'à Tourane. On voyage d'abord par mer, sur l'*Alouette* ; quand la nuit est tombée, « le gosse reprend le dessus : il n'a pas, ou à peu près pas, de surveillant : zut pour la Cour ! zut pour les rites ! zut pour Trong-Hiep¹

1. C'est le Troisième Régent, un vieil homme d'État très expérimenté.

le censeur! et le voilà qui, à partir de minuit, court le bateau avec le petit frère, ayant avec ses croix et ses robes brochées dépouillé tout décorum, faisant des farces aux officiers du bord, réveillant l'un en lui chatouillant le nez et se tordant, invitant l'autre à boire, grimpant aux bastingages, fouillant dans nos affaires ». Pendant la journée, on monte à cheval la belle route en lacets qui domine la baie de Tourane. Alors, « Than-Taï se souvient qu'il est en vacances; et hip! deux coups d'éperons, au diable la suite, les parasols, le Gouverneur, un bon galop en avant avec seulement l'interprète, moi, Martinie (fils du Contrôleur général), secrétaire de M. B., et l'un des eunuques piteusement cramponné à sa selle. Et c'est à cette allure de cross-country que nous atteignons le Col des Nuages, deux heures avant la suite. Than-Taï est ravi, les chevaux moins. »

Enfin voici un dernier tableau, au sommet de la route : « Le spectacle est étonnant; au Nord, à perte de vue, la côte d'Annam, le large; au Sud, à nos pieds, la rade de Tourane, telle qu'un plan en relief. Et peu à peu tout le cortège s'en est venu, la halte se forme grouillante. Sur la terrasse supérieure de la vieille porte crénelée la jolie silhouette de Than-Taï se détache nettement dans sa robe lilas, entre le serviteur qui tient le haut parasol et le serviteur qui l'évente. Il « regarde son royaume »; et c'est encore tout à coup une vision biblique, un souvenir d'image d'enfance, « un jeune Salomon sur le Temple, un Pharaon hiératique ».

Que ce Lyautey sait bien voir et bien retenir!

Il n'oublie point d'ailleurs les choses sérieuses. Le 28 août, par exemple, il s'est arrêté longuement à la mission catholique de Hué; il y a visité l'évêque, M^{gr} Gaspar; il y a admiré les religieuses de la congrégation de Saint-Paul de Chartres, trois Françaises et dix Annamites, « toutes riantes et actives » parmi les deux cents indigènes de leurs œuvres : « crèche, pensionnat, hôpital, asile de vieillards, elles surveillent tout, soignent tout, visite poignante au premier chef », tant il y a de misères rassemblées autour d'elles. Une autre fois, il s'intéresse aux expériences d'un jeune docteur qui a trouvé les vaccins contre la peste bubonique et même contre la peste bovine. Plus tard, il se passionne pour la question du Siam, complément nécessaire de nos possessions indochinoises.

Il trouve du temps, en baie de Tourane, pour rédiger, au nom du Gouverneur, pour le ministre des Colonies, un long et lucide rapport sur la situation du Tonkin et les instructions données au général en chef sur le rôle diplomatique, politique et administratif qui doit être désormais celui de l'officier colonial.

Cependant le voyage se poursuit : on est à Saïgon le 2 septembre et l'on

y passe tout le mois en réceptions officielles et en travaux d'administration. M. Rousseau y éprouve quelques malaises qui paraissent sans gravité.

Le mois d'octobre est consacré au Cambodge : là encore il faut parader et travailler; mais il y a place pour quelques délassements : ainsi Lyautey assiste à la « fête des eaux » sur la jonque royale; il chasse quatre jours dans le Haut-Cambodge, et surtout il visite l'incomparable temple d'Angkor; il n'a pas voulu le décrire, mais il a raconté son voyage vers la merveille et son récit est devenu classique : « Le bateau a mouillé le soir au nord du lac de Tonlé-Sap. Par un, par deux au plus, on s'est étendu dans les pirogues plates; et toute la nuit ce fut, à travers la forêt inondée, une navigation vraiment fantastique. On flotte d'abord au niveau des cimes les plus hautes, — elles émergent comme des bouées, — puis peu à peu, le sol s'élève, la forêt sort des eaux; il semble qu'elle monte comme un décor. Superflu de dire que la lune inonde cette féerie; pas de voyage possible sans son secours, — et la pirogue glisse entre les grandes branches, — les arbres montent encore, voici les troncs, maintenant le chemin coule en plein sous-bois. Sur pilotis, les premières maisons piquent leur fanal. La rive approche; voici l'aube, la forêt s'ouvre; sortant des arbres, les pignons cornus de la pagode de Siem-Reap annoncent la terre ferme, les pirogues accostent. C'est le tour des charrettes à buffles. Deux heures de cahots sous la forêt; la clairière; deux grands lions de granit assis au soleil d'une terrasse, un pont, une grande voie dallée et, au fond, la merveille apparaît avec ses dix-sept tours étagées. C'est Angkor-Vat.

« Ah! que j'aurais voulu y être seul et libre, y passer des semaines, ou, au moins, des jours...

« Malgré l'amoncellement et la richesse des détails, une grande harmonie se dégage, parce que les lignes et les proportions sont incomparables; comme dans les monuments grecs, rien n'est colossal, et l'on n'en a pas moins la sensation du « très grand ». C'est l'eurythmie. Comme j'évoquais mes chers souvenirs de l'Hellade, on s'est récréé. Mais après le jour, alors que tous les détails de l'ornementation s'estompaient dans l'ombre, j'ai mené les compagnons de choix sur la terrasse du Temple; et ils ont compris. J'y ai passé ma nuit parmi les psalmodies des bonzes et les croassements des crapauds-buffles; les silhouettes des péristyles, réduites à leurs contours, prenaient l'aspect des pronaos attiques, et du haut du grand escalier, par delà la dernière enceinte, la forêt moutonnait sous la lune avec des vagues de palmes. Un vieux bonze, que son manteau drapait comme une toge, est venu m'apporter la lueur vacillante d'une lampe de terre qui

aurait pu sortir d'une fouille de Tanagra, pendant que je faisais un croquis¹. »

Il avait eu le temps de remarquer les danseuses sacrées (les apsaras) dont les théories se déroulent en bas-relief sur les parois du temple. Or, à son retour à Pnom-Penh, comme il assistait à une danse des danseuses cambodgiennes, ce lui fut une autre vision d'Angkor : « une à une, elles s'avancent, les apsaras hiératiques sorties du bas-relief, dans le costume, avec le sourire, les attitudes que le sculpteur a fixés voici vingt siècles. Et lorsqu'on revient, comme nous le faisons, du merveilleux Angkor, on reçoit un coup à voir, d'une estrade lointaine et obscure, s'avancer dans la lumière, sous leurs casques d'or, les bras ouverts, les genoux ployés, les apsaras sacrées qui, là-bas, dans le granit, tout autour du temple, font cortège à Brahma ».

En novembre, le Gouverneur était de retour au Tonkin, et Lyautey reprenait ardemment sa tâche : il avait en particulier à préparer les mesures qui réaliseraient pendant le prochain hiver 1896-1897 tous les bénéfices du gros effort de l'année précédente.

Mais soudain la santé de M. Rousseau, qui avait semblé se remettre après l'alerte de Saïgon, donna de nouvelles inquiétudes.

Or, le 16 novembre, arrivait inopinément du ministre des Colonies un télégramme adressé au Gouverneur : « Si voyez pas inconvénient, dirigez Madagascar commandant Lyautey demandé par Gallieni. »

Lyautey ne pouvait abandonner son chef malade; celui-ci répondit donc au Ministère qu'il avait besoin de lui jusque courant janvier. Il ajoutait : « Gallieni peut-il réserver poste jusque-là? »

Gallieni, saisi de cette question, répondait : « Garderai poste Lyautey jusqu'en mars ».

Le 10 décembre, l'excellent homme et l'administrateur intègre qu'était M. Rousseau s'éteignait entre les bras des siens et de son chef de bureau militaire, et de cette mort, des veilles qui l'avaient précédée, des soucis qui la suivaient, le Commandant était tellement épuisé qu'il dut s'aliter huit jours, « ne sachant pas, dit-il, si ça allait tourner bien ou mal ». De fait, cela tourna bien. « Je suis remonté sur la bête... Dieu soit loué! » écrivait-il bientôt.

Lyautey quitterait-il le Tonkin?

Il y était attaché par le fond de ses entrailles, comme nous nous attachons tous aux œuvres que nous avons créées ou simplement pour lesquelles

1. Lyautey, devenu maréchal de France, a permis aux visiteurs de l'Exposition Coloniale de 1931 d'admirer « la merveille d'Angkor-Vat ».

nous avons souffert. De plus, il se sentait désormais en possession de l'autorité et des méthodes nécessaires : l'autorité, il l'aurait par sa prochaine nomination de lieutenant-colonel, qu'il savait toute proche; les méthodes, il les avait apprises à l'école de Gallieni, il en connaissait d'ailleurs l'infinie variété : « il n'y a pas de méthode, il n'y a pas de cliché Gallieni, il y en a dix, il y en a vingt, ou plutôt si, il y a une méthode qui a un nom : souplesse, élasticité, conformité aux lieux, aux temps, aux circonstances... »

Le général en chef, Bichot, se faisait à son tour tentateur : il lui confierait à son gré soit la fonction de chef d'État-Major, soit le commandement si souvent rêvé du troisième territoire. Et cette proposition lui faisait passer « un petit frisson dans le dos. Être celui qui rouvrira la Rivière Claire, qui suscitera Ha-Giang, qui pénétrera le Yunnan ».

Mais non ! Lyautey ne restera pas au Tonkin.

Il ne resterait pas, parce qu'il se sentait jaloux à cause de l'exceptionnelle confiance dont il avait joui auprès de ses chefs.

Il ne resterait pas, parce qu'il avait écrit un jour à Gallieni : « Où que vous soyez, quoi que vous vouliez faire de moi, je serai partout et toujours à vos ordres, au premier signe. »

Cette promesse dictait sa résolution. « Il a fait le signe, j'y vais », disait Lyautey.

Sa promptitude à se décider n'excluait point le déchirement, car il s'attachait profondément : attachement aux amis qu'il s'était faits, attachement même au *home* qu'il avait meublé, avec sa fantaisie d'artiste, de tout ce qu'il avait acheté à travers le Tonkin ou rapporté de ses campagnes, et qui passait pour le plus élégant de la colonie française d'Hanoï : qui s'étonnera qu'il ait, comme il le dit, « attendu aux derniers jours pour enlever le premier clou » ?

Au reste, un espoir, une certitude lui demeurait : il reviendrait au Tonkin reprendre son œuvre : « Le Haut-Tonkin ébauché attend encore celui qui l'achèvera, qui donnera dans la Chine les grands coups de sonde commerciaux et politiques... ».

Donc, le 18 janvier 1897, ayant fait ses adieux à ses chefs et à ses amis, ayant expédié vers la France les soieries, les statuettes, les mille bibelots qui paraient sa chambre, Lyautey s'embarquait à Haïphong et voguait vers Madagascar.



Majunga.

CHAPITRE IV

A Madagascar (1897-1903).

SUR MER.

Embarqué le 18 janvier, Lyautey débarque à Tamatave le 7 mars, après de courtes escales à Colombo, à Suez (où il a la grande joie de revoir sa sœur et son beau-frère), à Zanzibar, à Mayotte, à Majunga.

Que faire en un si long parcours? Observer les choses et les gens, penser, écrire. Le voyageur n'y manque pas.

Sur les divers bateaux où il prend place, dans les ports où il relâche, il se lie avec tous ceux qui pourraient communier à sa pensée ou le renseigner sur les *problèmes de l'heure*, soldats, administrateurs, missionnaires¹,

1. Au premier rang de ces missionnaires, M^{re} Raynaud, évêque lazariste du Tché-Kiang, et le P. Lagarde, aumônier de notre légation à Pékin; avec d'autres passagers Lyautey fait de l'anglais; avec les deux missionnaires, « du bon français d'Extrême-Orient ».

colons : que veut la France? où en est-elle en Extrême-Orient? en Égypte? à Zanzibar? que fait-elle pour garder sa place au soleil, devant la continuelle expansion de l'influence anglaise et de l'influence allemande?

Veut-on un exemple de ces entretiens féconds? Le 28 février, le Commandant est à Zanzibar; puisque les Pères Blancs y ont leur procure pour leurs Missions de l'Ouganda, il va à leur chapelle pour y entendre la messe (on est un dimanche), puis les interroge sur la récente histoire de l'Ouganda. Ils étaient parvenus sur le Haut-Nil et avaient conquis la confiance du roi Mtasa; celui-ci, hostile à l'Angleterre qui le menaçait par l'Égypte, demanda par leur intermédiaire le protectorat français. A Paris, comme toujours, on commença par perdre du temps, puis on se décida à envoyer un commissaire; on aurait pu, puisqu'il s'agissait d'une simple présence et non d'une représentation commerciale, en charger un missionnaire qui eût gardé le drapeau français sans aucune dépense pour la métropole; mais c'eût été du cléricisme; on envoya donc un commissaire bien laïc et on lui donna 70.000 francs pour sa mission; seulement, l'homme s'empressa de laisser une bonne partie de son allocation à Paris, une autre à Zanzibar; cela fait, il se mit en route; mais, après vingt-cinq jours de marche, il en eut assez et revint à la côte. Alors arrivèrent Allemands, Anglais, Belges : « les trois grandes marées se sont rencontrées, couvrant toute l'Afrique orientale où la place jalonnée par la France a disparu ».

Et partout, constate Lyautey, c'est une pareille « rétraction » de l'influence française.

Ces pensées le conduisent à certains problèmes coloniaux et il a des pages excellentes sur notre politique (ou plutôt notre absence de politique) au Yunnan et au Siam. Nous ne pouvons les analyser ici, mais nous ne résistons pas à l'envie de citer une formule où se montre le réaliste qu'il était. C'est à propos des abornements de notre frontière avec le Yunnan. Cette opération, dit-il, a le double désavantage de nous ôter des moyens d'expansion et de donner de l'importance à des mandarins qui n'en auraient point sans nous; il conclut : c'est la négation même « de la politique coloniale, laquelle est toute faite d'empiétements clandestins et d'avenirs réservés... *Aux colonies, ne délimitez jamais* ».

Il réfléchit aussi sur lui-même : quels sont ses vœux, ses ambitions? Ses lettres nous le diront.

Voici d'abord des formules où il se met tout entier, et si pleinement qu'on le connaîtrait mal si on ne les avait lues et scrutées : « L'action avant tout, résolue et opiniâtre, n'excluant pas une parcelle de ce qui fait l'ornement et la détente de la vie : art, jouissance de la nature, les chères lettres. »

C'est un homme très complet qui a écrit ces lignes : action, art, beauté, rien ne lui est étranger.

L'action, où la voit-il possible pour lui? Dans la vie coloniale, vie de soldat présentement, vie d'administrateur civil ou de colon plus tard, si l'occasion se trouve.

En tout cas, en reprenant résolument la lutte pour des idées, « telle, dit-il, que mes vingt ans l'avaient conçue et que mes trente ans en avaient désespéré, je me suis interdit désormais le repos, la détente, la libre disposition de moi. J'appartiens aujourd'hui aux événements; il s'agit d'y apporter la volonté la plus forte, la préparation la plus complète, l'équilibre le mieux maintenu; mais, à ces pensées seules, mes narines s'ouvrent au vent de la lutte, mon cœur tressaute... L'essentiel est de savoir ce que l'on veut et où l'on va.

« Or cela, je le sais : faire prédominer sur tous les autres le devoir social... »

Voilà, n'est-il pas vrai? un fier langage!

Mais, ce disant, il pense toujours à la France, et il ne veut travailler que pour elle : il reviendra des colonies plus riche d'expérience, plus large de conceptions, plus influent, et pourra aider toutes les bonnes volontés nationales à sortir de l'émiettement, du parlementarisme stérile : « Notre pays a inconsciemment soif d'une équipe d'hommes d'action et nous n'avons pas le droit de nous dérober. »

Il croit même que la vie aux colonies est à conseiller à tous ceux qui veulent se former à penser personnellement, à vouloir, à agir; que ceux-là s'en aillent travailler, lutter, au Soudan, au Tonkin, à Madagascar : ils reviendront acquis aux méthodes d'action directe et féconde.

Si, en effet, notre régime politique est impuissant, le Français individuel est souvent excellent; oui, la « pâte » française vaut mieux que l'anglaise, mieux que l'allemande. Que ce Français aille donc chercher aux colonies les initiatives viriles, les larges desseins, l'habitude du commandement; il refluera ainsi sur la patrie, par une sorte de circuit vital, un sang plus riche d'oxygène qui l'empêchera de s'asphyxier. Bientôt, pour la chère France ce sera le réveil, « le réveil de la fécondité physique, le réveil de l'activité économique, le réveil du large commerce, le réveil de l'esprit d'entreprise, le réveil aussi des pensers généreux, des vastes vouloirs et des jugements larges sur le monde et sur les nations qui le peuplent ».

Il conclut donc : « Il y a encore dans notre race admirable les éléments les plus efficaces de lutte et d'action pour tout ce qui vaut d'enflammer les cœurs, de susciter les énergies, de donner un objectif aux volontés. Je t'assure, en toute bonne foi, que ce n'est pas pour désertier le champ

de bataille, comme certains l'ont pu croire, et l'ont cru, ni pour chercher l'oubli dans l'action à côté, que je serai allé au Tonkin, puis à Madagascar, mais avec la certitude de vous rapporter une force accrue, avec la conscience d'y avoir acquis le droit de parler et de mener. »

Jusqu'à Suez, la pensée de Lyautey était encore trop absorbée par les idées tonkinoises pour qu'il pût l'orienter vers Madagascar. Mais quand, le 18 février, il part de Suez, tout heureux d'y avoir vécu deux jours près de sa sœur et de son beau-frère, et reprend sur l'*Iraouaddy* la direction du Sud, la coupure est faite : il se met bravement à étudier les problèmes qu'il trouvera bientôt devant lui, dans la grande île africaine; c'est qu'il se sent plus que jamais sûr de lui : « Elle (cette rencontre avec sa sœur) m'a mis le soleil au cœur, et je vais, maintenant, ne regardant plus qu'en avant, plein de confiance en mon étoile, plein de foi en ce que j'ai encore à faire sur cette terre, plein de certitude sur la forme à donner désormais à mon activité. Et puis, enfin, on m'a vu, on m'a touché; et c'est les yeux dans les yeux qu'elle (sa sœur) a constaté, pour vous le redire à tous, que ce n'est pas par clause de style que je vous parle depuis deux ans de ma santé, de mon entrain, de mon allégresse, de la conformité de la vie que je mène à ma vocation. Hé donc, vous n'avez qu'à me laisser courir! »

Comment ses réflexions ne l'amèneraient-elles pas aux conditions générales de la politique française? Il a dépassé les frontières un peu étroites de sa formation première et de ses traditions familiales en collaborant avec des républicains, nommément avec Gallieni; il n'en veut pas à la constitution républicaine, mais il déteste « la loterie électorale, l'attribution éphémère et arbitraire des fonctions, l'incompétence universelle qui caractérisent notre régime »; il verrait volontiers au pouvoir des hommes d'affaires habitués aux vues claires et aux vouloirs nets, car, dit-il en une formule heureuse, « la proportion d'hommes d'action pratique dans la direction d'un pays, dans son « aristocratie intellectuelle », c'est l'*alliage* indispensable pour assurer à la monnaie d'or sa matérialité et sa force de résistance »; en attendant, l'expérience qu'il a faite, par correspondance, de la machine ministérielle, lui laisse « la stupeur de ce par quoi nous sommes gouvernés. Incompétence, ignorance crasse et prétentieuse, formalisme aveugle, observations de pions aigris, négation dédaigneuse des compétences sur place et des besoins locaux, voilà tout ce qu'en deux ans j'ai vu venir de la métropole; et cela se résume d'un mot : obstruction. »

Pendant que Lyautey poursuivait ses pensées, l'*Iraouaddy* atteignait le terme de sa route : le 2 mars il mouillait à Mayotte, le 3 à Majunga, où, pour la première fois, le Commandant prenait contact avec Madagascar; or,

immédiatement, il fut conquis : « Ce premier aspect de la Grande Ile est agréable; de la verdure, une côte accueillante, et, par-dessus tout, un admirable ciel du bleu profond méditerranéen, la grande lumière; allons! si tout Madagascar est ainsi éclairé, ça va bien. Je ne crois pas qu'il me soit possible d'être découragé, malade, fatigué, dans un pays lumineux. J'en ai un besoin maladif, et c'est la seule chose qui m'ait jamais manqué vraiment sous le ciel toujours voilé de l'Asie chinoise. »



Tananarive, le marché.

Sans retard, il s'informait de la situation politique de Madagascar.

Quand il arrivait dans l'île, en mars 1897, il y avait près de deux ans que nous occupions Tananarive (30 septembre 1895); mais, autour de nous, et grâce à la faiblesse de notre premier Résident civil, M. Laroche, la révolte avait bientôt grondé, coupant les routes, massacrant nos nationaux, menaçant de nous jeter à la mer. Le Gouvernement avait alors fait appel à Gallieni, nommé général, et l'avait chargé de rendre effective notre conquête. Le grand chef, dans la plénitude de sa virile audace, avait accepté la proposition. Mais, quand on lui avait offert de prendre connaissance des dossiers qui pourraient le renseigner sur l'état des choses, il avait refusé, pour n'avoir point la tentation de « se former des opinions à Paris ».

Puis, quand on lui avait demandé quels renforts il jugeait nécessaires, il avait répondu sereinement que les effectifs déjà présents dans l'île lui paraissaient suffisants, sous condition d'un emploi judicieux, mais qu'il acceptait, à tout hasard, d'emmener six cents hommes de la Légion Étrangère, de manière à pouvoir, le cas échéant, « mourir convenablement ».

Dès son arrivée, sa forte poigne et sa méthode constructive avaient montré leur efficacité : doux et même dévoué aux humbles, aux travailleurs, il s'était montré rigoureux envers les grands : le ministre de l'Intérieur et l'oncle de la reine jugés et exécutés, la tante de la reine déportée, bientôt la reine elle-même embarquée pour la Réunion sans même que Paris fût consulté, ces actes produisaient un effet considérable, et déjà, en ce mois de mars 1897, le centre de l'île, l'Emyrne, était pacifié.

Reprenant son voyage, l'*Iraouaddy* touchait Nossi-Bé le 4 mars, Diégo-Suarez le 5, et enfin, le 7, débarquait Lyautey à Tamatave.

Là, attendaient trois télégrammes de Gallieni; le deuxième, du 7 précisément, portait ces trois mots : « Willkommen, montez, maoulen¹. »

Le Commandant monte donc « maoulen ». De Tamatave à Tananarive, la distance est d'environ 400 kilomètres par la route, en cette fin de saison pluvieuse, quelle route! Des fondrières, des rivières à passer sans ponts ni gués; pour voiture, un filanzane de rebut; de mauvais porteurs, un mauvais boy, un mauvais cuisinier; de temps en temps de grands coups de soleil, puis la pluie, la pluie, la pluie; des arrivées au gîte à 8 heures du soir mi-trempé, mi-rissolé, et quel gîte! la case où bivouaque quelque sergent ou quelque officier. Cela dure dix jours.

« Quand j'étais tout petit et que j'entendais la chère voix de tante M... dire la prière du soir, dans la vieille chapelle de Montrambert, je me souviens qu'un de mes grands étonnements était la prière pour les « malades, les prisonniers, les voyageurs ». Les voyageurs! ce mot n'évoquait pour moi que le bon coin rembourré et sympathique d'un compartiment de première classe et l'idée de la chose qui me semblait au monde et la plus désirable, et la plus facile, et la plus joyeuse : le voyage. — Pourquoi donc invoquer le bon Dieu pour ces heureuses gens? — Ah! que de fois depuis, sur la frontière de Chine ou sur les confins sakhalaves, j'ai pensé à cette prière qui, si elle paraît en Europe une réminiscence surannée du Moyen Age, s'applique encore sur tant de points du monde à ceux qui gravissent une dure côte, pliés sur le bâton ferré, sous le soleil, sous la pluie, dans l'incertitude de la distance, de la direction, souvent à quelques pas du fusil qui guette et,

1. Trois mots, trois langues : « bienvenue, montez vite ».

la nuit venue, saluent la lueur lointaine du gîte comme l'étoile du salut! »

Pour le voyageur qu'était alors Lyautey sur le chemin de Tananarive, l'étoile du salut, ce n'était pas le gîte, c'était Gallieni.

« L'accueil de Gallieni! — A une étape, il envoie à ma rencontre son officier d'ordonnance, mon vieux Martin, du Tonkin; lui-même vient au-devant de moi à trois heures de Tananarive, à cheval, avec tout le tremblement, l'escorte des spahis rouges, le fanion, les deux minuscules boys-piqueurs, un train très chic de Gouverneur général militaire. Je passe de mon filanzane sur le cheval de son second officier d'ordonnance, mon vieux camarade du Song-Cau, Boucabeille; et c'est dans cet appareil, dans ma tenue souillée de la route, que je fis mon entrée dans la capitale : et ce que j'en revois aujourd'hui c'est la population entière dehors pour voir « le Général », et ce peuple humble, courbé, chapeau bas, sollicitant un regard, forme une haie pressée et soumise qu'il traverse impassible, sans jeter un coup d'œil, toute une affirmation de puissance souveraine et de force écrasante, inconcevable pour qui n'a vu ce spectacle.

« Or, on ne se découvrait plus devant son prédécesseur qui saluait le premier les passants, et ceux-ci se retournaient en ricanant. Voilà! »

Bien entendu, le général logea, nourrit et même soigna chez lui le nouvel arrivant : ce n'était pas seulement un chef mais « un grand frère ». Deux jours de fièvre soulignèrent les fatigues du voyage. Mais, « au nom du ciel, écrivait Lyautey, ne me faites pas d'élégie sur ces deux jours de fièvre, à moi qui en ai eu six en tout à travers la vie que je mène, et libérez-moi des « soigne-toi, ménage-toi, prends de la quinine », qui émaillent toutes les lettres de tantes, parents, amis, et qui m'empêchent d'en achever la lecture! »

Le Commandant passa ainsi quatre jours près de Gallieni, jours d'intimité affectueuse, jours de prise de contact avec Madagascar et les problèmes qui s'y posaient.

A l'époque où Lyautey y arrivait, le plateau central de l'île, seule partie effectivement occupée par nous, était divisé en deux territoires militaires : le premier, au Nord-Est, colonel Combes; le deuxième, au Sud-Ouest, colonel Borbal-Combret. Entre les deux se trouvait un cercle indépendant, avec Babay pour chef-lieu; il s'étirait le long de la route de Tananarive à Majunga, entre la Betsiboka et l'Ikopa, depuis les environs de la capitale, au Sud, jusqu'à Andriba. C'était une région à peu près pacifiée, sauf un coin encore occupé par deux chefs rebelles, Rabezavana et Rabozaka, contre lesquels opérait le colonel Combes.

Voilà le territoire que le général confia à Lyautey, avec la consigne

d'en entretenir et protéger la route, qui est d'un intérêt vital pour Tananarive, et d'y ramener la vie.

En marche donc pour Babay! On traverse une campagne désolée, tous les villages ayant été systématiquement brûlés par les insurgés, les rizières détruites, les silos vidés, le bétail et la volaille même emmenés. Babay n'a point échappé à la dévastation et son titre de chef-lieu du cercle jure maintenant avec d'ignobles installations improvisées entre des murs noircis par l'incendie, sous des toitures d'herbes sèches.

Quatre jours encore pour prendre connaissance des rouages administratifs et des besoins du cercle, puis le Commandant part faire la tournée de son territoire : adieu les aises! adieu le lit! Pendant deux mois il passera ses nuits au bivouac, sous sa tente, ou sous un abri improvisé.

Son cercle est subdivisé en quatre secteurs. Il va donc de poste en poste, suivi de son gouverneur indigène, et se donne, avec son habituelle fougue, à son rôle nouveau d'administrateur : à son entrée dans les villages, les populations se rangent sur son passage, avec leurs chefs, leurs missionnaires, leurs maîtres d'école; il s'initie aux cultures, rend la justice, interroge les écoliers, étudie le tracé de nouvelles routes ou la protection de la grande voie qui descend vers Majunga : son influence a bientôt ramené 50.000 habitants.

Subitement, le 4 avril, un télégramme de Gallieni le mande à Tananarive. C'est que le colonel Combes, malade, demande à être remplacé et que le général veut ajouter son territoire à celui que Lyautey administre déjà.

Vite, le Commandant retourne à Babay, qu'il ne fait que traverser, et gagne Ankazobé, à deux étapes plus au Nord, dans la direction de Majunga, car il a résolu d'y transférer le chef-lieu de son cercle; ses quatre officiers de secteur y ont été appelés par signaux optiques et reçoivent le programme des plus urgentes besognes et surtout le coup de fouet qui donne l'élan.

Puis, à la recherche de Combes et de sa colonne! Lyautey le trouve, le 18 avril, bivouaqué à Vohilena, en pleine opération contre Rabezavana.

Le colonel Combes, de l'Infanterie de Marine, était un de nos chefs les plus éprouvés, mais aussi les plus autoritaires; ses méthodes étaient peu semblables à celles de Gallieni. Voici un exemple de leurs contrastes : le général lui avait envoyé deux émissaires de choix pour servir d'intermédiaires avec les insurgés, un haut magistrat malgache et un interprète. A son arrivée, Lyautey veut les voir pour les interroger : « Ces deux civils? dit le colonel, je n'aime pas ces gens-là, je ne les ai pas même regardés, je les ai fourrés dans un silo; mais faites-en ce que vous voudrez, cela vous regarde. »

Le Commandant se hâta de les faire remonter, « ahuris et un peu défraîchis »



Pour voiture un filanzane de rebut, de mauvais porteurs... (page 110).

du fond de leur puits et trouva en eux bientôt des agents « incomparables ».

Pour en finir avec Rabezavana, Combes et Lyautey, le 21 avril, piquent avec 400 fusils et 2 canons sur Antsatrana où le rebelle a sa citadelle et ses réserves. On traverse un pays désert, car toute la population s'enfuit à notre approche : chaque passage de rivière et chaque crête nous sont disputés à coups de fusil. Le 28, nous arrivons devant Antsatrana : les insurgés l'ont abandonné; du moins ont-ils laissé intactes les rizières qui assurent notre approvisionnement pour six mois.

Le colonel, qui avait cru tenir Rabezavana, est exaspéré du mécompte et remet le commandement à Lyautey.

Celui-ci abandonne immédiatement le système Combes de la colonne en flèche, et applique la méthode, chère à Gallieni, des colonnes convergentes. Le résultat est prompt : le premier détachement revient le 30, en rabattant 1.200 bœufs de prise et 400 Sakhalaves en fuite; les troupes, lassées de marcher dans le vide depuis des semaines, sont mises en confiance; on rassure les indigènes ramenés vers leurs terres et on en fait le noyau de la repopulation de la région, excellent procédé, puisqu'ils seront huit cents, vingt jours plus tard, et nous béniront de les avoir délivrés des Hovas.

Le 2 mai, Lyautey manque de surprendre (à deux heures près) Rabezavana dans le village de Marotsipoy, mais du moins s'empare de ses approvisionnements et même de ses instruments de musique et de ses uniformes. Laisant sur place cinquante fusils, le Commandant organise en zone d'occupation, avec secteurs et postes, la ligne Vohilena-Antsatrana.

Ayant obtenu de Tananarive un renfort de 250 tirailleurs pour compenser ceux qu'il laisse dans les postes nouvellement constitués, il part le 15 mai, avec 400 fusils et 2 canons, en direction d'Ambohimanjaka; l'ennemi se retire, laissant 11 tués; mais quatre groupes convergents de tirailleurs, partant à la fois des quatre postes et se rabattant sur Ambohimanjaka, ramassent 250 prisonniers, dont la mère de Rabezavana, 50 fusils et 3.000 bœufs (16 et 17 mai).

Ce beau coup de filet exalte la confiance de la troupe : hommes et officiers croient à l'efficacité de la méthode.

D'ailleurs les événements se précipitent : le 22, Rabezavana, affamé par la perte de ses troupeaux et de ses rizières, et lâché par des groupes de ses partisans, donne des signes d'épuisement. Lyautey en profite pour une vigoureuse offensive. Alors, le 24, le rebelle se présente aux avant-postes.

Lorsqu'il est sûr de le tenir, le Commandant, qui a gardé le secret absolu jusque-là sur cette reddition espérée, dicte un télégramme optique, pour Gallieni, à son interprète-secrétaire, le fidèle J.-B. Rahajarisafy, élève des

jésuites de Tananarive. « C'est bien Rabezavana que vous dites, mon Commandant? — Parfaitement. — Mais alors, l'insurrection est finie? — Parfaitement. »

On se prépare à recevoir le vaincu. Lyautey « crève » de fièvre. Aussi, pour faire bonne figure, a-t-il subi une injection de quinine : il est debout dans la grande salle de la citadelle même de Rabezavana à Antsatrana. Il a enfin averti sa troupe, qui se forme en haie le long de la piste d'accès ; et tous ces braves, marsouins, tirailleurs algériens, malgaches, sénégalais, qui n'ont cessé de tenir la campagne depuis un an et sont en loques, trouvent le moyen « d'astiquer leurs haillons et de sortir de leurs musettes leurs médailles du Dahomey, du Tonkin, d'Algérie ».

Rabezavana arrive à cheval, « suivi de 500 guerriers, dernier contingent de ses fidèles, tous armés de fusils à tir rapide et qui nous eussent, certes, donné bien du fil à retordre, s'ils avaient eu encore de quoi manger ». Il met pied à terre, ses hommes jettent leurs fusils en un tas et se prosternent ; le chef lui-même, aux pieds de Lyautey, prononce un discours de soumission que l'interprète traduit à mesure ; pour terminer, il tire de son doigt une bague, cabochon de corail monté en or, en disant : « Ceci est mon anneau de commandement ; je ne commande plus... Prends-le, pour que tous voient que désormais c'est toi qui commandes. »

Lorsque l'officier français passe l'anneau à son doigt une grande acclamation retentit. Et il conclut : « Si Dieu me prête vie, vous le verrez un jour en breloque à ma chaîne de montre, car je ne compte plus m'en séparer. »

Rabezavana s'est rendu sur promesse de la vie sauve, mais il s'attend à la déportation, au moins, et, dans son épuisement, c'est tout ce qu'il ose espérer. Or, Lyautey l'ayant « tâté » et ayant interrogé les émissaires, prend un grand parti : le laisser libre, le réintégrer ici même, à Antsatrana, dans son ancien commandement, lui confier la restauration de cette région, où tous le connaissent et le respectent, et l'œuvre de réconciliation qu'il est temps de commencer. Lorsque le vaincu entend cette proposition, il n'en croit pas ses oreilles.

Pourtant, c'est sérieux. Pour l'apprivoiser, Lyautey l'invite à dîner avec lui et ses officiers. Dès le lendemain, son anneau au doigt, le Commandant l'emmène dans une tournée de pacification et d'organisation du pays dévasté.

Se fait-on une idée des occupations qui incombent à Lyautey? Le général vient de lui donner toute la rive gauche de l'Ikopa et le Bouéni, de sorte que ses secteurs sont passés de quatre à dix ; il a 1.700 hommes sous ses ordres, un territoire civil qui compte environ cent mille habitants ;

avec tout cela, le pouvoir à peu près absolu, tout à créer et à organiser. Il a le droit d'en être fier, car c'est « assez coquet pour un chef d'escadron de hussards en rupture de ban », et il ne se voit plus « commandant un régiment de cavalerie, ni vivant des potins de Paris ».

Mais il fournit un travail de jour et de nuit. Il faut d'abord qu'il fasse vivre sa troupe, et le plus clair de ses heures de halte se passe à assurer le ravitaillement, à faire venir de Tananarive, par les pistes, denrées, munitions, médicaments, outils, à compter les tonnes de riz, les caisses de sucre et de farine, à calculer les levées des porteurs, leur relève, leur paiement, à interviewer les guides, les prisonniers, les émissaires, sur un pays dont il n'y a pas une carte et où aucun Européen n'est venu. La nuit même, entre ses secrétaires et ses officiers, il transforme en croquis ces renseignements et fait traduire les documents malgaches trouvés.

Et cependant il continue à administrer son cercle par lettres et par télégraphe optique, à suivre les travaux de la route de Majunga et de la ligne télégraphique, à se tenir au courant de la perception des impôts, de la direction des écoles...; « c'est une rude vie et une vie rude, et je ne me lave pas souvent », dit-il.

En juin, Lyautey est de retour à Ankazobé, le nouveau chef-lieu de son territoire, et s'y installe parmi les ruines noircies, en attendant qu'il recrée la ville.

Parmi les tâches que lui fixe alors Gallieni, se place en premier lieu la restauration de la route de Majunga.

En septembre, Lyautey partit donc pour cette ville.

Le lamentable parcours! Tout au long de ce chemin, qu'avait suivi le corps expéditionnaire en 1895, se voyaient encore les traces de ses souffrances : débris de toute sorte, voitures Lefèvre par centaines, squelettes d'hommes et d'animaux; à l'un de ses bivouacs, le Commandant trouva même une voiture attelée encore au squelette tout harnaché de son mulet et, à l'intérieur, le squelette de son conducteur, et, malgré lui, montèrent à sa mémoire les vers burlesques de Scarron :

*Je vis l'ombre d'un cocher
Brosser l'ombre d'un carrosse.*

La route traverse d'abord le désert aride et brûlé du Bouéni, puis elle s'incline vers les berges riantes de la Betsiboka. Quand il arriva à cette étape de son voyage, Lyautey rêvait d'herbe fraîche pour se reposer, d'eau fraîche pour s'y baigner : hélas! les rives étaient couvertes de dépouilles macabres et le lit du fleuve infesté de crocodiles.....

Heureusement Lyautey put faire une partie du parcours en pirogue sur l'Ikopa.

Enfin, le Commandant atteignit Suberbieville, près du confluent de l'Ikopa et de la Bétsiboka, puis Majunga. Pendant le voyage, il avait fait réparer la route, jeter des passerelles provisoires, aménager des gués. Et même, comme le plus gros inconvénient du trajet consistait dans l'état désertique de la zone Ankazobé-Andriba et dans l'absence totale de ressources et d'abris pour les voyageurs, il y constitua un peuplement artificiel avec les quatre sections d'une compagnie de tirailleurs malgaches, réparties en quatre postes formant gîtes d'étapes, à 25 kilomètres l'un de l'autre.

Puis, il voulut essayer sa route; il rassembla vingt-cinq voitures Lefèvre, y attela de solides mulets, les chargea de produits de la côte, et, se mettant à leur tête, il amena son convoi jusqu'à Tananarive. Ce fut, comme il le dit, le grand événement de la saison, car jamais on n'avait vu une voiture dans la capitale, et la population de la ville et de la région, attirée par la curiosité, encombra le parcours jusqu'à plusieurs kilomètres.

Quant à Gallieni, il accueillit son Commandant comme il accueillait toujours une réalisation.

Après huit jours de travail, de mises au point, dans la compagnie toujours chère et confiante de son général, Lyautey revint à son territoire et il tint à voyager en charrette à mule, bien que l'animal ne fût guère rapide, pour consacrer l'utilité de sa route. Tout en allant, il inspectait ses secteurs, ici contrôlant les essais de café, de coton, les pépinières, là encourageant un de ses officiers qui commençait à créer une ville, et présidant une première distribution de prix dans une école de trois cents élèves qui parlaient le français presque couramment et récitaient les fables de La Fontaine; dans chaque village l'attendaient la musique, les autorités indigènes, les écoles et le peuple.

Ankazobé se construit, sept ou huit maisons sont debout et couvertes; on les aménagera à l'intérieur quand commenceront les pluies.

Et les occupations se multiplient, se pressent : lotissement des plateaux pour les colons, audiences de négociants, visite des marchés, sans compter les obligations de la représentation que le Commandant veut toujours somptueuse, ni son rôle de juge, quand il apaise les différends des indigènes, « justice de saint Louis sous son chêne ».

Vie débordante dont il exulte. « Étais-je assez créé et mis au monde pour cela! Après vingt ans de carrière de France « routinière », après avoir eu si souvent l'angoisse de passer à côté de la destinée, je me sens, depuis trois ans, voguant à pleines voiles, sûr de moi, de ce que je fais, menant

ma vie, les gens et les choses. Je me sentais né pour créer et je crée, pour commander et je commande, pour remuer des idées, des projets et des œuvres, et j'en remue à la pelle... » Au milieu de tout cela, il trouve bien des soucis, voire des déceptions; mais il écrit à sa sœur, avec un enthousiasme tout lyrique : « Le souci et la préoccupation sont les condiments indispensables de l'action, la sainte, la divine action... »

Et puis, brusquement, il ajoute : « Et comme conclusion, tu vas me faire un cadeau. Je viens de trouver dans Shelley un morceau de vers dont je veux faire ma devise :

The soul's joy lies in doing.

La joie de l'âme est dans l'action.

« Fais-le-moi graver sur une bague et envoie-le-moi. »

Au cours de l'hiver 1897-1898, l'installation se poursuit à Ankazobé, les boulevards se plantent, les maisons s'aménagent, l'ensemble présente déjà ce cachet de ville coloniale anglaise auquel Lyautey tient beaucoup : cottages et dissymétrie. Le cercle des officiers est prêt le 12 janvier. Le 9, le Commandant a pendu la crémaillère dans sa nouvelle maison de briques. Il en est heureux d'un plaisir esthétique, car il jouit d'avoir, dans cet intérieur clair et propre, une table bien servie, avec des fleurs, des nattes sous chaque couvert, les bougies sur la table, un boy servant « ultra correct », enfin, comme résultante, la sensation pour les officiers d'avoir là un « home ».

Or, par là, son installation dépasse la portée d'un goût personnel. « J'attache, dit-il, la plus grande importance, au point de vue colonial, à ce que tout ait l'air installé et à en donner l'exemple. C'est la méthode anglaise, la vraie, celle qui affirme le mieux l'occupation définitive, écarte l'idée de guerre et de bivouac et suscite des installations semblables. » Déjà, de fait, les gouverneurs malgaches se mettent à imiter les officiers français, crépissant leurs maisons, fermant leurs fenêtres avec des vitres, peignant leurs chambres, achetant meubles et rideaux, ce qui a cet autre avantage d'encourager artisans et industriels.

Les autres parties de la ville s'organisent aussi : dans une école professionnelle, vingt-cinq petits malgaches apprennent à faire des meubles, à charpenter, à forger, à souder, à peindre; l'école primaire compte soixante élèves; un lazaret a été construit où un médecin a entrepris de guérir la gale « qui, depuis des siècles, pourrit ce peuple »; dans les environs immédiats on capte des sources pour arroser les jardins, on crée des rizières, des pépinières, une ferme-école, on perfectionne ponts et chemins. Cinquante

charrues ont été commandées en France et sont retenues d'avance par des Malgaches qui déjà dressent leurs bœufs à les tirer; nos produits manufacturés, comme les toiles, sont de plus en plus demandés.

Ce qui est intéressant, d'ailleurs, à suivre la pensée de cet étonnant Lyautey, c'est que, si prise soit-elle par la besogne immédiate, elle ne s'y confine jamais : ainsi vers cette date, elle dit le besoin de stabilité, à propos des élections législatives de 1898 et de la chute du ministre des Colonies, — elle prévoit l'hégémonie américaine, à l'occasion de la guerre hispano-américaine, — elle rappelle les lois de la colonisation, la liberté indispensable, les mises de fonds nécessaires, — elle demande que l'on oriente le commerce de Madagascar vers l'Afrique où de grands marchés sont à prendre.

Bien entendu, il réclame toujours des revues et des livres, depuis les publications artistiques comme le *Figaro illustré* sur le Salon, jusqu'à la *Vie du P. Hecker*, au *Curé de Campagne* et au *Curé de Canton* de Fonsegrive.

En janvier 1898, Gallieni confie à Lyautey la région des vallées de la Mahavary et de l'Andranova, avec ordre de se relier à la côte ouest; du coup, son commandement devient un « territoire », il est le commandant du 4^e territoire militaire, comprenant trois cercles : Ankazobé, Mévatanana, Mahavary. En mars, ce territoire même est agrandi de la région de Maintirano et du Milanja, ce qui en double la superficie et lui donne la forme d'un vaste quadrilatère de 400 kilomètres de côté, adossé à l'Est à la Mahajamba et s'ouvrant à l'Ouest sur la côte; ses nouvelles terres sont à reconquérir d'abord sur les Sakhalaves, puis à organiser.

Lyautey, qui a quitté la France depuis près de trois ans et demi, irait volontiers revoir la patrie pour quelques semaines. Mais le général lui dit : « Tâchez de me terminer pour août toute cette question Ouest qui m'ennuie et, en septembre, nous partirons tous en congé pour la France. » En septembre?... Le Commandant ne l'espère guère. Ce sera plutôt pour le printemps 1899. Mais il ne peut, il ne veut abandonner l'œuvre en train. Il dit lui-même : « Je suis ici un soldat sur le champ de bataille, c'est-à-dire qu'il n'y a ni à discuter ni à hésiter. » D'ailleurs, les exigences mêmes de Gallieni prouvent une telle confiance de sa part que Lyautay en est, comme il l'écrit, « effaré et touché au delà de tout ».

Il poursuit donc sa tâche; de toutes parts, les faits lui montrent qu'elle est saine et utile. Ainsi, il arrive le 7 mars à Vohilena; onze mois plus tôt, c'est là qu'il a rejoint le colonel Combes : alors il n'y avait pas un être vivant à l'horizon; maintenant la montagne a été transformée en village suisse, les habitants sont fixés, toute la plaine est cultivée; il y a des écoles, il y

a un ouvrier, il y a des troupeaux; et celui qui présente ce petit monde à l'officier français est ce même Rainitsimba qui lui arrivait naguère en captif, sûr d'être fusillé, et qui est devenu son plus fidèle agent.

CAMPAGNE EN PAYS SAKHALAVE (JUIN-SEPTEMBRE 1898).

Lyautey doit aller conquérir, puis organiser le vaste pays qui vient de lui échoir et qui comprend, en gros, la région qui va de l'Ikopa à la mer.

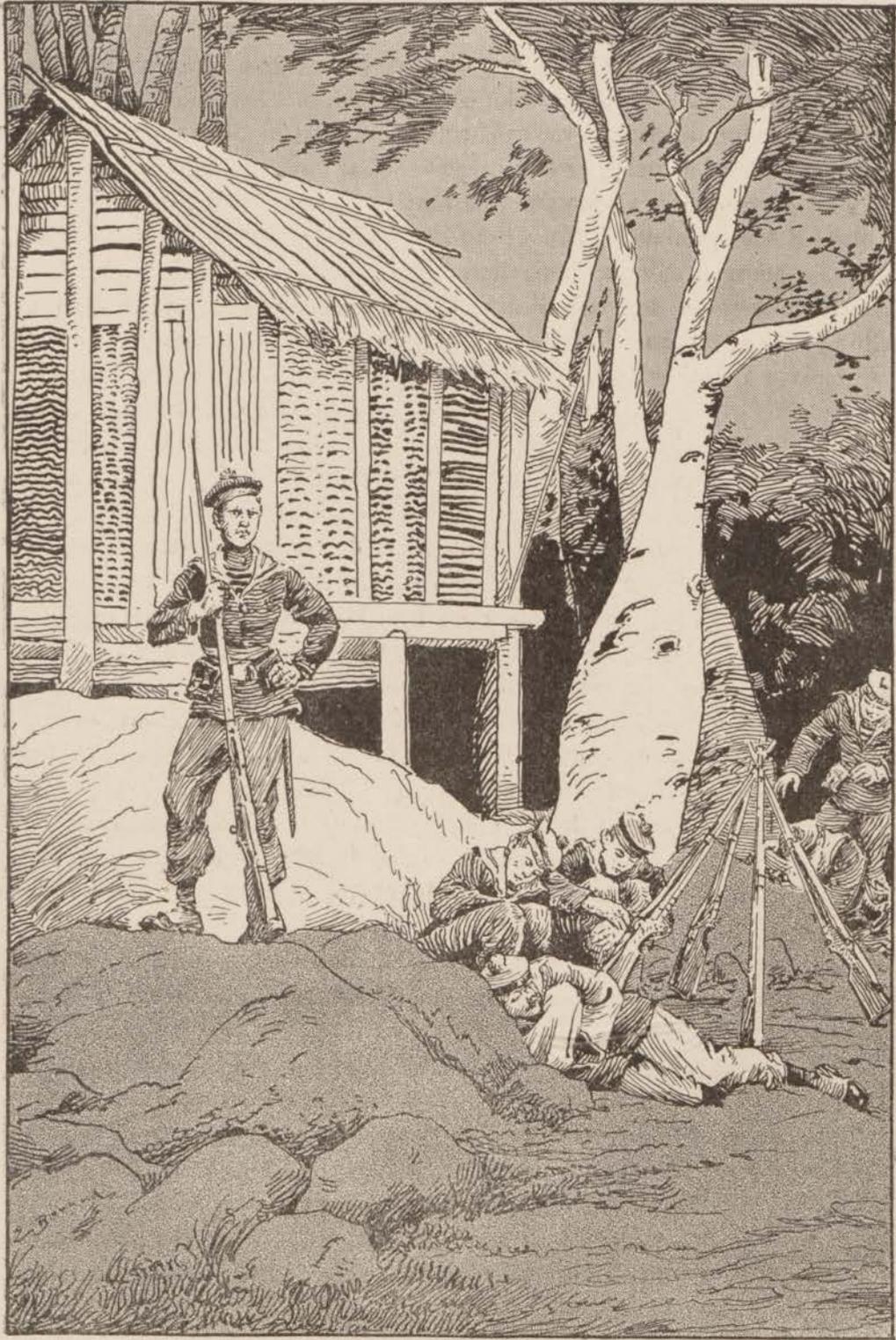
Il commence par descendre jusqu'à Majunga, en compagnie de Gallieni, puis s'embarque, le 27 juin, sur la canonnière *Gabès* : il emmène quatre enseignes de vaisseau, un médecin, son officier de renseignements, cent porteurs, enfin deux voitures et du matériel.

Son premier objectif est la reconnaissance du mouillage de Nossi-Voalavo, encore inexploré; accompagné de trois officiers et six matelots, il y débarque la nuit, avec une belle crânerie : c'est que, dit-il, il faut donner de prime abord « à des gens hésitants le sentiment de notre confiance. Rien ne vaut un médecin dans ces occasions; le nôtre, sous la lune, fait quelques pansements qui ont assuré la sécurité de notre nuit : très pittoresque cette nuit, dans une case évacuée, sous un épais massif de cocotiers, mon fanion planté, les faisceaux prêts, la sentinelle en alerte et le sommeil de plomb. »

Le lendemain, palabre avec les habitants, suivie d'une distribution de verroteries, de colliers, d'indienne.

Le 30 juin, il remonte le Sambuo pendant dix milles, avec des « évocations de Tour du Monde, de prises de possession de pays neufs lues dans notre enfance; nos pavillons flottent fièrement sur nos barques dans le large fleuve, entre les deux rives de palétuviers sombres où se blottissent au passage les pirogues effarouchées devant l'apparition des premiers blancs ». Le lendemain, il est vrai, c'est le revers du tableau, car il manque bel et bien de sombrer au passage de la barre de Tomboharano. Le 2 juillet, il débarque à Maintirano, où le commandant Ditte a déjà fait des merveilles d'organisation : la soirée se passe en affaires, en gais propos, en musique.

Dès le 3, il part en reconnaissance avec quelques officiers et quarante fusils, et retrouve enfin (cet « enfin » est de lui) « les bons bivouacs de brousse, plantés au hasard de l'heure, de l'eau, de la fatigue, les sentinelles sous l'œil, et le cri répercuté : « Sentinelles, veillez! » inentendu depuis des mois. » Le 5, il atteint Anjia; le 6, vers 5 heures du soir, il est à Ambalarano, au contact des bandes insurgées dont les feux s'élèvent sur les flancs du haut massif du Foujia; une heure plus tard, la nuit étant



Nous sommes dans une case évacuée, la sentinelle veille... (page 120).

tombée, arrive le capitaine de Bouvié, avec 80 hommes : il a fait 200 kilomètres à travers une région inexplorée et hostile et se trouve ainsi à un rendez-vous fixé depuis des mois. Avec 120 fusils Lyautey pourrait combattre, mais il essaiera d'abord de palabrer et de négocier pour épargner des vies humaines.

Veut-on connaître sa manière? Il faut lire son récit de l'occupation du village d'Antsigimialoha. Il a pénétré au centre même de l'agglomération, mais les hommes se sont enfuis dans la forêt voisine. Alors, il les fait héler par un interprète; une négociation s'engage avec ces interlocuteurs invisibles, cependant que de part et d'autre les fusils sont armés et prêts à poursuivre la causerie, s'il y a lieu; les promesses, les assurances de paix, font enfin sortir des bois un indigène; il vient en hésitant, et même il faut, pour le décider tout à fait, qu'un de nos officiers, porteur du fanion de Lyautey, sans armes, descende au-devant de lui, à tout risque, au bord d'un ravin touffu. Le voilà : c'est un sauvage superbe, orné d'amulettes, de bracelets, le cou ceint d'un collier de dents de caïman, dont chacune renferme les cendres d'un ancêtre; comme armes, un fusil à pierre, avec quatre cartouchières et une boîte à poudre à la ceinture. Alors, on le caresse (car ces sauvages ne se rassurent que s'ils sont touchés, comme des enfants), on lui donne des cadeaux, de la pacotille, de l'étoffe; bientôt, un autre se risque..., un troisième... « A l'aube, écrit le Commandant, tout le village est reconstitué sans un coup de feu, sans une victime, par la seule habileté presque héroïque de mes officiers. »

Lyautey est de retour, le 12 juillet, à Maintirano, pour y recevoir Galieni le 14; le 15, tous deux vont réinstaller la reine Bibiany, une affreuse négresse, qui a été exilée l'année précédente, mais dont l'influence pourra nous servir.

De fait, grâce à elle, trois villages se soumettent les 3 juillet et 1^{er} août; grande joie pour le Commandant, puisqu'il est venu pour pacifier et non pour guerroyer.

Les notes où il commente ces faits sont à citer, tant elles disent bien sa méthode, ses ambitions et le concours qu'il trouve dans ses admirables officiers. « Il est vrai que le canon braqué et les quatre cents fusils prêts à partir soulignent puissamment les négociations. Car, décidément et avant tout, il faut être fort, les plus forts. Ces gens ne nous conçoivent que sous l'aspect malfaisant et comptaient bien nous décourager et nous rembarquer. Or nous pouvons en toute conscience leur apporter du bien : ils sont misérables, rongés de maladies, en souffrent, et le vieux cliché « à quoi bon leur créer des besoins factices » est ici inexact. Ils n'ont pas le minimum de bien-être et sont malheureux. Ce sont de pauvres grands enfants apeurés, auxquels

on peut être des maîtres forts et doux. Nous sommes prêts à l'être. Mes officiers sont admirables. Ah! il faut les voir, mon cher ami, comme je les vois depuis un mois, acceptant si allégrement cette consigne ingrate et sans gloire de la « pacification à tout prix », retenant leur troupe, se mettant au-devant des coups de fusils, allant avec le plus constant et le plus froid courage, sans armes, seuls, en avant, crier les paroles de paix, au risque de tout. »

Après ces lignes graves, voici un tableautin : « La lune éclaire en plein le village niché au pied de rochers étonnants, dans la boucle d'un ruisseau que bordent les plus beaux arbres que vous puissiez rêver. C'est la paix; les femmes aux colliers lourds, les enfants nus, sont sortis des cases; le chef vient de m'apporter un humble cadeau de riz, de poulets et d'œufs. Le capitaine que j'installe suzerain de cette marche a pris possession de son peuple. Oui, je crois bien que c'est la paix, et c'est plein de l'espoir qu'elle sera contagieuse que je vais demain à mes avant-postes prêts à l'attaque. Vous ne sauriez croire quelle jouissance supérieure et complète il y a à se sentir en mains la bonne massue et à ne s'en pas servir. Les forts sont doux. L'antiquité l'a proclamé; la vie le vérifie. Allons, bonsoir, cher ami. »

Du 2 au 11 août, Lyautey menant ses troupes en éventail à travers les massifs du Bemehara et de l'Anjia, occupe toute la rive gauche du Ranobé : énormes fatigues dans un pays très accidenté et boisé, coups de feu de bandes insurgées; ce qui désole le plus le Commandant, c'est de ne pouvoir retenir les indigènes, leur parler de paix, les réinstaller dans leurs villages; les Sakhalaves se dérobent à tout contact et « rien n'est odieux comme cette marche dans le vide ». Quelquefois la maladresse d'un de nos hommes empêche une possibilité d'action : ainsi en est-il le 10 août, où des fuyards sont venus à l'improviste buter sur notre camp; un de nos miliciens indigènes a tiré un coup de fusil et « toute cette bande inoffensive s'est envolée, abandonnant tout son déménagement et sans vouloir répondre à aucun appel. Je regarde avec désespoir, dit Lyautey, ces ustensiles, marmites, nattes, bûches, ce manioc, que je serais si heureux de rendre à ces sauvages affolés, à condition de les réinstaller ici, près du poste que j'y vais laisser ».

Il arrive le 14 à Ambalarano; là, nous avons un poste où sévit la fièvre bilieuse hématurique; déjà un tiers de l'effectif a été emporté par la contagion et repose dans le cimetière qui s'étale à flanc de coteau, en face des tentes.

Or, quand le Commandant y vient camper, il est exténué par la campagne; le 15 à l'aube, il part néanmoins avec la reconnaissance. Mais il n'a pas fait deux heures de route qu'il n'en peut plus : il doit se laisser

ramener en filanzane, et devine immédiatement qu'il est pris à son tour par la « bilieuse ». Dans sa colonne, pas de médecin. La maladie peut être mortelle : si Lyautey en doutait encore après les décès subis par le poste, il l'apprendrait à entendre, à travers la toile de sa tente, les réflexions des uns et des autres ou à voir les traits alarmés de ses fidèles ; pendant six jours, on le regarde comme perdu. Lui-même prend ses dernières dispositions et se prépare à la mort ; il s'encourage à bien mourir par de vaillantes pensées : « je trouvais



Monoroue utilisée à Madagascar.

d'ailleurs, écrit-il, très chic d'être enterré dans un drapeau tricolore, sur le flanc du massif où je venais de le planter pour la première fois et de consacrer ainsi notre installation sur ce sol. »

Heureusement, les soldats de la brousse sont débrouillards : un lieutenant eut l'idée de soigner son Commandant en lui faisant absorber du citron ; au bout de six jours, un peu de mieux se manifestait ; le 1^{er} septembre, on put installer le malade dans son filanzane, et, par une marche de quatorze jours à travers une région déserte (des jours qui lui parurent des siècles), le ramener à Ankazobé ; il ne pesait plus que 49 kilos.

Pendant les mois qui suivirent, lentement, Lyautey revint à la vie. Il eût pu se faire rapatrier, mais plusieurs raisons l'en empêchaient : d'abord, en France, ce serait l'hiver ; puis, il désirait faire le voyage avec Gallieni,

qui ne pourrait s'absenter qu'au printemps de 1899; enfin des complications locales survenaient, la peste à Tamatave et Tananarive, une reprise de dissidence dans le nord de l'île; d'autre part, les considérations d'ordre général ne manquaient pas pour inviter à rester : dans la métropole, sévisait l'Affaire Dreyfus, avec toutes ses laideurs¹; les relations franco-anglaises étaient extrêmement tendues, par suite de la pointe de Marchand sur Fachoda : si le conflit éclatait, ne faudrait-il pas que tous fussent à leur poste de combat?

Le Commandant resta donc. Il se reprit peu à peu, de son lit, puis de sa chaise de rotin, à diriger les affaires de son territoire. Bientôt, il lui fut possible de circuler en filanzane à travers Ankazobé qui continuait à grandir, et sur la route de Majunga, devenue plus importante depuis que la peste fermait le port de Tamatave. Enfin, au mois de mars, il fut appelé par Gallieni à sa résidence de campagne d'Ambohimanga pour liquider les travaux en cours, constituer les dossiers qui devraient être emportés à Paris, organiser l'avenir immédiat de l'île, soit qu'on y dût revenir (ce que l'on désirait ardemment), soit que l'on fût affecté à d'autres tâches.

Le 25 avril, Gallieni et Lyautey prirent la direction de Tamatave; chemin faisant, ils se livrèrent à une minutieuse inspection des travaux de la route et étudièrent les projets de la voie ferrée; avant de s'embarquer à Tamatave, ils montèrent jusqu'à Diégo, pour une première reconnaissance des travaux à prévoir².

CONGÉ EN FRANCE (1899-1900).

Le 26 mai 1899, ils arrivaient à Paris, au moment le plus aigu de la crise politique, quatre jours avant le retour de Marchand, quelques jours avant les incidents d'Auteuil, du procès Déroulède, de la Haute-Cour, etc...

Bien entendu, Gallieni avait donné la consigne de se tenir à l'écart de ces agitations et de s'absorber dans les intérêts de l'île : emprunt pour le chemin de fer et les grands travaux, organisation budgétaire et administrative de la nouvelle colonie, mise en état de défense et armement de la

1. Les principales et plus douloureuses péripéties de « l'Affaire » se sont déroulées pendant la vie coloniale de Lyautey : il n'a donc pas eu à y intervenir, il a même tenu à n'être jamais classé dans aucun des deux camps qui partageaient alors la France. Mais il souffrait cruellement de ces déchirements de la patrie et des malentendus qu'il constatait jusque chez ses amis : « Le retour prochain en France, dont je me réjouissais si vivement, n'est plus qu'un cauchemar. »

2. Le dossier des travaux fut établi par Lyautey au cours du trajet sur mer et remis par lui, quelques mois plus tard, au colonel Joffre, désigné pour prendre le commandement de Diégo et pour y créer un inexpugnable point d'appui.

base navale de Diégo Suarez, à cause de la tension persistante entre la France et l'Angleterre (Fachoda, guerre des Boers).

Au maximum de sa popularité, le général s'était dérobé aux partis qui se le disputaient, en se confinant volontairement à Saint-Raphaël, et il avait confié à son collaborateur le soin des relations avec les pouvoirs publics, le Parlement, les services. Ce fut pour celui-ci (c'est son aveu) « une année lourde et délicate entre toutes », lourde, à cause des innombrables démarches qu'il dut faire, des rapports qu'il dut écrire, des discussions qu'il dut subir pour le succès de ses négociations coloniales; délicate, en raison de la politique, notre gouvernement s'orientant chaque jour vers la gauche; or, écrit Lyautey, « je me séparais de plus en plus d'elle sur la politique intérieure et surtout religieuse » : à la présidence du Conseil, Waldeck, puis Combes; à la guerre, Gallifet, puis André. Ce n'était pas sa nomination au grade de lieutenant-colonel, parue durant ce temps, qui pouvait le consoler des vilénies politiciennes.

En juin 1900, après le surmenage des dernières semaines et les dégoûts de la situation politique, « il était temps de repartir ».

Qu'il nous suffise de noter ici brièvement qu'à travers ses multiples occupations, Lyautey, à la prière de Gallieni, avait pris le temps de donner à « l'Union Coloniale » une remarquable conférence sur le *Rôle Colonial de l'Armée*. Il y exposait, dans des pages vigoureuses et lucides, les idées qui lui étaient chères et que nous connaissons déjà pour les avoir rencontrées maintes fois sous sa plume.

D'abord une entrée en matière, où il montre que l'on aurait tort de se quereller, à propos de la direction des colonies sur cette alternative : sera-t-elle militaire? ou sera-t-elle civile? En réalité, elle doit être d'un type à part, c'est-à-dire : coloniale.

Puis trois parties :

I. *La conquête* doit être faite en vue de l'organisation prochaine de la colonie et par celui-là qui en sera demain l'administrateur.

II. *La mise en valeur* de la colonie sera confiée d'abord aux soldats eux-mêmes, et les soldats libérables en seront constitués les premiers colons : on peut tout demander à l'ingéniosité, à la faculté d'adaptation du cher soldat français.

III. *L'armée coloniale*, dont le rôle est si spécial, a besoin d'un statut spécial.

Ayant développé ces idées devant les hommes de « l'Union Coloniale », l'officier porta ensuite son texte à la *Revue des Deux Mondes*, et lui, qui n'avait pu signer dans cette même Revue son article sur le *Rôle social de*

l'Officier, faisait suivre celui-ci de son parafe : Lieutenant-Colonel Lyautey (n^o du 15 janvier 1900).

Le 10 juin, il s'embarquait à Marseille sur le *Natal*. Il y avait retrouvé Gallieni. Il y avait retrouvé aussi le travail, puisque, pendant la traversée de la Méditerranée, il eut à écrire soixante lettres, sans compter un gros courrier de service. Mais, comme ce travail lui paraissait sain en comparaisons des louches compromissions, des étroitures, du sectarisme, qu'il avait constatés à Paris! et comme il lui paraissait bon aussi de retourner à sa tâche aimée!

On est à Port-Saïd le 15 juin, à Diégo Suarez le 8 juillet; là, le 14 juillet, le général passe en revue 6.000 hommes, légionnaires, marsouins, tirailleurs, tous soldats dont Lyautey disait : « Ah! je vous assure qu'ils n'étaient pas éteints. » On va ensuite à Tamatave, toujours travaillant et inspectant; et l'on y reste presque un mois. Enfin le 12 août, on se met en route vers Tananarive et tout irait bien si le Lieutenant-Colonel, le jour même du départ, ne subissait une grosse crise de dysenterie et n'était obligé de s'arrêter dans une ambulance d'étape, pendant trois jours, trois jours où l'on fut inquiet de sa vie; mais il a une de ces âmes guerrières, maîtresses du corps qu'elles animent, selon le langage du grand Bossuet : « Avec une infusion de nerfs et de volonté, dit-il, j'ai pu rallier le général en route et entrer avec lui à Tananarive. »

LE COMMANDANT SUPÉRIEUR DU SUD DE MADAGASCAR
(1900-1902).

Lyautey est nommé colonel.

Alors, le 12 septembre Gallieni forme un commandement spécial du Sud de Madagascar et le lui confie.

C'est environ le tiers de l'île, par conséquent à peu près cent cinquante mille kilomètres carrés, un territoire équivalent à une trentaine de nos départements.

Cette région, bornée au Nord par le Mangoky, forme les provinces de Fianarantsoa et de Farafangana, les cercles militaires des Baras, de Fort-Dauphin et de Tuléar. Elle est encore inorganisée et même nettement insurgée en plusieurs points, spécialement dans les zones frontières de nos circonscriptions de cercles.

Lyautey était chargé d'organiser et de pacifier les contrées insoumises, pourvu que cette pacification se fit sans opérations de guerre

onéreuses; il concentrait en ses mains, « aux points de vue politique, militaire et administratif, l'unité de vue et de direction ».

Il quitte Tananarive le 24 septembre pour gagner son commandement : Gallieni l'a accompagné jusqu'au gué de l'Ikopa; puis, il est parti vers le Sud, humant « à pleins poumons l'air libre, les grands horizons, la libération



Fianarantsoa

des sujétions, l'indépendance totale » : de nouveau il se sent un chef et jouit « follement de son commandement retrouvé ».

De Tananarive à Fianarantsoa, le chef-lieu de Lyautey, il y a 390 kilomètres; cette distance se franchit en dix jours (24 septembre au 4 octobre).

Il fait dans sa petite capitale une entrée d'« *imperator* ». Le canon tonne (11 coups de canons, protocole des Lieutenants-Gouverneurs); à 2 kilomètres de la ville, les corps constitués, les missions, l'évêque, les colons, arcs de triomphe, harangues..., jeunes filles en blanc, chants, fleurs en pluie sur les voitures.

« Fianarantsoa est délicieusement pittoresque... sur deux ou trois montagnes, beaucoup de verdure, ce qui est si exceptionnel à Madagascar. La Résidence... est une charmante et confortable maison de campagne, à

flanc de coteau, dominant le boulevard, dans un parc vraiment digne de ce nom, étagé sur le flanc de la montagne, avec de gros rochers, des à-pic, des sources, des fleurs, de grandes allées en corniches où il fait délicieux se promener. »

Immédiatement, il commence à prendre contact : visite aux notabilités religieuses et civiles, discours aux indigènes, allocution aux colons dans laquelle il expose magistralement son rôle et fait appel à leur esprit de justice à l'égard des indigènes.

Le dimanche 7 octobre, il assiste avec tous ses officiers à la consécration de la cathédrale; l'évêque vient le recevoir au parvis, le fait asseoir dans le chœur, du côté de l'Évangile.

Toute la semaine qui suit se passe à visiter tous les établissements, casernes, milices, hôpital, écoles où il se déclare « enchanté des frères, qui priment absolument », enfin les missions. Les mardi, mercredi et vendredi, il reçoit les colons. D'autres jours il réunit sa « chambre consultative », une sorte de petit parlement où l'on traite des impôts, des lois sur le travail, de la main-d'œuvre indigène, etc... Il inaugure, le 19, une parade, « pour rendre à chacun le sentiment du rang et de la tenue et maintenir le militaire à travers toute cette administration coloniale ».

Et toujours de la besogne, de la besogne! « Ce que nous donnons de travail, dit-il, est effrayant : six secrétaires n'arrêtent pas! Dame! tu peux imaginer ce qu'est le courrier et l'administration de ces cinq provinces qui font le tiers de l'île. » Déjà, le commandement de 80 officiers et 4.000 hommes de toutes armes donnerait des occupations suffisantes pour un chef. Or, il y a, en plus, à créer tout un monde.

Le 20 octobre, Lyautey part pour une première tournée dans son territoire, avec, pour objectif, la province côtière de Farafangana; « traversée de forêt et descente de 1.200 mètres, jusqu'à la côte, par des sites superbes et à travers des populations sauvages dont quelques groupes vous tirent des coups de fusils, tandis que d'autres vous accueillent par des danses et des chants... Vie de plein air, de beau soleil, de commandement intense, de décisions rapides et immédiatement appliquées, un entourage de jeunes officiers vibrants, confiants, joyeux », c'est en ces termes que le Colonel résume ses journées du 20 octobre au 6 novembre.

Quelques jours après son retour à Fianarantsoa, le 17 novembre, au cours des fêtes organisées pour la réception de Gallieni, Lyautey compare sa propre carrière à celle de son chef, dans un raccourci qu'il faut citer, en ajoutant que ce texte se trouve dans une lettre à sa sœur et qu'à une sœur on peut faire bien des confidences... « J'ai quarante-six ans depuis ce soir;

c'est l'âge qu'avait le colonel Gallieni quand j'ai fait sa connaissance, voici six ans. Il était colonel, je suis colonel. Il commandait le plus important des territoires de l'Indochine, je commande le tiers de Madagascar. Il était connu, donc discuté, abominé ou passionnément gobé, je crois être l'un et l'autre. Il avait foi dans son étoile, j'ai foi dans la mienne. Tout va bien. » Si Lyautey avait pu lire dans l'avenir... (mais l'avenir appartient à Dieu!), il eût ajouté : « Il créera Madagascar, je créerai le Maroc. Il sera ministre de la Guerre, je le serai aussi. Il aura le bâton de maréchal de France, je serai maréchal. »

En attendant cet avenir, on œuvre ferme : pendant le séjour de Gallieni même, après les réceptions, les revues, les repas officiels, voire les bals, on se réserve dix à douze heures de bon labeur ; aussi, que de décisions prises, que de travaux mis en train ! Cette application consciencieuse et ardente, cet esprit de réalisation, empêche les deux officiers « d'entendre les aboiements des publicistes chers au ministre des Colonies. Nous savons, dit Lyautey, que nous ne sommes ni aimés ni compris, ni soutenus, et, si nous le regrettons parfois en voyant tant de choses simples ne pas aboutir, nous nous en consolons, portés par notre besogne quotidienne ».

Le 31 janvier 1901, le Colonel a quitté sa capitale pour reconnaître, au Sud-Est, le pays des Tanalas dissidents, qu'il faudra réduire en avril. Que cet homme sait donc voir et décrire ! Lisons ces lignes du 7 février : « Quitté Ivohibé ce matin à 5 heures, en pleine nuit. Le massif que nous longeons hausse à plus de deux mille mètres sa silhouette dentelée. Une étoile surmonte exactement sa cime la plus haute. Nous allons cheminer contre la lisière de la zone insoumise ; les fusils de nos hommes de pointe brillent à l'aube naissante : nous clapotons dans un gué qui étincelle, le vent du matin fait claquer devant moi mon fanion, le fanion aux trois couleurs... »

« Je jouis de tout cela comme un enfant de vingt-cinq ans que je me sens redevenir ; je jouis de la reconnaissance matinale de mes officiers si jeunes et si gais, de la troupe, ma bonne troupe, scandant son pas sur le sentier, de la grande solitude des horizons, du coup de feu qui guette à la lisière voisine. »

Mais il n'est pas seulement un esthète curieux de sensations rares et fraîches. Comme il connaît et aime ses hommes ! « A 3 heures, halte au poste d'Imandabé, commandé par un sergent... vivant de son devoir, depuis un an là aux aguets, à 1.200 mètres d'un repaire de pirates... Et, au contact de la dure vie de cet enfant perdu, si réconforté de ma poignée de mains, j'évoque malgré moi les infamies que l'on écrit sur les coloniaux, et alors, oui, on se sent pris de rage et de désirs fous de quelque chose, — de quoi? »

Sa plus grande application est d'étudier la région dissidente, qui menace nos communications avec la mer; là, le plateau montagneux de l'intérieur se termine par une arête qui tombe en falaise abrupte vers l'Est et communique avec l'Ouest par un fouillis de mamelons et de gorges; les forêts qui couvrent cette région en font un repaire inviolable pour les insurgés: de là, ils vont à l'improviste attaquer nos convois, enlever les troupeaux, razzier les villages côtiers: ils menacent même l'existence de la forêt qu'ils habitent, car ils en brûlent de larges espaces pour faire leurs cultures.

Lyautey a imaginé, pour réduire cette contrée, un système ingénieux, dont il voit les premiers résultats. Comme il s'agit d'une longue bande de terrain, à cheval sur plusieurs circonscriptions, il refoule successivement les pirates du Nord au Sud, pour les localiser; puis, il installe en bordure de cette bande, à l'Ouest et à l'Est, un chapelet de postes qui se relie entre eux d'abord de chaque côté, puis au travers de la zone dangereuse; enfin, dans cette zone même, au croisement des lignes transversales de communication, il crée de nouveaux postes qui commanderont la circulation; tout cela, uni à l'utilisation des populations soumises ou indécises, à leur armement, à l'ouverture des chemins, au coup de feu, s'il est nécessaire, réalise la pensée dominante du chef: « rendre le terrain réfractaire à la piraterie ».

A travers tous ces soucis, de jolis intermèdes. Qu'on nous permette d'en citer un: « Les chefs des tribus soumises sont venus me saluer: 400 ou 500 personnes en demi-cercle sur le glacis du poste. Les hommes debout, les cheveux tressés, un coquillage sur le front, un collier au cou, la sagaïe à la main; aux pieds de cette haie de lanciers, les femmes assises avec la marmaille. Au centre libre, les danses. Mais ici ce sont des guerriers et ce sont les hommes qui dansent la danse du combat, se cherchant de la sagaïe, se couvrant du bouclier, se provoquant, frappant la terre du talon; les femmes accompagnent en battant des mains, les tams-tams rythmant la lutte.

« Et puis, c'est la palabre (kabary); chaque chef de clan tour à tour me fait son discours sur un ton de héraut et en appuyant du geste. Les offrandes sont entassées, œufs, porcs, volailles, fruits, plus de viande que de fleurs.

« Voici le bœuf d'hommage amené par deux jeunes garçons dont les lambas blancs, rejetés sur l'épaule, effleurent le menton. Et je ne puis m'empêcher de songer à tel morceau de la frise des Panathénées que vous voyez d'ici.

« Et c'est vrai que devant ces guerriers qui brandissent des lances en faisant des discours, ces chœurs de femmes, et ces offrandes amoncelées qui semblent attendre le sacrifice, il ne revient que des souvenirs homé-

riques, et je cherche dans ma vieille mémoire les mots grecs oubliés qui seuls rendraient ces très vieilles choses.

« Et c'est à ces gens-là que les jobards légiférants de votre Parlement veulent appliquer notre uniforme administration. Le tribunal de Tananarive les assigne par exploit rédigé dans le style du Palais, et les bureaux me réclament sans relâche leurs rôles d'impôts et leurs registres d'état-civil; ô Pelletan, venez donc y voir! »

Lyautey est le 12 février à Midongy, le 17 à Batroka, où il a donné rendez-vous aux commandants de cercle de Tuléar et de Fort-Dauphin; huit jours de travail avec eux, puis deux jours de fièvre paludéenne et de délire; enfin, il est de retour à Fianarantsoa le 23 février.

Parmi les innovations qu'il réalise alors, il faut citer une grande salle de lecture qu'il fait adjoindre à la popote des sous-officiers, et qu'il pourvoit de livres et de revues quêtés en France.

Il en construit une autre pour les soldats, mais moins facilement qu'il ne faisait deux ans plus tôt à Ankazobé, « parce que, maintenant, de par la volonté du Parlement, tous les règlements de France nous sont appliqués: je n'ai pas le droit de remuer une brique sans en avoir envoyé six mois d'avance à Tananarive le projet, devis, coupe et élévation; sans que la dépense de cette brique soit estampillée, examinée, discutée par cinq ou six contrôles, sous peine d'être traité de voleur par la Politique Coloniale, par MM. Henrique, Carol, Pelletan et consorts. »

Cette constatation lui fait monter au cerveau une bouffée de colère: « Ce système est la négation de tout progrès, de toute action, de toute initiative et d'ailleurs de toute conception coloniale. Et puis, à quoi bon chercher à ouvrir ici des marchés, à créer à la France des débouchés, tandis que son Gouvernement laisse de gaieté de cœur ruiner son commerce? Quand on est ici sur la brèche, donnant son maximum, le demandant à tous, on en arrive au comble de l'écoeurement en songeant à ce pour quoi on travaille. »

PÉNÉTRATION MILITAIRE ET POLITIQUE DANS LE SUD.

Le 5 juin 1901, Lyautey, accompagné de 10 Européens et de 180 porteurs, s'en va de nouveau vers le Sud de son domaine pour constater le progrès de la pacification faite par ses commandants de cercle et prévoir une nouvelle avance de notre organisation: il fait froid, il pleut; on part avant le jour, et l'on marche souvent jusqu'à la nuit à travers une contrée très accidentée; le Colonel souffre d'un accident au pied. Le 8 juin, à Inanatomy, on entre

dans une contrée parcourue par les bandes, quoique nos troupes viennent d'occuper 22 repaires fortifiés, dont 4 ont dû être enlevés d'assaut, sous le feu, et d'amener à capitulation 200 fusils.

Précisément, le 11 juin, à Imandabé, ces hommes précédés de leurs chefs se présentent à

En somme, à Mananara, nos viennent maintenant chercher des ordres là où ils se dérobaient à notre domination.

Reste le pays au sud de la Mananara, le pays des Andrabés. Lyautey, arrivé à Befotaka le 20 juin, tient à ouvrir lui-même la campagne. Le 21, il part avec 150 fusils : jets de sagaies, embuscades, piquets aiguisés plantés sur le parcours. Le 22, en marche dès 7 heures, en pleine action dès 8 heures. Le Colonel a toujours autant de mordant au combat :

« Voici des mois que je n'avais plus entendu cette musique, maudite par les sentimentaux et les pleutres, aimée et bénie des forts et des braves, la sainte musique de la guerre, le *leit-motiv* des meilleures heures que connaisse ma vie d'homme ; je sens, comme au premier jour, le petit coup de vrille que vous savez, affaire d'un moment, histoire de se reprendre... »

Il ne perd rien, d'ailleurs, du tableau qu'il a sous les yeux. Voici d'abord la marche : « Quel chemin ! quels coupe-gorges ! presque tout le temps en



Le chef des Andrabés.

forêt, dans un corridor noir, un par un, où l'on ne voit guère que le tirailleur qui vous précède et celui qui vous suit, rochers à escalader, lianes à rompre, et les longs arrêts devant les abatis pratiqués à notre intention... et surtout la traîtresse défense de nos adversaires, les terribles « petits piquets » plantés sur le parcours, qui, dissimulés dans les feuilles, perforent le pied de part en part... »

Puis la bataille : « Vers 9 h. 30, c'était un joli tableau. Le débouché dans une clairière, sur le revers de laquelle je voyais les lambas ennemis garnir la lisière, tandis que les chéchias rouges de nos tirailleurs déployés faisaient dans la brousse claire de la vallée des haies de coquelicots. Les flocons des feux de salves, un rayon de soleil, la gaieté d'une affaire qui marche bien et où tout le monde est content, quoi de mieux? »

« Quoi de mieux? » C'est l'habileté avec laquelle l'affaire a été montée : Lyautey a un *but* très net : conquérir un point commandant plusieurs communications de l'adversaire, mettre la main sur ses magasins; son *moyen*, a été de le tromper sur la direction de l'attaque, par le silence gardé sur son objectif et par les faux bruits qu'il a fait répandre : les Andrabés, manifestement, l'attendaient plus au Sud.

Vers 11 heures, on débouche dans les maisons d'Andoarnia en flammes. Comme ce village (ou plutôt ce groupement de villages) était le centre de la résistance des Andrabés et se trouve heureusement placé, à la tête de trois vallées, Lyautey décide qu'il sera transformé en poste : immédiatement, donc, tous se mettent à déblayer, à débroussailler, à terrasser; le soir, le parapet se dessine, le pavillon est hissé, clairons sonnans et troupes en armes; la garnison est déjà désignée : 50 hommes commandés par un lieutenant.

Pour terminer, Lyautey a une réflexion amusante : « Mon Dieu! que vous devez trouver que je vous raconte de grandes histoires pour de bien petites choses et que je me bluffe moi-même en prenant pour de la guerre ce sport de montagnes. Ce serait certainement l'opinion des seigneurs de l'École de Guerre qui haussent les épaules en comparant ces enfantillages aux « manœuvres d'automne où évoluent des armées ». Eh! oui, je le confesse humblement, nous sommes à côté d'eux de bien petits garçons; seulement il y a un tout petit détail, tout petit, mais qui fait tout de même une différence, c'est qu'il y a ici des balles dans les fusils d'en face et mes 38 hommes mis par terre depuis deux mois, et les 98 dont les pieds sont perforés, ne partagent peut-être pas l'avis des docteurs de la *Kriegsschule*¹ sur le sérieux comparatif des deux genres de manœuvre. »

1. Mot allemand : *Ecole de guerre*.

La tournée reprend : pluie, fatigue du genou, marche très accidentée, erreurs des guides, gués qui vont parfois jusqu'à l'épaule, arrivées en pleine nuit dans les villages. Tout cela sain et joyeux; déjà il y a une récompense dans cette phrase d'un lieutenant : « C'est égal, mon Colonel, avec vos quarante-six ans, vous étalez comme un sous-lieutenant. »

On est à Amparihy le 25 juin; Lyautey y a réuni les chefs des circonscriptions voisines et leurs subordonnés immédiats, pour étudier avec eux le règlement de la question pirate et assurer leur liaison. « C'est une de mes marottes de commandement que ces rendez-vous les plus nombreux possibles, à cheval sur les frontières et parce que je sais combien l'action des petits rôles se précise, s'éclaire, s'élargit du fait qu'ils touchent du doigt leur participation à l'ensemble, du fait que leur « petite flûte » peut suivre la « partition ».

Il a d'ailleurs une autre « marotte » et combien sage! celle de penser à l'avenir des insoumis. Au Tonkin, on les rejetait en Chine. A Madagascar, on ne peut les jeter à la mer! Il ne s'agit pas de les détruire, mais de les pouvoir assimiler, donc, même en les combattant, leur tenir constamment ouverte une issue pacifique, ne pas les réduire au désespoir, leur réserver leurs emplacements antérieurs...

De nouveau la marche en avant. On arrive à Fort-Dauphin le 1^{er} juillet. Là, après les réceptions officielles, après la visite aux Missions et à leurs écoles, après les bals de la Résidence, beaucoup d'affaires se traitent pour la ville et le port. Pendant son séjour, le Colonel a l'occasion de faire la comparaison entre les missions catholiques et protestantes. D'un côté, « une admirable mission Lazariste », « un bel et noble évêque », des écoles qui nous fournissent chaque année tout un lot de petits interprètes, de télégraphistes, de secrétaires, « parlant français et pensant français ». En face d'eux, une mission protestante américo-norvégienne, où, malgré de louables efforts, on a bien de la peine à ne pas parler ni penser anglais.

Lyautey est derechef en chemin à travers la brousse le 6 juillet; c'est une brousse étrange. « Il faut évoquer les plus fantaisistes compositions d'un Gustave Doré illustrant des histoires de sorcières ou d'un Riou créant pour Jules Verne des mondes imaginaires, si l'on veut se faire une idée de ceci. C'est de l'irréel. Pas une plante, pas un arbre, qui ait un aspect familier.

« On marche en pleine forêt, mais une forêt de rêve sous-marin, une forêt d'arbres sans feuilles, de grands euphorbes qu'on nomme fantiholosse, dressant de grands moignons sinistres. A leurs pieds, un lit de cactus, et puis, sous cette futaie, un taillis d'arbustes fantastiques : le rahondra ou l'arbre à saucisses, le famata où chaque feuille est remplacée par quelque

chose comme un cornichon. Parfois, un baobab monstrueux et difforme. C'est horrifiant. Toutes ces branches vous entourent, vous menacent comme des tentacules. Cette nature est hostile. Pas une plante sans épine. Une belle fleur rouge s'épanouit, engageante. Vous la touchez, elle vous blesse. Un arbre hypocrite vous repose l'œil, avec un air bénin de saule pleureur : cette fois, c'est bien une feuille, de ce pâle argent que reflètent les étangs de chez nous : n'y touchez pas elle, est hérissée d'épines. »

Dans cette contrée hostile, une population non moins hostile. Comment pourra-t-on la pénétrer? « Et le comble, c'est que ce cauchemar de forêt est une des régions les plus peuplées de Madagascar. On évalue à une centaine de mille les Antondroy qui y pullulent. Aux clairières, à nos haltes, on les voit sortir des cactus, nus, hurlant, brandissant les sagaies, dansant, enlacés sur dix rangs de profondeur, une danse violente et farouche devant laquelle, instinctivement, on regarde du côté de l'escorte. »

Le 8 juillet, à 5 heures du matin, on quitte les rives de la Tarasy où l'on est venu camper la veille au soir; c'est encore la pleine nuit, « une nuit lumineuse d'Algérie ou d'Égypte, d'un bleu profond. Quand notre caravane s'est mise en route, c'était vraiment la « marche à l'étoile ». Sur l'horizon, les silhouettes inégales des chefs et du peuple, des officiers sur leurs mulets ou leur filanzane, des tirailleurs sénégalais la tête haute, des porteurs nus trotinant sous la charge, tout l'appareil d'une tribu qui se déplace. L'Orient s'éclaire, un fer de sagaie flamboie, le jour paraît, le rêve s'évanouit. »

On entre, le 9 juillet, dans l'Androy, pays d'élevage où nos postes doivent commander les puits et imposer aux indigènes le respect mutuel de leurs énormes troupeaux de bœufs : on est à Ankoba le 12, à Antanimoro le 13, à Imanomba le 14; chemin faisant Lyautey enquête, décide, corrige. A Ejeda qu'il atteint le 18, il rencontre le lieutenant-colonel Lavoisot, à qui il a donné rendez-vous en ce poste, à ce jour, trois mois plus tôt; là, les indigènes sont défiants, sinon hostiles, le Colonel le sent bien quand il palabre avec leurs chefs, les guerriers formant derrière eux un arc de cercle, accroupis, les fusils à terre, les sagaies hautes; aussi recommande-t-il de ménager ces roitelets *en les dominant sans les humilier*, et en transformant nos postes de *pôles de répulsion* en *centres d'attraction* : qui n'admirerait cette sage politique et cette fine psychologie?

Enfin, le 26 juillet, Lyautey arrive au port de Tuléar après 1.500 kilomètres de marche à travers son commandement; il y trouve d'autres genres de travaux, visites aux établissements, à la mission, mise à jour du courrier, des rapports, session de la chambre consultative, réception officielle de Gallieni le 31.

Le Colonel rebrousse chemin; mais cette fois par mer, sur le croiseur *Infernet*, où il est en compagnie de Gallieni. Embarqué le 7 août, il touche Fort-Dauphin le 9, Farafangana le 15. Là, les deux chefs reprennent la voie de terre et sont le 22 à Mananjary. Pendant que le général poursuit au Nord, vers Tamatave, Lyautey bifurque à l'Ouest, sur Fianarantsoa, tout en inspectant les travaux de la route en construction. Une petite surprise linguistique l'attend dans cette inspection : il se trouve, en effet, que les 200 ouvriers d'un chantier sont des Chinois importés; comment leur parler, puisqu'ils ne connaissent ni le français ni le malgache, et que nul des nôtres ne sait le chinois? Heureusement, trois d'entre eux ont été élevés par nos missionnaires en Chine et parlent le latin, voilà des interprètes tout trouvés et l'un d'eux, dit Lyautey, « m'aborde par un : *Quomodo valetis*^{1 2} qui me la coupe ».

Enfin, le 2 septembre, après trois mois d'absence et un voyage d'environ 3.000 kilomètres par terre et par mer, Lyautey rentre dans Fianarantsoa, le chef-lieu de son gouvernement.

LA DERNIÈRE ANNÉE A MADAGASCAR.

Les choses les plus diverses occupent l'incessante et universelle attention du Colonel.

L'une des premières (19 septembre 1901) est la situation précaire des Missions Catholiques; elles sont aux mains des Lazaristes (« de grands Français, dirigés par un évêque admirable ») et des Jésuites secondés par les Frères de la Doctrine chrétienne et des religieuses (les écoles de campagne comptent déjà 27.000 élèves). Mais elles manquent de ressources; Lyautey invite donc ses amis de France à les soutenir, car, en face des missions protestantes, très rentées, mais beaucoup moins françaises, elles présentent un intérêt « vital pour notre influence ici ».

De bonnes nouvelles arrivent des cercles. Au nord de la Mananara, il ne reste plus qu'une trentaine de brigands. Les Andrabés viennent de rendre 500 fusils. Les Antandroy se soumettent et les Mahafaly se rapprochent.

A Fianarantsoa, la ville se développe, la Résidence s'agrandit, l'hôpital se crée.

Toutefois un malaise prend parfois l'animateur de cette vie coloniale : quelle sera la portée de cette colonisation?... Permettre aux traitants d'écouler leurs toiles, d'acheter des bœufs et du caoutchouc?... Ceci vaut-il tant d'efforts? le sacrifice de vies humaines (car deux officiers viennent

1. Comment allez-vous?

d'être tués dans la pacification du territoire Andrabé)?... Et la France centralise, uniformise de plus en plus l'administration coloniale, qui exige précisément décentralisation, initiative.

La fatigue vient aussi à cet infatigable, car il n'a point de vraie détente, n'ayant que des subordonnés dans son gouvernement et il sent, en certains jours, son cerveau « se cercler de fer » sous l'extrême lassitude; la vie de famille, la causerie entre amis seraient si bonnes alors! D'ailleurs, il a de fréquents accès de fièvre et ne tient « que par les nerfs ».

Le 22 novembre, il part de nouveau en tournée. Le 6 décembre, à Midongy¹, il constate avec joie les effets de l'action qu'il a prescrite et que ses officiers ont réalisée : les Andrabés de l'Isandro ont déjà rendu 408 fusils et 2.000 sagaies, les cultures se reconstituent, la circulation n'exige plus ni escorte ni armes, 70.000 habitants sont sortis des forêts, les impôts sont passés de 40.000 à 110.000 francs. Le Colonel est si confiant dans l'organisation en marche qu'il se décide à ordonner le désarmement général.

Pour la troisième fois, il revoit Fort-Dauphin; après l'attention donnée aux affaires, il regarde avec émotion les restes de notre occupation du XVII^e siècle. « Moi qui ne connais qu'une France, celle de toujours, celle dont l'âme persiste à travers les vicissitudes, depuis la profondeur des siècles jusqu'à l'heure présente, je me sens ici, plus que nulle part, l'héritier de leurs traditions. »

Lui et ses officiers continuent heureusement, sur ce coin de terre, l'œuvre ébauchée jadis; ainsi, dans les deux derniers mois de l'année, nos troupes sont allées chercher dans leurs repaires, derrière les cactus et les abatis d'arbres, les rebelles Antandroy, les ont battus, leur ont fait livrer 950 fusils.

Lyautey est de retour à Fianarantsoa le 25 janvier 1902 : sur son chemin il voit progresser la pacification, grâce aux mesures qu'il a prises : les derniers rebelles cachés dans la grande forêt ont été tués ou se sont rendus; on peut circuler maintenant sans danger sur les 500 kilomètres qui séparent Fianarantsoa de Fort-Dauphin; partout les villages s'y construisent, les clairières d'où partaient des coups de fusils quelques mois auparavant sont devenues des rizières, les commerçants de la côte s'établissent à l'intérieur, les indigènes ouvrent des chemins et paient l'impôt.

Il peut être fier de son œuvre : nommé commandant supérieur du Sud de Madagascar pour pacifier cette partie de la grande île, il a organisé les cercles administratifs ou militaires et assuré la coordination des efforts;

1. Il reçoit là une lettre privée de Gallieni lui apprenant qu'il l'a proposé au Ministère pour la rosette (officier de la Légion d'honneur). Il répond : « Votre proposition suffit à mon honneur, car j'ai de bonnes raisons de peu compter sur son succès à Paris. »

par de longues et pénibles « tournées » personnelles, il a reconnu les différentes tribus, prescrit les moyens de les apprivoiser par l'emploi combiné de la force et de la douceur; au mois de mai tombent les dernières résistances



Stèle funéraire à Fianarantsoa.

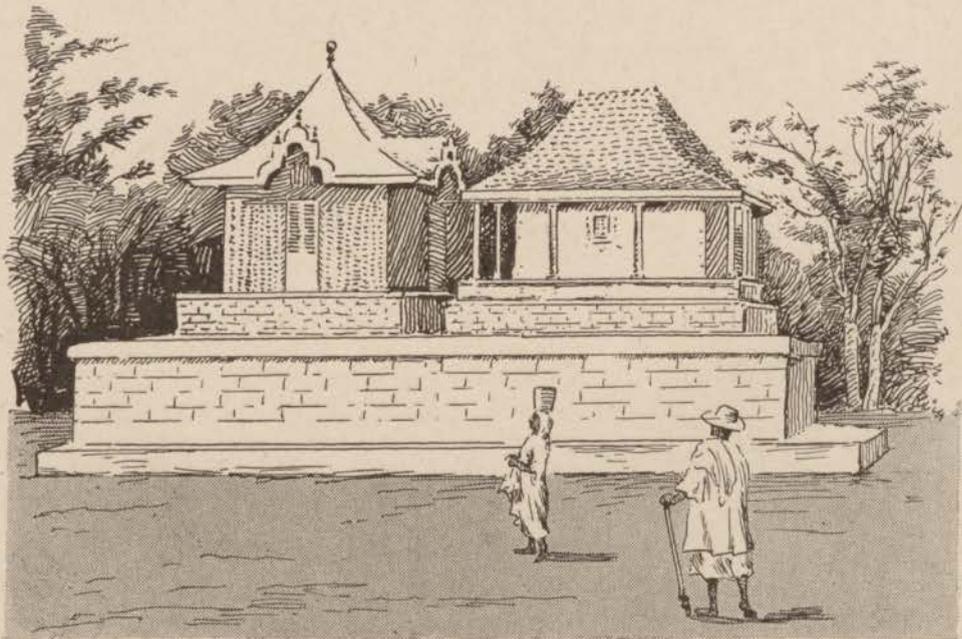
des dissidents; désormais, sur ces 150.000 kilomètres carrés de territoire, règne la paix française.

A vrai dire, cette paix aurait besoin d'y être consolidée; sur certains points, son assiette est demeurée un peu fragile : en un mot, la présence de Lyautey serait nécessaire encore pour quelques mois.

Mais le Gouvernement se lasse de ce « commandement supérieur » et le Ministère somme Gallieni de le supprimer sans retard.

Le général cède à regret. Le 2 mai, donc, il envoie à son cher collaborateur une lettre de félicitations qui est une lettre d'adieu; dans les termes les plus flatteurs, les plus élogieux, il le remercie des « services éminents » qu'il a rendus à la colonie, tant sur le plan militaire que sur le terrain administratif, et il termine en émettant le vœu que le Gouvernement de la République fasse encore appel à son patriotisme pour présider à l'épanouissement d'une œuvre coloniale nouvelle.

Alors les événements se pressent : huit jours de réceptions ininterrompues.



Tananarive. Tombeaux royaux.

corbeilles de fleurs, déjeuner à la Mission catholique; le 10 mai, revue des troupes, pleurs des officiers plus étroitement liés à leur chef; enfin le Colonel à cheval sort de la ville, de sa ville et amène son fanion; il n'est plus commandant supérieur du Sud de Madagascar.

Pendant un mois, à Tananarive, il vécut encore dans l'intimité de Gallieni; quand il partit, le 25 juin, il lui laissait, comme une sorte de testament, un rapport intitulé : « *Conclusions militaires, politiques et sociales* » où il enfermait les meilleures données de son expérience et dégageait, avec sa franchise coutumière, les directives auxquelles devait se conformer notre action dans l'avenir.

Le 3 juillet, il s'embarquait à Tamatave.

INTERMÈDE.

Que fera-t-il? Il y a réfléchi déjà; il y pense encore sur le bateau qui l'emporte vers la métropole.

D'abord il se reposera, car il est fatigué des efforts qu'il a fournis durant huit années de vie coloniale, de sa tension cérébrale incessante, de la fièvre paludéenne à laquelle il ne résiste qu'à force de courage.

Puis il accordera son cœur, lui si affectueux, au rythme de la vie de ses proches et de ses fidèles amis.

Et après?...

Il ne sait pas bien.

L'armée métropolitaine l'attire peu, à cause de son formalisme. De plus, le « régime abject », régime de la délation, régime des fiches, sévit contre tout ce qui est indépendant; Lyautey sait que le Ministère André a arrêté la promotion de son frère et de son ami de Margerie, ancien *major*¹ de sa promotion; il sait qu'il est lui-même un suspect.

Pourtant, commander un régiment, prendre part à des manœuvres de masse, après avoir conduit des mouvements isolés, serait utile à sa formation militaire. Si le Ministère tient à le faire rentrer dans le rang, en lui donnant un régiment, ne pourrait-il utiliser son expérience soit à la *Guerre*, soit aux *Colonies*, dans un de ces Conseils « où s'élaborent les choses coloniales »?

Mais, à vrai dire, restera-t-il dans l'armée? Une situation civile, de préférence aux Colonies, ne lui ouvrirait-elle pas une belle carrière, avec de l'indépendance, de l'initiative, la possibilité de créer? Car cet homme sent une extraordinaire puissance de création. Quel est l'État, quel est l'Empire qu'on lui donnera à faire?

Ce fut le 14^e Hussards, à Alençon.

Déception. Commander 600 hommes en état de paix, quand on en a commandé 4.000 en guerre; suivre, sans pouvoir s'en écarter d'une ligne, un règlement sacro-saint; mais surtout se savoir méconnu, sentir que huit années généreusement dépensées pour la France sont comptées pour rien, recevoir un seul conseil, celui de se faire oublier, comme s'il « avait à racheter quelque chose », cela n'était vraiment pas encourageant.

Il est trop homme d'action, cependant, pour ne pas se donner à son régiment, et trop plein d'idées pour n'y pas apporter d'heureuses réformes :

1. C'est-à-dire premier de sa promotion.

pédagogie dans la formation militaire, souci du concret dans le service en campagne; ainsi, sur ce dernier point, voici comment il se résume : « Principes directeurs : élasticité et variabilité. Seuls guides : le terrain et les circonstances. »

Une rencontre imprévue, en l'été 1903, allait rendre le Colonel à sa vie coloniale.

C'est celle de M. Jonnart, gouverneur général de l'Algérie. Ce haut personnage venait, au cours d'une tournée d'inspection, près de Figuig, d'échapper à une attaque armée des tribus marocaines de l'Oasis. Il touchait là, par son expérience personnelle, l'imparfaite organisation de la police de nos frontières, et demandait au Gouvernement les moyens d'y remédier.

Rencontrant Lyautey, il l'interrogea sur ses méthodes de pacification et se laissa aisément persuader que ce qui avait réussi au Tonkin et à Madagascar réussirait aussi dans le Sud-Oranais.

D'ailleurs, de graves événements survenaient, qui montraient le besoin d'une action : le 17 août, notre poste de Taghit, assiégé par 4.000 hommes, le 2 septembre, un de nos convois de ravitaillement attaqué à El-Moungar; nos colons commençaient à s'affoler, l'opinion française s'inquiétait; enfin Jonnart dit au ministre de la Guerre : « Il me faudrait là-bas un chef énergique et compétent. J'en connais un, c'est le colonel Lyautey. Donnez-le-moi ».

C'est ainsi que le Colonel, qui se trouvait alors en manœuvres dans la Sarthe, trouva un beau matin de septembre 1903, en revenant à son cantonnement, le télégramme suivant : « Colonel Lyautey se présentera au cabinet du ministre demain dans la matinée. »

Il ne pensait plus ni à Jonnart, ni au Sud-Oranais. Que lui voulait donc le ministre? Comme on était dans la vilaine période des fiches, il supposa qu'il avait été mouchardé. En effet, n'avait-il pas commis le crime d'assister, quelques jours auparavant, à un service pour le repos de l'âme de Léon XIII?

Or, à son arrivée à Paris, il ouvre *l'Officiel* et y lit avec stupéfaction : « Le colonel Lyautey nommé au commandement de la subdivision d'Aïn-Sefra. »

Quelques instants après, le chef du cabinet, général Percin, lui confirmait officiellement sa nomination. Deux jours plus tard, le général O'Connor, commandant la division d'Oran, s'opposait à cette désignation et Lyautey se refusait à se rendre à son poste dans ces conditions-là; mais le ministre lui donnait l'ordre de partir quand même et de s'embarquer sans délai.

CHAPITRE V

Sur les Confins Algéro-Marocains (1903-1906).

Lyautey débarquait le 24 septembre à Alger et était à Oran le 26. Il passa quatre jours en cette ville à prendre contact avec la Division et à étudier la situation qui lui était faite.

Le général O'Connor, qui s'était montré hostile à sa nomination, s'efforçait d'être aimable. Mais il avait une méthode si différente de celle qu'avait pratiquée le Colonel! Pour lui, la subdivision d'Aïn-Sefra, que commanderait Lyautey et qui formait nos confins militaires le long du Maroc, n'était qu'un rouage de la Division d'Oran : donc le Colonel n'y serait point autonome; affectation des officiers, mouvements des troupes, il ne ferait rien sans en avoir référé à Oran; selon l'expression de Lyautey, Oran commanderait par-dessus et par-dessous lui.

Il n'en fallait pas davantage, pensait et disait le nouveau venu, pour expliquer notre faiblesse actuelle : nous avons dans la subdivision des forces énormes (8.000 fusils, de l'artillerie, 4 escadrons de cavalerie, 500 irréguliers montés), mais jamais employées à temps, à cause du recours obligatoire à Oran, et incapables d'arrêter les bandes de pillards extrêmement mobiles qui tombaient à l'improviste sur un poste, un convoi, puis se dispersaient dans la montagne ou se réfugiaient en territoire marocain.

Si l'on voulait en finir avec cet état de choses, il faudrait donner à la subdivision d'Aïn-Sefra son indépendance et lui permettre d'inaugurer une action nouvelle.

Le Colonel quitta Oran le 30 septembre et passa la nuit en chemin de fer. Le lendemain matin, à 10 heures et demie, il arrivait en gare d'Aïn-Sefra où ses officiers l'attendaient.

Aïn-Sefra est à 450 kilomètres d'Oran. Son nom, qui signifie la *Source Jaune*, est emprunté à une source abondante dont les eaux ont créé et arrosent une oasis de 40 hectares. L'altitude est de 1.075 mètres et le

Djébel-Mekter domine le site de ses 1.980 mètres. La petite ville est faite de trois agglomérations : le bourg européen à côté de la gare, la redoute avec sa garnison, enfin le vieux ksar indigène. Alentour, règnent les Hauts Plateaux de l'Atlas, dont le rebord méridional se relève en formant les monts des Ksour, « pays affreux, écrivait Lyautey, pas de verdure, du caillou, des montagnes dénudées »... Heureusement pour cet ami de la lumière, il y avait des colorations éclatantes et un « ciel superbe »; d'autre part, sa résidence était suffisamment confortable.

Après un coup d'œil sur l'aspect des lieux, vite à l'œuvre! Une heure après son arrivée, le Colonel reçoit officiellement ses officiers, visite tous les établissements militaires et spécialement l'hôpital, où il retrouve, chez les blessés d'El Moungar, « une bonne atmosphère de guerre », enfin accueille à sa table les officiers supérieurs.

Puis, quelques jours sont donnés au travail de bureau, aux cartes, aux plans, car il faut étudier de près la situation.

Ce premier contact avec son administration lui fournit l'occasion de donner d'utiles leçons de choses. Voici venir, par exemple, à l'heure de la signature, le capitaine d'État-Major, tout chargé d'un gros paquet de pièces : punitions, autorisations, ordres... « Combien avez-vous de papiers comme ça? — Soixante, mon Colonel. — Soixante? Eh bien, il y en a cinquante que vous n'avez qu'à signer vous-même « *par ordre* » et ne jamais me montrer... Je ne veux pas perdre mon temps à des stupidités pareilles... Si vous voulez travailler avec moi, il faut comprendre ça... Maintenant, parlons organisation. Qu'est-ce que nous avons ici comme Artillerie? — L'Artillerie ne dépend pas de vous, mon Colonel; elle dépend directement de la Division. — Ah! elle ne dépend pas de moi?... Bon... Et les convois? Car c'est l'essentiel, dans ces pays? — L'Intendance ne dépend pas de vous, mon Colonel. — Je suppose qu'elle dépend directement de la Division? — Oui, mon Colonel. — Bon... De sorte que je dois faire régner la paix dans ce pays, mais que je ne peux déplacer ni un chameau, ni un canon, sans en référer à Oran?... — Exactement, mon Colonel. »

Dès le 7 octobre, Lyautey prend sa course vers le Sud, pour voir sur place les gens et les choses. Le 8, il fait le tour de Figuig, sentinelle avancée de la terre marocaine, et voici le tableau qu'il brosse de cette première reconnaissance : « Tout étincelait, les montagnes roses, les coupoles blanches des koubas, la brume du matin sur les palmiers; un essaim de spahis en fourrageurs éclairait l'horizon; un goum de burnous rouges, burnous bleus, burnous blancs, m'escortaient dans la joie du galop allongé. Les Figuigiens nous regardaient des terrasses. »



Les bandes de pillards qui tombaient sur nos convois... (page 143).

Fantasia?... Non pas. On recherche et l'on fixe à El Ardja, à neuf heures au nord de Figuiç, l'emplacement d'un nouveau poste pour compléter l'investissement matériel et politique des oasis, « choix du terrain, recherche des puits, examen des abords sous le couvert d'une compagnie de tirailleurs, l'arme au pied, prête à nous protéger contre toute facétie des Beraber restés au Nord dans le Beni-Smir ».

Le 9, il est à Hadjeret, où se trouvent encore une partie des blessés d'El Mounçar; il leur serre la main, il les félicite de leur cran, et finalement : « Eh bien! les garçons, qui parmi vous a déjà marché avec moi? » Cinq, six sortent des rangs : « Moi, mon Colonel, j'étais avec vous au Nui-Ken, j'étais avec vous à Ké-Tuong, à Fort-Dauphin... C'est moi qui vous ai escorté tel jour, qui vous ai apporté tel renseignement. » Et il en est de même à chaque poste que je visite et où je retrouve mes vieux légionnaires. Et vous ne sauriez sentir comme c'est bon — à chaque fois les larmes me montent aux yeux — à lire dans ceux de ces braves qu'ils m'ont depuis longtemps donné leur confiance. Ils ont tous l'air de me dire : « Allons encore une fois au baroud ensemble, ça marchera! »

De fait, il trouve un entrain enthousiaste dans « tout ce qui est subordonné ». Aussi, quand il est revenu à son chef-lieu, c'est une débauche de travail; son territoire est immense puisqu'il s'étale sur une longueur d'environ 1.500 kilomètres (France, 1.000 kilomètres), du Moyen Atlas au Nord à l'Adrar au Sud; à son bureau arrivent des télégrammes d'Oran, des oasis, de Figuiç; « c'est le bon surmenage, où il faut manger vite, dormir vite, travailler vite, et où tout le monde est sur le pont ».

Malheureusement il ne se sent point de liberté pour agir. Le 9, lui arrive sa promotion de général de brigade. Mais il n'est pas plus autonome et il le trouve intolérable; en particulier, il est laissé à l'écart de la politique de sa subdivision : ainsi, par exemple, s'il doit tout prochainement occuper la région de Bechar, il est chargé simplement de préparer les mouvements de troupes comme aux grandes manœuvres de France et ne sait rien de la préparation politique. Est-ce raisonnable? Il écrit donc à M. Étienne, député d'Oran et vice-président de la Chambre, et à M. Aynard, directeur du cabinet du Gouverneur Général, qui pourront le faire savoir en haut lieu, qu'il ne peut garder dans ces conditions la responsabilité qu'on lui a confiée; il est prêt à se passionner pour l'œuvre à faire, et il espère y réussir; mais ayant pris au sérieux les missions qui lui incombent, il estime qu'il était inutile qu'on le fit venir si c'était « pour exercer le métier d'archiviste et d'adjudant de place ». Qu'on le laisse donc appliquer la seule méthode efficace, celle qui exerce par les mêmes mains l'action militaire et

l'action politique. Il ne veut pas, en tout cas, se prêter à une conception différente de son rôle et courir ainsi à un échec certain.

Mais enfin que demande-t-il au juste? Il l'a dit au Gouverneur :

« 1^o Le commandement de mes troupes;

« 2^o L'autonomie de ma subdivision avec constitution, sous mes ordres, de tous les services : intendance, santé, génie, artillerie;

« 3^o La correspondance directe avec lui, sous le couvert de la division et du corps d'armée, si l'on y tenait, mais ne pouvant intercepter ma correspondance;

« 4^o Une délégation de crédits;

« 5^o Le droit de mouvoir mon monde, de faire de petites opérations et de parer aux imprévus, sans attendre l'autorisation et en rendant simplement compte. »

Dès la fin d'octobre, il a l'impression d'avoir gagné sa cause; il n'a point, à vrai dire, reçu de réponse officielle, mais « il fait tout comme » (selon son expression), en agissant sans attendre d'ordre. Comme le plus urgent est de dégager les abords de nos voies d'accès (car notre ligne de chemin de fer et notre route suivent la frontière, ce qui est une absurdité, puisque cela fait de nos convois et de nos magasins un appât constant pour les pillards), il met en mouvement six cents hommes pour nettoyer la montagne (20 au 25 octobre).

C'est sans doute à cette occasion qu'il donne à ses subordonnés une nouvelle leçon. Comme il passe en revue ces troupes (que la Division appelle une « colonne légère ») il dit tout à coup à l'officier qui les commande : « Écoutez, je vais vous poser une simple question : qu'est-ce que vous appelez, dans ce pays, une colonne lourde? — Je ne comprends pas, mon Général! — C'est pourtant bien simple, vous venez de me montrer une colonne dont les hommes portent des brodequins comme des fantassins d'Orléans, des sacs chargés comme pour une campagne de six mois, des convois immenses (pour des gens qui se nourrissent de quelques dattes), et vous me dites que c'est une colonne légère... Bon... Alors, moi, je vous demande : qu'est-ce que vous appelez une colonne lourde? — Mais, mon Général... C'est le règlement. »

Le 7 novembre, il dirige une grosse colonne sur Béchar, groupe d'oasis et de points d'eau où se forment, se ravitaillent, s'abritent, se replient toutes les harkas (bandes) qui ont pour objectif la Zousfana (rivière); nous y avons des partisans parmi les indigènes : il s'agit de s'installer au milieu d'eux, de les apprivoiser et de les constituer en « matelas de protection » contre le Tafilalet.

Les puissances ne protesteront-elles pas contre cette occupation?... Peut-être. Mais, puisque les traités de 1901 et 1902 avec le Maroc prévoient la constitution d'une police mixte, nous dirons que nous ne faisons qu'aider nos amis les Marocains à mettre l'ordre chez eux.

De fait, l'oasis fut occupée le 12 sans coup férir, et un poste fondé tout près, auquel on donna le nom de Colomb, en souvenir d'un général du Sud-Oranais. La difficulté vint non du Maroc, ni même des Puissances, mais de notre ministre des Affaires étrangères, qui s'indigna de ce qu'on eût osé occuper une oasis marocaine. A quoi M. Jonnart, tout à fait gagné aux idées de Lyautey, répondit par une distinction... diplomatique : « Nous ne sommes pas à Béchar, mais à Colomb! — Ah! alors, c'est différent... », dit l'autre.

Le Général avait d'autres frottements avec la Division (Oran) et le Corps d'Armée (Alger), qui n'acceptaient pas son esprit d'indépendance : « Ils ne sont pas habitués, écrivait-il, à voir des gens qui montrent les dents, et qui se fichent de la discipline quand les intérêts qui leur sont confiés sont en jeu. Ils n'ont jamais reçu de lettres comme celles que je leur envoie... Je sauterai plutôt que de céder... Quelle boutique! »

Un pas en avant est fait le 29 décembre par le déplacement du général O'Connor et une déclaration d'autonomie en faveur de la subdivision.

Mais c'est tout : on n'accorde pas à Lyautey un homme de plus, on ne répond pas à ses demandes de matériel; c'est une autonomie *de papier*, et s'il plaisait aux dissidents de nous « tomber dessus », nous serions aussi impuissants qu'avant à parer les coups. Toujours précis dans ses vœux, le Général réclame, pour compléter notre défense, deux groupes mobiles et extra-rapides de 150 à 200 cavaliers ou méharistes chacun, qu'il chargera d'assurer la police du désert par des tournées à grand rayon et par des contre-attaques immédiates à toute incursion pillarde.

Puisque la métropole ne le seconde pas mieux, il essaie de tirer le meilleur parti possible de la situation de fait.

Et d'abord des traités conclus entre la France et le Maroc. Comme les accords de 1901 prévoient une entente entre les deux pays pour la police des confins, Lyautey pratiquera cette entente : avec du doigté, du « droit de suite » (droit de poursuite en territoire étranger) exercé à propos, des répliques fermes et promptes aux moindres agressions, mais doublées d'un état de négociations quasi permanentes, on peut faire beaucoup; déjà il est en pourparlers avec l'amel de Figuig, cherche à soudoyer des chefs de tribus, « tout cela en sourdine et sans que personne crie ». Et même il parle avec humeur de ceux de ses amis qui, en France, espèrent entendre bientôt,

comme ils le disent, le bruit des « coups qu'il frappera ». Ceux-là, réplique-t-il d'un mot énergique, « n'ont qu'à se fouiller, car on ne les entendra pas; j'ai déjà fait trois opérations de police assez raides dont personne n'a parlé, et il en sera, plaise au ciel! toujours ainsi, car je ne crois ici qu'aux coups frappés en sourdine et au terrain gagné en tapinois ».

D'autres, émerveillés de la sûreté et de l'efficacité de sa méthode, voudraient qu'il pût l'appliquer sur un plus grand territoire et proposent de lui confier toute notre frontière de l'Oranie, à partir de la mer; ainsi pense et écrit M. Étienne, vice-président de la Chambre; mais le Général est trop sage pour encourager ces vastes projets, si bienveillants soient-ils; il a trop à faire présentement à organiser sa subdivision; plus tard, on verra.

Ce qu'il comprend dès lors à merveille, avec cette justesse d'appréciation qui est le propre du génie, c'est le rôle que jouera l'Oranie pour la conquête du Maroc : de même que l'importance du Haut-Tonkin lui vient de sa situation aux frontières de la Chine, de même l'importance des confins oranais dépend du Maroc. Ce prétendu empire est en pleine anarchie, et la France sera amenée un jour à y intervenir. Alors, la conquête ne se fera point par l'Oranie, il est vrai, mais par les côtes. Du moins notre ligne de postes soutiendra-t-elle de loin notre avance et empêchera-t-elle les tribus marocaines soit de se dérober sans fin vers l'intérieur de l'Afrique, soit de s'y recruter. — Lyautey pouvait-il voir plus loin et deviner qu'un jour il lâcherait le flanc Est du Maroc, et que ce serait lui qui y pénétrerait par l'Ouest? Ne pouvant pas prévoir ce brillant avenir, il se voyait du moins investi prochainement d'un commandement « à cheval » sur la frontière, avec deux résidences réunies par la voie ferrée : à Tlemcem, il serait général français et à Taza, sirdar marocain, assurant de part et d'autre la protection des intérêts et des vies par la compénétration des intérêts.

L'AFFAIRE DE BERGUENT (JUIN-SEPTEMBRE 1904).

« L'affaire de Berguent » permet de bien saisir les ressources infinies de Lyautey et les oppositions qui se dressent devant lui.

Le Maroc, en 1904, est déchiré par de nombreuses factions; d'une part, un prétendant, le Roguï, est en rébellion ouverte contre le Sultan; d'autre part, de nombreux chefs de tribus mènent leur politique ou même leur guerre à eux, leur seul principe étant de piller, de razzier le plus possible.

De ce nombre est Bou Amama. Cet agitateur est embusqué avec un millier de fusils dans la montagne à l'ouest d'Oudjda; de là, il pèse sur nos douars

de la frontière, et essaie d'y provoquer des défections; son influence inspire toutes les tentatives à main armée qui éclatent ici ou là. Il a d'ailleurs pris parti pour le Rogui.

Les troupes régulières (mehalla) du Maroc devraient le réduire, mais elles n'osent l'attaquer, car c'est un adversaire redoutable.

Alors Lyautey se décide à intervenir, après accord avec Rekina, le représentant du sultan à Oudjda. Il n'attaquera pas, puisque l'agitateur est en territoire marocain. Mais il constituera sur son flanc un « écran » qui couvre nos tribus.

C'est ainsi que, en juin 1904, il donne à son chef d'État-Major, le commandant Henrys, l'ordre de grouper près de Ras el Aïn un détachement d'observation fort de 3 compagnies d'infanterie, de 3 pelotons de spahis, d'une section d'artillerie et de 200 à 300 cavaliers irréguliers.

Lyautey pense que son opération est tout à fait correcte, étant donnés les accords franco-marocains sur la police mixte. D'ailleurs la frontière, sur ce point, n'a jamais été officiellement délimitée. Enfin, il n'y a pas le choix entre plusieurs emplacements, car Ras el Aïn est le seul point d'eau de la région. Pour ne pas créer d'incident diplomatique, on baptisera le cantonnement de nos troupes Berguent.

Le résultat est immédiat : nos tribus restent tranquilles, les Beni Mathar se détachent de Bou Amama et le marabout de Guefaït se sépare du Rogui. Rekina, non seulement ne proteste pas contre notre présence, mais nous prie de pousser nos goums sur les positions de Bou Amama. Déjà s'organise à Berguent un commerce de bétail et de grains; il y a même une école et un service d'assistance médicale; là comme à Figuig, comme à Bechar, notre influence fera « tache d'huile ».

Bien entendu, le Général agit en plein accord avec M. Jonnart, le gouverneur; le 29 juillet encore, il reçoit de son chef de cabinet une lettre d'approbation.

Or, le 30, à Oran où il se trouve aller, on lui remet le télégramme suivant, transmis par Alger : « 30 juillet 1904.

« Conseil des ministres a décidé que la colonne d'observation de Ras el Aïn devrait se retirer du territoire marocain et se tenir en territoire français.

« Prière de donner des ordres pour l'exécution de cette mesure et de rendre compte. »

D'où est venu le coup? De Tanger? De l'Espagne? D'une autre puissance? Simplement des indiscretions de la presse? Lyautey l'ignore.

Mais ce qu'il sait, c'est qu'il ne peut reculer : quitter Berguent, ce serait paraître avoir peur des rebelles, ce serait leur abandonner les tribus qui se

sont soumises à notre influence et qu'on a promis de protéger; les gens de Paris pensent qu'on peut arrêter ce recul sur la frontière; mais d'abord il n'y a point de frontière reconnue, puis un arrêt de ce genre suppose de l'eau : or il n'y a d'eau qu'à 100 kilomètres à l'arrière.

Ce qui, pour Lyautey, complique la difficulté, c'est l'absence du gouverneur, qui, tranquille du côté de Berguent, vient de partir pour un voyage en Méditerranée.

Et la situation devient vite dramatique, car le général Herson, qui commande la division d'Oran et qui entend réaliser la consigne ministérielle, lui donne un *ordre d'évacuer*.

Prompt à se décider, Lyautey demande à son chef de lui laisser quelques instants, et, allant trouver un de ses officiers, le capitaine Renouard, il lui dicte un long télégramme pour le ministre de la Guerre pour justifier son établissement à Berguent et demander sa mise en disponibilité plutôt que d'abandonner les tribus à qui il a donné la parole de la France. Lisons cette émouvante déclaration qui le termine :

« Affirme sur l'honneur... que situation acquise depuis dix mois, sans coup de force, sans qu'il y ait eu une goutte de sang français répandue, va être immédiatement compromise et exprime respectueusement vœu être appelé à Paris, si possible, pour le démontrer et que, au nom intérêt et honneur français, il soit sursis jusque-là à exécution cette mesure dont portée locale a certainement échappé. »

Quand il eut terminé sa dictée : « Tu vas me chiffrer ça et l'expédier », dit-il.

Le capitaine se leva : « Mon général, je vais le faire; mais auparavant... permettez-moi de vous embrasser. Enfin j'ai trouvé un chef. »

Lyautey rentra alors dans le bureau du général Herson.

« Mon général, vous maintenez vos ordres?...

— Certainement.

— Alors, mon général, voici un télégramme que je vais immédiatement expédier au ministre de la Guerre. »

Herson lut le texte et le remit à Lyautey :

« Je ne transmettrai jamais cela.

— Vous n'aurez pas à le transmettre, mon général. Il est parti.

— Comment! Vous vous êtes permis de communiquer avec le ministre sans m'en référer? »

Lyautey sortit de son portefeuille la lettre ministérielle qui l'autorisait à correspondre directement avec Paris. L'ayant lue, Herson dit :

« Je reconnais que vous en avez le droit. »

Le télégramme était parti en double expédition, l'une pour Alger, l'autre pour Paris. En même temps, Lyautey écrivait aux hommes politiques qui pouvaient le comprendre et l'aider : « Je ne demande qu'à être sacrifié, de la façon la plus dure même, disait-il à M. Étienne, pourvu que l'œuvre reste et que le drapeau et l'honneur français ne reçoivent pas ce soufflet. »

« Mais, dira quelqu'un, et la discipline militaire? Quel cas en faisait donc Lyautey? »

Il a répondu lui-même dans une de ses lettres « qu'il n'y avait pas de discipline qui pût imposer à un chef d'exposer son pays aux plus graves accidents sans éclairer au préalable le Gouvernement ». Plutôt que de se taire, il aimait mieux risquer sa personne et sa carrière.

Le Général remporta un premier succès : un télégramme du Ministère, qui donnait un sursis à l'ordre d'évacuation.

Quelques jours passent. Cependant notre présence à Berguent apparaît de plus en plus nécessaire, car le Rogui devient plus menaçant, les tribus sont travaillées par ses émissaires et s'étonnent déjà de notre inertie.

Le 6 août, troisième télégramme de Paris prescrivant que « les instructions soient données dès à présent, afin que le retrait de la colonne soit effectué dans le plus court délai que la situation le permettra et par échelons successifs ».

Ainsi Paris ne comprenait pas!

Lyautey était soldat : il soumit donc à ses chefs un projet d'évacuation : on commencerait par déplacer un peloton de zouaves; après quoi, on verrait. Mais il était trop fier pour assister en spectateur à l'écroulement de son œuvre : il pria donc le général Servière, commandant le 19^e corps, de transmettre au Ministère sa demande de mise en disponibilité. Parlant à M. Étienne de nos continuelles reculades il disait : « Je ne serai jamais le complice d'un de ces crimes de lèse nation, et jusqu'à la dernière minute je risquerai tout pour qu'on ne le commette pas ».

Et un peu plus tard, il écrivait à M. Aynard : « Si je n'écoutais que mes intérêts personnels, je me contenterais d'être dans ce beau commandement d'Aïn Sefra, que je préfère tellement à n'importe quoi de France, et où tout m'intéresse, travaux, commerce, chemin de fer, — j'exécuterais passivement les ordres en disant : « Je suis couvert », — mais, si j'étais cela, je ne serais pas ce pourquoi vous m'avez fait venir, et ce qui est, en somme, ma raison d'être. »

Enfin le télégramme qui avait été lancé à l'adresse de Jonnart l'atteignit... en Hollande. Le gouverneur se montra à son tour d'une énergie virile,

télégraphia immédiatement à M. Combes, président du Conseil, pour lui dire : qu'il ne pouvait accepter une décision prise sans qu'on l'eût consulté, qu'il avait approuvé l'occupation de Berguent, enfin, que, si l'on maintenait l'ordre d'évacuer, il irait rejoindre le Général.

Combes tenait à conserver Jonnart au gouvernement de l'Algérie. Il accepta donc d'étudier la question; bientôt il se rangea à une proposition nouvelle de Lyautey : on constituerait à Ras-el-Aïn un poste mixte par l'addition à nos troupes d'un détachement marocain.

Ainsi se termina la chaude « affaire de Berguent ».

Lyautey en sortit grandi dans l'opinion publique qui l'avait vu résister crânement, au péril de sa carrière, à un ordre qu'il jugeait dangereux; ses officiers l'admiraient comme « un chef », selon l'expression du capitaine Renouard, et les indigènes comme un homme qui tient parole.

Nous venons d'écrire : « ainsi se termina... ». En réalité « l'affaire de Berguent » eut une suite... à la Chambre, où Jaurès, l'avocat de bien des mauvaises causes¹, interpella le gouvernement, au commencement de novembre, sur l'indépendance et les imprudences du subdivisionnaire d'Aïn-Sefra.

Lyautey supplia ses amis de ne pas plaider les circonstances atténuantes : ils montreraient la duplicité d'une campagne politique qui travestissait la réalité, qui faussait les intentions, qui ignorait tout de la question; le mieux était de lui répondre par les faits; en particulier, on opposerait le tableau comparé de deux années : en 1903, incidents quotidiens, attaques de convois, de postes, razzias de troupeaux, des morts et des blessés chaque semaine; en 1904, pas un incident et même un événement récent venait de démontrer expérimentalement l'efficacité de la méthode de Lyautey : une harka de 1.200 fusils était sortie du Tafilalet dans les premiers jours de septembre pour nous surprendre, avait tâté nos lignes et tournoyé pendant six semaines, mais, « trouvant partout l'éveil donné et le dispositif sur ses gardes », n'avait pu ni passer dans l'intervalle des postes ni attaquer aucun de ceux-ci, et avait fini par rentrer bredouille au Tafilalet, ses provisions épuisées. Voilà pour le point de vue militaire. La comparaison économique n'était pas moins édifiante : le ravitaillement de la subdivision avait coûté en 1903 : 1.200.000 francs, en 1904 : 500.000.

La pensée du Général fut vigoureusement interprétée à la Chambre par MM. Étienne et Thomson; en Algérie même, M. Jonnart jetait dans le débat tout le poids de son autorité en venant prononcer à Ounif, en face

1. L'auteur de ce livre l'a de ses propres oreilles entendu discourir à la Chambre et s'est rendu compte du caractère sophistiqué de son argumentation.

de Figuié, un discours très crâne où il prenait toute la responsabilité de « l'affaire de Berguent »; la Chambre refusa de suivre Jaurès.

Lyautey eût été pleinement content, si M. Delcassé, ministre des Affaires étrangères, n'avait parlé de « fautes commises » et d'« initiatives regrettables à ne plus prendre ».

RECONNAISSANCE. REZZOU ET CONTRE-REZZOU.

Si Delcassé et Jaurès voulaient ouvrir les yeux et voir, les événements leur montreraient bientôt qu'on ne surveille pas 800 kilomètres de frontière algérienne aussi aisément que les abords de la Chambre.

Signalons d'abord quelques faits : en octobre 1904, une inondation subite détruit une grande partie d'Aïn-Sefra; du 29 au 7 novembre, visite de M. Jonnart; après ses fatigues, ses soucis, son séjour dans l'eau, Lyautey souffre d'un ictère qui dure du 9 novembre au 8 décembre.

En France, sévit le régime des fiches, et les journaux publient les listes des officiers qui ont été dénoncés comme catholiques par les F. M.; Lyautey n'a pas encore vu paraître la sienne; mais un jour il en lit une qui concerne le commandant Du Plessis, du 14^e hussards, et qui date de l'époque où lui-même commandait ce régiment. Il se fait un devoir, comme ancien chef de corps, de ne pas laisser passer cette... saleté et il écrit une lettre de protestation au ministre, sans tapage inutile, mais très officiellement et par la voie hiérarchique.

Puisque, même en Afrique, la vilaine politique entrave notre action militaire, les Marocains profitent de la liberté qui leur est laissée : le 18 décembre, une bande de Beraber, montés à méhari, traverse de nuit nos lignes, pénètre de 300 kilomètres à l'intérieur de notre territoire, attaque une de nos caravanes, lui enlève 400 chameaux, 1.000 moutons et tue tout ce qui résiste. Lyautey lance ses troupes à sa poursuite, mais en déplorant cette ligne conventionnelle et fictive, tracée sur une carte, où il lui faudra s'arrêter, sous peine « d'effondrer » de frayeur notre ministre des Affaires étrangères.

En janvier 1905, pour reprendre en main les Beni Guil qui s'agitent et dont plusieurs fractions passent à Bou Amama ou au Rogui, il fait opérer une vaste reconnaissance de tout le glacis occupé par cette tribu jusqu'à Matarka.

Pendant ce temps un fort rezzou marocain parcourait le sud de la subdivision. Des télégrammes de nos postes de Beni Ounif et de Colomb

signalaient son mouvement dès le 24 novembre; un autre, du 30, précisait qu'il était fort de 60 fantassins et de 100 mehara et qu'il venait de franchir la Zousfana entre Figuig et Colomb : manifestement il visait les caravanes allant au Gouara et très fortes cette année.

Dès la réception du télégramme du 30, Colomb, Taghit, Beni-Abbès, Géryville, Timmimoun furent alertés; un chapelet de petits postes de cavaliers fut installé tout le long de la ligne Djenien bou Rezg-Beni-Abbès (environ 350 kilomètres) pour signaler le retour du rezzou et quatre groupes mobiles tenus prêts à Beni Abbès, à Bechar, à Ben Zirag et à Beni Ounif pour se porter éventuellement sur lui; Géryville envoya une reconnaissance qui devait se relier avec une patrouille venue de Beni Ounif; enfin Timmimoun, qui ne put être atteint que le 5 décembre, groupa soixante méharistes sous les ordres du lieutenant de Belenet et les dirigea sur Hassi Ouchen où vingt-huit autres gardaient les caravanes.

Mais, avant que cette concentration eût pu se faire, le rezzou était tombé, le 11 décembre, sur le détachement de Hassi Ouchen, l'avait bousculé, dispersé, lui avait enlevé ses méhara et huit carabines. Son coup fait, il avait attaqué, le 13, la caravane isolée des Oulad Ziad, et, après un combat très vif, où 32 de nos indigènes furent tués et 31 blessés, s'était emparé de 461 chameaux et de un millier de moutons.

Le lieutenant de Belenet se jeta sur ses traces avec 66 méharistes et goumiers, pendant que Lyautey, avisé par télégraphe, tenait en alerte postes et groupes mobiles et se portait lui-même jusqu'à Ounif.

De Belenet avait retrouvé les foulées du rezzou, mais avait dû les abandonner pour aller abreuver ses méhara et se ravitailler. Des bruits divers couraient : les pillards avaient passé de nuit la Zousfana au sud de Taghit, ils l'avaient passée au nord d'Ounif...

Enfin, dans la nuit du 23 au 24, une patrouille retrouvait l'emplacement de son campement du jour précédent, près d'Hassi Mezzou. Dès qu'il en fut averti, Lyautey ordonna à ses troupes une marche concentrique pour prendre les pillards dans ses filets; mais, dans la journée du 24, le rezzou, se sentant éventé et traqué, se jetait dans le Djebel Mezarif, massif boisé et inaccessible à la cavalerie.

Le soir, nos troupes encerclaient la montagne et tout ce que nous avions de fantassins se proposait de l'aborder dès l'aube du 25, quand la nouvelle parvint que le rezzou avait franchi la Zousfana et l'on se lança dans cette direction, celle de l'Ouest.

Le renseignement était faux; les Marocains avaient mis à profit la nuit du 24 au 25 pour s'enfuir vers le Sud-Est dans l'Erg (dunes de sables)

abandonnant dans le Mezarif 750 moutons, quelques chameaux, de nombreuses charges.

Nos méharistes et nos goumiers se lançaient à leur poursuite dans les sables de l'Erg, mais furent bientôt obligés de s'arrêter pour se ravitailler.

Pendant ce temps, pour fermer les voies du retour au rezzou, Lyautey regroupait ses forces sur la Zousfana.

On fut quelques jours sans nouvelles. Le 30, les patrouilles apprirent que, la nuit précédente, les pillards, ayant franchi la Zousfana, étaient passés au Teniet Sebbah. Le commandant Pierron se précipita sur leurs traces avec 80 spahis et 45 sahariens, les rejoignit, le 31, dans un massif de la rive droite du Guir, où ils avaient pris de fortes positions défensives, et les attaqua aussitôt. La nuit tomba avant qu'il eût pu emporter le massif, et, profitant des ténèbres, le rezzou s'échappa encore, laissant sur le terrain six morts, plusieurs fusils, quelques chameaux; nos pertes étaient de cinq tués et onze blessés. Les jours suivants, on apprit que les fuyards se hâtaient vers le Tafilalet, c'est-à-dire en territoire nettement marocain : nous ne pouvions plus les y poursuivre.

Si Jaurès apprit les événements, s'il daigna suivre par la presse notre contre-rezzou qui avait mis en mouvement nos soldats pendant plus d'un mois, le jour et la nuit, et les avait heurtés à plusieurs reprises à des ennemis bien armés et bien retranchés, arriva-t-il à penser qu'il était moins facile de garder notre frontière algéro-marocaine que de pérorer à la Chambre?

Quant à Lyautey, il tirait de l'échec partiel de sa police des confins les conclusions qui s'imposaient : il fallait renforcer ses méharistes et ses cavaliers, développer son réseau télégraphique, armer les mokhazenis de carabines Lebel. Vers le même temps, il demandait, pour la protection de la ligne ferrée en construction de Ben Zireg à Colomb, la formation d'un poste placé en flanc-garde vers l'Ouest, près de El Hammar.

TOURNÉES D'INSPECTION.

En janvier 1905, Lyautey entreprend une grande tournée d'inspection vers le sud de son domaine : il est le 19 à Beni Ounif, en face de Figuig, le 23 à Ksar el Azoudj, le 24 à El Morra, le 25 à El Moungar et Taghit, le 27 à Igli, au bord du Grand Erg, où il couche dans des ruines, « sous une lune radieuse et glaciale ». Le 28, à Beni Abbès, il voit le P. de Foucauld et assiste à sa messe; il fait ses débuts à méhari. Le 1^{er} février, il est de retour

à Taghit, puis, bifurquant vers le Nord-Ouest pour voir l'emplacement du combat du 31 précédent, il campe le 2 à Mennouna, couche le 3 à Bechar, inspecte les chantiers de chemin de fer jusqu'à Ben Zireg, arrive à Ounif le 7, enfin rejoint Aïn Sefra le 8. Voilà trois semaines de courses, d'ordres donnés, de palabres avec les indigènes, de courrier mis à jour aux étapes.

Au retour, à Aïn Sefra, les occupations reprennent, à peine changées : contact permanent avec les tribus marocaines, spécialement avec les Beni Guil qu'il faut apprivoiser, déplacements pour surveiller les chantiers de chemin de fer ou l'établissement du poste de Talzaza, direction personnelle de reconnaissances concentriques à Oglat Moussa. Tout cela au milieu de mille patriotiques soucis : car Guillaume II est débarqué à Tanger le 31 mars, pour montrer au monde que l'Allemagne ne se désintéresse pas de la question du Maroc. Après ce geste théâtral, Delcassé démissionne et Rouvier, président du Conseil, prend la direction des Affaires étrangères.

Loin de « démissionner », Lyautey veut que tous sur la frontière marocaine sentent la France présente et agissante. Le 25 mai, il est à Sfissifa, où le caïd le reçoit, mais pour le laisser en pâture aux... insectes : nuit sans sommeil. Le 26, il pousse au poste de Forthassa et le 27 au Chott Tigri. Le 7 juin, nouvelle tournée par Mecheria et Geryville, où il veut inspecter la construction d'une route.

Son sens de l'action n'a pas diminué son don de voir et de sentir. Regardons, par exemple, ceci daté du 8 : « Je suis au bivouac sur la route du Kreïder à Geryville. Il est 10 heures du soir. Ma lampe est allumée sur ma table de campement dans la grande tente du bachagha Si Eddin, des Oulad Sidi Cheikh. Il l'a envoyée de Géryville avec trois autres tentes pour mon monde. Elle est grande comme un appartement, doublée de drap et de soie, et l'épaisseur des tapis moussus couvre le sol. La porte est grande ouverte; mon fanion clapote; un grand spahi rouge monte la garde; mes officiers, Renouard, Berriau, Ganay, l'interprète Marchand, le capitaine Jacotin venu de Géryville, achèvent de fumer leur pipe autour d'un feu rouge; un cheval hennit en tirant sur sa corde; les serviteurs enlèvent les reliefs du repas sous l'œil du caïd en burnous pourpre de la tribu voisine, et la lune rend vivante cette nuit si fraîche après la chaude journée.

« Mon spahi vient de fermer la porte, seul un trait de lumière blanche filtre sur les tapis et je ressens dans ce « home » d'une nuit un confort inexprimable. — Elle est si vaste et si belle, cette tente, toute lambrissée de rouge; mes fontes avec leur peau de tigre et leurs cuivres, mes armes, précieusement rangées dans un coin, y maintiennent la note du commandement; mon burnous brodé d'or étoilé d'argent, don de l'agha Si Moulay,

pend à l'un des supports, tandis que sur les tapis s'étaient tous les outils de toilette, cuvettes de caoutchouc, étuis de cuir fauve, le confort... Vais-je bien dormir! »

Cette tournée d'inspection se termine en féerie quand Lyautey arrive à Géryville, le 10, par une limpide et fraîche matinée; il est reçu avec tous les honneurs réglementaires, salves, haies de troupes; à 3 kilomètres de la ville se présentent les officiers du Bureau arabe avec les notables indigènes, car on est là au centre des tribus les plus féodales, les plus cavalières et les plus guerrières de l'Algérie, les Oulad Sidi Cheikh et les Trafis; donc ils sont là « chamarrés de grands cordons et de plaques, étincelants de harnachements, d'armes, de costumes, escortés de 22 caïds et de 500 cavaliers ». La journée s'achève en revues, inspections, réceptions.

Le lendemain, 11, qui est le dimanche de la Pentecôte, commence par la « messe en cérémonie » et se termine par une fantasia de 500 cavaliers. « Superbe le groupe des 20 Oulad Sidi Cheikh, en velours vert, grenat, mauve, montés sur des chevaux gris de fer, conduits par le Bachagha lui-même (Sidi Eddin, leur chef), vêtu comme au moyen âge d'une longue robe tabac d'Espagne, brodée d'or. Toute cette chevalerie exécute devant moi de vrais quadrilles élégants et compliqués; comme « clou », un peloton de 34 méharistes amenés du Sud par le lieutenant Charlet, monté lui-même sur un méhari blanc et figurant des scènes de combat. »

Lyautey a un regret amer, devant un tel spectacle, c'est celui de n'avoir pas un peintre près de lui, « car c'est l'orgie des couleurs ». Il se sent « en plein Fromentin, Descamp, Guillaumet; la féodalité arabe a gardé ici sa splendeur et son intégrité ». Et il ajoute par un trait qu'il serait bien dommage d'omettre : « Et puis il y a des années qu'un grand chef n'a passé par ici, voyageant... avec les goûts du décor, du commandement, dont je ne me défends pas... Je suis ici chez les plus grands seigneurs de toute l'Algérie, peut-être de toute l'Afrique..., et je tâche de l'être autant qu'eux, ce qui est le meilleur moyen de les dominer et de les tenir!... »

Si artiste qu'il soit, si empoigné par le pittoresque qu'il paraisse, Lyautey n'oublie point que Sidi Eddin et sa famille (frères, cousins, neveux) sont « fiers comme Artaban, d'un orgueil de race et de situation incommensurable, mais très ombrageux, difficiles à tenir », si bien qu'il faut toujours avoir l'œil ouvert sur eux. De plus, Si Eddin a une immense influence « religieuse et ancestrale » dont il est facile de se rendre compte en voyant quelle atmosphère de respect et de soumission l'environne; le meilleur moyen de l'utiliser est de le confisquer à notre profit et de le maintenir dans nos intérêts, en ménageant avant tout son amour-propre.

Le Général a donc essayé de conquérir son hôte; il y a mis toute sa bonne grâce, tout son pouvoir de séduction, qui est sans bornes. Il a eu avec lui, en tête à tête, un long entretien intime.

Comme le prince arabe a vu près de Lyautey le fils du général de Ganay, dont il a gardé bon souvenir à cause de sa courtoisie envers les grands chefs, il dit : « Je sais que sa mère est de grande tente; du reste, à Oran, elle allait toujours à l'église. » Puis il ajoute, à l'adresse de son interlocuteur : « Du reste, toi aussi, tu es fils de chef! » Car il a remarqué le sabre étrange qui pend à la selle du Général et on lui a appris que c'était celui d'un grand-père, qui était général de Napoléon; et il termine en disant : « Voilà les hommes par qui nous aimons à être commandés! »

Aimé par les chefs, Lyautey désirait-il être chanté par les poètes? En tout cas, il le fut, en vers arabes, par un professeur de la petite ville :

« Louanges à Dieu unique.

« La présente pièce est destinée à chanter le voyage à Géryville de Monsieur le Général commandant la Subdivision d'Aïn Sefra. Je lui donne le titre de : « Le fruit des Parterres fleuris ».

Suit un texte bien trop long pour être reproduit ici.

Lyautey se remet en route le 15 juin et couche à El Orma; le 16, il atteint Arba Tahtani, où fonctionne une école française dont l'instituteur, un indigène déclassé, « ne parvient pas à apprendre à ses pauvres mioches quoi que ce soit de pratique, mais leur encombre l'esprit de séductions et d'illusions qui les entraîneront un jour loin de ce coin patriarcal et ensoleillé où leurs ancêtres ont vécu et sont morts »; et voici le tableau du soir : « La nuit, la lune splendide, les palmiers aux reflets d'argent, les ombres violettes des maisons en terre rouge, la kouba laiteuse, les feux où rôtissent les moutons au milieu d'un cercle de longues barbes qui devisent, deux Arabes blancs en prières, nos spahis pourpres qui passent, au loin les sons assourdis des flûtes et des tambourins, et le grand écrin des montagnes aux ombres profondes et douces, c'est la grande féerie.

« On dort à poings fermés. »

Le 17 juin, Lyautey visite El Abiod, la ville sainte de l'Algérie; le 19, on rentre dans les monts des Ksours, où est bâtie Aïn Sefra. Pendant tout l'après-midi, on a voyagé avec la sensation de l'écrasement, sous la chaleur et la lumière. Vers 6 heures, les voyageurs ont été rejoints par un groupe de méharistes qui vient du grand Sud; puis, au pied de la montagne, arrivent à leur rencontre, dans un flot de poussière et le tumulte des coups de feu, les parents de l'agha Si Moulay et leurs gens, les caïds des tribus voisines et leurs goums.

Alors le cortège se forme et c'est incomparable. « Nous débouchons d'une gorge; les parois rouges, frangées au pied de lauriers-roses et de jujubiers, encadrent notre groupe. Les grandes ombres chaudes nous enveloppent, et en nous retournant sur nos selles, nous avons le même cri devant la splendeur de l'heure et du spectacle. Le tableau est composé comme un Delacroix. Au premier rang, la ligne des neuf officiers qui m'accompagnent, si variés d'uniformes, tous la tête enveloppée du haïk blanc, mon fanion, la ligne des chefs et des caïds, symphonie de velours, de pourpre, de soie et d'or, puis les spahis, les cavaliers des goums, nos chevaux de main et enfin, fermant la marche et la dominant, les hautes silhouettes des méharistes. Devant moi des groupes se croisent et se recroisent au galop, les échos de la gorge crépitent de coups de fusils. »

On est à Ouarka du 19 au 21; là les nuits sous la tente sont merveilleusement douces; l'air passe sous les bords qu'on a relevés; « par l'ouverture entre-bâillée on voit, en s'endormant, le lac, les palmiers, un coin du ciel dans la nuit, et, en s'éveillant, l'aube radieuse de ces pays de rêve ».

L'OPPOSITION DES BUREAUX.

En revenant à Aïn Sefra, le 22 juin, Lyautey retrouve les affaires, les télégrammes, les rapports.

Il retrouve aussi les mesquines obstructions des Bureaux, car ni à Alger, ni à Paris on ne le comprend. Il voit clairement une œuvre magnifique à faire : porter notre influence petit à petit, pacifiquement, vers l'Ouest et y devenir l'arbitre des tribus; pour cela, il a la méthode; il a posé les premiers jalons, qui sont nos postes d'avant-garde, avec le rayonnement incessant de leurs cavaliers; il possède les instruments, ses officiers, ses hommes, avec leur admirable dévouement. Il lui serait facile d'exercer la police sur tous les glacis qui s'abaissent vers la Moulouya, surtout si l'on en unifiait le commandement depuis la mer jusqu'au Sud.

Mais ni Paris ni Alger ne lui donnent de programme à remplir; ses demandes d'instructions restent sans réponse.

Au contraire, il arrive qu'Alger l'invite à prévoir une reconnaissance vers le Sud-Ouest pour la prolongation éventuelle de la voie ferrée au delà de Colomb. Le Sud-Ouest, c'est le Tafilalet, c'est-à-dire des populations guerrières, hostiles, sur lesquelles, jusqu'à présent, nous n'avons pu exercer aucune influence : ce serait folie que de les provoquer, et Lyautey considère comme un devoir que de le dire bien haut.



Une fantasia de 500 cavaliers... (page 158).

D'autant plus que cette période de l'année 1905 est traversée par des menaces de guerre franco-allemande, Guillaume II exigeant la réunion d'une conférence internationale, pour régler la question d'influence au Maroc, et la France s'y refusant, pour ne pas mettre en question la prépondérance qu'elle y exerce.

En octobre, Lyautey a cependant une joie, l'inauguration du chemin de fer de Beni Ounif à Colomb-Bechar, que nous avons construit en dix-huit mois.

CONTRE-REZZOU DE BERGUENT.

Lyautey passe l'hiver à assurer la sécurité des caravanes. Interrompues pendant six mois, au grand dommage de la vie économique du pays, il les a rétablies en 1904, mais n'a pu les défendre contre le rezzou dont nous avons fait l'histoire plus haut. Il veut que pour cette saison 1905-1906 il n'y ait aucun incident, quoiqu'il sache que Beraber et gens de Bou Amama sont en mouvement. Donc, pendant trois mois, il fait jouer son dispositif d'exploration à grande distance, d'émissaires, de groupes mobiles : tout cela fonctionne « comme une sonnerie électrique » et déjoue toute attaque.

Il réussit même un très beau contre-rezzou.

Il est à Berguent, en tournée, le 22 janvier, lorsque Colomb lui signale la présence sur le haut Guir, le 19 janvier, d'un rezzou de chaambas (fidèles) de Bou Amama; ces pillards, partis trois mois plus tôt vers le Soudan, y ont attaqué les Berabiches, leur ont tué 35 hommes et remontent vers le Nord avec une prise de 1.000 chameaux.

Lyautey juge tout de suite la situation : il est trop tard pour que ses postes du Sud et du Centre (Colomb et Forthassa) interviennent; mais celui de Berguent pourra peut-être découvrir le groupe et lui couper la route.

Dès le 23 au matin, il est prêt à partir avec 213 fusils, 83 sabres et huit journées de vivres portées par des chameaux de réquisition et les mulets.

Il fait une température moyenne de — 5°.

Des patrouilles de cavalerie, dont la consigne est de ne se jamais coller à l'infanterie, battent le terrain de la zone de marche, en avant et sur les flancs, pour découvrir l'ennemi et repérer les points d'eau; le 24, elles apprennent que le rezzou n'est pas encore rentré; le 25, elles font un raid de 60 kilomètres; le 26, un autre de 95 kilomètres.

Le 27 au matin, des fumées sont observées à l'Ouest, et 70 cavaliers envoyés à la découverte : dix minutes plus tard on signale des groupes de nombreux chameaux se dirigeant vers le Nord.

Alors, le commandant Pein, chargé d'exécuter l'opération, enlève la compagnie montée, après l'avoir allégée de ses bagages; ceux-ci sont confiés aux tirailleurs qui formeront un camp où les troupes pourraient se replier au besoin. De sa personne et par ses officiers, il assure la liaison permanente entre la cavalerie qui patrouille et l'infanterie montée qui suit.

En utilisant tous les couverts, nos cavaliers progressent; bientôt ils aperçoivent nettement le rezzou qui se hâte vers la montagne et comprennent qu'il faut le gagner de vitesse avant qu'il n'y arrive. Ils se précipitent donc à plein galop, en profitant des ondulations du terrain pour se défilier et garder le bénéfice de la surprise, et ils arrivent ainsi à la hauteur de la tête des Marocains. A 600 mètres seulement, ils sont éventés et les chaambas ouvrent le feu sur eux.

Les nôtres se séparent alors en deux groupes : pendant que les mokhazenis (cavalerie marocaine encadrée par nous) dépassent les pillards et leur coupent la ligne de retraite, les spahis mettent pied à terre pour mieux viser et tirent. Alors, le rezzou débordé et croyant à une notable supériorité d'effectif se débande; les spahis remontent à cheval et chargent les fuyards qui cherchent à gagner individuellement la montagne en abandonnant 600¹ chameaux ou méhara, leurs moutons, 12 morts, 22 fusils.

La compagnie montée, qui débouche sur le terrain un quart d'heure après cette action si rapide, rend impossible tout retour offensif.

Le soir, à 10 heures, dans le froid et l'obscurité, nos troupes s'arrêtent au point d'eau le plus proche et y passent la nuit; le 30 janvier, elles sont de retour à Berguent « en pleine allégresse, sans malades, prêtes à recommencer ».

Voilà ce que font des troupes bien conduites.

Simple raid que cette reconnaissance? Ce serait bien mal connaître Lyautey que de le supposer. Il en attend une très sérieuse baisse de la puissance et du prestige de Bou Amama.

Il sent d'ailleurs, en ce temps-là, combien il est nécessaire que la France affirme sa force sur les confins algéro-marocains; c'est l'époque de la conférence internationale à laquelle la France a dû consentir et qui se tient à Algésiras (16 janvier-7 avril 1906); là, nos droits sont discutés, contestés, niés; or, toutes ces discussions se répandent vite dans le monde marocain et il importe au plus haut point que nous y fassions sentir notre présence active.

A cette tâche Lyautey se donne tout entier et avec lui tous ceux dont il est

1. Les quatre cents autres ont été vendus par le rezzou aux indigènes du Tafilalet.

le chef. Si l'on veut juger de la collaboration affectueuse de tous les échelons de la hiérarchie, qu'on lise ce fragment d'une lettre adressée le 2 mars 1906 à Étienne, devenu ministre de la Guerre depuis novembre 1905.

« Ce brave adjudant Bröker que vous venez de mettre au tableau pour la croix, et qui est au comble du bonheur, m'avait dit qu'il voudrait bien vous remercier mais qu'il n'osait pas. Comme je sais que, comme moi, vous aimez bien les humbles serviteurs, je lui ai dit d'oser et il m'a prié de vous faire parvenir la lettre ci-jointe. Vous pouvez être assuré qu'elle vient d'un dévoué.

« C'est l'honneur, la joie, la force du commandement que ces témoignages des petits, des jeunes, qui sur un geste, sur un mot tombé à propos, se donnent pour la vie, sans compter. J'y attache autrement de prix qu'aux flagorneries des arrivistes et même, je l'avoue, aux compliments suspects de certains chefs. C'est encore un des nombreux points sur lesquels votre cœur et le mien battent à l'unisson. »

LES INVENTAIRES.

Pendant que nos troupes coloniales se consacrent tout entières à l'extension de la plus grande France, pendant que notre influence à l'étranger est discutée par la conférence d'Algésiras, la politique intérieure exerce ses ravages en France : *la loi de séparation de l'Église et de l'État* a été votée à la fin de 1905; pendant les mois qui suivent, se font les *Inventaires* des objets mobiliers appartenant aux Églises, depuis les chandeliers jusqu'aux titres des fondations pour les défunts.

A cette mainmise de l'État sur leurs biens et les dispositions de leurs morts, les catholiques, un peu partout, ont résisté. Le Gouvernement a donc employé la police, puis, la police ne suffisant pas, a fait appel à la troupe.

Il s'est trouvé alors des officiers de cœur qui ont préféré donner leur démission, plutôt que de faire défoncer des portes d'églises : ils étaient entrés dans l'armée pour d'autres tâches que celle-là!

Devant ces faits, quelle est l'attitude de Lyautey? Pour lui, aux confins du Maroc, la question douloureuse qui se dresse devant la conscience de maint officier métropolitain : « *Mènerai-je mes hommes à l'attaque d'une église?* » ne se pose pas.

Mais que pense-t-il, que dit-il, de la situation qui est faite à ses camarades de France par le « régime abject »?

Des officiers de Saint-Servan ont refusé de prendre part aux inventaires; les fidèles de Sainte-Clotilde, à Paris, ont résisté vaillamment aux agents de la force publique : « J'absous, écrit-il, j'admire, j'approuve, aussi bien les catholiques de Sainte-Clotilde que les officiers de Saint-Servan. Les gouvernants, qui en ont la garde, ont déchiré le pacte social. Tant pis. »

Mais alors c'est l'anarchie? « Soit! C'est d'en haut qu'elle vient. » — « Le régime est immonde » et il en veut surtout « aux Pelletan, aux Combes, aux André ».

Parmi les officiers de Saint-Servan, il y en a un de sa promotion, Héry, qu'il a toujours connu « irréductible dans ses convictions, prêt à leur tout sacrifier », quoiqu'il soit chargé de famille et sans ressources; des hommes de cette trempe sont des martyrs pour l'Église, des héros pour tous. Lyautey se met en avant pour être cité comme témoin à décharge, à titre d'officier le plus ancien et le plus élevé en grade de sa promotion : « J'irai avec joie. »

Mais s'il pense ainsi, il a le cœur trop haut placé pour se contenter de protester dans une lettre à un ami. Comme il est en bonnes relations avec M. Étienne, ministre de la Guerre, il lui écrit d'Aïn Sefra, le 5 mars 1906 :

...« Quand, ici, il y a vingt-cinq ans, on a fait sauter la kouba d'El Abiod Sidi Cheikh, on n'a pas osé y employer des soldats musulmans, on n'y a employé que des Français et aujourd'hui encore on n'oserait pas employer des musulmans à enfoncer une mosquée. Alors! Un officier, bien modéré, m'écrit de Lunéville : « Un colonel, Du Manoir, va prendre sa retraite de désespoir; on a fait enfoncer les portes d'une église par ses chasseurs; des soldats pleuraient. » Quelle tristesse il y a dans ce mot : « des soldats pleuraient ». Pauvres enfants qui obéissent mais ne comprennent pas et qui ne touchent qu'avec terreur à ce qu'on les avait élevés à regarder comme sacré. Ici il n'y a pas un seul officier qui n'ait été angoissé à ces nouvelles.

« Indifférents pour la plupart, beaucoup incroyants, ils s'interrogent néanmoins avec anxiété sur ce qu'ils feraient en pareil cas, tant ils ne peuvent admettre, ayant pris l'uniforme pour la noble guerre, d'être condamnés à cette besogne de crocheteurs et de pourchasseurs de femmes et d'enfants. Je me débonde avec vous, oubliant que vous êtes ministre, ne me rappelant que l'ami avec qui j'ai toujours eu une telle ouverture de cœur, et puis je sais et sens que vous comprenez toutes ces choses, parce que vous souffrez plus que personne d'avoir trouvé dans votre héritage ministériel l'exécution de cette loi, bâclée à la légère, si mal bâtie, et que, comme moi, vous pensez que les Combes, Pelletan, Jaurès, qui ont jeté le pays dans cette politique de haine et de déchirement, sont des criminels

d'État. C'est sur leur conscience que retomberont les désastres privés qui atteignent ces officiers qu'au nom de la discipline il fallait peut-être frapper, mais qu'il fallait avant tout éviter de placer devant un tel cas de conscience. Ah oui! je vous plains, vous si libéral, si tolérant, si courageux qui, hier encore, avez été si crâne dans vos répliques à Dejeante, à Berteaux, à Jaurès. Mais vraiment, ne pourriez-vous dès maintenant trouver autre chose que l'armée pour achever cette lamentable besogne? Et quelle préparation à la guerre que cet événement, ce trouble jeté dans toutes les consciences, cet écœurement où cet emploi de l'armée jette tant d'officiers!

« Excusez-moi, il faut que je vous aime bien et vous estime très haut pour oser vous écrire cela. Jamais, je vous l'assure, je ne vous ai mieux aimé et je sens que de votre côté la franchise avec laquelle je continue à me débonder avec vous, bien que ministre, tout comme dans votre cabinet de l'avenue d'Antin, vous est la meilleure preuve des sentiments que je vous porte.

« Et avant de fermer cette lettre, je vous dois, à vous, de vous dire en toute sincérité que je me suis fixé un point ferme. Il y a dans une région de France des églises auxquelles se rattachent pour moi les souvenirs les plus sacrés, où mes parents, mes grands-parents ont été mariés, enterrés. Le jour où j'apprendrais que des hommes portant mon uniforme auraient été contraints de les violer, je suis résolu à demander ma retraite. Cela peut être demain, car il me semblerait en passant en tenue devant leur seuil que les miens vont se dresser de leurs tombes devant moi.

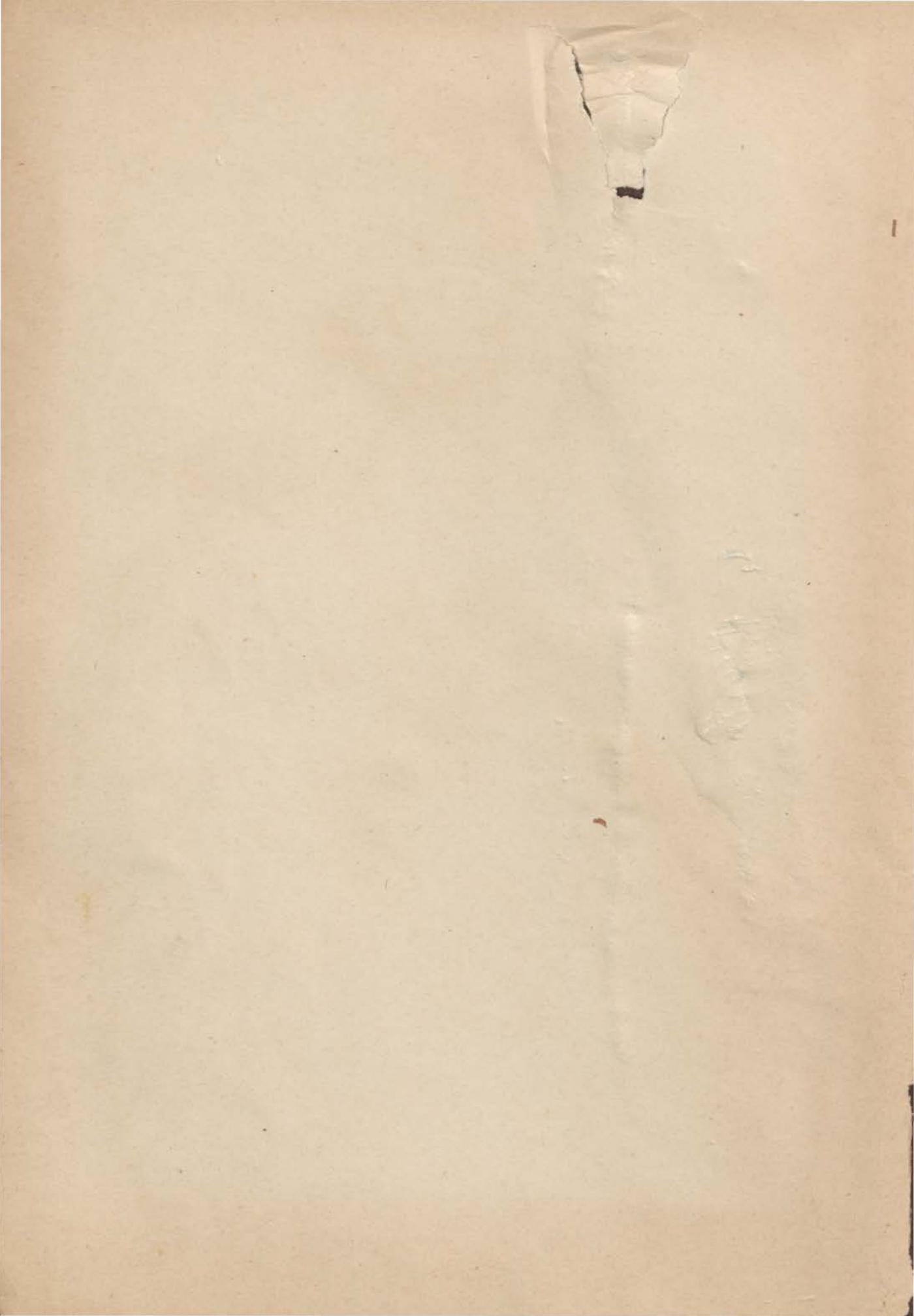
« Ce ne sera certes pas de la désobéissance, ce sera l'abandon, le cœur déchiré, d'un uniforme que je ne pourrais plus porter sans déshonneur. »

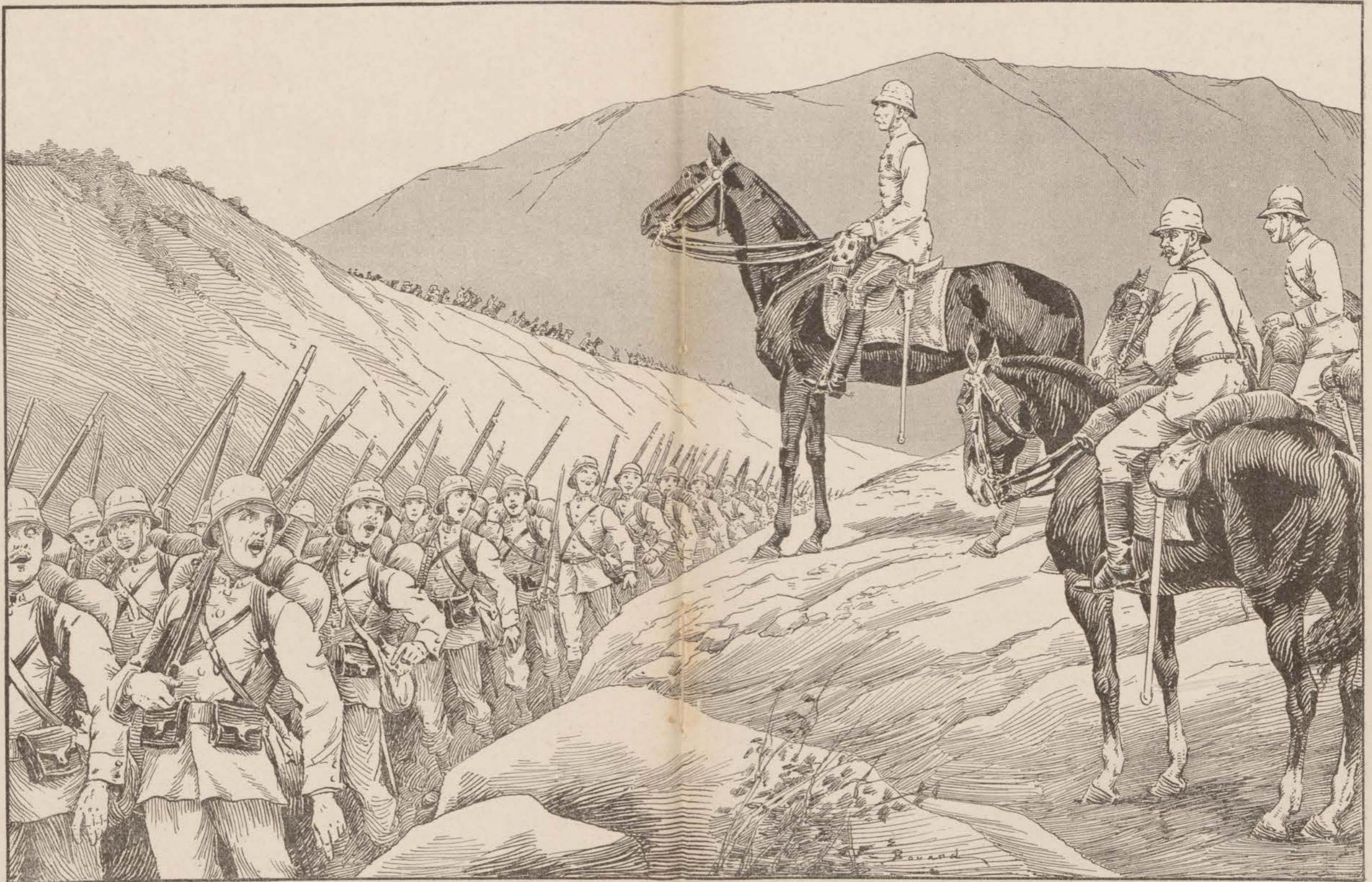
En envoyant une copie de cette lettre à M. de Vogüé, le Général ajoutait : « Je tiens à ce que vous sachiez bien que les relations que les circonstances m'ont amené à avoir avec certains de nos gouvernants n'ont pas enlevé un iota de mon indépendance. »

Et, dans une lettre postérieure : « J'ai écumé, compati, admiré les camarades, maudit le régime. Jamais, jamais, je n'ai été plus fier de porter l'uniforme : la noble armée! »

CHEZ LES BENI GUIL.

Les Beni Guil sont un très considérable groupement de tribus marocaines, dont les unes étaient en 1906 ralliées à notre autorité et les autres dissidentes. Or celles-ci, en 1905, avaient volé 200 chameaux à des tribus





« Bonjour, mon Général, tout va bien! » répondent les deux cents bouches d'une seule voix. (Page 178).

Hamyane, et, malgré de nombreuses réclamations, n'en avaient restitué que 125 au bout d'un an.

Lyautey, qui voyait dans cette affaire beaucoup plus le *principe* que la *valeur* des animaux, résolut d'en finir.

Cependant la tentative était délicate, car les tribus Beni Guil fidèles étaient très travaillées par des influences occultes : il fallait donc agir avec décision et discrétion, montrer la force, mais éviter de l'employer. Le Général confia la direction de la colonne au commandant Pein, qui avait déjà montré sa maîtrise dans l'affaire précédente, mais tint à la suivre en personne.

Donc, à la mi-mai, Pein amène rapidement ses 600 hommes au milieu des tribus Beni Guil à Matarka, carrefour de pistes, et point d'eaux abondantes; puis il fait faire des reconnaissances à gros effectifs : au bout de huit jours, deux tribus dissidentes sur quatre acceptent le principe de la restitution. Les autres jurent qu'elles nous recevront à coups de fusil; mais, le 23, d'autres groupes de nos forces surviennent, l'arrivée de Lyautey est annoncée; alors les tribus réfractaires imitent les premières.

Le 26, à 10 heures du matin, le Général est reçu par toutes ses troupes dans le plus grand appareil; il y a déjà une heure qu'elles l'attendent; dès qu'elles l'aperçoivent poindre à l'horizon avec son escorte de spahis, elles fondent sur lui au galop « sous le ciel et sur la terre en feu ». Devant sa tente, les délégations des quatre tribus sont présentes avec leurs restitutions: on compte les chameaux, ou, à leur défaut, les moutons et l'argent qui représentent leur valeur : c'est une scène de la Bible; à 6 heures du soir, tout est réglé, sauf une restitution de 15 chameaux dont les Guil reconnaissent le principe, mais qu'ils se renvoient d'une tribu à l'autre; Lyautey l'impose d'office à la tribu la plus rétive et annonce qu'il ira la faire exécuter lui-même; puis il parle gravement : désormais, dit-il, nous n'admettrons plus qu'on nous vole un seul chameau, sans que nous allions le reprendre dans les huit jours avec toutes les forces nécessaires et où qu'il soit.

Et il sent que sa démonstration armée lui a mis tous les Beni Guil dans la main, car jusqu'ici ils ne nous apercevaient que sur leurs confins, mais cette fois ils nous ont vus survenir sur leurs revers avec une rapidité, une force offensive, qui les a « médusés » et leur a donné à comprendre qu'il était superflu d'ergoter et impossible de se dérober.

De plus, ils ont constaté que, maîtres de la force, nous n'avions fait aucune violence, aucune razzia... Bien mieux, 25 chameaux ayant été volés trois semaines auparavant par des tribus soumises, nous les avons fait rendre avant même de recevoir les autres.

De tout cela résulte, comme dit le Général, « une grosse impression de

force et de justice... Il ne reste plus désormais une seule fraction Beni Guil... hors de notre action... Ils commencent à nous regarder comme des arbitres, maintenant la paix entre eux et mettant de l'ordre dans leur anarchie... Bref nous... sommes ici les maîtres de la situation. »

Voici même que lui monte à la tête une tentation, qu'il avoue seulement dans ses lettres intimes. Il se trouve à moitié chemin d'Aïn Sefra à Fez; vers l'Ouest, il voit les montagnes neigeuses (3.000 mètres) au pied desquelles passe la route qui, par Taza, va vers la capitale; quelques-uns de ses officiers ont poussé jusqu'à la Moulouya et « en sont revenus avec des émotions d'Hébreux devant la Terre promise »; alors, sentant qu'il lui serait si simple, avec le bon outil qu'est sa troupe, d'aller planter son fanion sur les murs de Fez, il éprouve, comme il dit, « de rudes démanagements de faire des bêtises ».

Ses soldats aussi l'enthousiasment, ses légionnaires, ses tirailleurs, ses spahis, ses goums, « tout cela dévoué, allègre, sobre comme chameau, sans une plainte contre la nourriture quelconque, contre la terrible chaleur de fin d'étape, contre l'abri sommaire, et mené par une équipe de jeunes officiers comme je n'en ai jamais vu. Je les embrasserais! Ah! les braves gens! et comme on se sent impuissant à les récompenser ».

C'est, en effet, une vie austère; on se lève à 3 heures et demie pour rompre à 4 heures et demie; on marche sept à huit heures; à l'étape, on rôtit sous la tente; pour dormir, on se roule seulement dans son burnous.

Mais Lyautey sait intéresser ses subordonnés; il les réunit à l'arrivée, déploie devant eux ses cartes, leur explique la raison de chaque mouvement, l'intérêt politique en cause, le résultat obtenu; et il lit dans tous les yeux la joie que ces confidences donnent à l'action.

Il dira bientôt à un ami : « Plus je vais, plus je m'attache aux hommes, convaincu qu'on peut toujours, toujours, leur faire du bien, et qu'il n'y a pas de terre plus féconde et qu'il soit plus réconfortant de remuer que le cœur et l'esprit humain. »

LA RENCONTRE D'UN SAINT.

Ce saint, c'est le Père de Foucauld.

On sait son histoire : contemporain de Lyautey, puisqu'il est né en 1858, sous-lieutenant en 1878, en guerre contre Bou Amama en 1881, explorateur du Maroc en 1883, converti en 1886, il est venu s'installer en 1901 à Beni-Abbès, afin d'appivoiser les Arabes avec le christianisme; il s'est bâti

un petit ermitage et y mène une vie de prière et de bonté, la vie d'un saint.

Tout rapproche Lyautey et Charles de Foucauld : l'âge, l'éducation, la largeur des vues, la noblesse des sentiments. Aussi se rencontrent-ils avec joie, tantôt à Aïn Sefra, tantôt à Beni-Abbès.

Quand le religieux est à table avec ses anciens camarades, il est la simplicité même; il parle avec eux du Maroc qu'il connaît si bien et des problèmes algériens, mais il ne se formalise pas si la conversation prend un tour plus libre, il ne se refuse pas à sourire ni à tremper ses lèvres dans une coupe de champagne placée devant lui; il demande même qu'on lui joue un air de piano.

Lyautey l'observe : « C'est un saint, se dit-il, c'est entendu; mais il n'est pas fâché, tout de même, de se détendre un peu parmi les vieux camarades. »

Mais il s'élève à une conception plus juste de cette vie toute spirituelle, lorsque son ordonnance vient lui dire qu'il n'a pas à refaire le lit du Père, car il a couché sur la dalle, dans son burnous, ou quand il assiste lui-même à sa messe, une messe si fervente que c'est « une des plus grandes impressions de ma vie », écrit-il.

A cela s'ajoute la vénération dont Charles de Foucauld est l'objet de la part des Arabes. En une période où le pays est sillonné de pillards, où les voyageurs ne se mettent en route que sous bonne garde, il peut passer à travers tous les rezzous sans crainte d'un coup de fusil. « Les gens qu'il rencontrera, disait un officier à Lyautey, se prosterneront à terre, baiseront les pans de son burnous en lui demandant sa baraka (bénédiction). »

Même après que le solitaire aura quitté Beni-Abbès (3 mai 1905) pour s'installer au Hoggar, Lyautey fera encore des pèlerinages à son ancien ermitage, aux jours où il cherchera un plus religieux recueillement : ainsi le 24 novembre 1906.

L'influence militaire et politique du Général, l'influence spirituelle du religieux, pouvaient, si elles eussent été secondées par le Gouvernement, nous ouvrir un monde.

LES HARKAS DU TAFILALET.

L'été de 1906 apporta à Lyautey des joies et des soucis.

Parmi les joies il faut citer la nomination comme ministre de France à Tanger de M. Regnault, qui est « parfait, ferme, précis, judicieux » et avec qui il se sent en pleine communion d'idées et d'action.

Les soucis lui viennent du Tafilalet, où la propagande antifranaise, encouragée par la visite de Guillaume II à Tanger, puis par la conférence d'Algésiras, agite les tribus, appelle à la guerre sainte, sème le doute même parmi nos ressortissants; une mobilisation générale des guerriers se prépare; déjà un rezzou de 300 méharistes a cherché à surprendre au pâturage nos chameaux du Touat; vers le 15 septembre, un rassemblement d'un millier d'hommes et la construction d'un fortin ayant été signalés, une reconnaissance de notre poste de Bechar est allée disloquer le groupement surpris et en arrêter les chefs; les marabouts exercent leur influence jusque sur nos troupes sahariennes où de nombreuses défections se produisent.

Contre cette menace il faut que nous agissions.

Mais M. Pichon, ministre des Affaires étrangères, suggère que cette action soit toute pacifique : si on accordait des avantages commerciaux aux gens du Tafilalet? si on faisait intervenir les marabouts de Kenadza?...

Le Général est obligé de répondre que ce n'est plus l'heure. Désormais, le seul argument à présenter aux tribus est celui de la force : non pas d'une expédition à grand orchestre; mais d'une police qui s'installera au centre du pays en ébullition, qui y calmera par là même les esprits, et qui ensuite sera en mesure de faire des propositions qui seront écoutées.

En parlant ainsi, d'ailleurs, Lyautey sent la terrible responsabilité qui pèse sur lui; la tension franco-allemande dure toujours; les journaux allemands (comme le lui apprend l'*Argus de la Presse*, auquel il est abonné) commentent le moindre mouvement de nos forces sur la frontière marocaine : il y a de quoi frémir à la pensée qu'un incident peut être un prétexte pour une conflagration générale! Mais il croit que le meilleur moyen d'en finir, en même temps que le plus rapide et le moins onéreux, serait d'aller nous installer en force à Bou Denib; là, nous séparerions en deux tronçons nos adversaires possibles, Tafilalet au Sud, Beraber au Nord; là, nous aurions la main sur tous les approvisionnements qu'ils y concentrent; là, nous serions en place pour exercer une action politique efficace, puisqu'elle serait appuyée par la force.

Si nous n'agissons pas ainsi, de deux choses l'une : ou bien une harka se formera, qui pourra nous jeter 20 à 30.000 hommes sur les bras, ou bien nous serons exposés à d'incessants coups de main sur les postes, sur les convois, sur les caravanes. De toute manière, cette défensive sera ingrate parce que nous devons subir les initiatives de l'adversaire, énervante puisqu'elle imposera un perpétuel état d'alerte, onéreuse par le renforcement obligé de nos postes. Ainsi s'exprime le Général en de lucides et pressants rapports qu'il adresse au 19^e Corps, au Gouverneur, à Étienne.....

De fait, le Gouvernement français s'oppose à la marche sur Bouï Denib, et Lyautey est réduit à appeler des renforts, à développer la puissance de nos fortins, à augmenter le rayonnement des reconnaissances; il surveille lui-même la mise au point de sa défensive, en circulant sans cesse du Nord au Sud de sa subdivision, et jamais il n'a eu tant d'activité; mais, dit-il, « cette fournaise me rend toute ma sève et toutes mes facultés. Jamais je ne me suis senti plus en forme ».

Bientôt commencent les attaques des pillards. Le 28 octobre, des Oulad Djerir dissidents viennent enlever, à 30 kilomètres nord-est de Bechar, près de la voie ferrée, 24 chameaux et leurs deux jeunes gardiens. Mais la réplique est prompte; le vol est connu du commandant du Cercle, lieutenant-colonel Pierron, le 29 à 8 h. 30; or, à 9 h. 15, nos premiers cavaliers partent à la poursuite du djich, retrouvent ses traces à 10 h. 30, et se lancent sur la piste, avec l'appui du groupe franc de 50 tirailleurs; suivent deux autres échelons, l'un de cavalerie, l'autre d'infanterie allégée. Nos troupes atteignent Tibertine le 30, traversent la Hammada du Guir, arrivent à Talghemt le 4 novembre, à 2 heures du matin; les voleurs ont disparu, mais il reste un campement où ils ont été reçus; nos cavaliers y razzient 70 chameaux et les ramènent sous les coups de feu; ils rentrent à Béchar le 8. Encore une fois, une salutaire leçon a été donnée aux pillards.

Le 16 novembre, une patrouille de cinq méharistes est massacrée et Lyautey lance 300 hommes sur les traces des bandits.

Pendant que le Général tient ses troupes en haleine et montre aux rezzous qu'il est prêt aux ripostes nécessaires, pendant qu'il s'emploie par ses émissaires à se créer des intelligences au Tafilalet et parmi les Beraber, pendant qu'il se passionne à cette tâche et qu'il se félicite de la confiance et de l'entraîn de tous ses officiers et soldats, il sent que la vilaine politique de parti travaille contre lui, l'accuse d'être trop indépendant, c'est-à-dire trop chef, le suspecte même d'avoir inventé l'agitation des tribus pour grandir son rôle; le général Picquart, ministre de la Guerre depuis octobre 1906, ne lui est pas favorable.

Cependant, par décision ministérielle du 9 décembre 1906, Lyautey est nommé commandant de la division d'Oran. Est-ce pour l'honorer? Est-ce pour l'écarter des confins? Il veut, comme le permettent les précédents, emmener avec lui les officiers qu'il a formés à sa méthode; mais le ministre refuse.

Si M. Jonnart ne parvient pas à remettre les choses au point, il demandera sa retraite : « c'est un gros et dur sacrifice; mais tout vaut mieux que de rester dans un guépier, au risque d'y compromettre mon honorabilité,

ma dignité, mon intégrité. » Il se sent un « suspect » pour le Ministère, suspect « comme colonial, comme ami d'Étienne, comme homme d'action ».

Tout s'arrangea : le 25 décembre 1906, Lyautey prit le commandement de la Division d'Oran; d'abord intérimaire, il reçut le titre de Divisionnaire le 30 juillet 1907.

LE DIVISIONNAIRE D'ORAN (1906-1910).

Le premier objectif du nouveau Divisionnaire fut de rendre son unité à sa Division : naguère Lyautey avait revendiqué l'autonomie de la subdivision d'Aïn Sefra; en 1906, il exigea que la subdivision reprît sa subordination à l'égard de la Division.

Était-ce de l'orgueil? C'était surtout certitude d'avoir une méthode efficace et volonté de l'appliquer aussi largement que possible.

L'occasion lui fut bientôt donnée par les événements, plus forts que les gouvernements, de montrer encore toute la valeur de cette méthode et toute sa dextérité à s'en servir.

A cette époque, le Maroc est de plus en plus troublé, la conférence d'Algésiras n'ayant rien arrêté de clair, et les puissances s'y disputant la prépondérance; les tribus se partagent entre le sultan Abd-ul-Aziz, qui subira notre influence, son frère Moulay-Hafid que l'Allemagne appuie, le Rogui, les chefs de bandes.

Dans cet émiettement de l'autorité, les attentats contre les étrangers se multiplient : ainsi le 23 mars 1907, un médecin français installé à Marrakech, le docteur Mauchamp, très bienfaisant aux pauvres indigènes, est assassiné dans sa maison. Le gouvernement français donne l'ordre à Lyautey d'occuper Oudjda par représailles, mais en lui défendant de dépasser un rayon de 10 kilomètres autour de la ville : toujours des défenses stupides; l'occupation est réalisée sans coup férir le 29 mars, mais les tribus voisines, et surtout les Beni Snassen, prennent notre immobilité pour de la peur.

Le 30 juillet 1907, à Casablanca, 9 ouvriers européens dont 5 français, sont assassinés; toute la population étrangère est menacée. La France débarque dans le port un corps d'occupation, sous les ordres du général Drude; la ville est prise, mais comme nos troupes ont, ici encore, la consigne de « ne pas aller plus loin », nous restons impuissants à rétablir l'ordre; les tribus viennent « faire parler la poudre » à nos oreilles et attaquent nos avant-postes.

Le Gouvernement français se lasse enfin de cette situation sans honneur

pour lui et envoie M. Regnault pour négocier avec le Sultan; comme les conversations porteront aussi sur les confins algéro-marocains, Lyautey lui a été adjoint. Les ambassadeurs arrivent à Rabat le 15 septembre.

Le plus clair résultat de leur mission fut de constater l'anarchie du pays, la faiblesse d'Abd-ul-Aziz, l'insuffisance de notre action. Les deux hommes se disaient que nous n'avions qu'à faire un geste pour prendre le Maroc; or, non seulement nous ne le faisons pas, mais notre présence compromettait le Sultan sans l'aider, ses sujets et surtout son frère le traitant de vendu aux « Roumis », par le seul fait qu'il avait avec nous des rapports corrects.

Quand le Général fut de retour à sa Division, il aperçut immédiatement, là aussi, les conséquences lamentables de notre faiblesse : les Beni Snassen s'agitaient toujours, attaquaient nos convois, razziaient nos tribus, saccaquaient l'usine de Bab-el-Assa.

Lyautey « écumait » d'être réduit à l'inaction et envoyait rapports sur rapports pour réclamer la liberté de ses mouvements; comme toujours, il réclamait non point une expédition militaire tapageuse et coûteuse, mais la possibilité de montrer notre force pour n'être pas obligé à l'employer, puis la faculté d'organiser le pays; sûr d'être compris de M. Jonnart, il lui parlait rondement, et le Gouverneur, quand il transmettait à Paris ces vigoureuses réclamations, les adaptait au langage... diplomatique. Mais, une fois, après son départ pour Paris, son chef de service fit passer (par mégarde ou par trahison?) toute crue à Paris une note du Divisionnaire. Elle arriva jusqu'aux yeux de Clemenceau, alors président du Conseil, qui se fâcha tout rouge. Heureusement Jonnart était déjà là : « Que voulez-vous? disait-il, c'est un cheval de sang : il rue parfois dans les brancards. — Soit, dit le Tigre, mais je ne souffrirai pas qu'il envoie du crottin au Gouvernement. »

De fait, des sanctions furent prises immédiatement contre lui : lettre de blâme pour ses rapports pessimistes qui imaginaient le danger, restriction blessante de ses pouvoirs. Lyautey pensa qu'il lui fallait partir.

Or, pendant que se déroulaient ces incidents, les Beni Snassen lui donnaient raison, se soulevant en masse, franchissant la frontière algérienne, brûlant les usines de Kiss et jetant l'effroi dans notre population. L'inquiétude troubla le Ministère lui-même : « Si la lettre n° ..., télégraphiait-il au Gouverneur, ne vous est pas encore parvenue, ne la transmettez pas au général Lyautey et considérez-la comme non avenue. » En même temps on le chargeait, on le pressait même, de refouler l'ennemi, et il était obligé de calmer la soudaine impatience des ronds-de-cuir : il savait bien, lui, que

les Beni-Snassen (comme les Kabyles), insoumis aux deys d'Alger comme aux Sultans du Maroc, n'avaient jamais été réduits dans leurs montagnes.

Il rassemble 8.000 hommes et vient lui-même reconnaître le terrain. Quand tout est prêt, il fait occuper au Nord tous les débouchés de la montagne en même temps que, par le Sud, quatre colonnes pénètrent de nuit simultanément dans les gorges, s'emparent des positions, et, par la soudaineté de la surprise, déconcertent la défense; on ramasse armes et troupeaux; les chefs se rendent ou sont pris. C'est le 31 décembre 1907. Lyautey voit défiler devant lui ses troupes, poussant leurs prises : la fierté des regards, l'allégresse du pas rythmé chantent la victoire. A une compagnie de la Légion qui passe, triomphale : « Bonjour, mes légionnaires! » crie-t-il. « Bonjour, mon général, tout va bien! » répondent les deux cents bouches d'une seule voix. Et Lyautey, qui raconte ce fait, ajoute : « ...Tout vibrait autour de moi! Oui, ce sont des heures inoubliables. Et la joie, c'est de sentir la confiance réciproque parvenue à son paroxysme — cette confiance que les chefs me crient, que les jeunes officiers viennent me dire individuellement à toute heure, et que me disent les yeux des troupiers à mes traversées de bivouac. Avec cet outil-là, j'irais partout, je les mènerais n'importe où... Puis à cheval j'ai fait le tour des bivouacs, souhaitant la bonne année. Les trompettes claires sonnaient à pleins poumons — c'était de la vieille France, la bonne! Ah! certes, je vous aurais voulu là, vous auriez joui en vieux Français et en ami que vous êtes! Mes troupes m'aiment et je les aime : c'est l'essentiel! et je me f... du lendemain — l'heure présente me suffit... Le temps est splendide. De ma tente, par-dessus le parapet défensif, je vois les camps, le Kiss, le Massif Beni-Snassen, tout cela chatoie, vit, remue, chante — c'est sublime! »

Clemenceau conclut alors, selon sa pittoresque expression, que Lyautey était un « Monsieur » et pensa à recourir à son incontestable génie, pour débrouiller notre situation à Casablanca.

Là, le général d'Amade avait remplacé le général Drude fatigué; mais, lié lui aussi par les ordres ministériels, il n'arrivait pas à pacifier la région agitée par les bandes de Moulay-Hafid.

Le président du Conseil fit appeler Lyautey à Paris pour lui confier le commandement du corps d'occupation : l'offre était bien tentante, mais le Général était trop délicat pour l'accepter :

« Permettez, Monsieur le Président, je connais fort bien d'Amade, qui est un officier de grande valeur... Avant de le remplacer, il me semble qu'il faut être certain qu'un autre peut faire mieux. Ce n'est pas prouvé...

« Voici ce que je vous propose.

« D'abord, je vais au ministère de la Guerre, essayer de comprendre la situation sur documents; puis, comme rien ne peut remplacer l'étude sur place, je vais y aller.

« Là, il faut prévoir trois cas : 1^o d'Amade fait tout ce qu'on peut faire, et c'est ici que l'on ne comprend pas ses difficultés... 2^o d'Amade fait très bien, mais mon expérience me permet de lui donner quelques conseils : je les donne très volontiers et je reviens; 3^o d'Amade n'est pas l'homme que je crois; il a changé, ou il se trompe; alors je le remplace.

— Ça, c'est très chic.

— Dernier point, Monsieur le Président, je vous demande de me faire accompagner par M. Regnault... La présence d'un diplomate, donnant à cette mission un caractère tout différent, lui enlèvera tout caractère blessant pour d'Amade.

— C'est entendu. »

Lyautey se rendit à Casablanca en mars 1908, mit en confiance le général d'Amade, et même l'accompagna dans ses colonnes à travers la Chaouïa et dans l'occupation de Settât, qui lui permettait de surveiller la plaine du Sud par laquelle venaient les tribus de Marrakech et des environs. Ce contact lui permit de voir que d'Amade n'était pas au-dessous de sa tâche et il ne lui laissa même pas soupçonner qu'il avait en poche sa nomination éventuelle. Quand il était sur le point de repartir, un télégramme ministériel survint, qui ordonnait d'évacuer Settât, car le Gouvernement entendait limiter notre occupation à la Chaouïa et ignorait totalement l'importance stratégique de Settât : « N'évacuez pas, dit Lyautey, dans quatre jours je verrai le ministre et ferai annuler l'ordre d'évacuation. »

Quatre jours plus tard, en effet, il est reçu par Clemenceau :

« Général, nous vous attendions avec impatience, racontez...

— Monsieur le Président, avant toutes choses une question : vous avez donné l'ordre d'évacuer Settât?

— Oui. Je pense que c'est fait.

— Non.

— Pourquoi?

— Parce que j'ai donné l'ordre au général d'Amade de ne pas l'évacuer... Cette évacuation est impossible.

— Nous en reparlerons tout à l'heure... Racontez-moi d'abord votre mission.

— Non, Monsieur le Président, je ne dirai rien... Il faut avant tout que je vous explique pourquoi la situation de d'Amade est impossible s'il n'occupe Settât. »

Se courbant alors derrière le bureau et désignant les deux portes qui lui font face de l'autre côté :

« — Monsieur le Président, vous voyez ces deux portes? Ce sont les voies d'accès du Sud... Le bureau c'est le plateau qu'on appelle le balcon de la Chaouïa... Ma position, à genoux derrière le bureau, c'est celle que vous assignez à d'Amade. Je ne vois pas les portes. Que dois-je faire pour surveiller les débouchés du Sud? (A ce moment, il passe la tête au-dessus du bureau.) Regarder par-dessus le balcon; c'est-à-dire occuper Settât.

— C'est vraiment comme ça?

— C'est comme cela.

— Eh bien! cela vaut mieux que tous les rapports. »

Et le 18 avril, d'Amade recevait l'autorisation de maintenir un détachement à Settât.

Quant à Lyautey il obtenait enfin (16 mai) un décret le nommant haut commissaire du Gouvernement français pour l'organisation des confins de l'Algérie et du Maroc; le Sultan désignerait de son côté un haut commissaire marocain.

Mais, le 7 juin 1908, Moulay-Hafid entra à Fez, et, le 19 août, battait complètement Abd-ul-Aziz : désormais la France et l'Europe le reconnaissent comme sultan du Maroc.

Que vaudrait le nouveau titre de Lyautey? quel moyen d'action lui donnerait-il?

En attendant, il lui faut continuer à combattre, et dans des conditions désavantageuses, puisque notre politique pusillanime l'empêche d'exploiter ses succès et incite les Marocains à recommencer. Déjà, le 16 avril, pendant son voyage à Casablanca, les indigènes du Tafilalet nous ont attaqués furieusement à Menabba et il nous a fallu deux jours de lutte acharnée pour nous emparer de Bou Denib et y installer 1.500 hommes. Pendant toute la nuit du 1^{er} septembre, notre nouveau fortin est assailli par des bandes fanatisées : nous livrons une vraie bataille en plaine pour en avoir raison (7 septembre). Le 1^{er} décembre, les Aït-Bou-Chaouen se jettent sur une de nos reconnaissances et la forcent à se replier par une marche forcée de 300 kilomètres, alourdie par des blessés, et presque sans vivres : le Divisionnaire d'Oran eut défense de châtier les agresseurs.

Lyautey ne se contenta pas de tempêter contre cette timidité ministérielle. Il tint à exposer ses vues sur le problème de la pacification dans un *Rapport d'ensemble sur l'organisation de la zone limitrophe algéro-marocaine*, adressé au Président du Conseil.

Dans ces pages lumineuses, il montrait que les forces de police, si nom-

breuses fussent-elles, ne pourraient point établir la sécurité parmi des populations mobiles comme les sables du désert. L'organisation pourrait seule « rendre le terrain réfractaire au brigandage », en diminuant la misère, et en développant l'action des hommes d'ordre. Cette organisation, comment la concevoir? La réponse du Général était extrêmement intéressante : « Rassembler les petits paquets de nomades en groupes ethniques, homogènes, suivant leurs liens de famille, leurs affinités propres, la communauté de leurs intérêts...; établir un lien entre les Ksour d'une même région, de manière à en former comme des districts. » Il pensait fixer par ce procédé des tribus trop vagabondes, comme l'on fixe par des plantations d'arbustes la poussière des dunes.

Entre temps, Lyautey perfectionne son instrument d'action : son armée. Il la veut allégée de tout ce qui alourdit les troupes métropolitaines; il réduit les convois au minimum en prescrivant d'acheter sur place le bois, les moutons, l'orge et le blé; bien entendu l'on paiera ces achats le prix convenable, afin d'attirer les indigènes (même réfractaires) par l'appât du gain et de donner une idée favorable de la justice française. Quand une troupe est en contact avec la population indigène, que le médecin qui l'accompagne propose ses soins aux malades ou aux éclopés; un blessé viendra-t-il se faire panser? on ne lui demandera pas s'il ne combattait pas tout à l'heure contre nous. L'officier commandant prévoira l'installation d'un marché près de son poste, afin de le constituer en « pôle d'attraction », et s'ingéniera à retenir dans le rayonnement de ce poste, dans la paix française, ceux qui cultivent et sèment; il s'informera des conditions politiques, religieuses, économiques, de sa région; il utilisera les divisions, les rivalités; il aura des intelligences dans les groupes voisins, non point pour les attaquer, mais pour prévoir une attaque, et, le cas échéant, la déjouer; il saura montrer sa force, mais pour en éviter l'emploi; il gardera près de lui les autorités indigènes et guidera leur administration sans se substituer à elles.

La meilleure part de l'attention de Lyautey va sans doute (et c'est justice) à la formation de ses officiers : il les veut actifs et compréhensifs comme il l'est lui-même, nets dans leurs décisions, prompts dans leur action, amoureux de leur besogne propre; il sait donc les y intéresser; il leur explique sa pensée, il leur dit la raison de ses initiatives, de ses temporisations; chacun d'eux fait sienne l'idée du chef et emploie le meilleur de son intelligence et de sa volonté à la réaliser.

Le 4 mars 1910 seulement, Moulay-Hafid confirme les accords conclus deux ans auparavant sur l'organisation de la police de la frontière.

Dès lors, plus libre de ses mouvements, Lyautey put accentuer davantage son action : Aïn-Chaïr lui ouvrit ses portes; deux reconnaissances à Matarka et à Anoual rendirent aux indigènes le sentiment de notre force; sur la Moulouya, ce fut plus difficile : une de nos colonnes, attaquée le 5 juillet, repoussa, il est vrai, les assaillants, mais perdit 11 morts et 43 blessés. Lyautey était présent sur la ligne du feu; après cette chaude affaire le Général décide l'installation d'un poste sur le lieu du combat, Moul-el-Bacha.

Ainsi s'avancait petit à petit l'organisation militaire des confins : vers le Sud, Bou-Denib surveillait le Tafilalet; vers le Nord, Moul-el-Bacha commandait la route de Fez.

En même temps (comme toujours) s'avancait l'organisation économique, puisque tous les chefs de postes et de secteurs devenaient automatiquement des chefs de territoires. Aussi, quand, en juillet 1910, le haut commissaire chérifien arriva, put-il admirer et approuver l'œuvre déjà accomplie : un vrai état-tampon était constitué entre l'Algérie et le Maroc; sous l'autorité rétablie, les populations s'habituèrent à l'ordre, leurs caïds apprenaient à administrer; l'influence française pouvait, de proche en proche filtrer à travers le Maroc, pourvu que notre diplomatie l'y aidât.

Vers la fin de l'année 1910, le Général, s'il regardait une carte des confins, pouvait être fier de ce qu'il y avait fait en sept ans; non seulement il avait gardé l'immense frontière qui va de la mer à Beni Abbès, comme on l'en avait chargé, mais il avait avancé nos postes vers l'Ouest d'une distance allant jusqu'à 600 kilomètres; il avait fait cela avec quelques milliers d'hommes, 6.000 autour d'Oudjda, 1.600 sur le Haut Guir; ce qui valait mieux encore, la civilisation française s'était installée partout où le drapeau français avait été planté.

Le 20 décembre 1910, Lyautey fut nommé au commandement du 10^e corps d'armée à Rennes. Lorsqu'il partit, les témoignages de regret qui lui furent donnés furent bien caractéristiques : ils ne venaient pas uniquement de ses officiers et de ses soldats, dont il avait conquis les âmes. Le chérif de Bou-Denib fit plus de 1.000 kilomètres pour lui dire la reconnaissance des indigènes; enfin M. Jonnart déclara : « L'Algérie, la France savent ce qu'elles doivent au meilleur de mes collaborateurs. Je ne crains pas de dire qu'en sept années ses troupes et lui ont accompli une œuvre prodigieuse. »

Le Général ne s'en allait point seul : le 14 octobre 1909, il avait épousé à Oran M^{me} Fortoul, veuve du Colonel Fortoul, fille du Baron de Bourgoing; il l'avait connue au temps de son ambassade auprès d'Abd-el-Aziz, à Rabat,

où elle remplissait auprès de nos troupes les fonctions d'infirmière-major : par sa distinction et son intelligence elle était digne du brillant officier qui l'associait à sa vie.

LE GÉNÉRAL COMMANDANT LE 10^e CORPS D'ARMÉE (1911-1912).

A quoi bon faire un chapitre spécial? Le commandement du 10^e Corps n'est qu'un second intermède (le premier a été le commandement du 14^e Hussards à Alençon) dans la vie coloniale de Lyautey.

Nous ne dirions rien, d'ailleurs, de ces années 1911-1912, si notre héros ne se montrait partout original.

Il arrivait à Rennes auréolé d'un très grand prestige, et se trouvait être l'un de nos officiers les plus en vue. Or quelle idée eut-il avant de prendre son commandement? Celle de retourner à l'école. Il pensait, en effet, n'être pas suffisamment au courant des progrès de la science militaire, et, comme Joffre, récemment nommé généralissime, venait de créer un centre des Hautes Études Militaires, il alla demander au Ministre de la Guerre la permission d'en suivre les cours : « Quelle est cette histoire? dit l'autre. Ce n'est pas un cours pour généraux, mais pour colonels. Que deviendrions-nous, si tous les commandants d'armée faisaient la même demande que vous? — Mais, reprit Lyautey, ils ne la feront pas. Et ils auront raison : ils savent leur leçon. Moi, voilà tant d'années que je n'ai pas exercé de commandement en France... Je ne veux pas risquer d'avoir un chef d'État-Major qui arrivera de l'École des Hautes Études et qui m'apprendra mon métier... »

Toujours le souci, le noble souci d'être chef, celui qui mène et non celui qui est mené. Il suivit le cours.

Puis, quand il fut installé en son commandement, il se donna tout entier à sa tâche nouvelle : formation des cadres, entraînement des hommes... Joffre, généralissime, dirigeant les grandes manœuvres de l'Est, lui confia un des partis en présence et lui fit entrevoir son entrée prochaine au Conseil Supérieur de la Guerre; il pensait même l'adjoindre à son État-Major en cas de guerre.

Mais tous ces projets allaient être bouleversés par des événements dont le Maroc était le théâtre.

Là-bas, tout allait mal, en dehors des territoires occupés par nos armées. Le 28 mars 1911, Fez était attaqué par les tribus voisines, exaspérées par les vexations du sultan, et celui-ci demandait au général Moinier, com-

mandant les troupes françaises d'occupation, de dégager sa capitale.

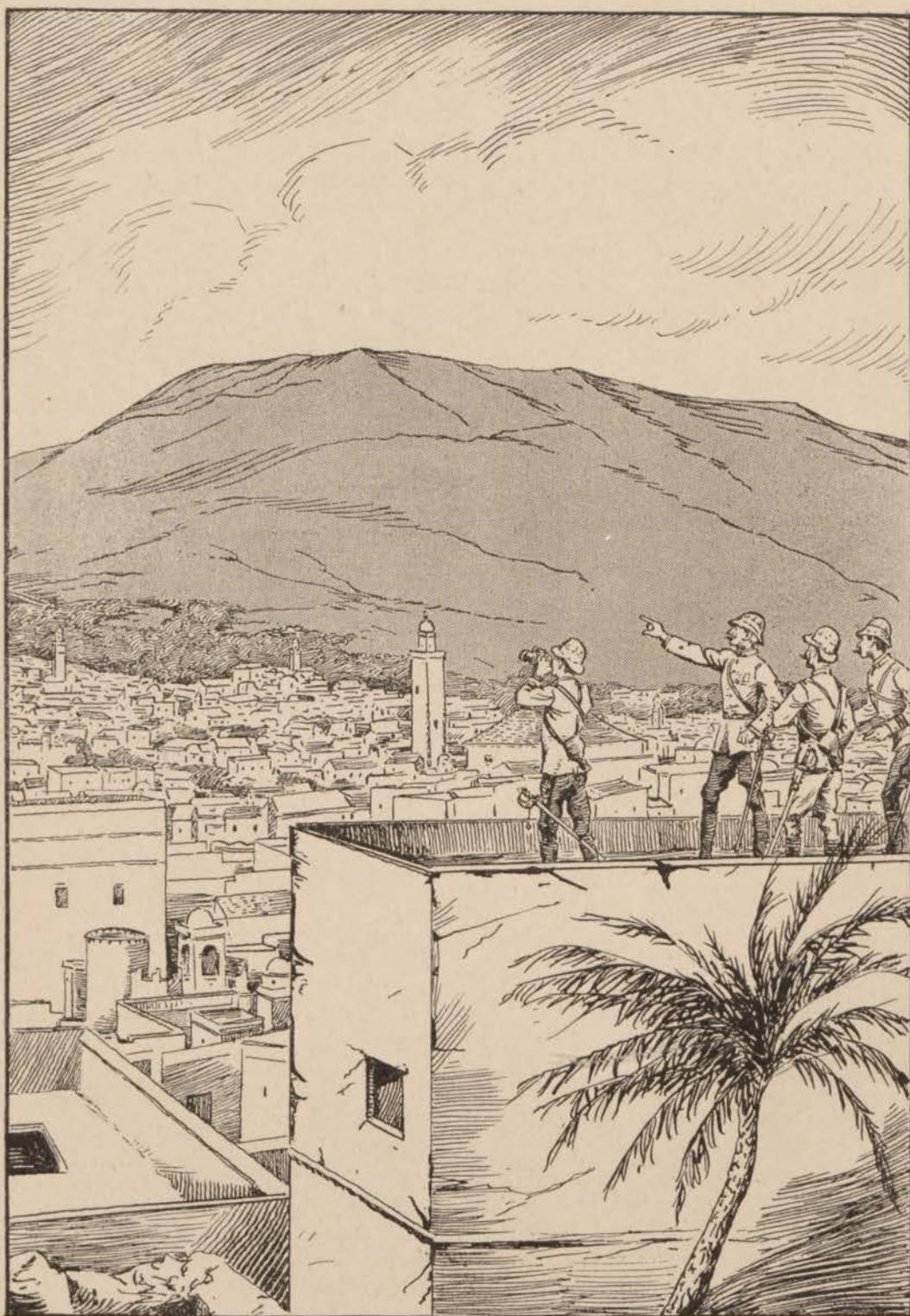
L'Allemagne feignit de croire que la marche sur Fez était le prélude de notre mainmise sur le pays et répondit à notre ambition supposée par l'envoi d'une canonnière, *la Panthère*, dans les eaux d'Agadir (1^{er} juillet).

Les mois suivants se passèrent en négociations pénibles; enfin, notre protectorat sur le Maroc fut reconnu d'abord par l'Allemagne, en échange de cette portion de notre Congo que l'on appelle le « Bec de Canard », puis par Moulay-Hafid, « pourvu que, de son côté, la France prît l'engagement de lui prêter un constant appui contre tout danger qui menacerait sa personne ou troublerait la tranquillité de ses États. Un Résident Général devait exercer, au Maroc, les pouvoirs de la République » (20 mars 1912).

Or, dans la nuit du 17 au 18 avril, une émeute éclata dans Fez, parmi les tabors (troupes marocaines encadrées d'officiers français) et 68 européens, dont 16 officiers et instructeurs, furent massacrés; bientôt, dans la capitale et ses environs, tout fut au pillage et au meurtre.

Le Gouvernement français se hâta de choisir son Résident Général pour mettre fin à cette anarchie. Qui désignerait-on? L'état de guerre du Maroc écartait d'emblée les civils, même M. Regnault auquel on avait pensé. Restaient les militaires. Trois noms furent mis en avant : Gallieni, d'Amade, Lyautey. Le premier déclina l'offre et désigna son collaborateur du Tonkin et de Madagascar. D'Amade fut jugé trop uniquement militaire. Lyautey fut donc nommé, puisqu'il unissait en lui, à un rare degré, les dons du soldat et ceux de l'administrateur, et il obtint comme adjoint civil, appartenant aux Affaires étrangères, M. de Sainte-Aulaire, alors conseiller d'ambassade à Vienne, qu'il avait naguère connu à Tanger et dont il avait apprécié la valeur.

Une nouvelle phase de sa vie, la plus brillante assurément, commençait.



On ne peut défendre Fez que si l'on s'empare de ces hauteurs... (page 188).

TROISIÈME PARTIE

LE RÉSIDENT GÉNÉRAL AU MAROC (1912-1925).

CHAPITRE VI

Première période : Avant et pendant la grande guerre (1912-1916).

Le 13 mai 1912, le Résident Général débarquait à Casablanca, l'esprit plein de pensées créatrices; mais avant de créer le Maroc nouveau, il lui faudrait le conquérir.

LA PACIFICATION.

Ayant pris une connaissance sommaire de la situation, Lyautey quittait Casablanca le 16, suivait la côte jusqu'à Rabat, parvenait à Fez le 24, à 5 heures du soir, et se présentait à Moulay-Hafid le lendemain; il avait amené avec lui plusieurs bataillons sous les ordres du colonel Gouraud.

Autour de la ville, les tribus étaient en pleine effervescence.

Fez est formée de deux villes juxtaposées : Fez el-Bali (ou l'Ancienne) Fez el-Djedid (ou la Nouvelle), soudées entre elles par la Kasba (citadelle), ainsi que par les jardins ombreux, parmi lesquels, en minces ruisselets, courent les eaux des Oueds. Les deux villes jumelles et la citadelle sont entourées de belles murailles à créneaux, elles-mêmes percées de portes monumentales. Mais ces 15 kilomètres de remparts sont mal entretenus, en partie submergés par les épaisses frondaisons des jardins et dominés par les hauteurs voisines.

Lyautey comprend immédiatement qu'il ne pourra défendre la capitale que s'il occupe ces hauteurs et, pour ce faire, il donne aussitôt l'ordre de former une colonne au camp de Dar Debibagh, au sud de la ville : elle se mettra en route dès le lendemain, 26.

Mais, le soir même du 25, les insurgés prennent l'initiative des opérations et tentent l'assaut contre trois points différents de l'enceinte, Nord, Est et Sud : leur attaque est spécialement vive à l'Est (Bab¹ Fetouh), où ils

1. Bab signifie porte.

forcent la porte à la faveur de la nuit et envahissent tout un quartier de la ville basse; dans la matinée du 26, des renforts envoyés de Dar-Debibagh parviennent à les déloger, et même à les refouler à l'Est jusqu'à la vallée du Sebou, mais nous comptons déjà 38 tués et 85 blessés.

Le reste de la journée et le 27 furent consacrés au renforcement de la défense.

Le 28, des collines voisines descendent d'innombrables Bédouins; on dirait « une fourmilière », dit un témoin; ils se défilent dans les ravins, se glissent dans les jardins, se massent en groupes compacts vers le Nord et l'est de Fez el-Bali; à 6 heures de l'après-midi, les assaillants de l'Est, se faufilent dans le lit de l'oued Fez, réussissent à pénétrer jusqu'au centre de la ville.

Lyautey répartit les tâches : aux généraux Moinier et Brulard, la garde des remparts; au colonel Gouraud, la défense intérieure de la ville. El-Bali est divisée en ville haute et en ville basse, celle-ci dévalant vers les Oueds et les jardins, et actuellement occupée par les insurgés; de l'une à l'autre, ce ne sont que ruelles étroites et tortueuses, impossibles à surveiller, difficiles à défendre. Gouraud établit un barrage de troupes à l'entrée de la partie haute, pour maintenir l'ennemi dans la partie basse, jusqu'au moment où on pourra l'y bombarder. De tous côtés, on se bat : le crépitement des mitrailleuses, le miaulement des obus déchirent l'air.

Quant au Résident, sentant que l'heure est grave et que la nuit peut apporter de terribles surprises, il fait entasser dans la cour de la Résidence tous les objets qu'il ne veut pas voir tomber au pouvoir de l'ennemi, et place à côté d'eux un bidon d'essence. Puis, l'obscurité enveloppe la cité angoissée.

La nuit qui s'annonçait si menaçante apporte au contraire une détente : les ennemis découragés par leurs pertes (ils ont environ 1.000 tués), déçus de ne pas voir les gens de Fez se joindre à eux, déconcertés aussi, eux, les hommes du bled, par l'inextricable et obscur dédale des ruelles de Fez, ont abandonné la ville basse et se sont repliés soit au Nord derrière le Djebel Zalagh, soit à l'Est vers l'oued Sebou¹.

Dans les journées qui suivent, si la capitale respire un peu, les environs sont ravagés par les coureurs isolés ou réunis en bandes : maisons pillées, convois attaqués, caravanes détrossées. Cependant, Lyautey ne perd pas son temps; il prend contact avec les autorités de la ville et les notables, et, par leur intermédiaire, donne confiance à la population urbaine; puis, il organise une forte colonne pour déblayer les hauteurs environnantes.

1. *Dejbel* veut dire montagne ou colline; *Oued* signifie cours d'eau.

Le 1^{er} juin, à la pointe du jour, le colonel Gouraud prononce son offensive vers l'Est, à la tête de cinq bataillons, de neuf pelotons de cavalerie et de six sections d'artillerie. Vers 6 heures, il se heurte à l'avant-garde marocaine, et, vers 8 heures, au gros des assaillants, 10 à 15.000 hommes, groupés par tribus, sous leurs drapeaux déployés. Les indigènes chargent avec fureur. Notre artillerie les couvre de projectiles et brise leur élan, disloque leurs groupes fanatisés. A deux lieues de la capitale, nous atteignons le camp ennemi, qui couvre les deux rives du Sebou et nous le prenons de haute lutte. Enfin nos troupes pivotent sur leur gauche et se rabattent sur le Zalagh qu'elles nettoient : le 2 juin, il n'y a plus d'ennemis dans un rayon de 25 kilomètres autour de Fez.

Le danger le plus immédiat étant écarté, Lyautey put regarder en face la situation de sa Régence. Elle n'était pas brillante : trois questions surtout amoncelaient les embarras, l'une dynastique, l'autre militaire, la troisième économique. Si le Général eût pu les sérier!... Mais il devait les traiter en même temps!

Question dynastique. Moulay-Hafid, personnage faible et douteux, voulait abdiquer, ce qui eût encore compliqué les choses. Lyautey obtint d'abord de lui la promesse formelle qu'il ne parlerait plus, de trois mois, d'abdication; puis il s'engagea à le faire conduire et à l'installer à Rabat; enfin au mois d'août, lorsqu'il se sentit plus affermi, il consentit à sa renonciation au trône (12 août) et à la proclamation de son frère Moulay-Youssef (13 août); ce prince un peu timide, mais loyal, intelligent et bon, serait un excellent collaborateur pour le Résident. D'ailleurs, avec un admirable sentiment des opportunités politiques, le Général se garda bien de le compromettre en le francisant trop; il écarta de lui toutes les promiscuités européennes, l'entoura de vieux Marocains rituels, l'invita à restaurer des usages locaux tombés en désuétude, comme la grande prière du vendredi. Moulay-Youssef fut vraiment un Sultan.

Question militaire. Fez était dégagée par les combats de la fin de mai, mais il restait un immense territoire à soumettre (le Maroc est plus grand que la France).

Le 15 juin le Résident exposait son programme d'opérations militaires au Gouvernement français : « Limiter notre action aux régions occupées, mais en assurant d'une façon absolue notre sécurité, ainsi que leur organisation politique, sociale et économique. » Dans ces « régions occupées », la Chaouïa était déjà pacifiée. Mais la partie Rabat-Fez demandait une action immédiate pour y asseoir l'autorité régulière et y dégager les abords Sud de la ligne d'étapes.

En conséquence, Gouraud, récemment promu général, est chargé de constituer une zone de couverture sur la périphérie Est et Sud de la capitale, de chercher les principaux rassemblements rebelles, de les disloquer, puis de ramener les éléments assimilables et de rejeter les irréductibles à une distance telle qu'ils cessent d'être menaçants pour Fez et ses abords; il tentera une opération semblable au sud de Meknès. Ici et là, son action serait à la fois politique et militaire, montrant la force, mais l'utilisant le moins possible.

En exécution de ce programme, Gouraud, dès les premiers jours de juillet, repousse vers le Nord-Est les tribus hostiles; puis, le 6, à 4 heures du matin, surprend le camp de Mohammed ben Hassan, qui se fait passer pour Bou Hamara, et rejette ses troupes (2.000 fantassins et plusieurs centaines de cavaliers) dans la zone espagnole. Le général Dalbiez nettoie les abords immédiats de la route Casablanca-Rabat-Fez, si nécessaire à nos convois.

Lyautey a d'abord pensé laisser à elle-même, pour l'instant, la région de Marrakech, où les grands caïds sont soumis à notre influence. Mais l'attaque soudaine d'un prétendant l'oblige à y intervenir : ce prétendant est El Hiba; venu du Sous (sud du Grand Atlas), El Hiba a franchi les défilés de la montagne et est entré dans Marrakech qu'il a pillée (18 août); continuant sa route vers le Nord, il menace la Chaouïa (22). Mais il se heurte là à un adversaire de taille, le colonel Mangin : celui-ci le culbute dans un assaut de nuit et poursuit les fuyards jusqu'au près de Marrakech. Le 4 septembre, il reçoit ce télégramme du Résident : « Allez-y carrément ! » Le 6, il atteint la palmeraie qui enveloppe la ville; le 7, il pénètre dans la ville elle-même et jette sa cavalerie à la poursuite d'El Hiba en fuite. Cette brillante victoire assoit notre influence dans toute la région; d'ailleurs nos troupes la parcourent incessamment de la côte à Denmat, pour y apporter le sentiment de notre force.

Le 1^{er} octobre, Lyautey, accompagné du général Franchet d'Esperey, qu'il vient de demander comme commandant supérieur des troupes, fait son entrée à Marrakech : c'est une matinée radieuse; et voici le tableau, lumineux et vivant, qui s'anime sous ses yeux : la multitude en burnous, les cavaliers richement costumés, les grands étendards déployés, les cortèges successifs, les fanfares joyeuses de nos troupes, le parfum de victoire et d'allégresse; là-bas, la toile de fond du grand Atlas couvert de neige...

Puis, ce sont les réceptions. Les grands caïds, les uns descendant de la montagne, les autres montant de la côte, avec des suites de centaines de cavaliers, comme nos barons féodaux du Moyen Age, viennent saluer le Résident; celui-ci, précédé de fanfares, suivi de ses officiers et de ses spahis,

leur fait visite à son tour; c'est une émulation de grand cérémonial, de hautes façons, de raffinements de politesse : cela s'achève dans la nuit noire et Lyautey rentre à son logis entre deux haies de lanternes.

Il demeure plusieurs jours dans la ville, y ordonne la fermeture du marché d'esclaves et y prépare avec les caïds l'organisation d'une méhalla (colonne indigène) qui mettra fin à la domination d'El Hiba dans le Sous.

En même temps, la pacification progresse dans le Centre (Tadla) et l'Est; à la fin de l'année 1912, le programme militaire que le Général s'était fixé le 15 juin est rempli et même dépassé.

Question économique. La question économique est dominée par la question financière. Jusqu'en 1912, le gouvernement du sultan n'a pas eu de budget proprement dit : il a perçu tout ce qu'il a pu, il a dépensé tout ce qu'il a pu, telle a été sa règle; à cette tactique, il s'est couvert de dettes. Lyautey veut voir clair dans une situation pécuniaire obscure : pour le passé, il pense immédiatement à un emprunt de liquidation; pour l'avenir, il exige un budget des recettes et des dépenses, et un meilleur aménagement des unes et des autres.

Il ne peut accroître la vie économique de cet immense pays sans s'entourer de services compétents; il les crée donc dès 1912 pour l'*Agriculture*, pour les *Haras et Remontes*, pour les *Études et Renseignements économiques*, pour les *Forêts*, et même pour les *Domaines* de l'État.

Un programme de travaux publics est arrêté, qui marque dès lors les larges vues du Résident : établissement de 2.500 kilomètres de routes, suivant trois axes principaux : un axe côtier, deux axes intérieurs, l'un Ouest-Est (Rabat-Meknès-Fez avec prolongement vers l'Algérie), l'autre Nord-Sud (Casablanca-Marrakech); création à Casablanca d'un grand port de 140 hectares et aménagement des autres ports, construction d'un réseau ferré, dont la première ligne doit, d'après l'accord du 4 novembre 1911, relier Fez à Tanger.

Ces projets ne pourront être exécutés que peu à peu; mais quelques réalisations marquent déjà la fin de l'année 1912 : 44 kilomètres de route; dans le port de Casablanca, 350 mètres de jetée, la darse approfondie et entourée de quais portant de grands hangars; chemin de fer militaire Casablanca-Rabat; travaux d'assainissement dans toutes les villes.

Le service des Postes et Télégraphes a besoin d'être unifié; en attendant qu'il le soit, des lignes télégraphiques (Safi-Mazagan et Casablanca-Marrakech) sont construites et ouvertes au public.

Les œuvres sociales accompagnent et complètent l'essor économique : les écoles, qui fonctionnent (décembre 1912) à Casablanca, Mazagan,



Des renforts envoyés de Dar-Debibagh parviennent à déloger les pillards... (page 189).

Mogador, Safi, Rabat, Fez; les infirmeries, ouvertes partout où c'est possible; Lyautey a même prévu une organisation sanitaire d'ensemble : au siège du commandement de chaque région, il veut un personnel médical fixe pour les consultations et les opérations, et un autre mobile pour la visite des tribus, et déjà les résultats consacrent cette institution, puisque la propagation de la peste est enrayée sur plusieurs points du territoire.

Pendant que le bon ouvrier de la grandeur française et de la paix marocaine travaillait ainsi dans cette terre lointaine, naguère terre de pillages, d'exactions, d'anarchie, Jaurès attaquait à la Chambre ceux qui avaient, comme il le disait, « écrasé » l'espérance « d'un progrès pacifique et humain de la civilisation africaine sous toutes les ruses et sous toutes les brutalités de la conquête ».

LE RÉSIDENT. LA RÉSIDENCE.

Puisque Lyautey va vivre sous nos yeux les heures les plus glorieuses de sa vie, essayons de le bien voir.

En 1912, il a cinquante-huit ans, une belle stature, une taille mince et droite, que l'âge n'a ni épaissie ni courbée; une allure toujours jeune et allègre. La tête est spécialement expressive : elle vous crie la droiture et l'énergie par ces yeux bleus largement ouverts, par ce regard qui cherche le vôtre; les cheveux blancs en brosse, la moustache grise accusent encore l'aspect martial de ce haut et fier visage. Tout ce physique est d'un chef.

Les facultés intérieures ne sont pas moins rares.

Sa sensibilité est toute frémissante et tout humaine. Il s'attache, il s'attendrit, il vibre. Il se passionne pour la musique, il adore le beau bibelot, il s'extasie devant les spectacles naturels, un coucher de soleil, un déploiement de forces militaires, surtout quand ces forces réalisent une action utile. Ce soldat a horreur du sang versé, même quand il s'agit de l'ennemi, même quand cet ennemi est un bandit; c'est ainsi que quand il a dû assister pour la première fois à l'exécution d'un pillard chinois, il faisait une vilaine tête, au témoignage de ses officiers : « Je ne m'en défends pas », avouait-il.

Ce sensible, cet imaginaire, a une magnifique intelligence. Il l'a cultivée en tous sens : culture livresque par la lecture des philosophes, des romanciers, des techniciens; culture personnelle par la réflexion; culture expérimentale par le contact immédiat des hommes et des choses, des civilisations les plus diverses, les plus raffinées comme les plus primitives.

Deux qualités dominant dans cet esprit : un don de voir les ensembles, les idées générales; ce n'est pas lui qui s'hypnotisera sur un coin de terre :

par exemple, s'il juge le Tonkin, c'est, d'emblée, dans ses relations avec la Chine; s'il apprécie Madagascar, c'est par rapport à l'Afrique; et de même, maintenant qu'il s'agit du Maroc, il voit toute la complexité du problème : une vieille civilisation à restaurer, un empire à fonder, tout cela en fonction de l'Algérie, en fonction de la France, bientôt en fonction de la guerre mondiale.

Ce don des idées générales est complété par un autre, opposé en apparence, la faculté d'adaptation; Lyautey déteste les formules toutes faites que l'on applique mathématiquement à tous les cas, à tous les pays; l'œuvre humaine n'est pas une mathématique. Donc il a l'instinct de l'observation, de l'enquête directe, de l'expérimentation; il veut tout voir de ses propres yeux; il consulte au besoin les plus humbles exécutants, parce qu'ils sont plus près du réel. C'est le souci de l'adaptation qui lui fait respecter les forces sociales et politiques locales, là les mandarins, ici les caïds, le sultan : nous aurons tout avantage, toute économie à nous servir d'eux, à capter leur influence réelle; donc laissons-les en place et utilisons-les en les dirigeant.

C'est le souci d'adaptation encore qui lui permet de discerner la trempe des hommes et de leur confier la fonction qui y convient le mieux : ainsi il distingue au premier abord l'exceptionnelle valeur de Gouraud et de Mangin.

Enfin, par-dessus toutes ces facultés règne, domine, une volonté d'action incomparable, — une volonté qui agit d'abord sur lui-même, qui exige de lui un gros labeur, un effort de jour et de nuit, une tension qui tuerait tout autre, mais qui le soutient, lui, au point qu'il ne peut s'en passer et qu'il mourrait d'ennui s'il ne se sentait talonné par les affaires; — puis une volonté qui anime les autres, qui se communique aux chefs, qui se transfuse dans les subordonnés par les mille voies que s'ouvre cette riche nature, tantôt par voie de commandement et d'autorité, tantôt par voie de persuasion et de confiance : il vous prend par le bras, il vous fait voir et sentir sa pensée; devant vos yeux, ses projets s'ébauchent, se dressent, il vous a conquis et vous devenez le serviteur passionné, enthousiaste, de son activité.

Un mot résume tout cela : Lyautey est un chef, c'est le chef, c'est-à-dire l'animateur, celui qui insuffle son âme aux autres.

Où va-t-il établir la Résidence? Dès le premier jour, il a désigné Rabat. Le Maroc a toujours eu plusieurs capitales, sa centralisation n'ayant jamais été complète. Lyautey juge Fez comme Marrakech trop enfoncées dans les terres, trop peu sûres, trop soumises aux influences et comme à

l'atmosphère indigènes. Casablanca sera la ville commerciale et cosmopolite. Rabat lui paraît la Résidence idéale; par son port, elle communique librement avec la France; par ses routes et bientôt ses voies ferrées, elle est au croisement des axes de la pénétration marocaine vers l'Est (Fez) et vers le Sud (Marrakech). Le Résident a vu juste et tous les Français du Maroc approuvent son choix. Mais, bientôt, la Commission des Affaires extérieures de la Chambre montrera à ce colonial, à ces colons, que du fond des couloirs du Palais-Bourbon on a des moyens d'information bien plus sûrs qu'eux : elle s'entêtera pendant un an à vouloir Fez capitale.

En attendant une meilleure compréhension des choses, Lyautey s'installe « provisoirement » à Rabat, ou, plus exactement, dans sa banlieue immédiate. La villa qu'il occupe est l'ancien consulat d'Allemagne; alentour, ses bureaux s'abritent dans des maisons démontables. Ce provisoire, ce précaire, ne lui plaisent pas, car il a naturellement le goût du grand et du beau. Il lui déplaît aussi et surtout de ne pas offrir de la France une image plus flatteuse : une Résidence somptueusement bâtie montrerait aux indigènes que notre pays est puissant, qu'il s'établit au Maroc à demeure, et donnerait une impression de solide et de définitif.

Dans cette Résidence improvisée, on travaille beaucoup et bien. Quand il est à Rabat, Lyautey se lève à 6 h. 30 et reçoit ses intimes tout en vaquant à sa toilette. A 9 heures, commence la vie officielle, audiences, conseil des directeurs; à ce conseil point de longs rapports : de brefs exposés, des décisions verbales, au besoin un coup de téléphone, et le projet est arrêté et déjà en train. Colons, journalistes, simples mercantis peuvent se présenter ensuite. Vers une heure, déjeuner rapide, puis correspondances, tournées d'affaires; ancien officier de cavalerie, le Général a beaucoup circulé à cheval, mais maintenant il préfère l'automobile qui lui épargne du temps et lui permet de travailler en cours de route. Vers 5 heures, il est de retour, convoque ses collaborateurs, se fait rendre compte des réalisations de la journée, discute, décide, dicte.

Le dîner interrompt le labeur; le Résident aime que sa table s'égaie le soir : il y invite donc ses officiers, les jeunes surtout, dont les saillies le détendent et lui rappellent ses vingt-cinq ans; entre eux, naît, fuse, une libre causerie sur tous sujets, littérature, philosophie, beaux-arts, théâtre...

Bientôt les convives sont congédiés, et Lyautey se remet au travail avec ses secrétaires. Il faut le voir construire un de ces rapports qui définissent sa pensée ou déterminent son programme. Il en a ruminé l'idée fondamentale, il en a ordonné la trame, souvent en pensant à haute voix, pendant qu'il arpentait son bureau; maintenant il le tient sous son regard, lumineux et

précis, et il ne lui reste plus qu'à le dicter en ces paragraphes limpides, en ce style clair et imagé, qui sont sa manière propre; c'est alors qu'il invente ces formules heureuses qui foisonnent dans ses pièces les plus officielles : « l'établissement d'un poste ne consiste pas seulement dans l'occupation d'un *point*, mais d'une *zone* »; deux postes organisés le long d'une frontière constituent une « pince »; la colonisation est une « organisation qui marche »; nos postes doivent être des « pôles d'attraction »; « montrer notre force pour en éviter l'emploi »...

Les secrétaires s'éloignent à leur tour; il est 11 heures, il est minuit. Le Général se couche, mais pour travailler encore ou lire au lit. Il lui arrive alors d'être saisi par une idée nouvelle ou insuffisamment rendue, dont, l'expression surgit subitement en son esprit : « Poëymirau! » dit-il. D'une chambre, ou (si l'on voyage) d'une tente voisines, une voix répond : « Voilà, mon Général! » Et le fidèle commandant, officier d'ordonnance, vient reprendre le travail.

Est-il en tournée? Le labeur continue. Car l'auto transporte une partie des archives et permet à tout moment de se documenter. D'ailleurs, aux étapes de sa route, il a convoqué par avance, à un certain jour, à une certaine heure, les officiers ou agents qu'il veut interroger ou électriser par contact; ils sont là, près de lui, ils rendent compte, ils écoutent : à l'un un encouragement, à l'autre un blâme, une rectification; ce chef laisse après lui une traînée de vie.

EN FRANCE.

A la fin de novembre, l'œuvre de la pacification du Maroc était assez avancée, le programme des travaux à entreprendre assez précisé, pour que le Résident pût songer à aller à Paris¹, afin de rendre compte de la situation au Gouvernement et de débattre les conditions d'un emprunt, nécessaire si la France voulait rendre effective la pénétration du Maroc.

Le 5 décembre, le Général exposa son plan d'organisation à la commission des Affaires extérieures et coloniales au Palais-Bourbon, et ces colo-

1. Dans le cours de l'année 1912, Lyautey s'était présenté aux suffrages de l'Académie Française pour le fauteuil de Henri Houssaye; bien entendu, il avait été dispensé des visites que l'usage impose d'ordinaire aux autres candidats, son acheminement vers le Palais Mazarin se faisant par Casablanca, Rabat, Fez... R. Poincaré avait écrit à ce propos : « Notre commissaire général au Maroc est en ce moment, par ses actions, un de nos meilleurs historiens et un de nos plus beaux poètes. » Le 31 octobre il fut élu par 27 voix sur 30 votants. Il sera reçu huit ans plus tard, le 8 juillet 1920, ayant pour parrains R. Poincaré et P. Bourget (celui-ci à la place de M. d'Haussonville) et pour président de bureau Mgr Duchesne qui prononcera le discours protocolaire.

niaux... en chambre discutèrent gravement ses projets : pour l'un, le Résident montrait trop de confiance dans l'administration du Sultan; pour l'autre, il fondait trop d'espérances sur le développement médical du protectorat; celui-là voulait substituer, comme capitale, Fez à Rabat, et celui-là comme port, Salé ou Mehediya à Casablanca; d'ailleurs, les événements politiques détournaient l'attention des commissaires vers les querelles partisans : la fin de décembre et la première moitié de janvier furent remplies par les compétitions préalables à l'élection présidentielle (élection de R. Poincaré, comme Président de la République le 17 janvier 1913) : le nouveau gouvernement Briand, qui comptait dans son sein de fermes amis de Lyautey (Étienne à la Guerre, Jonnart aux Affaires étrangères), était tout disposé à le soutenir, mais il tombait au bout de deux mois d'existence sur la question de la Représentation proportionnelle (18 mars). Comment gouverner et prévoir avec cette perpétuelle instabilité? Des ambitions se faisaient jour : Lyautey était-il si nécessaire au Maroc pacifié? Ne pourrait-on lui offrir une brillante occasion de s'en aller, par exemple l'ambassade de Saint-Petersbourg? A ce point précis de leurs projets, nos parlementaires furent quelque peu gênés par des nouvelles qui leur arrivèrent toutes chaudes du Maroc : là-bas, les tribus du Sud montraient qu'elles avaient besoin d'une main ferme pour les contenir; ainsi le caïd Anflous venait de bloquer à Dar-el-Cadi une de nos colonnes et il avait fallu une grosse contre-attaque du général Brulard pour la dégager et la ramener (27 décembre).

Bref, le projet d'emprunt marocain a pu être déposé à la Chambre le 17 mars 1913, veille de la chute du cabinet; il subit critiques, corrections, atermoiements; le ministère Barthou, formé le 20 mars, tomba à son tour avant la fin de l'année; le 16 mars 1914 seulement, le vote fut acquis, qui autorisait le Maroc à emprunter 170.250.000 francs remboursables en soixante-quinze ans.

A cette date, il y avait longtemps que Lyautey était revenu à son Protectorat¹ : ayant quitté Paris dès qu'il avait senti que sa présence n'y était plus indispensable; il présidait le 23 mars 1913, à Casablanca, un concours hippique, première réunion sportive et mondaine du Maroc; en ces mêmes jours, une effroyable tempête qui dura du 23 au 25 mars et qui jeta des vagues énormes sur le quai et jusque dans les entrepôts du port, montra combien il était urgent de le défendre par une digue contre les houles du large.

1. Avant son retour au Maroc il avait reçu de R. Poincaré la grand-croix de la Légion d'honneur; Gallieni était alors le seul officier général en activité qui l'eût reçue.

ORGANISATION ET CONQUÊTE.

Lyautey a divisé le Maroc en cinq régions : Fez, Meknès, Rabat, Casablanca, Marrakech; dans chacune d'elles, le commandant militaire, généralement un colonel, réunit tous les pouvoirs : il assure la police, développe le système routier, crée des marchés, organise l'assistance médicale, conduit, quand il en est besoin, la reconnaissance ou la colonne devenues nécessaires.

Le mois de mai 1913, anniversaire des massacres de Fez, laisse la capitale tranquille et confiante; Lyautey la traverse en juillet et pousse en automobile jusqu'à Souk-el-Arba de Tissa, pour reconnaître la route de Taza; il revient par Meknès, s'avance vers le Sud jusqu'au pied du Moyen-Atlas, puis s'en va, sans escorte, présider un concours agricole à Mazagan, par une route où, un an plus tôt, il fallait des bataillons en armes; au mois de septembre, des touristes français atteignent déjà Marrakech; le sultan Moulay-Youssef, qui est allé prendre possession de sa ville, en 1912, aussitôt après la brillante victoire de Mangin, et y a passé un an, rentre le 23 octobre 1913 à Rabat, après avoir reçu, tout au long de sa route (à Mogador, à Safi, à Mazagan, à Casablanca) les hommages des Caïds, naguère si indépendants.

L'administration du pays se modernise sous la direction immédiate du Secrétaire général du Gouvernement Chérifien, M. Gaillard; cet éminent fonctionnaire assiste aux conseils des vizirs et étudie toutes les questions d'ordre intérieur : impôts, justice, domaine. Le 1^{er} avril 1913, la Chaouïa, entièrement pacifiée, devient une région civile. En juillet, Fez a son conseil municipal (Medjless) qui délibère sous la présidence du pacha, en présence d'un de nos officiers. Le 12 août, un décret du sultan promulgue de nouveaux codes inspirés de la justice française. Enfin, le 15 octobre, Lyautey installe solennellement à Rabat la Cour d'appel, pendant que sont ouverts deux tribunaux, l'un à Casablanca, l'autre à Oudjda.

Cette organisation correspond à l'accroissement de l'immigration : à Casablanca, les Français ont passé de 60 en 1907 à 12.000 en juillet 1913; leurs enfants, qui fréquentaient les écoles au nombre de 450 en 1912 sont 3.000 l'année suivante; à Marrakech, on comptait 7 Européens en 1912, 510 en 1913.

En attendant l'emprunt que la métropole n'accordera qu'en 1914, que faire pour répondre aux besoins de cette population croissante?

Lyautey s'ingénie à tirer parti des ressources locales en hommes et en argent : il recueille la taxe urbaine et les revenus des postes chérifiennes;

il utilise la corvée indigène et la main-d'œuvre militaire. Le génie construit des ponts sur les oueds, commence le réseau des routes aux abords des villes, établit des lignes de chemin de fer militaire à voie étroite, prémices

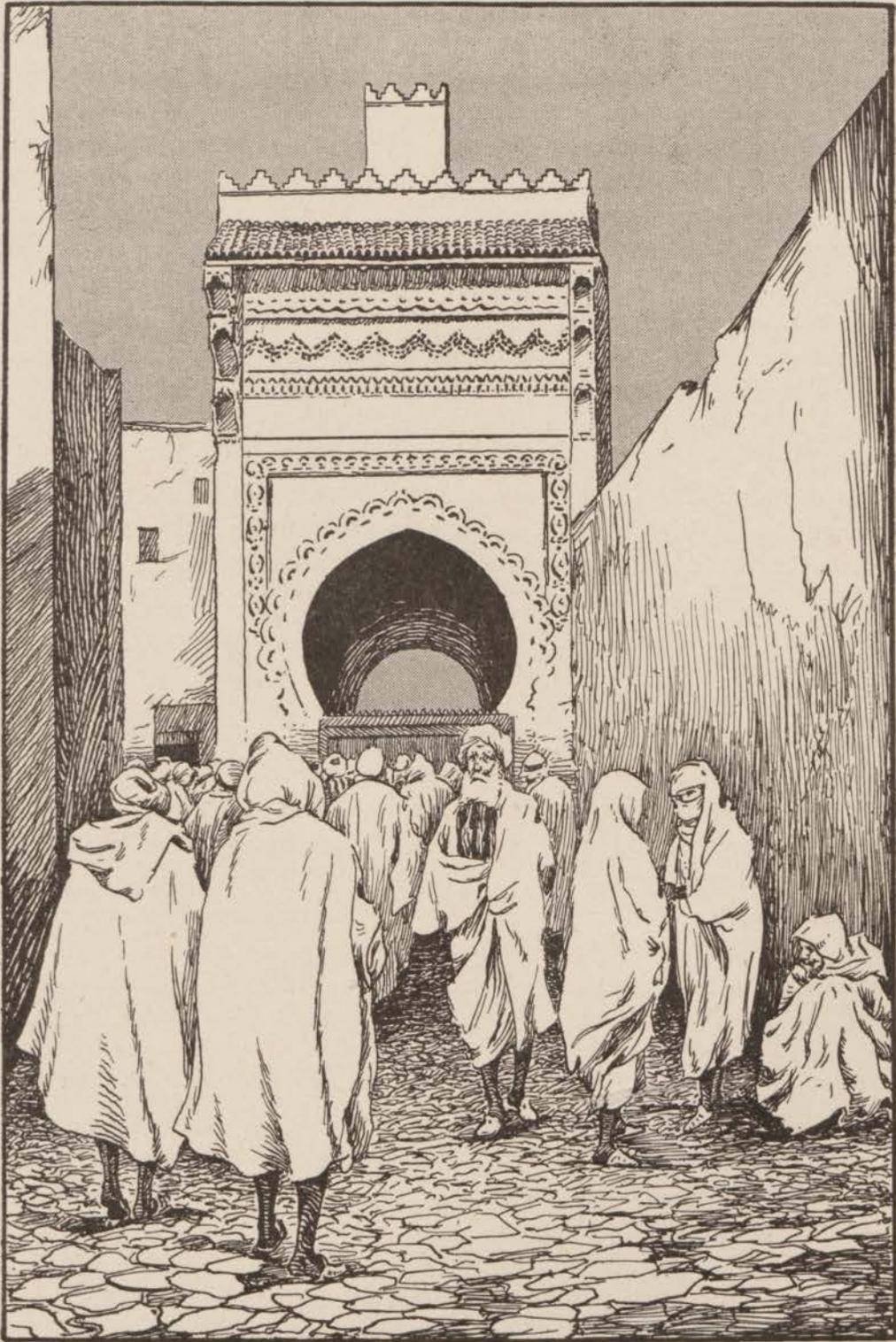


Marchand d'étoffes. Porteurs de couscous.

des lignes à voie normale. Tirailleurs et légionnaires organisent les pistes.

L'afflux des Européens fait doubler le commerce extérieur du Maroc, non seulement avec la France, mais aussi avec les autres pays européens, car le Résident réalise le principe de l'égalité commerciale : c'est aux colons français (et il fait crédit à leur fierté) de s'ingénier à devancer leurs concurrents étrangers.

Avec les puissances européennes Lyautey s'efforce d'entretenir de bons



Le Général invite le Sultan à restaurer les usages locaux tombés en désuétude, comme la grande prière du vendredi... (page 190).

rapports. Ainsi, comme elles jouissaient, au Maroc, du régime des capitulations, selon lequel leurs ressortissants relevaient judiciairement de leurs consuls jusqu'à l'établissement d'un régime judiciaire moderne, il s'empressa de leur notifier l'installation des nouveaux tribunaux (15 octobre 1913); bientôt, les différents gouvernements renoncèrent à leurs antiques privilèges en abandonnant les causes de leurs nationaux à la Justice marocaine francisée.

Les relations avec les Espagnols restaient un peu difficiles à cause des frictions que la police de la frontière commune des zones d'influence au Maroc amenait entre nos agents et les leurs; et les indigènes en profitaient habilement, car ils passaient d'un territoire à l'autre quand ils se sentaient serrés de près à la suite de quelque méfait. Il importait que pareille situation cessât au plus tôt. Lyautey demanda donc au gouvernement de Madrid de lui permettre de se rencontrer avec le haut commissaire espagnol, général Marina. De fait, la conférence entre les deux chefs eut lieu dans la capitale espagnole en mars 1914; comme toujours en pareil cas, le Résident montra l'avantage des deux parties à conclure un accord, il fut pressant, sa parole imagée, son sens oratoire, donnèrent à sa pensée son maximum de clarté et de séduction; bref, les deux généraux convinrent de traiter directement, sans passer par les chancelleries, toutes les questions mitoyennes et de favoriser les rapports amicaux entre leurs officiers. Entre temps, Lyautey avait le grand honneur d'être reçu par le roi, à trois reprises, et même d'être invité par lui à assister, le 14 mars, à la cérémonie du serment au drapeau des recrues de la garnison de Madrid.

Pendant que le Général semblait s'absorber dans ces réalisations pacifiques, il n'oubliait point que les trois quarts au moins du Maroc restaient encore insoumis et il mettait dans son programme immédiat l'occupation effective de deux centres de résistance : à l'Est la région de Taza, au Sud de Rabat le pays Zaïan.

A l'Est, Taza et le pays environnant, très accidenté et habité par des tribus belliqueuses, séparaient complètement l'un de l'autre le Maroc Oriental (Oudjda) et le Maroc Occidental (Fez). Lyautey décida de supprimer cette « tache ». Ayant minutieusement, selon son habitude, préparé l'opération, il poussa ses postes le plus avant possible de part et d'autre de Taza. L'armée de l'Ouest, sous Gouraud, prit Souk-el-Arba comme base, et celle de l'Est, sous Baumgarten, Mçoun, pendant que le général Henrys faisait diversion au Sud. Le Résident lui-même vint s'installer, le 8 mai, à 15 kilomètres en avant de Souk-el-Arba. Alors les troupes entrèrent en campagne. La petite armée Gouraud, après une très sérieuse résistance des

tribus Tsoul, alla les chercher dans leurs montagnes et les y réduisit. Le général Baumgarten, plus rapproché de Taza, surprit la ville par une marche de nuit et y entra le 10 mai au matin; le 16, nos deux armées faisaient leur jonction et défilaient le lendemain, au rythme des cliques et des fanfares, sous les yeux de Lyautey. Dans un *ordre général*, celui-ci nota l'importance de ce fait d'armes : la prise de Taza joignait les deux Maroc, et déjà c'était un immense résultat; mais elle permettait aussi la liaison de notre côte atlantique avec notre côte méditerranéenne, de Casablanca avec Tunis.

Le pays Zaïan, vers le Sud de Rabat, s'appuie aux chaînes du Moyen Atlas et fait écran entre Fez et Marrakech. En juin, le général Henrys, commandant trois colonnes convergentes, pénétrait en plein massif, soumettait ou repoussait au passage les tribus, arrivait le 12 sous les murs de Khenifra, la capitale et s'en emparait : cinq cents kilomètres carrés de territoire tombaient en nos mains.

Ainsi, par la paix et par les armes, progressait l'œuvre de Lyautey au Maroc. Que n'eût-il pu faire s'il avait eu les crédits nécessaires! L'emprunt autorisé le 16 mars 1914 fut réalisé enfin pour une première fraction, (70.250.000 francs) suivant le décret du 1^{er} juin. On allait donc pouvoir travailler à l'aise!...

Or, le 3 août, l'Allemagne déclarait la guerre à la France : c'était la grande guerre qui commençait. Que deviendrait l'œuvre de Lyautey au Maroc?

LE MAROC SAUVÉ.

Dès le 27 juillet, sous la menace de la déclaration de guerre, Paris avait envoyé deux télégrammes à la Résidence du Maroc. Le premier, qui émanait du ministère des Affaires étrangères, prescrivait de réduire l'occupation à celle des principaux ports, et, si possible, à la ligne Kenitra¹-Mecknès-Fez-Oudjda, « tous les ports et marchés avancés devant être momentanément abandonnés », et « le premier soin devant être de ramener aux ports les étrangers et les Français de l'intérieur ». Quant au deuxième télégramme, qui provenait du ministère de la Guerre, il réclamait l'envoi en France de la « totalité des bataillons de chasseurs, zouaves, infanterie coloniale, tirailleurs algériens, tunisiens et batteries montées ».

Ainsi parlaient les ministères, dans une ignorance complète et de ce qu'était le Maroc et de ce que pouvait réaliser un Lyautey.

1. Au nord de Rabat; ne pas confondre avec Khenifra dont il vient d'être question.

Celui-ci comprit immédiatement l'impossibilité d'exécuter ces ordres, tels qu'ils lui parvenaient. Puisque la France réclamait ses soldats, il les lui enverrait. Mais quant à réduire notre occupation aux limites énoncées plus haut, il n'y fallait pas songer : derrière nous, les tribus insoumises se seraient immédiatement soulevées, les tribus ralliées auraient été submergées ou nous auraient lâchés; nous aurions été en quelques jours acculés à la côte, assiégés dans les ports, peut-être jetés à la mer.

Le Résident ne pouvait pas penser qu'il se trompait dans ses pronostics; tous ses commandants de région, convoqués par lui, lui disaient : « Il faut garder Marrakeh, il faut rester à Khenifra et au Tadla... »

Son parti fut pris : il enverrait en France toutes les troupes demandées et plus même (37 bataillons au lieu de 35)¹, mais en même temps il garderait tout le Maroc. Comment s'y prendrait-il? Il maintiendrait, selon ses expressions, « le *contour apparent* de notre occupation »; il viderait « l'intérieur, derrière le rideau de nos fronts maintenus », comme on vide « un œuf derrière sa coquille ».

Encore fallait-il une « coquille »! Quelle serait celle du Maroc? D'abord le parfait loyalisme du sultan, de ses ministres et des grands caïds. Puis les seize bataillons de territoriaux qui débarquèrent au Maroc à la fin d'août et furent envoyés à la périphérie du pays occupé. Il était temps : déjà les Beraber, aux premiers jours d'août, avaient dévalé les pentes du Moyen Atlas pour nous pousser à la côte; déjà les Ghiata avaient essayé de couper notre ligne Taza-Fez; déjà El Hiba avait repris la campagne dans le Sous, et Khenifra, à l'extrémité du pays Zaïan, était assiégée².

Pendant que ses troupes maîtrisaient ces attaques (où l'on trouvait souvent la main de l'Allemagne), le Résident exerçait une activité de plus en plus audacieuse et heureuse.

Dès les premiers jours, il était venu s'installer à Casablanca, la ville la plus cosmopolite comme la plus importante, et l'avait invitée à la discipline et au travail : ne conservait-il pas en main, comme il le disait, « les moyens d'action nécessaires pour maintenir la situation ainsi que la sécurité des colonies européennes »?

Il obtint du Gouvernement l'autorisation de mobiliser sur place les colons et fonctionnaires dont il avait besoin. Il trouva même dans les territoriaux qui lui furent envoyés des ressources sur lesquelles il ne comptait

1. Nous qui avons été rattaché à la 1^{re} Division Marocaine de septembre 1914 à février 1919, nous sommes heureux de témoigner ici de l'exceptionnelle valeur de ces magnifiques troupes.

2. Qu'on ne croie pas ces affaires si minimes : le 13 novembre 1914, la colonne du colonel Laverdure, sortie de Khenifra pour attaquer les Zaïans, perdit son chef, 33 officiers et 580 hommes.

pas, car plusieurs se révélèrent spécialistes et purent être utilisés avec grand profit dans l'ordre agricole ou industriel, dans les travaux publics et les services sanitaires.

L'état de guerre donne même à Lyautey une liberté d'action inespérée; la métropole ne songe plus à mesurer parcimonieusement ses initiatives, et même, s'habituant aux énormes dépenses de la guerre, lui ouvre de plus



Port de Casablanca.

larges crédits; les puissances étrangères sont ou des alliés qui ne se plaindront point de nos progrès au Maroc, ou des ennemis qui n'en peuvent mais.

Quant à lui, il instaure la politique du « sourire » : d'abord parler le moins possible de la grande crise européenne, puisque l'indigène s'y intéresse peu de lui-même, maintenir la façade de la vie officielle, et, par là, donner l'impression d'une absolue sécurité; puis agir, c'est-à-dire développer la valeur économique du Maroc. Ainsi, il inaugure en personne, le 17 novembre 1914, les « Grands Magasins de Paris-Maroc » à Casablanca, qui sont la première grande maison de ce genre qui s'installe au Maroc. Le 1^{er} janvier 1915, il n'a garde d'omettre la réception des colons français et d'interpréter leurs vœux unanimes pour la victoire de la patrie. Il préside, le

9 mai 1915, l'ouverture d'une *Exposition d'horticulture*, et, le 5 septembre, celle d'une *Exposition des produits d'importation et d'exportation*, à laquelle participent 900 industriels et négociants français. Cette dernière, spécialement importante, montrait quelles ressources nous pouvions tirer du Maroc pendant la guerre et pour la guerre; deux membres du Gouvernement français vinrent s'en rendre compte sur place, et un « Congrès d'études économiques » rassembla les principaux industriels, commerçants et agriculteurs, déjà groupés en « Comités économiques » dans les différentes régions du Maroc; à Fez, du 15 octobre au 5 novembre, se tint une foire très fréquentée.

Ces manifestations commerciales avaient de multiples et heureuses conséquences; elles donnaient le sentiment de la sécurité française; elles permettaient à nos négociants de connaître les besoins des indigènes et de les satisfaire en supplantant les marchandises allemandes; elles avaient même parfois des suites plus inattendues. Ainsi, un jour, un chef rebelle, pris d'une irrésistible curiosité de voir les merveilles de l'exposition de Casablanca, demanda une trêve au colonel Simon; elle lui fut accordée; il vint donc et reçut le meilleur accueil; mais, au départ, au lieu de reprendre les armes, il comprit qu'il était plus sage de se soumettre. A la foire de Fez, Moulay-Youssef, qui venait dans cette capitale pour la première fois, recevait l'hommage de cinquante tribus, dont plusieurs lui étaient amenées par la curiosité et l'intérêt; il y avait six cents ans que le sultan du Maroc ne s'était vu entouré d'autant de vassaux.

D'autres réalisations montraient la vitalité du pays : vers la fin de 1915, près de 450 kilomètres de routes étaient construits; des villes s'élevaient, ou bien toutes neuves comme Kénitra, ou bien juxtaposées aux vieilles cités indigènes, dont elles respectaient l'originalité, les rues étroites et tortueuses, les maisons jalousement fermées sur le dehors; les ports se modernisaient, surtout celui de Casablanca, avec sa grande jetée reliée à Brest par câble sous-marin; des usines se fondaient; les terres, cultivées à l'europpéenne, portaient de magnifiques récoltes; partout, à l'abri des postes qui protégeaient le Maroc occupé, partout, la vie surgissait; la voie ferrée d'Oudjda atteignait Taza le 14 juillet 1915, Fez à la fin de 1916; déjà une voie militaire, partant de Casablanca, reliait Fez à la côte par Rabat et Meknès.

De temps en temps, Lyautey, redevenant, de Résident, Général en chef de nos troupes au Maroc, se rendait à ses avant-postes pour encourager de sa présence ceux qui, sous les neiges de l'hiver et les ardeurs de l'été, gardaient sa frontière, et pour observer lui-même les mouvements des

tribus insoumises; il obtint même du gouvernement le droit de donner des croix de guerre à ceux de ses officiers et soldats qui se seraient spécialement distingués et il remit la première au général Henrys, qui le secondait admirablement dans toutes les affaires militaires; un jour vint où il la reçut lui-même : c'était le gouvernement qui avait chargé A. Sarraut, ministre de l'Instruction publique, d'aller la lui porter avec la médaille militaire. Lyautey tint à ce que la cérémonie eût lieu aux avant-postes, près



Photo Flandrin.

Le Général Lyautey décoré de la médaille militaire par l'Adjudant Caviglioli.

de Kasbâ-Tadla, en face des Zaïans insoumis, et ce fut le plus ancien des sous-officiers médaillés qui épingla sur la poitrine de son Général le ruban jaune bordé de vert.

On le pense bien, une plus importante question se posait à la conscience de Lyautey.

Au Maroc, il faisait œuvre patriotique et française : il maintenait dans l'obéissance un protectorat plein de ressources; il réservait pour les lendemains de la guerre toutes nos possibilités d'action et d'entreprises dans un pays presque neuf; il envoyait même combattre sur nos fronts des cavaliers marocains et nous en avons vu nous-même en Champagne dès septembre 1915.

Mais, malgré tous ces services, était-il bien à sa place? Son devoir n'était-il pas en France? Tout l'invitait à s'interroger : son amour de la patrie, qui était très grand, une belle émulation à l'égard de ceux qui s'illustraient dans les hauts commandements du front, le sentiment qu'il pourrait apporter un appoint précieux d'énergie et de vues claires.

Discrètement, il s'était mis, dès le début des hostilités, à la disposition du ministre de la Guerre. Plus tard, juillet 1915, il avait visité nos lignes de l'Alsace à la Flandre; il en avait rapporté cette idée que, si le soldat français était, dans son ensemble, un outil d'une admirable trempe, par contre, l'État-Major était mesquin dans ses conceptions et ses prévisions; surtout, il sentait qu'il nous manquait deux organes essentiels : d'abord, pour la France, *un gouvernement de guerre*, c'est-à-dire un groupement des quatre ou cinq ministres plus spécialement destinés à mettre en mouvement les forces militaires de la nation (effectifs, matériel, levées, etc.) sous la direction d'un chef; puis *un moteur de la coalition*, c'est-à-dire un état-major des Alliés, ayant pouvoir de prendre des décisions, d'ordonner des offensives, bref d'être le comité exécutif de cette guerre gigantesque.

1915, 1916, se passèrent sans que l'organisation suggérée fût créée; aussi les échecs se multiplièrent-ils : en mai 1915, échec de la tentative de percée en Artois; en septembre 1915, échec de nos attaques en Champagne; en 1916, échec de notre offensive dans la Somme. Vers la fin de cette même année 1916, malgré la sublime défense de Verdun, notre pays se met à douter de lui-même et de ses chefs, la valeur de Joffre est discutée, le ministère Briand est chancelant, le front de Roumanie s'effondre.

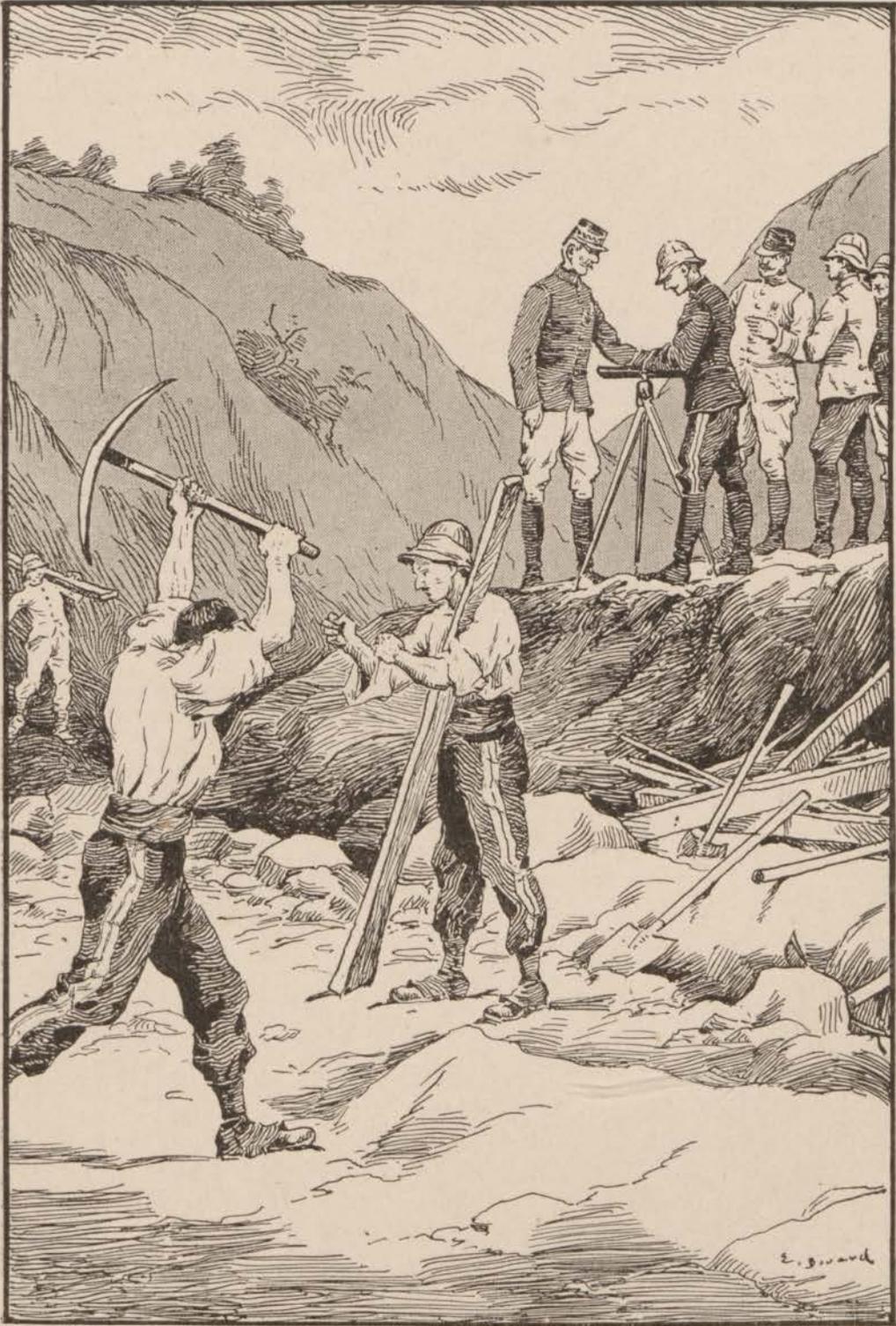
Or, dans la nuit du 10 au 11 décembre, Lyautey reçut ce télégramme :

Dans éventualité où Ministère de la Guerre vous serait offert sous ma présidence, pourriez-vous accepter sans inconvénient pour Maroc? Répondez extrême urgence. — Briand.

A cette invitation que répondrait-il?

Quitter le Maroc, c'était laisser son œuvre inachevée et exposer à tous les hasards un peuple en formation auprès duquel sa personne exerçait une influence souveraine, c'était encore assumer les responsabilités redoutables de la direction de la plus grande guerre qui eût jamais eu lieu, entrer dans une équipe ministérielle ébranlée, se mettre en contact avec les Chambres, si vaines de leur mandat législatif, et avec une opinion publique énervée.

Mais rester au Maroc, c'était refuser à la patrie une activité qu'elle réclamait, une expérience du commandement qui avait fait ses preuves; c'était aussi (et le Résident avait de nobles ambitions) renoncer à jouer



Le Génie construit des ponts... des routes (page 200).

un très grand rôle sur le sol de France et peut-être à sauver le pays.

Pouvait-il répondre négativement à l'offre de Briand? Après des hésitations bien légitimes, il dit enfin : « Soit, j'irai à Paris. Mais je n'accepterai le portefeuille de la Guerre qu'après conversation et sous conditions. »

Le 13 décembre, le *Journal Officiel* publiait le décret qui le nommait ministre de la Guerre¹.

Pour le remplacer, Briand désignait le général Gouraud, mais (sur la suggestion de Lyautey) à titre intérimaire, pour que les Marocains fussent bien persuadés que c'était la politique de leur premier Résident qui continuait.

Le dimanche 18 décembre 1916, Lyautey s'embarquait à Casablanca sur le sous-marin *Topaze* et faisait route vers Gibraltar.

1. Une fois de plus se vérifiait l'extraordinaire ressemblance de sa carrière avec celle de son Maître en choses coloniales : car Gallieni, rappelé de la grande île qu'il administrait magnifiquement et gouverneur militaire de Paris au début des hostilités, avait, lui aussi, accepté le portefeuille de la Guerre et consacré toutes ses forces à la défense de la patrie; mais, malade et obligé de subir deux graves opérations, il avait dû démissionner le 16 mars 1916, sans avoir pu donner toute sa mesure, et avait succombé le 27 mai de la même année.

CHAPITRE VII

Le Ministère de la Guerre (1916-1917).

Tout de suite, mille frottements montrèrent à Lyautey que son rôle serait difficile.

Dès son arrivée à Gibraltar, il apprenait par les journaux que, le 13 décembre, sans l'attendre, Briand avait fait signer à l'amiral Lacaze, ministre de la Guerre intérimaire, trois décrets très importants : le premier confiait respectivement aux deux commandants en chef des armées du Nord et de l'Est et de l'armée d'Orient la pleine direction des opérations; le deuxième nommait le général Joffre, conseiller technique du gouvernement « en ce qui concerne la direction de la guerre »; le troisième élevait le général Nivelle au commandement en chef des armées du Nord et de l'Est.

De plus, le président du Conseil avait démembré les services du ministère de la Guerre, en créant un ministère de l'Armement confié à Albert Thomas, un ministère des Transports et du Ravitaillement dirigé par M. Herriot, enfin un sous-secrétariat d'État des chemins de fer remis aux mains de M. Claveille.

Que restait-il au ministre de la Guerre? ni la direction des opérations, qui appartenait aux commandants en chef, ni le conseil militaire du gouvernement, dévolu à Joffre, ni les services techniques, répartis en plusieurs mains.

Lyautey fut tenté de revenir en arrière : « Je n'ai plus rien à faire à Paris, dit-il, je retourne à Rabat. »

Mais le général Gouraud, qu'il croisait à Gibraltar et qui avait foi en l'étoile de son ancien chef, lui conseilla de poursuivre son chemin.

Il arrivait donc à Paris le 22 décembre et, pour réserver son acceptation, installait ses bureaux à l'*Hôtel du Quai d'Orsay*.

Là, il apprenait d'autres empiétements de Briand sur ses droits légitimes : le conseil des ministres avait relevé Foch (le grand Foch!) du commande-

ment du groupe d'armées du Nord et décidé l'envoi du général de Castelnau en Russie.

Tout cela encourageait peu à rester. Mais, par souci patriotique, Lyautey voulut épargner à la France une crise ministérielle : il resta, à condition de reprendre une partie des services de son ministère qui avaient été distribués à ses collègues, et de s'adjoindre comme sous-secrétaire d'État un parlementaire qui lui assurerait la liaison avec les Chambres et lui épargnerait les pertes de temps des couloirs; l'homme qu'il choisit pour cette tâche fut le tourangeau René Besnard, qu'il connaissait déjà et qu'il trouvait aimable.

Restait la question Joffre. Lyautey savait tout ce que la France devait à cet ancien commandant en chef des armées françaises. Mais comment concilier leurs deux rôles?... Si Joffre avait été nommé par Briand « le conseil technique du gouvernement », Lyautey, ministre de la Guerre, ne l'était-il pas par fonction? Alors, quelle dualité! quels frottements pénibles entre ces deux grands hommes! Il fallait éviter cela à tout prix. L'ex-Résident général alla donc trouver son « ancien », lui parla avec cordialité et enfin obtint son désistement : Lyautey put présenter lui-même au Président de la République le décret qui rétablissait le grade de maréchal de France et désignait comme premier titulaire le vainqueur de la Marne (26 décembre).

Après la question Joffre, il y eut la question Castelnau (29 décembre au 17 janvier). Ce glorieux soldat avait été désigné pour une mission en Russie, comme nous l'avons dit plus haut. Or Lyautey désira l'avoir près de lui comme officier d'État-Major général. Il ne pouvait mieux choisir; mais ce qui lui paraissait très simple fut jugé inacceptable par les ministres radicaux-socialistes; en leur nom, M. Malvy protesta contre le projet de confier une fonction si importante à un général catholique, et le nouveau ministre de la Guerre céda.

Pendant la durée des pourparlers auxquels donna lieu cette affaire Castelnau, Lyautey avait eu une autre déception : la conférence de Rome (4-9 janvier 1917). En la capitale italienne s'était tenu un grand conseil interallié, où l'on avait tenté de réaliser l'unité du commandement sur le front balkanique; en même temps, la France, représentée par Lyautey, avait demandé à l'Angleterre et à l'Italie d'y prendre une place plus importante. Or la prépondérance des égoïsmes nationaux empêcha notre ministre d'obtenir quoi que ce fût : la seule conclusion des débats romains fut que la France enverrait à Salonique... une division de plus.

Les semaines qui suivirent furent à la fois laborieuses et pénibles.

Lyautey travaillait jour et nuit, à l'abri des indiscrets, à l'écart des par-

lementaires, perpétuels quémandeurs (un député ne vint-il pas un jour lui mendier un billet de chemin de fer à demi tarif pour sa belle-fille, veuve de guerre?), loin même des amis qui, comme Jonnart ou Étienne, auraient pu le soutenir.

Il ne se sentait pas en confiance à la Chambre, cette Chambre partisane, toute en intrigues de couloirs et en ambitions personnelles. En se présentant pour la première fois devant elle pour lui demander une loi prescrivant l'examen de 360.000 hommes de l'arrière et de l'intérieur, il lui avait tenu un mâle langage : « Permettez-moi de vous dire que, si j'occupe la lourde charge que l'on m'a confiée, c'est pour travailler, pour commander et pour servir. Pour travailler, en cherchant à ne pas perdre une parcelle de mon temps; pour commander à tous ceux à qui j'ai le droit et le devoir de commander; pour servir mon pays, dans le sacrifice total de ma personnalité. Mais j'ai besoin de l'aide, de l'appui et du concours de tous, et, au premier rang, des représentants de la nation. » Il obtint le vote de la loi (non sans difficulté, puisqu'un de ses collègues du ministère vota *contre*); mais bientôt il se heurterait à une Chambre nettement hostile.

Ce fut à propos de l'Aviation.

Il avait remis au général Guillemin, vers la fin de janvier, la direction de cette arme, et avait, par là même, déçu quelques appétits parlementaires qui espéraient la création d'un Sous-Secrétariat.

Aussitôt, ces affamés déposèrent sur le bureau de la Chambre une demande d'interpellation sur le programme du nouveau directeur. Lyautey déclara qu'il n'y répondrait point, même en comité secret, pour ne pas exposer au danger d'être divulgués les plans de notre armement aéronautique, et Briand l'approuva (8 mars).

Alors, il partit pour Londres où il fut assez heureux pour rétablir l'accord entre le général Nivelle et le maréchal Douglas Haig.

Le 14 mars, à 9 heures du matin, il était de retour à Paris et arrivait au Conseil des Ministres; il y apprenait aussitôt que le Gouvernement, revenant sur sa décision du 8, avait accepté de s'expliquer, en comité secret, sur le programme de l'Aviation Militaire : on pense s'il protesta énergiquement contre cette sottise concession! Il dut pourtant, dès 2 heures de l'après-midi, subir l'inopportune interpellation.

Dans la discussion en comité secret, il laissa la parole aux officiers chargés de donner à la Chambre les détails techniques qu'elle demandait.

Déjà, son silence était un blâme pour les méthodes tapageuses du Parlement. Mais il voulut, à l'heure où la séance publique se rouvrait pour le vote de l'ordre du jour, lire une déclaration dans laquelle il dirait pourquoi

il était opposé à toutes confidences relatives à la guerre; il ajouterait : « Si vous n'avez pas confiance en nous, en moi, changez-nous... Mais si vous nous maintenez à nos postes, de grâce faites-nous confiance et laissez-nous travailler pour la France... »

Comment la Chambre accueillerait-elle son appel au bon sens?

Il n'eut même pas le temps de le formuler. Il disait : « ...Vous admettez que je ne vous suive pas sur le terrain technique, comme mes officiers ont dû le faire, parce que, même en comité secret, je regarde, en pleine responsabilité, que c'est exposer la défense nationale à des risques pleins de périls... »

Alors, ce sont, à gauche, des protestations indignées : « Qu'est-ce que cela veut dire?... »

Deschanel, président de la Chambre, qui présage la tempête, veut expliquer la pensée de l'orateur : « Les paroles de Monsieur le Ministre de la Guerre... »

Le bruit l'empêche de continuer; du tumulte émerge la voix de Raffin-Dugens : « On n'a qu'à supprimer le Parlement! »

Les cris redoublent, les apostrophes se croisent : « C'est le Parlement qui a sauvé le pays! » hurle Raffin-Dugens; « on ne peut insulter le Parlement! » — « Les Allemands sont à Noyon! » crie Jules Delahaye...

Le président : « Je vous supplie, Messieurs, au nom de la France... » Puis, devant l'inutilité de ses efforts, il lève la séance...

Pendant la suspension, Briand demande au Général de s'expliquer. « M'expliquer? proteste celui-ci : ce serait m'excuser! A quoi bon m'infliger cette mortification?... J'aime mieux m'en aller : je vous donne ma démission. » Personne (ni Étienne, ni Barrès, ni Briand lui-même) ne peut le faire revenir sur sa décision.

Le 17 mars, d'ailleurs, le cabinet tout entier démissionne et un ministère Ribot succède au ministère Briand.

Ribot : « Général, quelles sont maintenant vos intentions? »

Lyautey : « Je suis éreinté, j'ai une crise de foie; je voudrais, s'il est possible, aller faire une cure à Vichy... Après je demanderai une division au front. — Allez donc au plus tôt à Vichy, dit Ribot; mais ensuite pourquoi ne reprendriez-vous pas votre gouvernement au Maroc? »

De fait il se rend à Vichy. Dès le 3 avril, un décret le rétablit dans sa haute charge de Résident général au Maroc, et il se remet immédiatement au travail, soit en consultant, soit en réunissant, à Vichy d'abord, à Paris ensuite, les représentants des grosses firmes installées au Maroc ou y travaillant.

Le 20 mai, il quitte Paris; à Madrid il rencontre le général Gouraud; le 29, il débarque à Casablanca. Comme le dit A. British : « Sans façon, comme le maître parti du matin veut se rendre compte, le soir, du travail de la journée, il fait aussitôt son tour de ville, examine les travaux et les installations du port, les bâtisses en œuvre, visite hôpitaux et écoles, et préside, dès l'après-midi du lendemain, une réunion du Comité des Études économiques. Le surlendemain, jeudi 31 mai, à 10 heures et demie, il rentrait « chez lui » à Rabat. »

CHAPITRE VIII

De nouveau au Maroc (1917-1925).

Pendant que Lyautey revient au Maroc, de graves événements se passent : l'offensive montée par Nivelle pour percer les lignes allemandes échoue (avril 1917) et le général est relevé de son haut commandement¹; à sa place le général Pétain est nommé commandant en chef des armées françaises du Nord et du Nord-Est, pendant que Foch est investi des fonctions de chef d'État-Major général au Ministère de la Guerre (15 mai).

D'autres bouleversements, ceux-ci d'une amplitude énorme, ont lieu en Russie : le 9 mars, éclate dans les rues de Saint-Pétersbourg un mouvement populaire d'où sortent bientôt la révolution, la chute du tsarisme, la paix honteuse avec l'Allemagne, dont toutes les troupes du front oriental vont être désormais disponibles pour le front occidental, le nôtre.

Heureusement, dans cette même crise, la Providence qui veille sur nous incline les États-Unis à mettre enfin au service du droit leurs immenses réserves de forces économiques et militaires (déclaration de guerre à l'Allemagne du 6 avril).

Mais, en attendant que l'entrée en jeu de l'Amérique produise ses pleins effets, il faudra encore un an, une longue année de luttes acharnées, une longue année de privations de tout genre. Il faut savoir cela pour comprendre l'activité du Résident au Maroc et le sens même de la proclamation qu'il faisait afficher dès son débarquement sur les murs de Casablanca :

...« Plus que jamais la Métropole nous demande notre concours dans la grande lutte qu'elle soutient pour la liberté du Monde.

« Nous le lui devons sans limite, nous le lui donnerons sans réserve... »

De fait, jusqu'à la fin de la guerre, Lyautey donnera l'exemple à tous, en se consacrant « sans réserve » à une quadruple tâche : donner confiance

1. Lyautey avait prévu l'échec de l'offensive Nivelle, mais n'avait pu dissuader le général de la tenter; ses préférences pour la conduite de la guerre allaient nettement à Pétain et à Foch.

aux colons et aux indigènes, fournir à la métropole tous les secours possibles en hommes et en matériel, continuer la pacification du Maroc, accentuer son développement économique.

1917-1918.

L'animateur de la confiance publique. — Puisque la guerre dure toujours, puisque la France est toujours en danger, il faut maintenir haut le moral des colons, et il faut encore répéter aux indigènes* que nous finirons bien par être vainqueurs. Pour les uns et pour les autres, la meilleure leçon de confiance consiste à continuer à agir, à conquérir même. Mais quelquefois un enseignement plus direct leur est donné.

L'ensemble des colons supporte courageusement les incertitudes, les risques, les privations, les manques à gagner, que crée l'état de guerre. Mais il y a aussi ceux qui se plaignent de tout et de tous.

Un jour, par exemple, Lyautey se trouve parmi les territoriaux. Ceux de France ont un excellent esprit. Ceux du Maroc réclament mille choses : l'un demande une permission, l'autre se lamente de ses affaires qui périclitent, ce troisième voudrait aller faire ses moissons... Le Général les réunit alors et les tance assez vertement : « sont-ils les seuls à pâtir? leurs camarades de France, n'ont-ils pas, eux aussi, leurs intérêts, leurs champs en souffrance? »... Mais, conduire des hommes ce n'est pas seulement les réprimander, c'est surtout les élever à une conception plus haute du devoir. Le Résident revient donc, au bout de quelques heures, au milieu de ses territoriaux et leur dit affectueusement : « Voyons, vous m'avez compris? » Oui, ils avaient compris : « Oh! que vous avez raison de nous secouer ainsi, — nous étions absurdes... »

D'autres fois, des civils s'étonnaient de voir de jeunes officiers attablés aux terrasses des cafés de Rabat et de Casablanca; la place de ces jeunes gens n'était-elle pas au front? « Pardon! disait Lyautey, vous voyez celui-ci? il a un œil de moins; celui-là a eu la poitrine traversée; ce troisième a eu la colonne vertébrale tellement abîmée qu'il ne peut plus se mouvoir sans souffrir; cet autre se comportait l'autre jour comme un héros à la tête d'un détachement, sur notre front. Vous n'avez qu'à saluer... »

Vivant habituellement au milieu des troupes qui gardent le front marocain (car il veut, par sa présence, éviter à la fois toute imprudence et toute défaillance), s'il lui arrive de paraître dans une ville à l'occasion d'une solennité, il prêche l'esprit de guerre, c'est-à-dire l'esprit de sacrifice. Ainsi

en est-il à Casablanca, le 4 juillet 1918, jour de la fête nationale américaine.

...« L'avant exige toutes nos ressources...; l'usage s'en restreint progressivement à l'arrière, les intérêts particuliers s'en ressentent, des plaintes montent aux lèvres, mais je les arrête : « Pensons à la guerre! »

« Les restrictions s'aggravent, la vie renchérit... « Pensons à la guerre! »

« Le fret n'arrive plus, les matériaux manquent, les gains escomptés ne se réalisent pas : « Pensons à la guerre! »

Le Résident agissait aussi auprès des indigènes.

Pour les indigènes soumis, et spécialement ceux des villes, il n'avait qu'à se montrer optimiste, sûr de l'avenir, même quand les nouvelles étaient fâcheuses. Il était d'ailleurs admirablement secondé par le loyalisme parfait du Sultan et de son administration.

Mais il y avait les Marocains des zones frontières, sans cesse travaillés par les tribus restées indépendantes, ou par les émissaires de l'Allemagne : ces émissaires étaient nombreux, répandaient l'argent à profusion, propageaient les rumeurs alarmantes et même tentaient de « synchroniser » les attaques marocaines avec les offensives allemandes; c'est ainsi que, le 24 mai 1918, Lyautey surprenait une lettre en arabe qui disait : « L'offensive générale allemande aura lieu en France le 29 mai. Levez-vous tous ensemble pour chasser les Français. » — De fait, dès le 27 mai, entre Reims et Vauxaillon, nos ennemis déclenchaient une formidable poussée qui les amenait jusqu'à l'Aisne, et Abd-el-Malek assaillait la route de Fez-Taza.

Ces Marocains dissidents, nos troupes travaillaient toujours à les réduire, ainsi que nous le dirons plus loin. Mais comme le Résident voulait moins les vaincre que les gagner, il ne cessait de les inviter à une paix honorable. Enfin le 6 août 1918, quand le front allemand craqua de toutes parts sous la pression de nos armées victorieuses, il leur adressa un solennel appel :

« A ceux qui viendront à nous, nous offrons la paix, la prospérité.

« A tous ceux qui reconnaîtront l'erreur qui les a trompés nous assurons l'oubli et le pardon.

« A ceux qui s'obstineront, nous annonçons qu'ils n'ont plus à compter sur l'appui d'une Allemagne dont la défaite est aujourd'hui certaine et que nous serons sans pitié pour ceux qui continueront à marcher contre nous.

« Ils auront, demain, devant eux, une France libérée de tous soucis, plus forte qu'hier, et résolue à faire régner au Maroc sous l'autorité du Sultan, dans le respect de l'Islam et de ses coutumes, l'Ordre et la Justice.

« Hâtez-vous de choisir. »

Aide à la France. — Lyautey n'avait pas attendu son passage au Ministère de la Guerre pour prendre conscience du secours que les colonies pouvaient apporter à la mère-patrie, mais peut-être revenait-il au Maroc, au mois de mai 1917, plus décidé encore à lui venir en aide de toute manière.

Il fallait d'abord lui expédier les denrées de consommation et spécialement les céréales (orge, avoine, blé) qui, mûres avant les nôtres, nous permettraient de faire la soudure entre deux récoltes.

Il fallait même tâcher de lui trouver des hommes : les Marocains, ressortissants d'un Protectorat, n'étaient pas mobilisables ; cependant la politique de confiance réalisée par le Résident, aidée par la loyale attitude du Sultan, amena dans nos usines de nombreux ouvriers et sur notre front 40.000 soldats.

Pacification. — Au delà du Maroc soumis, il y avait toujours de larges zones dissidentes. Il importait de continuer à les réduire progressivement, d'abord parce qu'elles étaient un danger permanent pour leurs voisines et qu'elles constituaient un terrain tout préparé pour les intrigues allemandes, puis parce que Lyautey pensait avec raison que notre force, pour s'affirmer, devait se montrer active et conquérante. Il poursuivrait donc sa marche en avant, mais sans se départir un instant de ses deux règles d'action : la prudence qui limite l'effort aux possibilités actuelles, le souci d'organisation qui ne conquiert que pour vivifier.

Avant son départ pour la France, il avait préparé un plan de campagne pour disloquer les tribus insoumises qui barraient en écharpe tout l'est du Maroc, le long du Moyen et du Haut Atlas.

Or, dès son retour, les opérations ordonnées par lui arrivaient à leur terme ; au Nord, les groupes mobiles de Fez et de Taza contenaient Abd-el-Malek ; au Sud, les colonels de Lamothe et Aubert nettoyaient les pentes du Moyen Atlas ; au Centre, deux groupes mobiles venaient à la rencontre l'un de l'autre, le premier de Meknès, le second de Bou Denib, passaient à travers les tribus dissidentes, cachées dans leurs inaccessibles montagnes, et se réunissaient sur la Haute Moulouya, d'où ils envoyaient à Lyautey, le 7 juin, un télégramme portant « leur respectueux salut avec l'expression de leur absolu dévouement ». Aussitôt, on pensa à construire un pont sur le fleuve et à créer deux postes ; une route permettrait la surveillance de ces contrées difficiles et l'exploitation des magnifiques forêts qui garnissent les flancs des montagnes : il y avait des siècles que des tribus indépendantes fermaient ces contrées. Quinze jours après l'opération, une piste

carrossable était établie, et Lyautey faisait, en douze heures d'auto, un parcours qui demandait auparavant deux ou trois semaines.

L'année 1918 fut très dure pour nos troupes. L'Allemagne, qui déclenchait en Europe ses suprêmes offensives du printemps et de l'été, décida les tribus encore insoumises à une attaque générale contre nos positions; de toutes les crêtes, de toutes les gorges, ce fut une ruée: au Nord, Abd-el-Malek; dans l'Atlas, Moha ou Hamou et Sidi Raho; dans le Sud, El Hiba; dans le Tafilalet, Nefrouten. Partout nos soldats tiennent; ils consolident même leurs positions. Lyautey est avec ceux du Nord et élargit le couloir de Taza. Les soumissions des tribus reprennent.

Progrès économique. — Malgré la difficulté des temps, l'équipement économique du pays se poursuit, grâce à l'infatigable activité du Résident. Le port de Casablanca prolonge chaque jour sa jetée au-devant des navires de plus en plus nombreux, développe ses quais, construit ses docks. Rabat ouvre, le 15 septembre 1917, sa foire d'échantillons. L'outillage européen pénètre peu à peu dans l'industrie et l'agriculture. Les villes se bâtissent, les routes se construisent, les voies ferrées s'allongent, les ponts enjambent les oueds.

On atteint ainsi le 11 novembre 1918; le Résident salua l'Armistice par un *Ordre Général* vibrant aux troupes d'occupation et par deux *Proclamations*, l'une aux Français, l'autre au peuple Marocain. Dans sa joie de savoir la patrie sauvée du danger allemand, il ne se dissimulait pas, pourtant, qu'il lui resterait encore, au Maroc, bien des obstacles à surmonter.

APRÈS L'ARMISTICE (NOVEMBRE 1918-AVRIL 1925).

Pacification. — Il lui fallait d'abord, inlassablement, poursuivre la pacification commencée.

Or la victoire de nos armes sur le front européen n'y aidait point. D'abord parce que la nouvelle n'en arriva que lentement aux tribus insoumises¹. Puis, parce que, loin d'augmenter nos effectifs, elle les diminua encore par la démobilisation des vieux territoriaux qui en constituaient la grande part.

En 1919, nous nous contentons de repousser les attaques des dissidents :

1. Ainsi, quand le poste de Khenifra tira le canon pour célébrer l'Armistice, les montagnards des environs crurent qu'une armée germano-turque approchait.

vers le Sud-Est, au Tafilalet, où nous cueillons 3.000 prisonniers; vers le Nord, où Jbala et Rifains ont massacré un de nos détachements mais sont promptement châtiés et contenus par de nouveaux postes; vers l'Est, enfin, sur les versants de la Moulouya.

L'année 1920 trouve l'armée du Maroc réorganisée par l'arrivée des recrues et Lyautey ordonne de reprendre sur tous les fronts l'œuvre de conquête organisatrice qui lui est chère. Au Sud-Est, Khenifra, isolée au milieu de groupes hostiles, est débloquée et 2.500 tentes font leur soumission. Au Nord, les Beni-Ouaraïn, qui menacent la route Fez-Taza sont refoulés dans leurs montagnes et la région d'Ouezzan (c'est-à-dire 1.600 kilomètres carrés) est occupée. Au Sud, c'est le caïd loyaliste El Hadj Thami Glaoui qui repousse les harkas de deux prétendants.

Partout s'exécute ponctuellement le programme du Résident. Aussi, le Gouvernement, lorsqu'il lui confère, le 29 février 1921, la dignité de Maréchal de France, ne fait-il que traduire la stricte réalité en disant : « Ses incomparables qualités de chef, déployées au milieu des plus graves difficultés, son sens de l'action, sa méthode et ses succès ont fait de lui un des meilleurs artisans de la gloire française. Il a gagné dans tous les domaines la bataille du Maroc, qu'il a conservé à la France et à la Civilisation. »

1921 voit d'autres progrès. Les Jbala, qui se sont jetés sur nos postes à la suite d'échecs espagnols dans le Rif, sont battus et maintenus par de nouveaux blockhaus. Les Beni Ouaraïn, séparés en deux tronçons par une percée du général Aubert, demandent l'aman. En pays Zaïan, les manœuvres convergentes de nos troupes amènent 1.600 tentes sur 2.500 à faire la paix.

Dans les années 1922, 1923, 1924, notre progression continue, mais avec moins d'ampleur que ne l'eût désiré Lyautey : c'est qu'il faut tenir compte d'un fait nouveau : le 21 juillet 1921, à Anoual, un aventurier marocain a battu sévèrement les troupes espagnoles et fait peser sur notre frontière Nord du Maroc une menace grave, c'est Abd-el-Krim.

Développement économique et social. — Pendant la période 1919-1924, et malgré des difficultés innombrables, Lyautey gagne aussi « la bataille du Maroc » sur le plan économique, et c'est une des marques de son génie (il faut le répéter) d'avoir mené de front avec une égale persévérance et un égal bonheur l'action militaire et l'action économique.

Ici nous ne pouvons dire que l'essentiel.

Les ports. — A Casablanca, la grande jetée continue à s'avancer vers le large : longue de 350 mètres le 1^{er} août 1914, elle atteint 1.000 mètres le

15 juillet 1919; derrière son dos robuste, les navires s'abritent de plus en plus nombreux. Les ports de Rabat, Mazagan, Safi, Mogador, Agadir s'outillent et le mouvement total des marchandises y est presque dix fois plus considérable qu'en 1911.

Kénitra mérite une mention spéciale. Là l'Oued Sebou se jette dans la mer par un estuaire de 250 mètres de largeur et de 4 à 8 mètres de profon-



Méthode primitive de culture.

deur. Or, ce bel emplacement n'était marqué ni par un port ni par une ville. Lyautey décida de créer l'un et l'autre. Les techniciens n'en voulaient rien savoir : les alluvions du fleuve combleraient le port, les sables inconsistants empêcheraient l'édification de la ville... Le Résident tint bon : le port se construisit, la ville naquit. Bientôt il y eut une population de 10.000 habitants, avec un trafic d'environ 350.000 tonnes.

Les chemins de fer. — Libéré par notre victoire des entraves allemandes, notre réseau ferré peut se développer selon les besoins réels du pays. Après les voies étroites du début, on construit des voies normales (1 m. 44) à partir de 1919. Il y a quatre grandes lignes : Tanger-Fez, Casablanca-Kénitra, Fez-Oudjda, Casablanca-Marrakech.

Les routes. — Lyautey sait l'importance de la route pour l'action militaire, mais aussi pour l'action pacificatrice : elle est un symbole du pouvoir central exerçant son influence jusqu'aux extrémités du pays. Bientôt, donc, il existe au Maroc 5.000 kilomètres de bonnes et solides chaussées, auxquelles s'ajoutent de longues « pistes aménagées », aptes même à la circulation automobile : le Protectorat est passé tout d'un coup du néant au régime de la grande voirie.

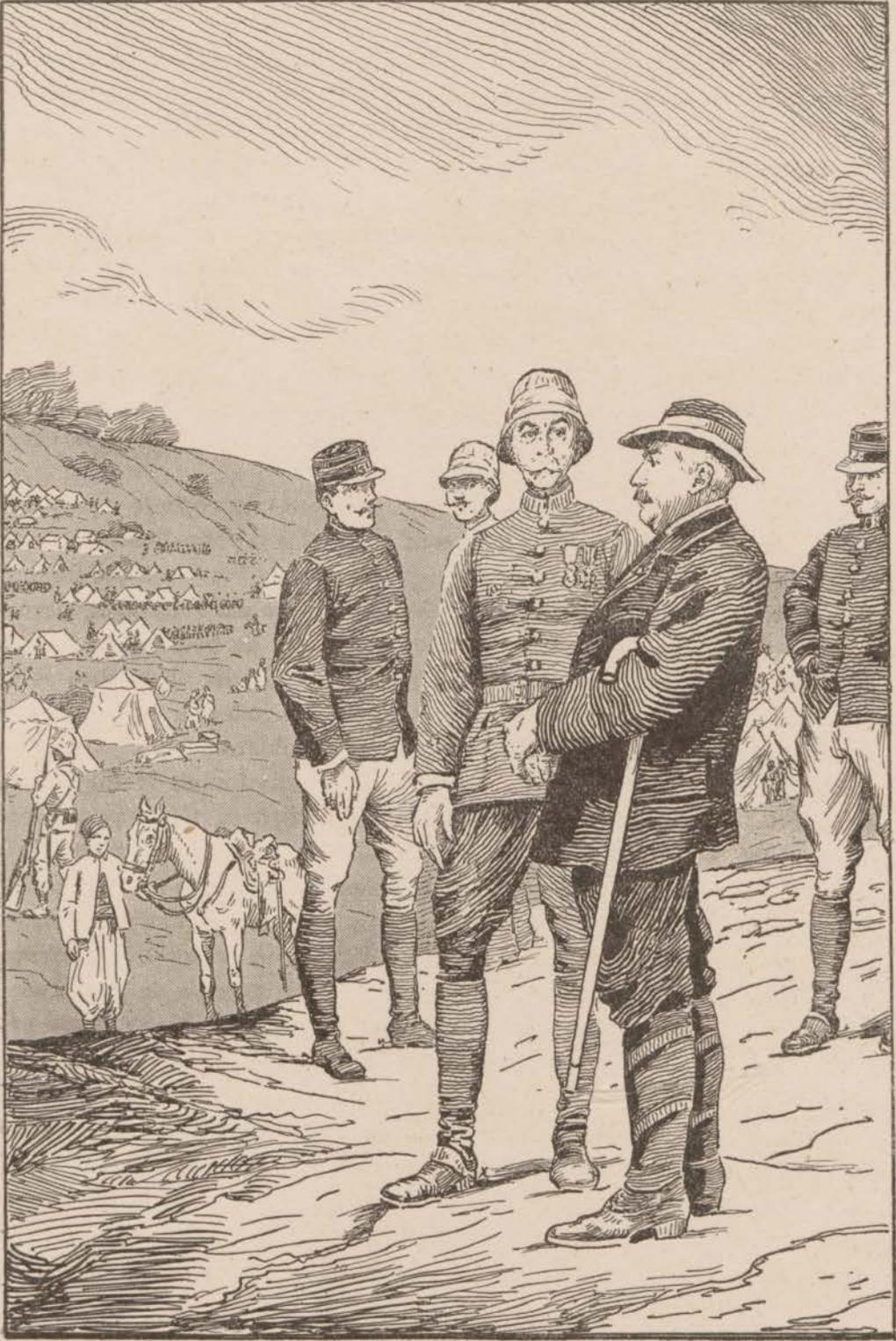
La culture. — Le Résident souhaite l'extension des terres cultivées et la rénovation des méthodes de culture.

Pour obtenir la première, il donne des primes au défrichement, il entre-



Nouvelle église de Meknès.

prend l'assèchement des marais et l'irrigation des régions sèches. Pour la seconde, les services de l'agriculture et de l'élevage pratiquent une politique de vulgarisation, acclimatent l'outillage moderne, organisent des concours agricoles, des sociétés de prévoyance, de secours, de prêts.



M. Millerand, président de la République, visite les bivouacs avancés (page 229).

Lyautey s'efforce de satisfaire aux demandes des colons immigrants, sans nuire aux droits des indigènes. Dès le début, l'immigration européenne a été rapide : « Les gens, disait le Résident, se précipitent dans la maison, alors que l'escalier n'est pas terminé et qu'il n'y a pas de toiture. » Comment répondrait-il à toutes les demandes de concessions territoriales ?

Il eut bientôt son plan. Il y avait de vastes terres domaniales, dont beaucoup étaient mal cultivées. Il les vendrait aux arrivants par lots de 150 à 250 hectares, de façon à constituer solidement la moyenne culture ; ces exploitations rurales seraient groupées, pour des raisons de sécurité et d'aménagement rationnel : bientôt, dans toute la plaine maritime, dans la basse vallée du Sebou, dans les environs de Meknès et de Fez, naquirent les villages européens avec leurs places, leurs rues, leur église, leur école, leur bureau de poste.

Les domaines de l'État ne sont pas, pour autant, négligés : en particulier ses immenses et belles forêts sont exploitées rationnellement.

Le sous-sol. — Le sous-sol n'a, jusqu'à notre arrivée, point été exploré. Il le sera, sous l'impulsion du grand chef et révélera des ressources insoupçonnées de fer, de manganèse, d'étain, de plomb, de pétrole, de houille, et surtout de phosphates, ceux-ci en gisements de telle abondance et de telle qualité qu'ils constituent une des plus sûres richesses de l'empire et pourraient alimenter, à eux seuls, le port de Casablanca.

L'enseignement. — La composition de la population du Maroc impose trois sortes d'écoles : européennes, israélites, indigènes. Ces dernières ont été conçues par Lyautey selon une formule originale. Il y a d'abord les écoles du peuple, tout orientées vers la formation pratique : préapprentissage industriel dans les villes, agriculture dans les campagnes, soins ménagers pour les filles. A côté, il importait de créer un enseignement spécial pour les enfants de la bourgeoisie marocaine, très entichée de sa culture : le Résident a ouvert pour eux des « écoles de fils de notables » (degré primaire), puis deux « collèges musulmans » à Rabat et à Fez (degré secondaire), enfin un institut franco-musulman à Rabat (degré supérieur).

Autres institutions. — Pour être moins incomplet, il faudrait encore consacrer quelques paragraphes aux organismes politiques, centraux et régionaux, à la question financière, à la justice, aux postes, à l'assistance médicale dans l'organisation de laquelle M^{me} Lyautey joue un rôle de premier plan, à l'urbanisme même : sur ces terrains si variés se déploie l'activité créatrice du Résident.

Pendant cette période (exactement au mois d'avril 1922) M. Millerand, président de la République, était venu constater les étonnants progrès de

l'œuvre entreprise par la France au Maroc, visitant le pays en tous sens, depuis les bivouacs avancés de nos troupes jusqu'aux villes les plus policées. Toujours fertile en réalisations heureuses, Lyautey avait profité de sa présence pour faire décider le principe de conférences annuelles pour nos trois Gouverneur et Résidents généraux de l'Afrique du Nord.

Mais l'année suivante, précisément au retour de la première de ces réunions, la santé du Maréchal subit un assez rude choc. Il atteignait Taza, lorsqu'une violente crise de foie le mit en péril.

Il faut entendre raconter l'épisode au D^r Colombani qui le soigna :

« Devant ses souffrances et la gravité de son état, je lui déclarai qu'il fallait absolument s'arrêter à Taza pour y attendre la fin de la crise, dans une immobilisation complète.

« — Jamais de la vie, me répondit-il, continuons sur Fez. » J'insistai, je suppliai, je ne cachai pas au Maréchal que sa vie était en danger. Mais on ne résistait pas à une injonction de Lyautey, et il fallut absorber 120 kilomètres, qui, parcourus en sept interminables heures, furent pour l'illustre malade et le malheureux médecin un véritable calvaire ! Enfin, on arrive à Fez, et, installé dans sa chambre du palais Bou-Jloud, le maréchal, un peu calmé, m'interpelle : « Eh bien ! tu vois, docteur pusillanime, tu vois bien que j'avais raison : Nous sommes à Fez !

— Sans doute, Monsieur le Maréchal, — répondis-je plus mort que vif, — mais nous avons commis une imprudence impardonnable et je peux vous déclarer maintenant que vous aviez huit chances sur dix de mourir dans le trajet. Pourquoi donc ne pas vous être arrêté à Taza ?

— Alors tu ne comprends pas, vraiment tu ne comprends pas ? » Et de sa voix rauque, se raidissant encore contre la douleur :

« Tu ne comprends pas qu'un Lyautey ne pouvait pas claquer à Taza ! Un Lyautey ne peut mourir qu'à Fez, ville impériale ! »

A Fez, les médecins diagnostiquèrent que la vésicule biliaire était en cause et qu'il faudrait l'enlever ; mais, l'opération étant très délicate, ils jugèrent qu'elle serait pratiquée avec plus de chance de succès à Paris, et que le mieux était, pour le malade, de se remettre assez bien pour pouvoir subir le voyage de France.

Lyautey demeura donc à Fez. Bientôt le bruit de sa maladie se répandit dans la ville, et, un jour, la cour de son palais s'emplit d'indigènes : c'étaient les corporations religieuses qui venaient réciter la prière réservée pour les circonstances où le monde musulman est en péril. L'iman de la mosquée de Moulay-Idris (un des fondateurs de Fez, au ix^e siècle, regardé par ses

compatriotes comme un saint) avait même apporté un peu d'eau et deux cierges de sa mosquée pour le Maréchal.

Lorsque celui-ci alla mieux et put sortir, les Marocains, qui avaient attribué sa guérison à la protection de Moulay-Idris, demandèrent que sa première visite fût pour la mosquée : « Non, non, leur dit le convalescent, j'irai d'abord à mon église. »

Ils l'approuvèrent et même escortèrent sa voiture en grande foule. Puis Lyautey consentit, sur leurs instances réitérées, à poser un pied dans la mosquée.

Enfin il put être transporté en France et opéré. L'opération réussit, mais l'obligea à une longue convalescence et lui laissa au côté une plaie qu'il fallait journellement panser : « Remplacez-moi, dit-il à M. Millerand... Vous voyez dans quel état je suis... Si je retourne au Maroc, je finirai par y claquer. — Eh bien! dit le Président avec un sourire, laissez votre peau au Maroc, ce sera très chic! »

Il repartit donc, mais dut l'année suivante (1924) retourner à Paris et y subir une nouvelle intervention. C'était au mois de mai. Les élections, qui eurent lieu alors, donnèrent la majorité aux radicaux-socialistes, lesquels obligèrent à démissionner le Président de la République lui-même, M. Millerand. Or c'était lui qui, en 1912, avait fait Lyautey Résident général et il l'avait toujours soutenu.

Désormais, le Maréchal était résolu à demander son rappel. « Je ne retourne à Rabat que pour faire mes malles, dit-il... Ces élections... Ma santé... C'est bien fini... »

Mais, à son retour à Rabat, il apprit que les choses se gâtaient dans le Maroc espagnol. Comme il en informait le gouvernement nouveau (celui de M. Herriot), son chef de cabinet lui dit : « Voilà, Monsieur le Maréchal, qui signifie que vous ne partirez plus. » En effet, le Ministère, jugeant sa présence indispensable, lui demanda de rester encore.

L'ATTAQUE D'ABD-EL-KRIM.

Un homme faisait peser alors sur le Maroc une telle menace, qu'on pouvait se demander si les conquêtes de nos armes et le développement économique du Protectorat ne seraient pas par lui réduits à néant.

Cet homme, c'était Abd-el-Krim.

Il était caïd d'une tribu rifaine, les Beni-Ouriaghel. Après avoir été élevé à l'Université musulmane de Fez, il était revenu dans son pays d'origine,

qui était soumis à l'influence de l'Espagne; maltraité et emprisonné par le général espagnol Sylvestre, il en conçut un violent désir de vengeance, et sut l'insuffler à ses rudes compatriotes berbères : en 1921, il battit Sylvestre à Anoual, et lui enleva 120 canons, des milliers de fusils, des millions de cartouches.

Bientôt, il eut avec lui 10 à 15.000 hommes armés de fusils à tir rapide et de mitrailleuses; il posséda des dépôts de matériel et de munitions; il relia ses postes à son quartier général par le téléphone; grâce aux quatre millions de pesetas que lui versèrent les Espagnols pour racheter leurs nationaux prisonniers, il put même recruter et payer des officiers européens.

Manifestement, il y avait là une menace pour notre situation au Maroc. D'ailleurs, à celui qui se fût obstiné à ne pas la voir, Abd-el-Krim se chargeait lui-même d'ouvrir les yeux; quand on lui demandait quelle était sa frontière Sud, il répondait : « La guerre en décidera! »

Avec des troupes suffisamment nombreuses, le Maréchal n'aurait eu rien à craindre. Mais nos effectifs venaient d'être diminués d'un tiers (95.000 hommes en 1921, 64.000 en 1923), pour des raisons financières.

Revenu au Maroc le 18 juin 1924, Lyautey se rend sur le front Nord et y trouve une situation singulièrement aggravée.

Que lui faut-il faire? Renforcer nos positions au Nord de nos lignes, agir sur les tribus de la frontière, sur lesquelles pèse déjà la menace du prétendant : il n'y manque pas. Il faut encore réclamer au gouvernement français les renforts nécessaires : le Résident repart donc pour la France le 1^{er} août, et demande instamment aux ministres compétents qu'on lui envoie des troupes; il n'obtient rien, les besoins de la « couverture »¹, de l'occupation rhénane et du Levant absorbant toutes nos disponibilités.

Cependant, le danger grandit encore du fait de la récente évacuation espagnole : le général Primo de Rivera, en effet, obéissant à une tactique contraire à celle qui avait si bien réussi à Lyautey en 1914, ramène toutes ses troupes dans les postes du littoral (octobre 1924). Enorgueilli par ce recul, et ne se sentant plus contenu par la pression des postes espagnols, Abd-el-Krim regarde vers le Sud, vers Ouezzan, vers Fez, vers Taza et son chemin de fer.

Pendant l'automne et l'hiver, la situation ne fit qu'empirer par la défection des tribus qui faisaient tampon entre le Maroc proprement dit et le Rif. Sur des ennemis exaltés par leurs succès, les méthodes habituelles

1. On appelle troupes de couverture les troupes métropolitaines qui « couvrent » nos frontières, tout spécialement à l'Est.

de pénétration diplomatique étaient inefficaces; aussi, de plus en plus alarmé pour l'avenir prochain du Protectorat, le Maréchal envoya-t-il, le 20 décembre 1924, une nouvelle et pressante demande d'effectifs : c'était une frontière de 350 kilomètres, en pays très accidenté, qu'il fallait défendre contre des hommes fanatisés et pourvus de tout l'armement moderne. Cette fois, il obtient quelques bataillons, bientôt insuffisants devant le raz de marée qui se forme.

Lyautey a prescrit l'entrée en campagne pour le printemps 1925 et il se propose, comme toujours, d'y faire agir la politique et la force. Mais Abd-el-Krim, renseigné, le devance¹ : le 15 avril, 7.000 hommes, divisés en trois harkas, se jettent sur les Beni-Zeroual qui se sont ralliés à nous, tuent, pillent, obligent les survivants à prendre les armes contre nous. Un vent de panique souffle alors sur les tribus voisines : exposées aux coups de l'aventurier, elles font défection les unes après les autres.

En même temps, nos petits postes de la vallée de l'Ouergha étaient débordés par la marée montante et encerclés; il s'y dépensa des prodiges d'héroïsme; les attaques ne cessaient ni jour ni nuit, les assaillants ayant un mordant, un cran extraordinaires et utilisant d'ailleurs un matériel au moins égal au nôtre; dans la plupart de ces postes, les vivres, l'eau, les munitions vinrent à manquer; on ne pouvait soigner les blessés, faute de médecin.

Pour couvrir Fez, Lyautey disposait de neuf bataillons, en outre de ceux qui tenaient les postes. Aidé par les généraux et colonels Chambrun, Noguès, Freydenberg, Colombat, Daugan, tous « vieux Marocains », il entreprit une contre-offensive qui fut admirable de souplesse et d'audace : d'abord soutenir les postes les plus importants pour les empêcher de tomber aux mains de l'ennemi; puis, constituer deux masses de manœuvre protégeant les deux grandes voies menant à Fez : la marche d'Abd-el-Krim vers le Sud était enrayée.

En juin, celui-ci essaya d'un mouvement de débordement, mais le général Freydenberg l'arrêta. En juillet, ce fut contre Taza qu'il se tourna; les tribus voisines (Tsoul et Branès) ayant fait défection, la ville fut très vite en danger : le 4, Lyautey apprenait que la situation y était désespérée et que déjà l'on avait évacué les femmes et les enfants. Ordonnerait-il d'abandonner la ville? Ce serait rompre nos communications avec l'Algérie; ce serait laisser au pouvoir de l'ennemi et la route et la voie ferrée; ce serait surtout lui donner l'occasion d'un succès moral dont le retentissement

1. Pendant qu'Abd-el-Krim se jetait sur nos troupes, les communistes français le soutenaient de toute manière.

sur les indigènes pouvait être immense. Le Maréchal pesa toute une nuit la mesure à prendre : le 5, il avait pris sa décision, il ne lâcherait pas Taza ; si le repli de nos lignes devenait nécessaire, six bataillons s'enfermeraient dans la place et s'y défendraient jusqu'au bout.

Là encore, il avait eu raison. Dès lors, d'ailleurs, la situation de nos troupes s'améliorait, les renforts de France et d'Algérie commençant à arriver. Le pays marocain, dans son ensemble, restait paisible, et ceci est le plus grand éloge que l'on puisse faire de la politique pratiquée par le Résident : seules les tribus assaillies ou menacées par Abd-el-Krim avaient fait cause commune avec lui.

Cependant, Lyautey ne pouvait suffire à la direction des opérations militaires, tout en continuant à gouverner le pays : il demanda donc avec instance un général adjoint, spécialement chargé de la conduite de la guerre : il souhaitait qu'on lui donnât quelqu'un qui eût déjà exercé un important commandement ; le gouvernement nomma le général Naulin.

Mais l'opinion publique s'émouvait en France. Le ministère délégua pour le renseigner, et, le cas échéant, prendre les mesures militaires nécessaires, le Maréchal Pétain.

L'Espagne, de son côté, commençait à comprendre que la sagesse lui commandait de concerter son action avec la nôtre (22 juin et 15 août) ; dès le 8 septembre, donc, les troupes espagnoles, débarquant sur la côte, prennent le quartier général du rebelle (Ajdir) et font pression sur Chechaouen, en même temps que les troupes françaises, déclenchant une offensive générale, montent à leur rencontre : Abd-el-Krim est ainsi pris entre deux feux ; si sa résistance peut se prolonger encore neuf mois, il ne peut plus échapper au désastre final.

Mais Lyautey ne sera plus là pour lui dicter les conditions de paix.

LA FIN D'UN RÈGNE.

Le Résident avait-il été blessé de la mission confiée au Maréchal Pétain ? Se sentait-il repris par sa maladie de foie ? Le 24 septembre, il adressa la lettre suivante au ministre des Affaires étrangères : « Les dernières opérations militaires viennent de réaliser un redressement qui nous replace sensiblement sur les lignes que nous occupions avant l'agression riffaine.

« La situation du Protectorat se trouve rétablie telle qu'elle était en avril, c'est-à-dire au point où elle avait été portée après treize ans de progression continue.

« Je crois avoir le droit de dire que ma tâche, telle qu'elle m'avait été confiée en 1912, a été remplie.

« Tant que le Maroc a été en péril, je ne me suis pas permis de renouveler la demande de remplacement que j'avais présentée au Gouvernement en 1923 et en 1924, demande motivée par de graves accidents de santé et par le besoin d'un repos auquel mes trente ans d'activité coloniale me donnaient légitimement droit.

« Du jour où la menace riffaine, que j'avais signalée avec une inquiétude croissante, s'est réalisée à l'époque où mes rapports l'avaient fait prévoir, je n'ai plus eu d'autre pensée que de tenir le coup avec les moyens réduits dont je disposais au début et de sauver la situation.

« Aujourd'hui, on peut sincèrement affirmer que le danger est écarté et que, avec l'importance des effectifs à pied d'œuvre, l'avenir peut être envisagé avec confiance.

« C'est donc en toute sécurité de conscience que je demande à être relevé de mes fonctions de Commissaire Résident Général au Maroc. »

Cinq jours plus tard, Briand lui répondait que « le Conseil, regrettant la décision du Maréchal Lyautey, mais s'inclinant devant ses raisons impérieuses, a décidé d'accepter la démission.

« Il lui adresse l'expression de la reconnaissance du pays pour la grande œuvre française de civilisation accomplie par lui au Maroc et notamment pour le dévouement et l'énergie dont il a fait preuve dans la période critique de ces deux derniers mois ».

Alors les préparatifs du départ se pressent : le 2 octobre, Lyautey fait ses adieux au Sultan, le 5, au conseil du Gouvernement, puis aux notables. Les tribus, en apprenant qu'il va quitter le Maroc, s'émeuvent ; plusieurs d'entre elles se réunissent pour lui écrire une solennelle lettre d'adieu : « Louange à Dieu ! Il n'y a de durable que Son Empire.

« Les tribus... n'ont qu'une parole éloquente, qu'une voix unanime, pour adresser leurs remerciements à l'homme plein de sollicitude qui, par sa grande et belle œuvre, élève la bienveillance dans le ciel de l'humanité, étend partout le manteau de l'ordre, jette à bas les citadelles de l'anarchie, et fait toujours en sorte qu'il n'y ait aucun conflit entre la civilisation et les coutumes anciennes du pays. En suivant cette méthode, cet homme a pris dans le cœur de tous les peuples ci-dessus énumérés la place que doit avoir un père plein d'affection dans le cœur d'enfants pieux envers lui, et loyaux. »

Un chef de confrérie religieuse dit même, au nom des Musulmans de Fez : « La grande figure de Moulay-Idris a plané sur la vie de nos pères.

Pour nous, elle restera la protectrice de la cité... Mais nos fils dateront leur histoire de Lyautey. »

Pouvait-on mieux dire? et y a-t-il rien de plus émouvant que ces témoignages populaires?

Lyautey vint s'embarquer à Casablanca. On dit que pendant son dernier repas sur la terre marocaine, il restait absorbé dans ses pensées et dans sa peine... Il se pencha une fois vers son voisin de table, qui se trouvait être Charles Reibel, député, alors de passage au Maroc, et lui confia, de sa voix un peu rauque : « Voyez-vous, Reibel, il y a une chose qui m'embête rudement... Je ne bâtirai plus de villes... »

Le 10, il monta enfin sur le paquebot *Anfa*. Bien qu'aucun ordre n'eût été donné, un peuple immense, où se mêlaient Européens et Indigènes, était là pour l'escorter et l'acclamer une dernière fois; des caïds étaient venus des plus lointaines tribus; la longue jetée et le quai étaient noirs de monde, et beaucoup avaient des larmes aux yeux.

Durant une grande heure, le Résident passa à travers ces hommes, trouvant pour chacun un mot ému, le mot qu'il fallait. Puis il s'engagea sur la passerelle et fit un dernier signe d'adieu.

Quand il se retourna, son visage était bouleversé. Descendant alors au salon : « Et maintenant, dit-il, je ne veux plus voir personne... ».

L'*Anfa* s'éloignant du quai, les sirènes du port se mirent à siffler et à mugir; les canots à moteur, les barques indigènes, les remorqueurs, se lancèrent dans son sillage pour suivre le plus loin possible celui qui avait créé le Maroc.

Deux torpilleurs britanniques, sur l'ordre exprès de Londres, attendaient le paquebot au détroit de Gibraltar, et, les équipages poussant des hurrahs, l'accompagnèrent en Méditerranée.

Mais, à Marseille, le 13 octobre, personne n'est là pour accueillir le Maréchal au nom du Gouvernement français. Wladimir d'Ormesson a raconté la scène dans *la Revue de Paris* du 15 février 1931 : « Quelques amis intimes du Maréchal (Félix de Vogüé, Pierre Viénot et moi) nous avons décidé de nous rendre à Marseille pour saluer le Maréchal et la Maréchale à leur arrivée. Donc, le 13 octobre, vers quatorze heures, nous étions au môle où le bateau devait accoster. Nous cherchons des troupes qui, sans doute, rendront les honneurs au grand chef. Nous cherchons les personnages officiels qui, sur l'invitation du Gouvernement, vont saluer, à son retour définitif sur le sol natal, l'un des plus glorieux ouvriers de la grandeur française. Nous serions-nous trompés? De quoi? D'heure? De jour? Pas la moindre compagnie n'est là. Pas un homme. Pas un drapeau. Le Préfet?

Absent. Le Général commandant le 15^e Corps? Absent. Le Maire? Absent. Les élus du département? Absents. Personne. C'est donc qu'on nous a mal renseignés. Ce bateau qui arrive, ce n'est pas, ce ne peut être l'*Anfa*! Si; pourtant! on ne nous a pas trompés, car voici le Maréchal, sur le pont, qui nous aperçoit et nous fait signe de la main... Nous sommes une poignée d'amis (dont le Pacha de Marrakech) qui nous découvrons en silence... L'*Anfa* accoste. On jette la passerelle. Une demi-heure va s'écouler, une morne, une atroce demi-heure, pendant laquelle nous resterons, le Maréchal sur le pont, nous sur le quai, ne pouvant même pas nous joindre, car « on ne monte pas à bord ». Le médecin sanitaire est en retard... Il faut attendre son bon plaisir!... Alors, quand les formalités sont enfin accomplies, un général de brigade arrive tout courant pour présenter « les excuses du Commandant de Corps d'Armée, qui est très occupé ». Un chef de cabinet vient présenter « les excuses du Préfet qui, lui aussi, est très occupé ». Quelques personnalités appartenant aux seuls milieux économiques de Marseille, deux ou trois journalistes locaux, défilent... Et c'est tout... Lyautey premier soldat colonial de France, qui, après trente et un ans de services, ayant achevé en Afrique du Nord l'œuvre de Charles X, de Bugeaud et de Ferry, organisé, défendu le Protectorat de la République au Maroc, sauvé notre empire africain tout entier, rentre en France pour y jouir d'un repos bien gagné, descend à terre... La seule communication officielle qui l'attend à son domicile parisien est une lettre du fisc, l'invitant à régler sans délai des contributions en retard. »

LYAUTEY L'AFRICAIN.

La France pouvait être fière, pourtant, de l'œuvre que Lyautey avait accomplie au Maroc.

Il avait trouvé un pays en pleine anarchie, la révolte grondant autour de Fez; il le laissait pacifié presque en entier, la menace d'Abd-el-Krim étant désormais jugulée et étant toujours restée extérieure au Maroc.

Il avait trouvé un sultan découragé et impuissant; il en avait créé un autre et lui avait donné plus de prestige et d'autorité vraie que n'en avait jamais eu souverain du Maroc.

Il avait trouvé une situation économique indécise; il l'avait redressée : le budget s'équilibrait par des recettes, le Protectorat se suffisait à lui-même sans rien coûter à la métropole (fait unique); de grandes villes modernes

s'élevaient à côté des villes indigènes, dont elles respectaient pleinement l'originalité; des ports bien outillés s'ouvraient à un commerce décuplé; des routes, des chemins de fer parcouraient le pays.

Mais voici la chose rare entre toutes : il était arrivé en pleine crise de xénophobie¹; or il emportait les regrets unanimes de la population, du Sultan au laboureur berbère, du Grand Vizir au simple spahi.

Pourquoi cette universelle réussite? Qu'est-ce qui l'explique? Évidemment, ce sont tous les dons accumulés par Dieu en Lyautey.

D'abord les dons de *l'intelligence* : il voyait juste, il voyait grand, il voyait avec sympathie.

Il voyait *juste*, sachant choisir l'homme qu'il fallait, le moyen qu'il fallait, le lieu ou le moment qu'il fallait; tantôt, pour cela, il lui suffisait d'un coup d'œil, tantôt il délibérait... Veut-on un exemple de sa manière? Le lendemain de son arrivée au Maroc, le 1^{er} mai 1912, il rencontre dans les rues de Casablanca un jeune colonel : « Mais c'est vous, Gouraud? s'écrie-t-il; qu'est-ce que vous faites ici?

— Rien, mon général... j'attends!

— Très bien! je vous emmène; je pars pour Fez et vous serez mon chef d'escorte; vous vous occuperez de tous les détails de la marche. »

Quelques jours plus tard, c'était ce même Gouraud qui délivrait Fez encerclée.

Il voyait *grand*. Comprenant que les organisations d'un pays doivent être à sa taille, il avait conçu les institutions marocaines, ses villes, ses routes, ses ports, sur de vastes plans. Les critiques ne lui avaient pas manqué d'abord. Mais il avait laissé dire et finalement tout le monde reconnaissait qu'il avait eu raison. En particulier, le port de Casablanca avait reçu des quais et une digue si longs qu'on traitait aisément le Résident de mégalomane; or, quelques années plus tard, la découverte des gisements de phosphates augmentait si brusquement le mouvement du port que déjà celui-ci se montrait trop petit.

Il voyait avec *sympathie*. Intelligence très affinée, très cultivée, très souple, Lyautey sait aimer. Il aime le passé marocain, et, pour cela, il veut que l'on respecte les vieux remparts, les vieux quartiers, l'art, le métier proprement indigènes. Il a des intuitions extraordinaires; ainsi, un jour, à Rabat, il aperçoit une porte mauresque en affreux torchis : « Tu feras enlever ce mortier, dit-il au commandant Droin, il y a quelque chose par dessous! » En effet, quelques jours après, on découvre sous le mortier, qui

1. La haine à l'égard des étrangers.

l'avait protégée contre les risques des batailles, une porte maure sculptée comme un bijou, la merveilleuse porte des Oudaïas ¹.

S'il comprend le passé, Lyautey comprend aussi le présent : le présent, c'est le Maroc de 1912, avec son Sultan, ses institutions sociales, ses habitudes. Il l'aidera à se développer dans le respect sincère de son originalité propre. Pour lui, donc, le Protectorat ne sera pas une formule vide, ni un trompe-l'œil; en toute loyauté, en absolue sincérité, il mettra sa pensée, son énergie, son expérience, en un mot tout ce qu'il est, au service du Maroc.

Ces dons de l'intelligence sont complétés par des dons égaux de la *volonté*.

Ce chef sait vouloir, décider, choisir; quand sa décision est prise, il faut qu'elle s'exécute : il n'est pas de ces velléitaires qui croient avoir tout fait quand ils ont exprimé une préférence. Lyautey exige des réalisations; pour cela, il suit ses exécutants, il surveille ses travaux, il va sur place autant qu'il le faut, de sorte que les metteurs en œuvre soient toujours en haleine.

Voici encore une réussite plus rare : ce chef a su insuffler son âme de feu à une équipe qui s'est passionnée pour son idée. Il avait déjà eu ce bonheur au Tonkin et à Madagascar; il le retrouve (ou plutôt le refait, car la formation d'une équipe ne dépend pas d'une chance mais d'une influence) au Maroc; et c'est peut-être ce rayonnement du chef sur ses « équipiers » qui donne le mieux l'idée de son prestige.

Si prodigieusement actif que soit Lyautey, ce qu'il aime, c'est l'action *utile*. Longtemps, le métier militaire lui a déplu parce qu'il lui semblait vide; il avait voulu lui donner une âme en dirigeant l'activité des officiers vers la formation morale et sociale de leurs hommes et, de cette initiative, il avait été plus blâmé que loué. Du jour où une tâche utile fut assignée à ses efforts, il s'enthousiasma pour elle : il était soldat, il le demeura, mais il fut en outre diplomate, organisateur; déjà, il était artiste, il était lettré : en un mot, un homme complet. Bientôt, dans sa retraite, il aura un mot révélateur : un de ses intimes, le trouvant attristé, voudra un jour le distraire en l'emmenant au Louvre. « A quoi bon? répondit-il. Tu sais bien que je ne puis sentir la beauté que dans l'action! »

Deux traits encore marquent sa physionomie :

Son *désintéressement* est absolu. Il a reçu de ses parents un modeste avoir, qui se monte à environ 100.000 francs de valeurs mobilières. Or,

1. Il était lui-même très artiste. Il aimait beaucoup la musique. Il a improvisé des vers qui ne manquent pas de verve. Mais surtout il a rempli des albums entiers de croquis et dessins très bien venus : l'*Illustration* du 27 février 1937 en a publié quelques-uns.

lui, qui sera un administrateur éminent de la fortune publique, il avoue ne rien entendre à la sienne; il la confie à un ami, M. Dutilleul, banquier à Tours, en le chargeant de la faire fructifier; mais ses prélèvements sont incessants, tantôt pour ses besoins personnels, pour ses « bibelots », tantôt pour obliger un ami, pour couvrir une dépense publique qu'il juge imprudemment engagée : bref, le 14 octobre 1904, lorsqu'il est déjà général et qu'il a manié les fonds publics, il lui reste 2.700 francs de capital...

S'il fut si désintéressé, ne fut-il pas cependant *ambitieux*? Oui, il le fut, mais de la façon la plus noble. Non pas ambitieux d'arriver malgré tout et malgré tous. Ambitieux de la tâche bien faite, ambitieux du succès utile, ambitieux du service rendu, de la patrie agrandie : des ambitions comme celles-là peuvent sauver un pays.

Sauver un pays! Au fond, sa grande ambition était là : il eût voulu sauver la France. Il eût voulu la sauver pendant la guerre : il échoua à cause de l'hostilité de la Chambre radicale-socialiste. Après la victoire, il eût voulu la sauver de la paix elle-même, en y maintenant l'union sacrée, en sauvegardant son moral, en la protégeant contre le bavardage inutile des Parlementaires : il ne fut pas mis à même de tenter l'expérience et en demeura désenchanté; dans une de ces heures grises, où il pensait à ce qu'il aurait pu faire pour relever son pays, il dira aux frères Tharaud qui, pour l'orienter vers des pensées plus sereines, lui parlaient du Maroc : « Le Maroc? Connais pas!... » Avoir fait le Maroc, ce n'était rien, puisqu'il n'avait pu refaire la France.

Enfin, pour connaître tout Lyautey, il faut monter au sommet de son âme et y trouver la *foi catholique* : cela, il faut le dire d'autant plus que ses historiens l'ont moins dit.

Lors de son premier séjour en Afrique (nous l'avons noté) il avait cessé la pratique régulière de la religion. Mais il y était revenu. Ainsi, au Maroc, il ne manquait point l'assistance à la messe dominicale; tantôt, c'était dans le « bled », sous la tente de l'aumônier; tantôt, c'était à Rabat, entre les murs de la cathédrale inachevée; à Casablanca, sous la tôle ondulée de l'ancien Sacré-Cœur; à Fez, dans le patio indigène qui servait de chapelle; un livre à la main, il suivait les prières liturgiques comme une pieuse chrétienne. Un jour qu'il avait oublié son missel, il en fit demander un à l'un des Pères franciscains; celui-ci lui envoya l'ouvrage de Dom Lefebvre. Après la cérémonie, le Résident lui-même vint trouver le religieux à la sacristie : « Père, vous m'avez prêté un chic missel; me permettez-vous de le garder? »... Inutile de donner la réponse à une pareille demande...

S'il tenait à sa foi personnelle, il savait le prix de la foi dans la vie des

autres. Un de ses généraux est-il, en 1918, victime de la grippe? Sa grande préoccupation est de lui assurer l'assistance d'un prêtre. Bâtit-il une ville? il y veut une église digne du Dieu qu'elle abrite.

Quand il arriva au Maroc, en 1912, le gouvernement français voulait ignorer le Souverain Pontife. Mais le nouveau Résident fit mille démarches pour obtenir de Rome la constitution de l'Église marocaine. Et il se réjouit grandement lorsque le Protectorat reçut enfin, en 1923, son premier évêque, M^{sr} Dreyer.

Tel a été Lyautey sur la terre marocaine; disons-le d'un mot : on ne pouvait être plus grand, ou encore : on ne pouvait mieux réussir. L'épithète qui lui convient pour résumer son œuvre est bien celle que les Romains attachaient autrefois à leurs proconsuls victorieux : il est LYAUTEY L'AFRICAIN.

QUATRIÈME PARTIE
LES DERNIÈRES ANNÉES (1925-1934).

CHAPITRE IX

Le soir d'une grande Vie.

On doit l'avouer : les dernières années de Lyautey n'ont pas été heureuses; il avait trop agi pour s'habituer à l'inaction; il avait trop vif le sentiment des services qu'il pourrait rendre encore à la patrie pour ne pas déplorer l'inutilité de ses journées.

Parmi ses mécomptes politiques, il faut en noter spécialement trois.

D'abord, celui de son remplaçant à la Résidence Générale. Il avait souhaité que ce fût M. Saint, résident général de France en Tunisie. Or, on lui donna Steeg, ancien parlementaire, ancien ministre, ancien gouverneur général de l'Algérie, bien incapable, à tous ces titres, de s'inspirer de ses méthodes. Le Gouvernement revint à M. Saint en 1929.

Second mécompte : le glissement à gauche de la politique française. Royaliste et catholique, Lyautey avait pu espérer, après la guerre, que ses compatriotes retourneraient à leurs antiques traditions. Or, au contraire, chaque élection (1924, 28, 32) marquait une déviation nouvelle. Ce n'est pas, certes, qu'il fût hostile aux réformes : personne n'était plus ouvert au progrès social que l'auteur de *Rôle social de l'officier*; mais il le voulait respectueux de la propriété, de la famille, de la patrie.

Un jour, une heure grave sonna, la révolte des honnêtes gens contre un régime qui leur devenait chaque jour plus hostile : 6 février 1934. Pour rendre au Gouvernement la dignité, l'impartialité, l'autorité, qui lui manquaient, le Président de la République, soutenu par l'opinion, demanda à M. Doumergue, son prédécesseur, d'assumer la charge de premier ministre. Lyautey était alors dans ses quatre-vingts ans, mais dans la pleine possession de son intelligence et de sa volonté. Avec quelle joie enthousiaste il se serait mis à recréer la France si on lui avait confié un ministère... Ce fut son troisième mécompte.

Il lui fallait donc penser à vivre en simple particulier. Imaginons un lion

de l'Atlas, habitué aux grands espaces, à la liberté, aux courses éperdues, qui se voit enserré entre les barreaux étroits d'une cage.

Où s'installerait-il ! Il avait aimé la demeure paternelle de Crévic, où ses jeunes années s'étaient passées, et où le ramenaient ses permissions ; en ayant hérité à la mort de ses parents, il l'avait meublée de ses souvenirs les plus chers, de ses livres, de ses notes, de ses bibelots. Il lui aurait été si bon, au soir de sa vie, de se remettre dans ce cadre, d'y effeuiller ses pensées... ! Mais les Allemands étaient passés par là, et, pour se venger d'un homme qui les avait empêchés de prendre le Maroc, ils avaient mis le feu à la vieille demeure, dont il ne restait plus que des murs croulants.

Ce fut une grosse peine pour Lyautey, dont la sensibilité était si vive, et qui s'attachait si fortement au passé.

Comme il tenait beaucoup à demeurer Lorrain par son habitat et que, cependant, sa situation l'obligeait à vivre souvent à Paris, il eut, de fait, deux domiciles.

L'un était à Paris, au n° 5 de la rue Bonaparte ; il y occupait le rez-de-chaussée, donnant de plain-pied sur un charmant petit jardin, et le premier étage ; son salon d'attente était meublé des objets indo-chinois qui avaient échappé aux Allemands : tapis rares, vieilles étoffes, laques, coffrets, poteries... ; son cabinet de travail était encombré de livres ; c'est ici que ses visiteurs le trouvaient ; pour les accueillir, ses yeux bleus se détournaient du dossier qu'il compulsait et allaient chercher, tout droit, dès leur entrée, leur regard.

A Thorey, Lyautey avait reçu, d'une de ses tantes, une vieille gentil-homme. Thorey est à une trentaine de kilomètres au Sud-Ouest de Nancy (Crévic est au Sud-Est), dans ce paysage lorrain tout dominé par les hauteurs de Notre-Dame de Sion, la *Colline inspirée*. La propriété plaisait beaucoup au Maréchal par ses bosquets, ses pelouses, ses pièces d'eau, s'ouvrant sur de magnifiques horizons qui la prolongeaient à l'infini. Mais ce grand bâtisseur devait y mettre sa marque personnelle. Il agrandit d'abord la maison, trop petite pour lui ; respectant scrupuleusement la partie ancienne, il y ajouta deux ailes aux toits aigus ; il put ainsi installer à son aise ce qu'il avait de plus cher : ses livres dans une vaste et claire bibliothèque, les souvenirs de sa Résidence dans son « salon marocain », divans, tables, chaises, coussins, cassolettes, armes, étoffes, étendards,... mille choses qui lui rappelaient le récent et glorieux passé. Le parc lui-même fut retouché : une partie était à l'anglaise, avec ses allées courbes et ses arbres épars ; une autre partie fut dessinée par lui à la française, lignes droites, étoiles, dessins géométriques jalonnés par des statues.

LA VIE QUOTIDIENNE

A Thorey (comme à la rue Bonaparte) défila tout ce que la France comptait d'esprits distingués, officiers, coloniaux, artistes, penseurs,... tous savaient qu'ils reviendraient meilleurs d'un contact même passager



Réception du Sultan du Maroc.

avec le créateur du Maroc, c'est-à-dire plus éclairés sur les devoirs qu'impose la vie et plus décidés à y faire face. Un an environ après son installation en terre lorraine, il eut la joie et l'honneur de recevoir chez lui le Sultan du Maroc avec les grands caïds; le 8 juillet 1934, le Souverain revint, accompagné de son fils et de son ministre Si Kaddour ben Ghabrit.

Les relations avec les habitants de Thorey sont familiales; ils savent que chez Lyautey une salle a été aménagée spécialement pour eux avec une table de jeu, un phonographe, un cinéma, et qu'ils peuvent à toute heure venir lui parler ou lui demander conseil; lui, qui a créé un Empire, il pense qu'il y a lieu de recréer nos villages de France, en leur redonnant une âme, en rattachant leurs habitants à leurs terres, à leurs maisons; pour ses jeunes compatriotes, donc, il fondera une société de sport; pour

eux encore, il fera venir des étudiants de Nancy, afin de fusionner la jeunesse agricole et la jeunesse intellectuelle; pour les adultes, il pense à la réorganisation des petits métiers à domicile.

Le voici qui emmène quelque ami à travers le village. La première visite est pour l'église où il s'agenouille et médite. Puis on salue M. le Curé; on s'arrête un instant près du paysan qui passe, près du voisin debout sur son seuil; le doyen d'âge de Thorey est visité à son tour; allons à l'école pour voir si la bibliothèque possède assez de livres, au dispensaire créé par la Maréchale.

Chemin faisant, l'on parle. Ah! les conversations de Lyautey! quelle vie, quelle variété, quelle profondeur, quelle spontanéité! Nulle prétention, nul discours. Mais des phrases directes, lumineuses et chaudes. Tantôt il vous invite à parler, vous écoute et vous dit : « Savez-vous que vous m'avez bigrement intéressé! » Tantôt un mot a évoqué un de ses souvenirs; alors, là, sur la route, des images du Tonkin, de Madagascar, de l'Afrique, surgissent avec leur couleur, leur relief. Ou bien, on a rappelé un de ces grands noms qui ont enchanté sa jeunesse et aimanté sa vie : de Voguë, de Mun...; tout à l'heure, au retour, il atteindra le carton où repose leur correspondance, et il lira quelque-une de ces pages magnifiques où ils exprimaient leur âme ardente : voici, par exemple, Albert de Mun apprenant la nomination de Lyautey au Maroc; il exulte; il prédit l'efficacité et l'éclat de cette Résidence; il appelle les bénédictions de Dieu sur elle, en offrant sa communion le jour du départ et en promettant sa prière pour les jours de la route... Mais le passé n'a pas toute la place dans les causeries du Maréchal; on parle du présent et plus encore de l'avenir : que veut la chère France? où va-t-elle? Comment orienter ses voies? Comment faire demain sans renier hier?

Les préoccupations du Maréchal sont surtout d'ordre social : il voudrait l'assainissement de la mentalité française, l'union des esprits; pourquoi se haïr, quand il serait si bon et si utile de s'aimer et de s'aider? Il est donc grand ouvert à toutes les œuvres de formation sociale; il s'y intéresse, il s'y mêle; il appelle à lui les membres des *Équipes sociales*, ou bien il prend part à leurs travaux, à leurs réunions, fraternellement assis parmi les jeunes qui veulent œuvrer pour la réconciliation des Français; il s'intéresse aux Scouts à cause de leur allant et de leur « esprit de service »; il accepte même de présider leurs Fédérations et les félicite de s'arracher au désœuvrement de la rue, de pratiquer le plein air, la route, la tente, en un mot cette vie d'initiative qui est proche de la vie coloniale et qui donne à l'âme un bain de fraîcheur et de santé.

Il suit ardemment l'évolution de la jeunesse : que pensent les étudiants ? où vont leurs projets ? quelle sera leur action sur le pays ?

Les jeunes clercs, les jeunes religieux attirent aussi son intérêt. Quand il monte à Notre-Dame de Sion, il rencontre les novices *Oblats de Marie Immaculée* et s'arrête volontiers à leur parler soit de leur vie religieuse, soit de l'apostolat lointain qui les attend : cet homme d'action, ce grand réalisateur a des regrets de n'avoir pas eu une existence plus intérieure... Deux fois au moins, il a été convié à exprimer aux grands séminaristes sa pensée sur le prêtre : ç'a été aux diaeres du diocèse de Paris dans leur maison de la *Rue du Regard*, et aux séminaristes de Nancy dans l'ancienne chartreuse de Bosserville ; avec quelle chaleur de ton, avec quelle simplicité, il disait à ces jeunes comment il concevait leur rôle d'animateurs spirituels des hommes, leurs frères !

Veut-on savoir quelle prise le Maréchal peut avoir sur un jeune ? qu'on relise le récit publié par le D^r Colombani. Ce médecin, ayant passé quelque temps au Maroc, avait décidé de retourner à Oran, et, ses valises bouclées, venait prendre congé du « Patron ». Or, celui-ci désirait le garder pour l'organisation des services médicaux.

« ... J'avais préparé un discours d'adieu, dit le Docteur, où je le remerciais, en exorde, de l'honneur qu'il me faisait en envisageant mon maintien au Maroc. Mais dès les premiers mots, il m'arrêta d'un geste :

« — Allons, pas de boniment. Est-ce oui ? Est-ce non ?

« — C'est non, répondis-je la gorge un peu serrée.

« Je m'attendais à un éclat. Il me dit, sans aigreur.

« — Si tu pars, c'est que tu as des raisons de ne pas rester. Je le regrette, car il y a longtemps que je pensais à toi. Tant pis ! Il faudra cependant nous trouver quelqu'un, car j'ai besoin d'un médecin averti qui puisse rester ici vingt ans, s'il le faut, pour s'occuper de l'assistance civile, indigène et européenne, indigène surtout. Si tu as un moment, veux-tu que nous causions de ce qu'on aurait pu faire, si tu étais resté ?

« Et Lyautey m'exposa, avec son dynamisme habituel, les grandes lignes du plan que je devais réaliser, dans la suite, sous son égide.

« — Je reste, mon général.

« — Je le savais bien, dit-il simplement.

« Et les yeux dans les yeux il me serra la main.

« Ce jour-là, j'ai senti ce qu'était ce manieur d'hommes ; cet être d'essence supérieure, dont la parole — on l'a dit — avait la fermeté de l'action, et j'ai compris qu'entre ses mains on pesait peu, car si, à ce moment, il m'avait

demandé d'abandonner pour lui tout ce que j'avais de plus cher au monde, je sais que je l'aurais fait sans hésiter. »

Ce qu'il a été un jour avec le docteur Colombani, il l'a été à tout moment avec tous ceux qui ont eu l'occasion de l'approcher : on ne se lasse pas de le répéter : il n'est pas *un* chef, il est *le type même* de l'animateur, *le type même* du chef.

Pour finir le tableau de sa vie à Paris comme à Thorey, il faut parler encore de sa foi. Non seulement il la pratique avec assiduité, mais il la vit avec l'élan qu'il apporte à toutes choses. « Ceux, dit Lamirand, qui l'ont vu arriver à un office, communier au milieu de ses jeunes, ou mieux encore faire oraison dans sa chambre... conservent l'impressionnant souvenir de son recueillement et de son ardeur dans la prière; mais c'est surtout quand il parlait de Dieu avec ses « amis de l'âme » qu'apparaissait dans toute son ampleur son amour pour le Créateur, amour violent, impétueux, assoiffé de beau et de grandeur, tourmenté par le désir du cœur à cœur et tendant de toutes ses forces à la possession promise. »

Cette vie d'action s'achevait en vie mystique¹.

On saisira dans un trait l'ascension de son âme en relisant le récit d'un pèlerinage à Sion, d'après Wladimir d'Ormesson, dans le *Temps*. Le Maréchal se trouve au milieu des jeunes Oblats, les futurs missionnaires; brusquement, plongeant ses yeux dans leurs yeux, il leur dit :

« Vous me regardez! vous vous dites : « C'est Lyautey! un Maréchal de France, un Homme qui a passé sa vie sur les grandes routes, qui a vu le monde entier, qui a commandé en chef! » Et peut-être, pensez-vous, petits moines : « Oh! quelle vie que la sienne, en comparaison de la nôtre! Est-ce possible de rester confinés dans un cloître à marmotter des prières, quand le monde est si vaste, si beau, et qu'il y a tant à y besogner! » Et pourtant, moi, Lyautey, je vous dis, petits moines : « Votre vie, vos règles, vos prières, votre sacrifice, sont aussi nécessaires, aussi féconds que n'im-
« porte quelle création ici-bas. A côté de l'action, il y a la méditation; à côté de la lutte contre les éléments et contre les hommes, il y a la lutte
« contre soi-même. La vie ne serait qu'une folie incohérente, si la spiri-
« tualité ne la réglait pas. Sans des hommes comme vous, des hommes
« comme moi ne seraient rien. » Dès lors, vous vous rendez compte, petits moines, du rôle que vous jouez sur la terre? Aux heures noires de lassitude et de découragement (tout le monde en a, croyez-vous que je n'ai pas les miennes?) vous vous demandez sans doute parfois si vous n'avez pas

1. Aux premiers rangs de ses « amis de l'âme » il faut mettre Mgr de la Celle, le saint évêque de Nancy, et le P. Lejosne, S. J., son confesseur.

fait une folie en venant vous enfermer dans un cloître? — Vous rendez-vous compte, à quel point, au contraire, vous êtes utiles, indispensables; vous tenez dans l'ordre du monde une place essentielle! »

« Vivrai-je cent ans, continue l'écrivain, que je n'oublierai jamais cet instant, l'émotion extraordinaire, pathétique, qui, tout d'un coup, tenait tout le monde à la gorge! Ah! qu'il était beau, le vieux lion, parlant, tel un ami à ses frères, à ces humbles petits Oblats, venus de Bretagne et de Lorraine, qui l'écoutaient, le regard avide, tremblants!... »

QUELQUES FAITS.

Pendant les neuf ans de la retraite de Lyautey, quelques événements viennent de temps en temps l'enlever à la monotonie de sa vie quotidienne : un jour, les Scouts lui ont demandé de venir à un de leurs camps; un autre jour, une ville de garnison, qui l'a connu jeune officier, le prie de présider une cérémonie locale : ainsi Tours, où il avait été lieutenant, fut heureux de le revoir et de l'entendre pendant les fêtes commémoratives de Jeanne d'Arc (23 juin 1929); il n'avait mis à son voyage qu'une condition : reprendre la chambre qu'il avait occupée jadis chez ses amis, les Monier-Dutilleul.

Il eut lieu de donner la vie et l'élan à des organismes permanents, par exemple au *Comité français de Propagande aéronautique*.

Mais la dernière occasion qu'il eut d'affirmer son étonnante maîtrise des hommes et des choses fut l'*Exposition Coloniale* de 1931, dont il fut le commissaire général. Bien qu'il sentît qu'il ne pouvait faire là qu'une œuvre éphémère, lui qui aurait voulu construire pour les siècles, il s'y donna avec son intelligence et son entrain habituels.

Le cadre serait le bois de Vincennes avec ses ombrages, ses allées, ses lacs. Ingénieurs, architectes, artistes, entrepreneurs, furent convoqués et trouvèrent en Lyautey un maître qui savait ce qu'il voulait; non qu'il s'embarrassât de leurs techniques propres, mais parce qu'il exigeait que l'on fit grand, beau, varié. Bientôt, à son appel, s'élevèrent parmi les bosquets les pavillons coloniaux de toute forme, le tonkinois, l'annamite, le hova, le soudanais, l'algérien, le marocain... et surtout la merveille des merveilles, la pagode d'Angkor, dont il avait eu jadis (octobre 1896) la vision et qu'il faisait reproduire pour notre enchantement.

Cette dernière grande œuvre du Maréchal fut un très brillant succès... Aurait-elle pu, pourtant, satisfaire son insatiable besoin du réel vrai, de

l'utile permanent?... Il confiait à ses intimes ce regret de n'avoir pas fait ce qu'il eût voulu faire *avant tout* : sauver la France.

Au Maroc, cependant, l'oubliait-on? Comment aurait-on pu l'oublier? Tout, là-bas, redisait son action, tout reflétait sa présence : les villes, les ports, les moissons, le commerce, l'instruction et surtout l'élan vers la vie. En avril 1932, à l'occasion du vingtième anniversaire de sa nomination à la Résidence, les « Vieux Marocains de Rabat » lui adressèrent par T. S. F. l'hommage de leur indéfectible reconnaissance et l'invitèrent à aller revoir son œuvre. Le Maréchal répondit par le témoignage de son attachement : quant à un retour au Maroc, il le réaliserait bientôt, et ce serait le grand et définitif retour.



Enfin le corège funèbre se met en route par le parc, et le Maréchal, une dernière fois passe (page 250).

CHAPITRE X

Dernières heures.

Le 16 juillet 1934, le Maréchal quittait Paris pour aller se reposer en Lorraine. Mais, peu de jours après son arrivée, il fut atteint d'une violente crise hépatique.

Energiquement soigné, son état parut d'abord s'améliorer, mais dans la nuit du 22 au 23 se déclara une congestion pulmonaire qui, par son évolution rapide, inspira bientôt les plus vives inquiétudes à la Maréchale et à son entourage.

M. le curé de Thorey et le P. Lejosne, son confesseur, appelés près de lui, lui proposèrent les derniers sacrements, et il les reçut en pleine connaissance, avec cette foi robuste et simple qui était la sienne.

Un mieux passager se produisit : le malade put continuer à parler, à recevoir des visites. Les journaux du 27 signalaient encore la force de résistance de cet homme resté si jeune en ses quatre-vingts ans.

Mais, au moment où ils parvenaient au fond de nos campagnes, le dénouement approchait : vers 10 heures, Lyautey, appelant son attaché militaire, s'était encore efforcé de tracer avec lui, comme d'ordinaire, le plan de travail de sa journée; un peu plus tard, lorsque son confesseur pénétrait dans sa chambre, il esquissa un grand signe de croix; ce devait être son dernier geste; à 11 heures il entra dans le coma; à trois heures et demie de l'après-midi, il rendait son âme à Dieu (27 juillet 1934).

« Quand le glas fut sonné, écrit Maurois, les paysans lorrains quittèrent leurs champs et revinrent vers le village. Fidèles des réunions du dimanche, ils connaissaient tous le Maréchal. Ils le respectaient et ils l'aimaient.

« Dès le soir, on vit affluer à Thorey, de tous les points de la France, ceux pour lesquels, à un moment quelconque, il avait été le Patron. Il y avait là des ministres comme Piétri, des généraux comme Gouraud et Brécard, des députés comme Pierre Viénot, des amis comme Félix de Vogüé,

Wladimir d'Ormesson, Vatin-Pérignon, Durosoy, des capitaines, des lieutenants, des prêtres, des soldats, des paysans. Le Sultan du Maroc, qui allait s'embarquer, était revenu de Marseille; il pleurait. »

Le Gouvernement décida, par décret du 28, qu'il serait fait à l'illustre défunt des funérailles nationales; la date en fut fixée au jeudi 2 août.

Lyautey avait prévu à l'avance ce que seraient ses obsèques : la cérémonie funèbre aurait lieu dans sa « Lorraine bien-aimée », à Nancy, puis son corps serait transporté au Maroc, cet Empire qu'il avait fondé.

Donc, les paysans de Thorey, entourant la famille du Maréchal, assurèrent la veillée de leur glorieux concitoyen pendant les nuits du vendredi et du samedi; le jour, des officiers de tirailleurs, sabre au clair, montaient une dernière garde auprès de leur chef.

Le dimanche 29, à 8 heures, le corps est mis en bière, puis descendu du premier étage, où il a reposé jusque-là, dans le salon du rez-de-chaussée : personnages officiels, Lorrains des environs défilent en grand nombre; un bataillon du 22^e Tirailleurs Nord-Africains vient prendre position dans le parc; le clergé arrive. Enfin, le cortège funèbre se met en route par le parc, et le Maréchal, encore une fois, passe à travers son village et pénètre dans cette petite église où il est venu si souvent s'agenouiller et prier. La foule remplit l'édifice sacré et déborde sur la place. L'absoute est donnée (M^{gr} de la Celle, évêque de Nancy, étant mort) par M^{gr} Barbier, vicaire capitulaire.

Après cette première cérémonie, le cercueil est placé sur un fourgon automobile, qui prend la route de Nancy, suivi par la voiture de la famille et celles des personnalités. Dans tous les villages traversés, les habitants sont groupés pour rendre un suprême hommage à leur grand compatriote.

A Nancy, il est une église vénérable entre toutes, c'est celle qui porte le nom *des Cordeliers* : là, et principalement dans sa *Chapelle Ducale*, dite *Chapelle Ronde*, sont inhumés plusieurs des Ducs de Lorraine. C'est précisément dans cette chapelle, transformée en chapelle ardente, que le corps du Maréchal fut placé, comme celui du dernier duc lorrain, reposant au milieu de ses pairs. Pendant trois jours, une foule recueillie et silencieuse défila devant celui qui était encore si grand dans la mort même; la nuit, les Scouts d'abord, puis les Croix de Feu et les Jeunesses patriotes se chargèrent de la garde funèbre.

Le soir du mercredi (1^{er} août), quand la nuit est venue, sous le vent et la pluie, un cortège se forme devant *l'Église des Cordeliers* et dans les rues adjacentes : à la lueur des torches, on distingue confusément des cavaliers,

un affût de canon; des casques brillent, des chevaux piaffent dans l'ombre; le cercueil du Maréchal est sorti de l'église et déposé sur l'affût; puis le cortège se met en marche dans les rues pleines d'obscurité; enfin, on arrive au *Palais du Gouvernement*, et on y expose la bière pour la suprême et solennelle veillée.

Le 2 août, ont lieu les obsèques; sans nombre sont les personnages officiels, militaires et civils, les corps constitués, les délégations; les Nancéens et les Lorrains sont là par dizaines de milliers; le Président de la République a tenu à être présent¹. On porte le corps à la cathédrale, où M^{gr} Ruch, évêque de Strasbourg, célèbre la messe.

A l'issue de la cérémonie religieuse, le cortège se reforme et se dirige vers la place Stanislas, la merveille des places françaises; un monument s'y dresse, sous les plis du drapeau national uni au pavillon lorrain et à l'étendard chérifien; en face, sur une petite estrade, prend place le maréchal Pétain, ministre de la Guerre, à qui revient le droit de prononcer l'hommage de son frère d'armes : la solennité du moment est faite de la présence du grand mort qui repose une dernière fois sur cette place qu'il a tant admirée, mais aussi de deux coïncidences, celle d'un souvenir, car nous sommes au jour anniversaire de la déclaration de guerre, celle d'un événement politique grave, car, Hindenbourg étant mort le 2 août, Hitler devient président du Reich, tout en gardant les fonctions de chancelier, c'est-à-dire concentre sur sa personne toute la puissance civile et militaire de la Germanie...

Comme pour répondre aux pensées graves de tous, voici que Lyautey passe sa dernière revue : c'est, en effet, le défilé des troupes, spahis dans leur rouge manteau, troupes du 20^e corps, fusiliers marins, tirailleurs, dragons, chasseurs, artilleurs, aviateurs de défense et d'observation; voici même venir à tire-d'aile, avec des vrombrissements formidables, cent avions groupés par escadrilles : le ciel et la terre de France font un adieu grandiose à celui qui les a si loyalement aimés.

Les cendres du Maréchal reposèrent quinze mois dans la crypte de la cathédrale.

Le 25 octobre 1935, elles en furent exhumées pour accomplir leur ultime étape : le 26, encore une cérémonie funèbre à la cathédrale, encore un défilé de dix mille hommes; puis on prend le chemin de la gare, non sans s'arrêter quelques instants devant la maison où Lyautey est né le 17 novembre 1854; à Marseille, ce sont d'autres cérémonies, d'autres défilés, des discours;

1. Les ministres radicaux sont absents : ils se souviennent que Lyautey a eu, le 7 février, l'idée de descendre dans la rue pour se mettre à la tête des anciens combattants et les balayer.

enfin le corps est placé sur le croiseur *Dupleix*, qui s'éloigne du port le 27, à 10 heures, et gagne la pleine mer, suivi du croiseur *Foch* et de trois contre-torpilleurs.

Au large de nos côtes, l'escadre française est rejointe par une division de croiseurs italiens qui vient saluer le Maréchal et lui fait escorte jusqu'au coucher du soleil.

Le 28 après-midi, une partie de la flotte britannique de Gibraltar va à la rencontre de nos vaisseaux et les accompagne tout le long du détroit, en même temps que quatre contre-torpilleurs espagnols. Le canon de la forteresse, puis les batteries de Tanger, échangent des saluts avec le *Dupleix* et le *Foch*.

Cependant les paquebots *Maréchal Lyautey* et *Chella*, venant de Marseille, *Meknès*, venant de Bordeaux, ont rejoint les croiseurs. Sur le *Chella*, ont pris place la Maréchale Lyautey et tous les fidèles qui veulent accomplir jusqu'à son terme le pèlerinage funèbre.

Le 29, par une journée radieuse, l'escadre française atteint Casablanca, d'où Lyautey est parti dix ans plus tôt (10 octobre 1925).

Le Maroc accueille avec respect celui qui revient à lui pour lui témoigner la fidélité de son souvenir, la loyauté de son affection, et pour lui confier, pour ainsi dire, la paix de ses cendres : foule énorme, autorités françaises, civiles et militaires, hauts dignitaires chérifiens; service religieux à la cathédrale; sur la place de l'Hôtel de Ville, discours de M. Piétri, ministre de la Marine, réponse d'El Mokri, grand vizir.

Le 30, un train spécial emporte vers Rabat la dépouille mortelle, la famille et les personnages officiels.

Dès l'arrivée, un convoi se forme et monte, par l'avenue de la Victoire, vers l'esplanade dominée par les vieux remparts rouges. Le Sultan, ses vizirs, son Maghzen, attendent entourés par la garde noire; des milliers de cavaliers font la haie et contiennent la foule. Le Résident général, M. Ponsot, puis M. Marin, ministre d'État, saluent le Maréchal, le premier au nom du Maroc, le second au nom de la France. Les troupes passent alors devant lui, zouaves, légionnaires, coloniaux, tirailleurs marocains, algériens, tunisiens, chasseurs d'Afrique, artilleurs, cependant que 70 avions évoluent dans le ciel étincelant.

Enfin le corps est porté jusqu'aux jardins de la Résidence, où les souscriptions des Français et des indigènes ont permis d'édifier un mausolée simple et digne. M^{gr} Vielle, vicaire apostolique du Maroc, donne l'absoute, les troupes présentent les armes, le cercueil est descendu au caveau.

C'en est fait : plus que jamais et pour jamais, Lyautey est *l'Africain*.

Sur le mausolée se lit l'épithaphe qu'il a composée lui-même :

ICI REPOSE

Louis-Hubert-Gonzalve Lyautey

QUI FUT LE PREMIER RÉSIDENT GÉNÉRAL AU MAROC,
DÉCÉDÉ DANS LA RELIGION CATHOLIQUE,
PROFONDÉMENT RESPECTUEUX DES TRADITIONS ANCESTRALES DE LA
RELIGION MUSULMANE,
GARDÉES ET PRATIQUÉES PAR LES HABITANTS DU MOGHREB,
AU MILIEU DESQUELS IL A VOULU REPOSER,
EN CETTE TERRE QU'IL A TANT AIMÉE.

LYAUTEY N'EST PAS MORT.

Certes, nul homme ne meurt tout entier, puisque nos âmes sont immortelles.

Mais les plus grands parmi les hommes se survivent à eux-mêmes de plusieurs autres manières, et c'est comme eux que Lyautey vit encore.

D'abord par le *souvenir* qu'il nous laisse. Il a été d'une trempe si rare, sensible, imaginaire, intelligent, volontaire! qu'on lise ces lignes qu'un témoin de sa vie, Wladimir d'Ormesson, écrivait au lendemain de sa mort dans *Le Figaro* :

« En lui s'unissaient des dons et des qualités qui rarement coexistent : une énergie de fer et une souplesse presque féline, la volonté et la finesse, la décision et la prudence, le goût du risque et le sens de la précaution, le bondissement du chef et l'instinct politique. Toutes les sensibilités vibraient dans cette âme que le moindre heurt suffisait à blesser. Il avait des intuitions de génie. Mieux que quiconque il savait lire dans l'avenir. Il n'avait pas besoin de savoir : il pressentait. La conception qu'il se faisait de son rôle, quand il tenait en main les grandes responsabilités du commandement, la conception qu'il se faisait de la France elle-même, dépassaient tous les cadres, toutes les formules, tous les clichés, toutes les conventions, tous les partis. Il avait parcouru le monde. Il avait considéré la France de loin. Il avait projeté son rayonnement sous tous les soleils. Il l'avait agrandie, enrichie, et souvent malgré elle. Ces comparaisons universelles avaient donné à une intelligence, qui tendait déjà par elle-même à l'universel, sa forme et son envolée les plus hautes. Je ne crois pas qu'aucun Français de notre époque se soit constamment tenu sur un plus haut plan.

« ... Rien ne l'a jamais satisfait. Rien ne l'a jamais comblé. En vain les honneurs étaient-ils venus ruisseler sur sa tête. Ils ne pouvaient assouvir une âme comme la sienne. Toujours il voulait plus, toujours il voulait mieux. Il palpait d'un superbe orgueil. C'est qu'il connaissait sa mesure et souffrait de ne pas la donner davantage. La vieillesse, c'était pour lui le pire des exils. Ses dernières années (j'en fus le témoin) furent presque des années de supplice. Il se rongea. Il appelait de ses vœux le grand repos, non pas qu'il eût assez de la vie (car personne n'était plus jeune ni plus vivant que ce vieillard), mais parce que vivre sans agir, sans créer, lui était littéralement insupportable. Il était tourmenté d'infini, tourmenté de Dieu. Au fur et à mesure qu'il vieillissait, sa vie intérieure, qui fut toujours profonde, avait pris des accents spirituels que connaissent bien ceux qui l'approchaient dans son intimité. Il est mort, catholique pratiquant, dans la foi de ses pères... »

Le Maréchal se survit encore par l'*œuvre* qu'il a faite. Au Tonkin, à Madagascar, dans le Sud-Oranais, des postes, des villes, des marchés peuvent porter son nom : ils sont ses créations. Mais c'est le Maroc surtout qui prolonge son existence à travers le temps : il y avait trouvé un pays inorganique et dévasté par l'anarchie; il a laissé un peuple solidement hiérarchisé, prospère, orienté vers l'avenir. Tant qu'il y aura un Maroc au monde, il redira aux générations le nom de Lyautey.

Enfin le Maréchal survit par l'*exemple* qu'il nous a donné. Tous ne peuvent pas, comme lui, aller aux colonies ni fonder un Empire. Mais tous peuvent, comme lui, se donner tout entiers à leur besogne, vouloir la dépasser et se dépasser, viser plus haut, voir plus grand, ne pas se résigner à être médiocres : en un mot, faire tout le devoir et plus que le devoir.

En avant, les jeunes! dit Lyautey, *en avant!*

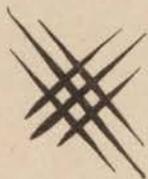


TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
PRÉFACE	5
PREMIÈRE PARTIE	
Une carrière d'officier.	
CHAPITRE I. — La Formation	8
CHAPITRE II. — L'Officier	19
DEUXIÈME PARTIE	
L'Officier Colonial.	
CHAPITRE III. — Au Tonkin	34
CHAPITRE IV. — A Madagascar	105
CHAPITRE V. — Sur les confins Algéro-Marocains	143
TROISIÈME PARTIE	
Le Résident Général au Maroc.	
CHAPITRE VI. — Première période : de 1912 à 1916	188
CHAPITRE VII. — Le ministère de la Guerre	210
CHAPITRE VIII. — De nouveau au Maroc : 1917-1925	217
QUATRIÈME PARTIE	
Les dernières années.	
CHAPITRE IX. — Le soir d'une grande vie	240
CHAPITRE X. — Dernières heures	249

A LA MÊME LIBRAIRIE

OUVRAGES DE LA MÊME COLLECTION :

- Au pays des Menhirs*, par Léon Ville.
Au pays des Oliviers, par Léon Ville.
Gloires et Revers de la Patrie, par le Commandant Grandin.
Bleus et Chouans, par le Commandant Grandin.
Les Pionniers du Grand Désert Américain, par Léon Ville.
Peaux-Rouges et Visages Pâles, par Léon Ville.
Cent Mille lieues sur les Mers, par Léon Ville.
Huit mois au Congo, par A. Maîtrejan.
Les Martyrs aux Arènes, Convulsions du Paganisme sous Dioclétien,
par le R. P. Gay.
Héroïsme et Simplicité, par l'abbé Ardin.
Aventures d'un Numismate, par Léon Ville.
Les Naufragés de l' « Alaska », par Léon Ville.

